



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Monday, March 5, 2007
Tuesday, March 6, 2007
Wednesday, March 7, 2007

Issue No. 19

**Thirty-fourth, thirty-fifth, thirty-sixth
and thirty-seventh meetings on:**

Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le lundi 5 mars 2007
Le mardi 6 mars 2007
Le mercredi 7 mars 2007

Fascicule n° 19

**Trente-quatrième, trente-cinquième, trente-sixième
et trente-septième réunions concernant :**

La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Chaput	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C. (or Tardif)	Oliver
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Peterson
Mahovich	Segal
	St. Germain, P.C.
	Zimmer

*Ex officio members

(Quorum 4)

The name of the Honourable Senator Banks substituted for that of the Honourable Senator Callbeck (*March 6, 2007*).

The name of the Honourable Senator Chaput substituted for that of the Honourable Senator Banks (*March 8, 2007*).

The name of the Honourable Senator Zimmer substituted for that of the Honourable Senator Biron (*March 8, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson

et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Oliver
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Le nom de l'honorable sénateur Banks est substitué à celui de l'honorable sénateur Callbeck (*le 6 mars 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Chaput est substitué à celui de l'honorable sénateur Banks (*le 8 mars 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Zimmer est substitué à celui de l'honorable sénateur Biron (*le 8 mars 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

PRINCE GEORGE, BRITISH COLUMBIA, Monday,
March 5, 2007
(47)

[*English*]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:05 a.m., this day, in room 7-172, in the Bentley Centre, Prince George, British Columbia, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (5).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

University of Northern British Columbia:

Greg Halseth, Professor, Geography Program, and Canada Research Chair in Rural and Small Town Studies;

Catherine Nolin, Assistant Professor, Geography Program.

BC Healthy Communities:

Theresa Healy, Facilitator, Northern Region, BC Healthy Communities, and Adjunct Professor, Department of Gender Studies and the School of Environmental Planning University of Northern British Columbia.

Prince George Council of Seniors:

Paz M. Milburn, Manager.

Immigrant and Multicultural Services Society of Prince George:

Baljit Sethi, Executive Director.

New Focus Society:

Sharron Hill, Executive Director.

BC Breeders & Feeders Association:

Brian Hill, President.

The Chair made an opening statement.

Mr. Halseth made a statement and answered questions.

Ms. Healy made a statement and answered questions.

At 10:20 a.m., the committee suspended.

At 10:47 a.m., the committee resumed.

Ms. Nolin, Ms. Milburn and Ms. Sethi, each made a statement and, together, answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

PRINCE GEORGE, COLOMBIE-BRITANNIQUE, le lundi
5 mars 2007
(47)

[*Traduction*]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 5, dans la salle 7-172 du Centre Bentley, à Prince George, en Colombie-Britannique, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (5).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Université du Nord de la Colombie-Britannique :

Greg Halseth, professeur, Programme de géographie, et titulaire d'une Chaire de recherche du Canada en études rurales et des petites villes;

Catherine Nolin, chargée de cours, Programme de géographie.

BC Healthy Communities :

Theresa Healy, animatrice, Région du nord, BC Healthy Communities et professeure auxiliaire, Programme d'études sur les sexes et École de planification environnementale, Université du Nord de la Colombie-Britannique.

Prince George Council of Seniors :

Paz M. Milburn, gestionnaire.

Immigrant and Multicultural Services Society of Prince George :

Baljit Sethi, directrice exécutive.

New Focus Society :

Sharron Hill, directrice exécutive.

BC Breeders & Feeders Association :

Brian Hill, président.

La présidente fait une déclaration.

M. Halseth fait une déclaration puis répond aux questions.

Mme Healy fait une déclaration puis répond aux questions.

À 10 h 20, la séance est interrompue.

À 10 h 47, la séance reprend.

Mmes Nolin, Milburn et Sethi font chacune une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

Ms. Sharon Hill and Mr. Brian Hill, each made a statement and together answered questions.

At 12:30 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PRINCE GEORGE, BRITISH COLUMBIA, Monday,
March 5, 2007
(48)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 1:31 p.m., this day, in room 7-172, in the Bentley Centre, Prince George, British Columbia, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (5).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

Denise Dowswell, Little Valley Farms.

Dwayne Patterson, Communications, Energy & Paperworkers Union, Local 603.

The Chair made an opening statement.

Ms. Dowswell and Mr. Patterson each made a statement and, together, answered questions.

At 2:15 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

LETHBRIDGE, ALBERTA, Tuesday, March 6, 2007
(49)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 6:20 p.m., this day, in the Saddle Room, at the Exhibition Park, Lethbridge, Alberta, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

Mme Sharron Hill et M. Brian Hill font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

PRINCE GEORGE, COLOMBIE-BRITANNIQUE, le lundi
5 mars 2007
(48)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 13 h 31, dans la salle 7-172 du Centre Bentley, à Prince George, en Colombie-Britannique, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (5).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Denise Dowswell, Little Valley Farms.

Dwayne Patterson, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier, section locale 603.

La présidente fait une déclaration.

Mme Dowswell et M. Patterson font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 14 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

LETHBRIDGE, ALBERTA, le mardi 6 mars 2007
(49)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 18 h 20, dans la salle Saddle de l'Exhibition Park, à Lethbridge, en Alberta, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Rural Alberta's Development Fund:

Ken Nicol, Director.

Alberta Soft Wheat Producers Commission:

Lynn Jacobson, President.

National Farmers Union:

Everett Tanis, Member.

South West Alberta Coalition on Poverty:

Stasha Donahue, Co-chair.

Womanspace Resource Centre:

Lisa Lambert, Project Coordinator.

Alberta Women's Institutes:

Darlene Wicks, President Elect.

As an individual:

Paula Shimp.

The Chair made an opening statement.

Mr. Nichol, Mr. Jacobson and Mr. Tanis each made a statement and, together, answered questions.

At 7:42 p.m., the committee suspended.

At 7:55 p.m., the committee resumed.

Ms. Donahue, Ms. Lambert and Ms. Wicks each made a statement and, together, answered questions.

Ms. Shimp made a statement and answered questions.

At 9:15 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

TABER, ALBERTA, Wednesday, March 7, 2007
(50)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:02 a.m., this day, in room C, at the Taber Heritage Inn, Taber, Alberta, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Banks, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer and Peterson (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Rural Alberta's Development Fund :

Ken Nicol, directeur.

Alberta Soft Wheat Producers Commission :

Lynn Jacobson, président.

Syndicat national des cultivateurs :

Everett Tanis, membre.

South West Alberta Coalition on Poverty :

Stasha Donahue, coprésidente.

Womanspace Resource Centre :

Lisa Lambert, coordonnatrice de projet.

Alberta Women's Institutes :

Darlene Wicks, présidente désignée.

À titre personnel :

Paula Shimp.

La présidente fait une déclaration.

MM. Nicol, Jacobson et Tanis font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 19 h 42, la séance est interrompue.

À 19 h 55, la séance reprend.

Mmes Donahue, Lambert et Wicks font chacune une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

Mme Shimp fait une déclaration puis répond aux questions.

À 21 h 15, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

TABER, ALBERTA, le mercredi 7 mars 2007
(50)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 2, dans la salle C du Taber Heritage Inn, à Taber, en Alberta, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Banks, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer et Peterson (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Real Voice for Choice Alberta:

Laurence Nicholson, Co-Chair.

Community Futures Lethbridge Region:

Mark Fournier, Executive Director.

Alberta Association of Agricultural Societies:

Charles Moore, Regional Director, Board of Directors.

Alberta Organic Producers Association:

Victor Chrapko, President.

Alberta Sugar Beet Growers:

David Lauwen, President.

Potato Growers of Alberta:

Jerry Zeinstra, Vice-Chairman;

Mark Miyanaga, Director at Large.

As an individual:

Hank G. Van Beers, Reeve, Division No. 5, Municipal District of Taber.

The Chair made an opening statement.

Mr. Nicholson, Mr. Fournier and Mr. Moore each made a statement and, together, answered questions.

At 9:53 a.m., the committee suspended.

At 10:10 a.m., the committee resumed.

Mr. Chrapko, Mr. Lauwen and Mr. Zeinstra each made a statement and, together with Mr. Miyanaga, answered questions.

Mr. Van Beers made a statement and answered questions.

At 11:33 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Real Voice for Choice Alberta :

Laurence Nicholson, coprésident.

Aide au développement des collectivités, région de Lethbridge :

Mark Fournier, directeur exécutif.

Alberta Association of Agricultural Societies :

Charles Moore, directeur régional, conseil d'administration.

Alberta Organic Producers Association :

Victor Chrapko, président.

Alberta Sugar Beet Growers :

David Lauwen, président.

Potato Growers of Alberta :

Jerry Zeinstra, vice-président;

Mark Miyanaga, directeur par mandat spécial.

À titre personnel :

Hank G. Van Beers, préfet, 5^e Division du district municipal de Taber.

La présidente fait une déclaration.

MM. Nicholson, Fournier et Moore font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 9 h 53, la séance est interrompue.

À 10 h 10, la séance reprend.

MM. Chrapko, Lauwen et Zeinstra font chacun une déclaration puis, aidés de M. Miyanaga, répondent aux questions.

M. Van Beers fait une déclaration puis répond aux questions.

À 11 h 33, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

PRINCE GEORGE, BRITISH COLUMBIA, Monday, March 5, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:05 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning. It is a pleasure to be here in Prince George, which, as we have heard, is the transportation and economic hub of Northern and Central British Columbia. We have wanted very much to come and hear what you have to say.

Prince George is admittedly a long way from being what many of us would call a truly rural community, but it is a place where a lot of rural people come to live, for economic or health reasons or to pursue post-secondary education at the rural College of New Caledonia or at the University of Northern British Columbia, UNBC, which I do not think any of us around this table have been to before. It is absolutely amazing.

As you know, many of the rural residents who come to centres such as Prince George never return home. This is especially the case with rural youth. This out-migration has serious consequences for the communities left behind as we have been learning in our trips across this country.

Our first witness this morning is Greg Halseth, the acting institute director of the Community Development Institute at UNBC. His work is dedicated to studying how small town and rural places are coping with these and other changes. We welcome you here, Mr. Halseth.

Everyone in the room knows one of the members of our committee, but I would like you to know who the others are and where they come from. I will start with Senator Frank Mahovlich. I think you have heard of him. He grew up in Schumacher, in Northern Ontario. That is where those feet first went into hockey boots. Senator Len Gustafson is from Macoun, Saskatchewan. He is the deputy chair of our committee. Senator Peterson is from Regina, Saskatchewan. Senator Mercer is from Mount Uniacke, near Halifax, in Nova Scotia. I was born and raised in Southwestern Alberta in the city of Lethbridge. Thank you very much for coming out.

Mr. Halseth, the floor is yours.

Greg Halseth, Professor, Geography Program, and Canada Research Chair in Rural and Small Town Studies, University of Northern British Columbia: Thank you for this opportunity to address the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

TÉMOIGNAGES

PRINCE GEORGE, COLOMBIE-BRITANNIQUE, le lundi 5 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 5, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour à tous. C'est un plaisir d'être ici à Prince George qui, nous a-t-on dit, est le carrefour des transports et de l'économie dans le Nord et le Centre de la Colombie-Britannique. Nous avons grande hâte de venir vous visiter pour connaître votre point de vue.

Il faut bien admettre que Prince George n'a pas grand-chose à voir avec l'idée que nous nous faisons généralement d'une véritable collectivité rurale, mais c'est un endroit où beaucoup de gens des milieux ruraux viennent vivre, pour des motifs économiques et de santé, ou pour poursuivre des études postsecondaires au Collège de New Caledonia ou à l'Université du Nord de la Colombie-Britannique (UNBC) qu'aucun d'entre nous n'a eu, je crois, l'occasion de visiter auparavant. C'est tout simplement fascinant.

Comme vous le savez, bon nombre des résidents des régions rurales qui viennent s'installer dans des centres comme Prince George ne retournent jamais chez eux. C'est tout particulièrement le cas pour les jeunes des milieux ruraux. Comme nous avons pu le constater lors de notre tournée au Canada, cet exode a des conséquences graves pour les localités laissées pour compte.

Notre premier témoin ce matin est Greg Halseth, directeur par intérim de l'Institut de développement communautaire à UNBC. Dans le cadre de son travail, il s'intéresse à la manière dont les petites villes et les localités rurales s'adaptent à ces changements et aux autres transformations qui s'opèrent. Nous vous souhaitons la bienvenue, monsieur Halseth.

Vous connaissez tous l'un des membres de notre comité, mais j'aimerais vous présenter les autres en vous indiquant d'où ils viennent. Je vais commencer par le sénateur Frank Mahovlich. Je pense que vous avez déjà entendu ce nom. Il a grandi à Schumacher, dans le Nord de l'Ontario. C'est là-bas qu'il a chaussé sa première paire de patins. Le sénateur Len Gustafson est de Macoun, en Saskatchewan. Il est vice-président de notre comité. Le sénateur Peterson vient de Regina (Saskatchewan). Le sénateur Mercer est de Mount Uniacke, près d'Halifax en Nouvelle-Écosse. Je suis née et j'ai grandi dans la ville de Lethbridge dans le Sud-Ouest de l'Alberta. Merci à tous pour votre présence.

Monsieur Halseth, nous vous écoutons.

Greg Halseth, professeur, Programme de géographie, et titulaire d'une Chaire de recherche du Canada en études rurales et des petites villes, Université du Nord de la Colombie-Britannique : Merci de me donner l'occasion de prendre la parole devant le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

From reviewing the committee's mandate, my sense is that your first and second tasks are likely well in hand. I will focus my comments today, therefore, on your third and fourth tasks, the issues of key drivers and of measures for mitigating change.

My message is fairly simple and threefold: First, the changes that are identified in your interim reports are not transitory, but instead they are the new steady state conditions. Second, instead of propping up the old economy, we need to focus upon transforming that old economy and we need to re-imagine and retool for new options within our rural economy and communities. Third, to do this retooling, policy change must be cross-government and this committee is ideally positioned to champion that cause.

To build the foundations then for an effective response to the collective impacts of social, economic and demographic change, we need first to understand the conditions of change and how to position policy in response. Baseline conditions describing rural and small town change include increased competition from low-cost producing regions, long-term relative declines in commodity prices, long-term relative increases in costs of inputs, uneven patterns of population change, and a host of others.

However, in the contemporary global economy, these are not adjustments or aberrations; rather, they describe the new steady state in place. This steady state recognizes that the pace of change is accelerating, that economic booms in commodities will not only come faster, and go higher, but they will bust sooner. When new cycles of upswing come, the fundamentals of employment and benefit will have changed to the detriment of local communities.

Our responsibility can no longer be focused upon adjusting policy or developing short-term assistance programs; rather, we need to address future conditions with foresight.

We can intervene through policy. Rural Canada's very creation and evolution has been driven by purposeful public policy intervention. However, as the conditions of change intensified after 1980, our efforts have been largely reactive. In forestry, for example, we have reduced regulation and tax burdens on the industry to assist in maintaining its profitability and therefore local employment, but there are fewer of those local jobs.

En prenant connaissance du mandat de votre comité, j'ai pu constater que les deux premières tâches semblent bien enclenchées. Mes observations d'aujourd'hui porteront donc principalement sur vos troisième et quatrième tâches, à savoir l'examen des causes principales et les mesures à recommander en vue de réduire la pauvreté.

Mon message est plutôt simple et s'articule autour de trois volets. Premièrement, les changements relevés dans vos rapports intérimaires ne sont pas de nature transitoire, mais définissent bel et bien le nouveau mode de fonctionnement établi. Deuxièmement, plutôt que d'essayer de soutenir l'ancienne économie, nous devrions surtout chercher à la transformer en nous munissant d'un nouveau concept et de nouveaux outils pour offrir des options nouvelles au sein de notre économie et de nos collectivités en milieu rural. Troisièmement, la mise en service de ces nouveaux outils exige un changement des politiques dans l'ensemble de l'appareil gouvernemental et votre comité se trouve dans une position idéale pour se faire le champion de cette cause.

Pour jeter les bases d'une réponse efficace aux impacts globaux du changement social, économique et démographique, il faut d'abord et avant tout comprendre les caractéristiques de ce changement et déterminer l'approche stratégique qui convient. Parmi les conditions fondamentales définissant le changement intervenu en milieu rural et dans les petites villes, on peut noter la concurrence accrue des régions profitant de faibles coûts de production, la baisse relative des prix des produits à long terme, la hausse relative du coût des intrants à long terme, les modèles variables de fluctuations démographiques et une foule d'autres facteurs.

Cependant, dans l'économie mondiale d'aujourd'hui, on ne parle pas ici d'ajustements ou d'aberrations; c'est plutôt la nouvelle réalité du marché. Ce nouvel état des choses est fondé sur la reconnaissance du fait que le changement intervient à un rythme accéléré et que le prix des produits pourra grimper plus rapidement et atteindre des niveaux plus élevés, mais aussi s'effondrer plus vite. Lorsque de nouveaux cycles de croissance surviendront, les caractéristiques fondamentales de l'emploi et des avantages connexes auront changé au détriment des collectivités locales.

Notre responsabilité ne peut plus se limiter à l'adaptation des politiques ou à l'élaboration de programmes d'assistance à court terme; nous devons plutôt faire montre de prévoyance en fonction de la conjoncture future.

L'élaboration de politiques est une voie d'intervention possible. La création même du Canada rural ainsi que son évolution ont été façonnées par des interventions ciblées des décideurs publics. Cependant, avec l'intensification du processus de changement depuis 1980, nos efforts sont devenus surtout réactifs. Dans le secteur de l'exploitation forestière, par exemple, nous avons réduit le fardeau fiscal et réglementaire de l'industrie pour l'aider à maintenir sa rentabilité et préserver par le fait même les emplois locaux, mais ces emplois n'ont jamais été aussi peu nombreux.

Instead, we need to move from reactive to proactive policy interventions. We need to get ahead of the game to recreate and reinvent the conditions for rural success.

At the federal level, it means that champions must be found across government and they must push for policy change across government. These champions need to assert that rural and small town Canada generates the basic sector revenues that power our urban centres and that they are rich in the place-based assets increasingly valued in the global economy.

To start with the fundamentals, attention to rural and small town human capital means policy investments in education. The global economy as a knowledge economy means using our human capital to respond to opportunities to take competitive advantage of local assets and fit with local aspirations.

The figure circulated with my package today illustrates an understanding that we have put together through work with communities across Northern B.C. A broad and robust community development foundation creates the stage for any number of a range of economic development options.

To attract new forms of economic activity, policy must also address our infrastructure needs. Infrastructure from the old economy needs to be revitalized, including our road, rail and airport networks, but such investments need to be appropriate to the rural and small town context. Attention must also be given to the new infrastructure required within the new economy. Specifically, this concerns communications and mobility infrastructure to support the exchange of ideas and goods over significant distances in real time.

Rural and small town Canada's fundamental contribution to our nation's well-being has been drawing down for the last 30 years the infrastructure investments of the 1960s and the 1970s. The infrastructure crises in resource boom regions today underscore this need to reinvest.

Next, access to basic services is a fundamental need in any community. To address rural poverty via recreating stable foundations for economic opportunities, we need to ensure that basic health and social services are available. Federal transfers in health, welfare and education need to target those funds to innovative rural and small town uses. In addition, support can be directly demonstrated by the smart delivery of federal services.

Nous devons cesser de réagir aux changements pour adopter un mode d'intervention davantage proactif. Nous devons aller au-devant des coups pour recréer et réinventer les conditions propices à la prospérité du Canada rural.

À l'échelon fédéral, il faut donc que cet objectif soit défendu dans l'ensemble du gouvernement et que l'on préconise des changements aux politiques dans tout l'appareil gouvernemental. Les défenseurs de cette cause devront donc faire valoir que les localités rurales et les petites villes du Canada génèrent la base de revenus qui alimente nos centres urbains et qu'elles sont richement dotées en actifs propres aux collectivités dont la valeur ne cesse d'augmenter au sein de l'économie mondiale.

Si on veut commencer par la base, l'optimisation du capital humain des régions rurales et des petites villes exige des investissements stratégiques en éducation. Comme nous évoluons désormais au sein d'une économie du savoir, notre capital humain doit être en mesure de tirer parti des possibilités nouvelles pour exploiter les actifs locaux de manière à s'assurer un avantage concurrentiel tout en respectant les aspirations des collectivités.

Le diagramme qui accompagne le document que je vous ai fourni illustre les conclusions que nous avons pu dégager grâce à notre travail auprès des collectivités du Nord de la Colombie-Britannique. Le développement communautaire doit jeter des bases larges et solides pour une grande variété d'options de développement économique.

Pour permettre de nouvelles formes d'activité économique, nos décideurs doivent également s'intéresser aux besoins en matière d'infrastructures. Il faut revitaliser les infrastructures de l'ancienne économie et notamment nos réseaux routier, ferroviaire et aéroportuaire, au moyen d'investissements qui tiennent compte du contexte particulier des collectivités rurales et des petites villes. Il faut également s'assurer de mettre en place la nouvelle infrastructure qu'exige l'économie nouvelle. Plus précisément, il s'agit d'une infrastructure misant sur la communication et la mobilité pour favoriser l'échange d'idées et de biens en temps réel sur des distances considérables.

Au cours des 30 dernières années, les collectivités rurales et les petites villes du Canada ont dû miser sur les investissements en infrastructures consentis dans les années 1960 et 1970 pour apporter leur contribution fondamentale au mieux-être de notre pays. La nécessité de réinvestir à ce chapitre est mise en lumière par les problèmes d'infrastructure que vivent actuellement les régions-ressources en plein essor économique.

Par ailleurs, l'accès aux services de base est un besoin fondamental pour toute collectivité. Pour lutter contre la pauvreté rurale en réinstaurant des fondations stables pour la concrétisation des perspectives économiques, nous devons assurer l'accès aux services de base en matière de santé et de programmes sociaux. Les transferts fédéraux aux fins de la santé, du bien-être social et de l'éducation doivent être ciblés vers des utilisations novatrices dans les collectivités rurales et les petites villes. En outre, une mise en œuvre judicieuse des services fédéraux est un autre moyen d'offrir le soutien nécessaire à ce chapitre.

In both forestry and agriculture, one key federal contribution to the re-invention of rural and small town economies is directly through its research capacity. Research capacity within B.C.'s forest industry has virtually disappeared, and within universities it is limited. Much needs to be done; and our network of Canadian forest service centres and agricultural research stations need to move into the 21st century and be funded to drive the research for the next generations of products and economies.

In the forest industry, for example, we need research to assist diversification across product types, to identify full cost accounting for current and future economic alternatives, to explore viability options in non-timber forest products, and to find ways to measure and value other significant health, environmental and well-being contributions from our forested landscapes.

Our failure to meet the emerging mountain pine beetle epidemic a decade ago with already conducted and digested research expertise highlights a gap we cannot allow to continue.

Moving forward, in considering, for example, the new farm bill, we need to shift from propping up to creating new flexibility.

Using the example of market pressures, environmental debate suggests that markets will ask for better product labelling; push "buy local" and "buy Canadian" to reduce greenhouse gas emissions through transportation; become increasingly aggressive in demanding safety regulation, food-chain tracking and reduction in agri-chemical and agri-pharmaceutical inputs; and support supply management as a foundation for environmental protection against short-term overproduction and ecosystem exploitation.

Bridge funding, where applied, must be used wisely to assist with change.

We know these trends, and we must make policy proactive.

In closing, to address questions of rural poverty means creating policy conditions that support the reinvention of economic foundations through community development, community infrastructure, community quality of life, and the research base to apply knowledge through smart policy in rural and small town Canada.

The Chairman: Thank you very much. That was an inspiring presentation. You echo the same concerns we found at the other end of the country.

We have been holding hearings for the last year in Ottawa with people coming in and the more we heard, the more we knew we had to get out of Ottawa. Our first trip was two weeks ago when we went to Atlantic Canada and we barely got out with our lives.

Tant pour les forêts que pour l'agriculture, la capacité de recherche est un élément clé de la contribution fédérale aux efforts de renouvellement des économies des milieux ruraux et des petites villes. L'industrie forestière de la Colombie-Britannique a, à toutes fins utiles, abandonné ses activités de recherche, et celles-ci sont très limitées au sein même des universités. Il faut en faire davantage; notre réseau de centres du Service canadien des forêts et de stations de recherche agricole doit prendre le virage du XXI^e siècle et obtenir les fonds suffisants pour guider les efforts de recherche en prévision des produits et des économies des prochaines générations.

Dans l'industrie forestière, par exemple, la recherche est nécessaire pour favoriser la diversification de la gamme de produits, établir les coûts de revient complets liés aux débouchés économiques actuels et futurs, évaluer la viabilité des produits forestiers non ligneux et trouver des moyens de mesurer et de quantifier les autres avantages considérables de nos terres forestières en matière de santé, d'environnement et de mieux-être.

Notre incapacité à contrer l'épidémie de dendroctone du pin argenté il y a une dizaine d'années, malgré l'existence de données de recherche déjà analysées à ce sujet, témoigne d'une lacune que nous ne pouvons pas laisser perdurer.

Si l'on se tourne vers l'avenir, en considérant, par exemple, la nouvelle loi sur l'agriculture, il nous faut renoncer aux mesures de soutien au profit d'une flexibilité nouvelle.

Si l'on se fie aux pressions s'exerçant sur le marché, le débat environnemental nous laisse croire qu'il faudra assurer un meilleur étiquetage des produits; promouvoir les achats locaux et les achats au Canada pour réduire les émissions de gaz à effet de serre dues au transport; se faire de plus en plus insistants quant aux exigences en matière de réglementation de sécurité, de suivi dans la chaîne alimentaire, de réduction des intrants agrochimiques et agropharmaceutiques; et favoriser la gestion des approvisionnements comme base pour la protection de l'environnement contre la surproduction à court terme et l'exploitation des écosystèmes.

Lorsque cela est nécessaire, le financement d'appoint doit être utilisé de façon judicieuse pour faciliter le changement.

Nous connaissons ces tendances et nous devons faire en sorte que le processus d'élaboration des politiques soit proactif.

En conclusion, pour régler les problèmes de pauvreté en milieu rural, il faut créer une conjoncture décisionnelle qui appuie le renouvellement des fondations économiques en misant sur le développement communautaire, les infrastructures locales, la qualité de vie dans les collectivités et la base de recherche nécessaire pour permettre l'élaboration de politiques judicieuses au bénéfice des collectivités rurales et des petites villes du Canada.

La présidente : Merci beaucoup. C'était là un exposé très inspirant. Vous avez fait écho aux préoccupations dont on nous a fait part à l'autre bout du pays.

Au cours de la dernière année, nous avons tenu des réunions à Ottawa où nous avons entendu différents témoins; plus nous en apprenions, plus nous nous rendions compte que nous devions sortir d'Ottawa. Nous nous sommes d'abord rendus

We went through every blizzard. The people in each of those provinces have concerns that are very different from ours, but fundamentally they are in the same direction.

Senator Gustafson: Good morning. I want to look into your thoughts regarding a new farm bill, a Canadian farm bill. You make several recommendations. It is my thinking that we have to understand what is happening in the global economy before we can ever deal with it properly. What would you suggest?

Mr. Halseth: Thank you for the question. I agree with you, and my presentation was geared to the sense that we need to understand the fundamentals of the global economy. In agriculture, as in any commodity, a key issue, as low-cost producing regions come on line, will be not only where we might still hold comparative advantage, but where we also might go with competitive advantage. We need to know therefore what those regions are moving into.

In the B.C. forestry — and I know it is the same on the Prairies — we have talked about diversification and broadening the foundations of our producers since my father was a little boy. If we compete head-to-head with a bushel of wheat produced in Canada against a bushel of wheat produced in a low-cost region where there are fewer environmental regulations, wages are lower and ecosystem inputs are not under the same controls, it will be a losing game in the end. We need to figure out what the global economy is going into. We need to identify where our opportunities are and then grow those up the value-added chain.

Once that is in place, we need to recognize what it is we fundamentally want to support here. If our farm families are the backbone of agricultural regions, then we have to have them benefiting from the economic flows. I cut out of my talk a commentary on Canada's low cost food policy. Many people I know across the Prairies who argue vigorously for the farm producer say that we put in place a wide variety of policy constraints that limit them in moving from one sector to another sector in agriculture, but when we intervene in the industry, it is more often to prop up the large players. Where the large players remain profitable in a low-cost food production setting, someone has to bear the burden of that low-cost production, and it is increasingly the farm family. Thus, even once we figure out where we are going to go, we have to figure out how the structure of the industry will work to get those benefits to the households that produce the food we live on.

il y a deux semaines dans le Canada Atlantique et nous avons été chanceux d'en sortir vivants. Nous avons eu droit à toutes les tempêtes imaginables. Les résidents de ces provinces ont des préoccupations qui sont très différentes des nôtres, mais qui, fondamentalement, vont dans le même sens.

Le sénateur Gustafson : Bonjour. Je m'intéresse à vos réflexions concernant une nouvelle loi canadienne sur l'agriculture. Vous formulez plusieurs recommandations. Selon moi, il faut comprendre ce qui se passe au sein de l'économie mondiale avant de pouvoir proposer des solutions appropriées. Qu'en pensez-vous?

M. Halseth : Merci pour votre question. Je suis d'accord avec vous et mon exposé s'appuyait sur la nécessité pour nous de mieux comprendre les caractéristiques fondamentales de l'économie planétaire. En agriculture, comme dans tous les autres secteurs, avec l'entrée en scène de régions produisant à moindre coût, il devient primordial de cerner non seulement les avantages concurrentiels que nous pouvons conserver, mais aussi les secteurs où nous pourrions profiter de ces avantages. Il est donc important de connaître les orientations que comptent prendre ces régions.

Dans l'industrie forestière en Colombie-Britannique — et je sais que c'est la même chose dans les Prairies — il était déjà question de diversification et d'élargissement des bases économiques de nos producteurs quand mon père était un petit garçon. Si nous essayons de mettre en concurrence directe un boisseau de blé produit au Canada et un boisseau de blé produit dans une région à moindre coût où les règlements environnementaux sont moins nombreux, les salaires moins élevés et les contrôles moins rigoureux quant à l'utilisation des ressources de l'écosystème, c'est un combat perdu d'avance. Nous devons chercher à déterminer les orientations que prendra l'économie mondiale. Nous devons cerner les possibilités qui s'offrent à nous pour mieux nous positionner dans la chaîne de production à valeur ajoutée.

Une fois ces mesures prises, nous devons nous interroger sur l'orientation fondamentale que nous souhaitons imprimer à notre soutien. Si nos familles agricoles sont la pierre d'assise de nos régions rurales, nous devons faire en sorte qu'elles bénéficient des investissements dans l'économie. J'ai passé outre dans mon exposé à un commentaire sur la politique alimentaire à faible coût du Canada. Je connais beaucoup de gens dans les Prairies qui défendent vigoureusement la cause des producteurs agricoles en faisant valoir que nous mettons en place une grande variété de contraintes qui les empêchent de passer librement d'un secteur agricole à un autre, mais que nos interventions dans l'industrie visent surtout à soutenir les grandes exploitations. Lorsque celles-ci parviennent à demeurer rentables dans un contexte de production alimentaire à faible coût, quelqu'un doit faire les frais de cette production à rabais, et ce sont de plus en plus les familles agricoles. Ainsi, même après avoir déterminé les orientations à prendre, il nous faudra voir comment les structures de l'industrie entreront en jeu pour que ces avantages se concrétisent au bénéfice des familles qui produisent les denrées nécessaires à notre subsistance.

Senator Gustafson: It appears to me that in the bureaucracy of agriculture there is a reluctance to recognize a reality, which is that we have been told by the Europeans and the Americans, or our bureaucracy has told us, that we are going to get them on a subsidy. I have waited for 27 years and it has not happened and I do not believe it will ever happen. We bought that lie and that lie is killing us, because I believe that if we were to meet that to some extent, the economic return would be much higher than we understand.

We have talked about diversifying. You know we went to canola and to mustard. We went through all that. Then we talked about processing and so on. We tried that, and a number of plants developed in Saskatchewan and then they found that with the freight they could not compete with the large players, so they build to a point and then decrease. We have been through all that, but we have failed to recognize that we have a global problem, and either we will have an industry or we will not have one.

I was talking on the phone to Senator Sparrow, who just retired. He used to say to Agriculture and Agri-Food Canada, "Tell us what you are going to do. Either tell us to quit farming or tell us that we will move in a positive direction to get some kind of a farm bill."

Mr. Halseth: While your characterization is very good and clear, to put a little bit of a positive spin on that, the Japanese are extremely fearful of the loss of tariff protection for their indigenous agriculture, particularly rice production. Some of the research teams that I am on have hosted quite a number of Japanese agricultural economists to come to Canada to see how we do agriculture, because, while we struggle, they recognize that in the global economy the Canadian agricultural producer is the most exposed producer, and therefore, it is one of the most competitive, aggressive and innovative producing communities because it has to go against things like the European Union, the U.S., and the Japanese markets, which are highly protective. Therefore, there must be strength in that system to take advantage of the flexibility, should the bureaucratic intransigency you describe ever open opportunity.

Senator Gustafson: In that area the marketing boards can compete, but they are not really competing. They are protected from the international marketplace. The grain producers have to export 75 per cent to 80 per cent of our product and it just does not add up.

Mr. Halseth: It does not pay.

Senator Gustafson: Until we get that to add up we have got an industry that is going down. At the top level, people are losing their investments and their savings, while the farmers

Le sénateur Gustafson : Il me semble que les bureaucrates de l'agriculture sont réticents à reconnaître le fait que, dans notre concurrence avec les Européens et les Américains, nos dirigeants nous ont dit que notre succès passera par la voie des subventions. J'ai attendu pendant 27 ans et il ne s'est rien produit. Je ne crois plus qu'il va se passer quelque chose. Nous avons cru à ce mensonge qui est en train de causer notre perte, car je crois que si nous réalisions des progrès en ce sens, les retombées économiques seraient beaucoup plus élevées que ce que nous pouvons imaginer.

Nous avons parlé de diversification. Vous savez que nous nous sommes tournés vers le canola et la moutarde. Nous avons déployé tous ces efforts. Il a été ensuite question de transformation et d'activités semblables. Nous avons emprunté cette avenue et un certain nombre d'usines se sont implantées en Saskatchewan avant de constater que les coûts de transport les empêchaient de soutenir la concurrence des grandes entreprises, ce qui fait que le développement s'est poursuivi jusqu'à un certain point avant de connaître un déclin. Nous avons fait toutes ces tentatives, mais nous n'avons pas reconnu que nous avions un problème global qui remet en question la survie même de notre industrie.

J'ai eu une conversation téléphonique avec le sénateur Sparrow, qui vient de prendre sa retraite. Il avait l'habitude de dire aux gens d'Agriculture et Agroalimentaire Canada : « Dites-nous ce que vous allez faire. Devons-nous abandonner l'agriculture ou allons-nous plutôt faire un pas dans la bonne direction avec l'adoption d'une forme quelconque de loi sur l'agriculture? »

M. Halseth : Vous exposez la situation de façon très pertinente et très claire, mais j'aimerais apporter un point de vue un peu plus positif en soulignant que les Japonais craignent énormément de perdre la protection tarifaire dont bénéficie leur agriculture nationale, surtout pour la production du riz. Parmi les équipes de recherche dont je fais partie, certaines ont reçu un bon nombre d'économistes agricoles japonais qui sont venus observer la situation de l'industrie au Canada étant donné que, malgré nos difficultés, ils reconnaissent que le producteur agricole canadien est l'un des plus à risque au sein de l'économie mondiale et que, par conséquent, notre agriculture figure parmi les plus compétitives, dynamiques et novatrices, vu que nous devons soutenir la concurrence de l'Union européenne, des États-Unis et du Japon, notamment, lesquels bénéficient d'importantes mesures de protection. Notre système doit donc offrir certains avantages si l'on parvient à tirer parti de la flexibilité qu'il offre, pour autant que l'intransigence bureaucratique que vous avez déplorée en vienne à s'estomper pour offrir une certaine marge de manœuvre.

Le sénateur Gustafson : À ce chapitre, les offices de commercialisation peuvent soutenir la concurrence, mais ils n'y parviennent pas vraiment. L'accès aux marchés internationaux n'est pas libre. Les producteurs de grain doivent exporter de 75 à 80 p. 100 de notre production et cela n'a tout simplement aucun sens.

M. Halseth : Ce n'est pas rentable.

Le sénateur Gustafson : Tant que nous n'aurons pas droit à ce coup de pouce, notre industrie va continuer à décliner. Au haut de l'échelle, les gens perdent leurs investissements et leurs économies,

and those at the bottom end who still have land payments and so on are simply dropping off. They have no hope. This is a difficult situation and we have got to meet it somehow.

Mr. Halseth: Right.

Senator Peterson: One problem we face is that our industrial strategy seems to be focused on exporting raw goods. Our people are asked to produce more, sell for less and go into debt quicker. So we come to this value-added, what we are trying to do, and every other nation in the world seems to do that. You talked about Japan, which does it quite effectively, as do China, Korea, all those nations. As an exporting country, we have to get into that game. We have to get money back to our producers. How do we do that? Do we start imposing tariffs?

Mr. Halseth: That is a very good question and one that policy has struggled with. I will use an example from forestry. Around here a spruce or pine tree takes about 100 years to grow to a size where the industry is interested in it for lumber production. We wait 100 years for a tree to grow and then we cut it into two-by-fours. The industry has to work under a regulated environmental regime. The jobs are high wage. The businesses have benefits for employees and all those kinds of costs.

In Indonesia a tree takes about 12 to 14 years to grow to a comparable size. It can be cut and turned into two-by-fours in a much shorter time, and the environmental and public policy costs, including taxation, imposed on the firms producing that wood are far less. Therefore, it does not make any sense to go head to head with two-by-fours from Indonesia and have the same structural strength for balloon frame construction as we use in Canada. We have got to look at our products. What is it that our slow-growing, 100-year trees have that fast growing trees do not have? There are many structural and fibre differences between those trees. Using innovative, engineered, structural construction products, MacMillan Bloedel Limited was looking to create value added that could not be replicated by low-cost producers and then to move into the marketplace replacing some of the current inputs, such as in steel and other components, with these activities.

However, the forest industry moved away from research. One of MacMillan Bloedel's last tasks before it was sold to Weyerhaeuser was to close all of its research facilities, including the facilities that turned out innovative cardboard packaging made from waste products and structural glue laminated beams.

alors que les agriculteurs et les moins bien nantis qui ont encore notamment à faire des paiements sur leurs terres abandonnent tout simplement. Ils n'ont plus d'espoir. C'est une situation difficile et nous devons trouver une solution.

M. Halseth : Tout à fait.

Le sénateur Peterson : Un de nos problèmes vient du fait que notre stratégie industrielle semble mettre l'accent sur l'exportation de matières brutes. On demande à nos gens de produire davantage, de vendre à moindre prix et de s'endetter plus rapidement. Alors, nous nous tournons vers ces activités à valeur ajoutée, comme tous les autres pays du monde semblent le faire. Vous avez parlé du Japon, qui est très efficace à ce point de vue, tout comme la Chine et la Corée, notamment. En tant que pays exportateur, nous devons leur emboîter le pas. Il faut que l'argent revienne à nos producteurs. Comment allons-nous procéder, allons-nous commencer à imposer des tarifs douaniers?

M. Halseth : C'est une très bonne question qui a d'ailleurs donné du fil à retordre à nos décideurs. Je vais vous donner un exemple tiré du secteur forestier. Dans la région, il faut environ 100 années de croissance à une épinette ou à un pin avant d'atteindre une taille suffisante pour la production de bois d'œuvre. Nous attendons 100 ans pour qu'un arbre pousse avant de le couper pour en faire des planches. Notre industrie doit composer avec un régime de réglementation environnementale. Les emplois y sont bien rémunérés. Les entreprises offrent des avantages sociaux à leurs employés et doivent assumer différents coûts semblables.

En Indonésie, il faut environ 12 à 14 ans pour qu'un arbre atteigne une taille comparable. On peut donc l'abattre pour en faire des planches beaucoup plus rapidement et les entreprises de production doivent assumer des coûts beaucoup moindres au chapitre de l'environnement et des politiques publiques, y compris sur le plan de l'impôt. Par conséquent, il ne sert absolument à rien d'entrer en concurrence directe avec l'Indonésie sur ce marché si on veut compter sur la même solidité structurelle dans les charpentes à claire-voie que nous utilisons au Canada. Nous devons analyser nos produits. Quels avantages nos arbres centenaires à croissance lente offrent-ils par rapport à ces arbres à croissance rapide? Il existe de nombreuses différences au niveau de la structure et des fibres de ces deux types d'arbres. En misant sur des produits structurels novateurs, fruits de notre ingénierie, MacMillan Bloedel Limited souhaitait créer une valeur ajoutée que ne pourraient pas reproduire ces producteurs à faible coût pour prendre ensuite d'assaut les marchés afin de remplacer quelques-uns des intrants actuels, les composantes en acier notamment.

Malheureusement, l'industrie forestière a renoncé à la recherche. L'une des dernières mesures prises par MacMillan Bloedel avant sa vente à Weyerhaeuser a été la fermeture de toutes ses installations de recherche, y compris celles qui nous ont donné un emballage cartonné novateur fait à partir de

If you get a tour of the university you will see those, and in one of our buildings there is an illustration where they have used essentially garbage from other processing to create a valuable product.

We need to consider what it is about our products that is unique and then capitalize on those features. Currently in B.C. there is an exercise underway to add value to timber frames and timber frame construction whereby the wood is certified with the names of the horses that hauled the wood out of the forest and the family that constructed the timber frame outline. These are marketable, value-added commodities, much like Arnold Palmer signature golf courses. It is one of the ways that that industry scaled up. We need to use those kinds of innovative activities as well.

On the policy side, we need to make sure that we do not truncate opportunities before they come up. For example, B.C., particularly the Cariboo region, is in the cattle industry, and questions arise about new regulations around slaughterhouses and food processing plants. No one is going to argue against the regulation for more safety in food processing and in the slaughtering of animals and so on, but as many in that region move towards niche, organic, specialty cattle production targeted to particular markets, we have to ensure that the policy allows for the creation of safe but also cost effective and accessible slaughtering facilities so that they can do their activities and market a whole chain of commodities that come certified organic and done in different ways.

That is my take on it. We need to look at our products, see what is special and build on that as a first stage, and then make sure that policy allows opportunities rather than truncates them.

Senator Peterson: You talked about infrastructure, too. We need hospitals, schools, railroads and that sort of thing in rural Canada, but rural Canada is depopulating and the population is aging. Somebody has to pay the taxes for that infrastructure. Do you see this as a way of reversing that trend? How far can we go down in terms of population? Do we have to stop at some level of population and say that we just cannot go any lower?

Mr. Halseth: That is right. I have a couple of observations. First of all, when this powerful economic engine of rural Canada, in my case, rural British Columbia, was created, they did not wait until a pulp mill was built in Prince George to put in a railway line. They did not wait until a pulp mill was built to put in a gas line down from the Peace River region. In fact, they had to set in place all of those infrastructure

produits résiduels et des poutres porteuses lamellées-collées. Vous pourrez voir ces produits si vous faites une visite de l'université; dans l'un des pavillons, vous verrez l'illustration d'un processus utilisant essentiellement les déchets d'autres activités de traitement pour créer un produit utile.

Nous devons déterminer les caractéristiques qui rendent nos produits uniques pour pouvoir en tirer pleinement parti. On se livre actuellement en Colombie-Britannique à un exercice à valeur ajoutée touchant les charpentes en bois et la construction de maisons à ossature en bois. En guise de certification pour le bois utilisé, on appose le nom des chevaux qui l'ont sorti de la forêt et de la famille qui a conçu la charpente. On parle ici de produits à valeur ajoutée pouvant être commercialisés, à l'instar des parcours de golf signés Arnold Palmer. C'est l'un des moyens qu'a pris cette industrie pour grimper dans l'échelle de valeur. Nous devons avoir recours également à ce type d'activités novatrices.

Du point de vue des politiques, nous devons nous assurer de ne pas faire obstacle aux possibilités avant même qu'elles ne se présentent. Par exemple, la Colombie-Britannique, et la région de Cariboo tout particulièrement, se livre à l'élevage et se pose certaines questions concernant la nouvelle réglementation touchant les abattoirs et les usines de transformation des aliments. Personne ne va contester la nécessité d'assurer une plus grande sécurité dans la transformation des aliments et l'abattage des bestiaux, mais au moment où bon nombre d'éleveurs de la région se dirigent vers une production spécialisée et biologique visant des créneaux bien précis, nous devons faire en sorte que nos politiques permettent l'établissement d'installations d'abattage sécuritaires, mais également rentables et accessibles, de telle sorte que ces éleveurs puissent poursuivre leurs activités et mettre en marché tout un éventail de denrées certifiées biologiques, issues de modes de production différents.

C'est ce que je souhaitais faire valoir. Nous devons examiner nos produits pour cerner ce qui les distingue et miser sur ces éléments au départ, puis nous assurer que nos politiques ouvrent des possibilités, plutôt que d'y faire obstacle.

Le sénateur Peterson : Vous allez également parler d'infrastructures. Nous avons besoin d'hôpitaux, d'écoles, de voies ferrées et d'infrastructures semblables dans les régions rurales du Canada, mais celles-ci se dépeuplent et leur population est vieillissante. Il faut bien que quelqu'un paie des impôts pour défrayer les coûts de ces infrastructures. Considérez-vous que c'est une façon de renverser cette tendance? Jusqu'à quel point pouvons-nous laisser notre population diminuer? Y a-t-il un seuil minimal que nous ne pouvons pas dépasser?

M. Halseth : Tout à fait. J'ai quelques observations à ce sujet. Tout d'abord, lorsque ce puissant moteur économique pour le Canada rural, et pour les régions rurales de la Colombie-Britannique tout particulièrement, a été mis en place, on n'a pas attendu qu'une usine de pâte à papier soit érigée à Prince George pour construire une voie ferrée. On n'a pas attendu non plus qu'une telle usine soit bâtie pour installer un gazoduc à partir de

pieces before the forest industry would even think of investing a dollar in a pulp mill. To me, the line of putting in services after the population is up or down is nonsensical.

Policy leads where we want to go, and by default we have been de-servicing rural and small town Canada and thus exacerbating out-migration.

To give you a simple illustration, the BC Progress Board commissioned a report on airports. In the extreme northwest of British Columbia, there are fly-in ski resorts. It looks like you are in the middle of Switzerland. The mountains are spectacular. The log homes and chalets are spectacular. It will be quiet, a small plane will land on a dirt strip, and out will jump 35 doctors, professionals and other highly paid people from Europe coming to spend a great deal of money in the B.C. economy. When the Progress Board's report assessed airports outside of metropolitan Vancouver, their model was that every airport had to look like YVR, Vancouver International Airport, and thus their recommendation was to close down airports across Northern B.C. at a time when every small place was exporting every small little bit of activity, such as a family harvesting berries, canning them and marketing them over the Internet. They have to ship their goods now and air transport is the way to do it. Infrastructure needs to be appropriate to rural and small town places.

Senator Mercer: Professor, thank you very much for being here. I want to acknowledge that you are a Canada Research Chair. Having a research chair at a university of this size and in a community of this size is a testament to the success of that program, and I am happy you stayed here.

Mr. Halseth: I am very pleased to represent Canada Research Chairs Program.

Senator Mercer: It is a great thing.

You talked a good deal about research and you are the first person I recall to get into some detail about that. Is anyone in the world doing the type of research you recommended?

Mr. Halseth: Australia and Norway are very strong. In fact, most of the European Union countries are quite strong in research on rural and small town revitalization and diversity within economies that have a lot of similarities to Canada.

la région de la rivière de la Paix. De fait, il fallait que toutes ces infrastructures soient mises en place avant que l'industrie forestière ne puisse même envisager la possibilité d'investir, ne serait-ce qu'un seul dollar, dans une usine de pâte à papier. Selon moi, la question de mettre en place des services après un accroissement ou un déclin de la population ne se pose même pas.

Les politiques dictent les orientations que nous voulons prendre et, par le fait même, les régions rurales et les petites villes du Canada en sont venues à perdre des services, ce qui n'a fait qu'exacerber le phénomène de l'exode rural.

Pour vous donner un exemple simple, le BC Progress Board a commandé une étude sur les aéroports. Dans l'extrême Nord-Ouest de la Colombie-Britannique, il y a des centres de ski accessibles uniquement par avion. Vous avez l'impression de vous retrouver en plein cœur de la Suisse. Les montagnes sont spectaculaires. Les chalets et les maisons de bois rond sont magnifiques. Tout est tranquille et un petit appareil atterrit sur une piste en terre battue pour débarquer 35 médecins, professionnels et autres hauts salariés qui arrivent d'Europe pour injecter beaucoup d'argent dans l'économie de la province. Pour son évaluation des aéroports situés à l'extérieur de la région de Vancouver, le Progress Board est parti de l'hypothèse que chacun d'eux devait s'inspirer du modèle de l'aéroport international de Vancouver. On a ainsi recommandé la fermeture des aéroports du Nord de la province à une époque où même les plus petites exploitations exportaient la totalité de leur production, comme en fait foi cet exemple d'une famille qui cueille des fruits, les met en conserve et les vend via Internet. Une fois vendus, les produits doivent être expédiés, ce qui exige le recours au transport aérien. L'infrastructure en place doit répondre au besoin des collectivités rurales et des petites villes.

Le sénateur Mercer : Professeur, merci beaucoup d'avoir accepté notre invitation. Je tiens à souligner le fait que vous êtes titulaire d'une chaire de recherche du Canada. Le fait qu'une ville de la taille de celle-ci puisse compter sur une telle chaire de recherche et sur une université de cette envergure témoigne bien de la réussite de ce programme, et je me réjouis que vous ayez choisi de demeurer ici.

M. Halseth : Je suis très fier de représenter le Programme des chaires de recherche du Canada.

Le sénateur Mercer : C'est formidable.

Vous avez beaucoup parlé de recherche et vous êtes le premier témoin, si mon souvenir est exact, à entrer dans les détails à ce sujet. Est-ce que des recherches du genre de celles que vous recommandez sont menées quelque part dans le monde?

M. Halseth : L'Australie et la Norvège sont très actives à ce niveau. En fait, la plupart des pays de l'Union européenne font beaucoup de recherches sur la revitalisation et la diversification des collectivités rurales et des petites villes au sein d'économies qui ont beaucoup de similitudes avec celles du Canada.

Senator Mercer: What would you estimate the cost of that research to be if we were to do it, starting tomorrow? Obviously, some of it would be restarting, because, as you say, MacMillan Bloedel closed down their research.

Mr. Halseth: I do not have any cost estimations. My sense though is that it would be far better to get ahead of these curves than to try to recover them in hindsight. The mountain pine beetle continues to be our best illustration.

Senator Mercer: That leads to my next question, which is whether the cost of not doing it is more important.

Mr. Halseth: The cost of not doing it is now estimated in multiples of billions of dollars.

Senator Mercer: That is good. I come from a province with a lot of small forestry operations and some large operations. Where do you see the small forestry operation versus the large forestry operation in British Columbia? Is there still a future for the small operator?

Mr. Halseth: I think that while we might approach the question differently, my response would be the same response that Minister Emerson gave a number of years ago when he was speaking about Canfor closing large operations under his watch, and the argument was that large operations have to compete in two-by-fours against low-cost production regions. They need to drive their costs down at any expense. That opens the door for small operators to be the flexible, innovative arm of our industry. I think that if we can create a supportive policy environment, that is where they will be. Many of these small operators continue to exist, like the Cariboo horse loggers, because they have an intimate knowledge of what they are doing and they are experts. Let us create the circumstance that allows them to grow that. This is where we need to go back to the economic argument; they also plow all of their profits locally.

Senator Mercer: I like the idea. Two things come to mind right away though: the capital costs and the risk factors for small operations to bear in being the innovators. It costs money to be innovative.

Mr. Halseth: Yes. There is a parallel argument that our Community Development Institute makes, which is that while rural and small town Canada is fiercely independent, we need to recognize and take advantage of opportunities to scale up. If you are a small-scale forestry producer in B.C., while you might be great on your woodlot and produce an excellent product for a market, you probably cannot spend all of your day marketing, staying on top of transportation costs, wrestling with CN for access to the rail lines and so on, so scaling up in that case in terms of having a marketing arm for the community forests in B.C. or the small producers in Nova Scotia may be a

Le sénateur Mercer : À combien estimeriez-vous les coûts de telles recherches si nous devons les entreprendre à compter de demain? Bien évidemment, il s'agirait dans certains cas d'un nouveau départ, comme dans l'exemple que vous nous avez donné où MacMillan Bloedel a abandonné ses activités de recherche.

M. Halseth : Je n'ai aucune estimation de coûts à vous donner. Je crois qu'il serait nettement préférable de prendre de vitesse cette évolution, plutôt que d'avoir à rattraper le terrain perdu après coup. Le dossier du dendroctone du pin argenté demeure la meilleure illustration.

Le sénateur Mercer : Cela m'amène à vous demander si les coûts de l'inaction ne sont pas plus élevés.

M. Halseth : Les coûts de notre inaction sont maintenant évalués à plusieurs milliards de dollars.

Le sénateur Mercer : Merci. Dans ma province, il y a un grand nombre de petits exploitants forestiers et quelques grandes entreprises. Comment comparez-vous la situation de ces deux types d'exploitation en Colombie-Britannique? Y a-t-il encore un avenir pour le petit exploitant?

M. Halseth : Même si notre approche de la question est sans doute différente, ma réponse serait la même que celle donnée par le ministre Emerson, il y a un certain nombre d'années, lorsqu'il parlait de la fermeture de grandes exploitations par Canfor sous sa surveillance sous prétexte que celles-ci devaient soutenir la concurrence de régions profitant de faibles coûts de production sur le marché du bois d'œuvre. Tous les moyens sont bons pour réduire les coûts. Les petits exploitants ont dès lors l'occasion de se faire valoir en tant que segment flexible et novateur de notre industrie. Je crois que si nous arrivons à créer un environnement propice, c'est le rôle qu'ils en viendront à jouer. Bon nombre de ces petits exploitants continuent d'exister, comme ceux qui utilisent les chevaux dans la région de Cariboo, parce qu'ils connaissent très bien ce secteur d'activité et sont devenus des experts en la matière. Il s'agit pour nous de créer les conditions qui leur permettront de croître en misant sur ces atouts. C'est là qu'il nous faut revenir à l'argument économique; ces exploitants investissent également tous leurs profits dans l'économie locale.

Le sénateur Mercer : J'aime bien cette idée. Deux questions me viennent toutefois à l'esprit : le coût des immobilisations et les facteurs de risque associés au rôle de novateurs pour les petits exploitants. L'innovation peut coûter cher.

M. Halseth : Effectivement. Notre Institut de développement communautaire fait valoir un argument parallèle. S'il est vrai que les collectivités rurales et les petites villes du Canada sont farouchement indépendantes, il leur faut aussi prendre conscience des possibilités d'expansion et en tirer avantage. Un producteur forestier à petite échelle en Colombie-Britannique peut très bien accomplir un excellent travail et mettre sur le marché un produit de grande qualité, mais il ne lui est probablement pas possible de passer la journée à faire de la promotion, à vérifier les coûts de transport, à discuter avec le CN pour avoir accès aux voies ferrées et à régler des questions du genre. Il pourrait donc être profitable

sensible thing to do. A number of small woodlot owners have scaled up like that in the Cariboo. They got together and formed a cooperative where they buy a wood drying shed and then they all use it through the year as a way to share capitalization costs.

Rural Canada has done this before, scaling up from the small.

Senator Mercer: You said that infrastructure has to be in place before. Would Prince Rupert be the exception to that rule, because they are now building the railroad to accommodate the port that we are building in Prince Rupert?

Mr. Halseth: No. The port was there. The physical setting of the port was there. The rail line was there. Many of the bulk exporting platforms were there, and space was there for shunting activities. In many respects, the basics of that infrastructure were set in place in 1914. The agreement that the province hashed out with CN and the private contractor from New Jersey was really to reinvest and scale up to a new economy level what essentially was the old economy infrastructure. It was that reinvestment in the infrastructure.

Senator Mercer: It probably could not have happened if the old infrastructure had not been there as a place to start to reinvent the whole thing.

Mr. Halseth: It had been there. Also, there are no containers going out of Rupert today, so there is still investing in the infrastructure before that activity truly gets underway.

Senator Mahovlich: Is the province responsible for reforestry? You mentioned a small company like Cariboo. When they forest their lands, do they reforest them? Are they responsible, or is it the province that is responsible?

Mr. Halseth: Provincial forest policy basically sets up a circumstance where the lease rights go to the cutting company. They harvest. They are also responsible for remediating the landscape, replanting and growing back the forest to what is called free growth stage, at which point if it is judged to be acceptable, the province then takes over control of that land base again. Silviculture reinvestment — reinvestment in forestry — works that way.

Senator Mahovlich: I see. I remember that many students from Ontario would come out to B.C. to work for the summer.

Mr. Halseth: They will be here in about a month.

Senator Mahovlich: Has that been successful?

de lui donner accès à un niveau supérieur d'intervention en créant un mécanisme de commercialisation pour les forêts communautaires de la Colombie-Britannique ou pour les petits producteurs de la Nouvelle-Écosse. Un certain nombre de propriétaires de terres à bois se sont regroupés ainsi dans la région de Cariboo. Ils ont formé une coopérative pour acheter un hangar qu'ils utilisent tout au long de l'année pour le séchage du bois en partageant ainsi les coûts d'immobilisation.

Ce ne serait pas la première fois que de petits intervenants du Canada rural se regroupent pour se donner plus de moyens.

Le sénateur Mercer : Vous avez dit que l'infrastructure devait être en place d'abord. Est-ce que Prince Rupert constituerait une exception à cette règle étant donné qu'on est en train de construire la voie ferrée pour desservir les installations portuaires à venir?

M. Halseth : Non. Le port existait déjà. L'emplacement physique du port n'a pas changé. La voie ferrée s'y rendait déjà. Bon nombre des plates-formes d'exportation en vrac étaient là et l'espace était prévu pour les manœuvres d'aiguillage. À bien des égards, les bases de cette infrastructure ont été mises en place en 1914. L'entente conclue par la province avec le CN et l'entrepreneur privé du New Jersey visait en fait un réinvestissement dans ce qui était l'ancienne infrastructure pour la porter à un niveau économique supérieur.

Le sénateur Mercer : Cette initiative n'aurait probablement pas pu avoir lieu si l'ancienne infrastructure n'avait pas été en place pour permettre de telles mesures de renouvellement.

M. Halseth : L'infrastructure était là. Il faut aussi mentionner qu'aucun conteneur ne peut être expédié à partir de Prince Rupert actuellement, ce qui fait qu'il faut bel et bien investir dans des travaux d'infrastructure avant que l'activité puisse prendre son envol.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que la province est responsable du reboisement? Vous avez parlé d'une petite entreprise comme celle de Cariboo. Une fois que leurs territoires sont exploités, s'occupent-ils du reboisement? Est-ce l'entreprise qui doit s'en charger ou s'agit-il d'une responsabilité provinciale?

M. Halseth : Suivant la politique forestière de la province, c'est l'entreprise qui procède aux coupes qui détient les droits sur les terres en vertu d'un bail. Après l'exploitation, l'entreprise est responsable de la restauration du site. Elle doit faire du reboisement et s'assurer que la forêt atteigne ce qu'on appelle un niveau de croissance libre. La province peut alors reprendre le contrôle des terres, si elle juge les efforts de restauration acceptables. C'est ainsi que fonctionne le réinvestissement en sylviculture — le réinvestissement dans la forêt.

Le sénateur Mahovlich : Je vois. Je me souviens que de nombreux étudiants ontariens se rendaient en Colombie-Britannique pour y travailler pendant l'été.

M. Halseth : Ils seront ici dans environ un mois.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que ces efforts ont porté fruit?

Mr. Halseth: It has had pluses and minuses. It has been terribly successful in reforestation and trying to get a handle on the lands that we had not successfully reforested in the past. It has been a bit challenged because some of our planting techniques do not actually assist the seedlings to grow the best that they can. It has been a bit challenged because we have been planting a monoculture rather than a diversified forest, looking for the quickest growing tree. It made some sense 20 years ago, but now that we know about large-scale epidemics, it is a challenge. Also, the silviculture industry tends to be small contractors working on lowest bid arrangements with the major forest production companies, and so while some of those operators are exceptional, there is unevenness in that industry.

Senator Mahovich: You mentioned the fast-growing trees. They are not of the quality of the slow-growing tree. The quality in the wood is not there. I spent some time in Alabama, and they do not like the wood for building material because it grows too fast and it is not as hard. They prefer Canadian timber down there.

Mr. Halseth: That is right. Again, we have to think about what we are producing and what they are producing, and how we can go after the higher return product out of that — not head to head.

Senator Mahovich: Is the lumber that we export finished lumber? Is it treated, or do we just send the wood to China, for example, and they finish it when it arrives in their country?

Mr. Halseth: We do all three things. First of all, B.C. continues to play a big part in the international market for raw log exports. When the sawmills in the northwest region of the province closed as the Skeena Cellulose company collapsed, in order to keep some people working, they had the logging crews and the timber cruising crews still in the forest, and they were exporting raw logs to the United States, China and other places where they would then be turned into two-by-fours or other products.

Most of the lumber that we export is finished lumber in a variety of guises. The interior wood goes almost exclusively to the United States. It is one of the economic challenges. I ask my Economics 100 students, “You have one product and one market. If you were a bank, would you invest in it?”

We also have a number of value-added products. Northern and Central B.C. are very high in pulp, paper, parcel boards, oriented strand boards, plywoods and those sorts of things. We do considerable work, particularly in a lot of cases where the materials are waste that had previously been burned. The medium density fibre board is a beautiful illustration. It is

M. Halseth : Il y a eu des bons et des mauvais côtés. On constate des résultats extraordinaires pour ce qui est du reboisement et des progrès dans la reprise en main des terres que l'on n'avait pas réussi auparavant à reboiser. Il y a eu certaines contestations parce que les techniques de plantation utilisées ne permettent pas toujours aux semis d'atteindre leur taille optimale. On nous a également un peu critiqué parce que nous avons planté en mode de monoculture, sans viser une diversification des forêts, en nous intéressant aux essences poussant les plus rapidement. Cela pouvait sembler plutôt logique il y a 20 ans, mais maintenant que nous connaissons ces épidémies à grande échelle, c'est plutôt problématique. De plus, les travaux de sylviculture sont généralement effectués par de petits entrepreneurs qui ont été les plus bas soumissionnaires auprès des grandes entreprises d'exploitation forestière, ce qui crée un certain déséquilibre dans l'industrie, même si certains de ces entrepreneurs s'acquittent très bien de leur mandat.

Le sénateur Mahovich : Vous avez parlé des arbres à croissance rapide. Ils n'offrent pas la même qualité de bois que ceux qui croissent plus lentement. J'ai vécu un certain temps en Alabama et les constructeurs n'utilisaient pas le bois local parce qu'il croît trop rapidement et n'est pas suffisamment dur. Ils préfèrent le bois d'œuvre canadien.

M. Halseth : C'est exact. Encore là, il faut se demander qu'est-ce que nous produisons, qu'est-ce qui est produit ailleurs, et comment nous pouvons tirer le meilleur parti possible de la différence — en évitant la concurrence directe.

Le sénateur Mahovich : Est-ce que le bois d'œuvre que nous exportons est sous forme de produit fini? En faisons-nous le traitement, ou nous contentons-nous de l'envoyer en Chine, par exemple, pour qu'il soit transformé à son arrivée là-bas?

M. Halseth : Nous agissons sur les trois tableaux. Premièrement, la Colombie-Britannique continue de jouer un rôle de premier plan sur le marché international des exportations de billes brutes. Lorsque les scieries du Nord-Ouest de la province ont fermé leurs portes avec l'effondrement de l'entreprise Skeena Cellulose, pour éviter le chômage à une partie des travailleurs, on a conservé en forêt les équipes chargées de la coupe et de l'inventaire forestier et on exportait des billes brutes vers les États-Unis, la Chine et d'autres pays où on les transformait en planches ou en d'autres produits.

La plupart du bois d'œuvre que nous exportons est un produit fini sous diverses formes. Le bois de finition intérieure est exporté presque exclusivement vers les États-Unis. C'est l'une des difficultés qui se manifestent du point de vue économique. Je pose la question suivante à mes étudiants du cours d'introduction à l'économie : « Il y a un seul produit et un seul marché. Si vous dirigez une banque, allez-vous investir dans ce produit? »

Nous avons également un certain nombre de produits à valeur ajoutée. Les régions du Nord et du Centre de la Colombie-Britannique produisent beaucoup de pâtes et papiers, de cartons d'emballage, de panneaux à copeaux orientés, de contreplaqués et de matériaux de ce genre. Nous déployons des efforts considérables, d'autant plus que, dans bien des cas, il s'agit de

essentially sawdust ground even finer and formed into moldings. There is a high return on investment there, since the input was garbage.

Senator Gustafson: When we were in the East, the fishermen told us that they were shipping their fish to China, processing it there and shipping it back. That will be a great challenge for Canada.

Mr. Halseth: Yes.

Senator Gustafson: The problem we face with fisheries, agriculture, timber, pulp and paper, oil, gas, mining, potash, uranium and agriculture is that it all comes out of rural Canada and nothing is going back in. I use the word “nothing” lightly, but I want to express the problem we are facing. We have no political clout any more in rural Canada. We are too few. How do we overcome that? To make the point, in 1972 a barrel of oil was \$2 and a bushel of wheat was \$2. You know what oil is today — \$60 or \$70 a barrel — and a bushel of wheat is still just a little over \$2. Now how in heaven’s name are we in the agricultural community going to compete against this when we cannot seem to sell the message? That is one of the reasons for this committee, to make Canadian people and governments aware that we have a major problem in rural Canada.

Mr. Halseth: We are probably late because I am too wordy. I think that Andy Mitchell four or five years ago was on the right track in pushing a federal rural urban dialogue in order to sensitize urban Canada to the fact that their fundamentals depend on rural input. Urban think tanks like Urban Futures in Vancouver demonstrate clearly that the dollars start in rural Canada and urban places are where they recirculate those, and the messaging in your reports is that the future economic well-being of the country rests in rural. Our messaging should not be “us versus them” and this is sadly one of the circumstances we find in B.C. We are together in this exercise. Canada’s roughly 31 million people are not much more than a good-size city in some of our competing countries. This is not a rural versus urban situation. This is Canada competing in the world, and we have to look at that together. That, I think, is the only way we will get sufficient investments back to re-equip rural.

matériaux récupérés qui étaient brûlés auparavant. Le panneau de fibres à densité moyenne en est un très bel exemple. Il est constitué essentiellement de sciures, moulues encore plus finement et compactées dans des moules. Le rendement des investissements est très élevé en pareil cas, car l'intrant utilisé était auparavant jeté aux ordures.

Le sénateur Gustafson : Lors de notre tournée dans l'Est, des pêcheurs nous ont dit qu'ils envoyaient leur poisson en Chine où il était traité pour leur être renvoyé par la suite. Il faut absolument que le Canada s'attaque à ce genre de situations.

M. Halseth : En effet.

Le sénateur Gustafson : Le problème que nous vivons avec nos industries des pêches, de l'agriculture, du bois d'œuvre, des pâtes et papiers, du pétrole et du gaz, des mines, de la potasse et de l'uranium, c'est que toute la production sort du Canada rural, mais que nos régions n'en retirent aucun avantage. Il n'est pas tout à fait exact de dire « aucun » avantage, mais c'est simplement pour illustrer l'ampleur du problème. Les régions rurales du Canada n'ont plus aucun poids politique. Nous sommes trop peu nombreux. Comment pouvons-nous rectifier le tir? Pour vous donner une idée, en 1972, un baril de pétrole se vendait 2 \$ et un boisseau de blé se transigeait également à 2 \$. Vous savez combien coûte le pétrole aujourd'hui — 60 ou 70 \$ le baril — alors que le prix d'un boisseau de blé dépasse à peine les 2 \$. Alors, voulez-vous bien me dire comment la communauté agricole va pouvoir se tirer d'affaires dans un tel contexte, étant donné que notre message ne semble pas passer? C'est d'ailleurs l'un des rôles que doit jouer notre comité : sensibiliser la population canadienne et le gouvernement au problème de taille que vivent les régions rurales du Canada.

M. Halseth : Nous avons sans doute dépassé le temps prévu parce que je parle trop. Je pense qu'Andy Mitchell était probablement sur la bonne voie il y a quatre ou cinq ans lorsqu'il préconisait un dialogue rural-urbain à l'échelle nationale afin de sensibiliser la population urbaine au fait que les éléments essentiels à sa subsistance sont tributaires de l'apport rural. Des groupes de réflexion citoyens comme Urban Futures à Vancouver ont établi clairement que la richesse prend sa source dans le Canada rural pour se propager ensuite en milieu urbain. De plus, vos rapports transmettent comme message que le bien-être économique futur de notre pays repose sur les régions rurales. Il ne faut pas laisser entendre que c'est « nous contre eux », mais c'est malheureusement ce qu'on peut constater en Colombie-Britannique. C'est un exercice que nous devons faire tous ensemble. Notre population d'environ 31 millions dépasse à peine celle des grandes villes de quelques-uns des pays avec lesquels nous sommes en concurrence. Il ne s'agit pas d'opposer le milieu rural aux centres urbains. C'est le Canada tout entier qui doit soutenir la concurrence sur les marchés mondiaux et c'est ensemble que nous devons relever le défi. Selon moi, c'est la seule façon pour nous de susciter les investissements suffisants pour redonner aux régions rurales les outils dont elles ont besoin.

Senator Gustafson: If I may, I think that our universities have a great challenge and a great opportunity because of your position to put that forward. They will probably listen to you better than they will us as a farmer.

The Chairman: On that note, thank you very much, Mr. Halseth. That was a great way to start and we thank you for coming.

We will now hear from Ms. Healy.

Theresa Healy, Facilitator, Northern Region, BC Healthy Communities, and Adjunct Professor, Dept. of Gender Studies and the School of Environmental Planning, University of Northern British Columbia: I would like to begin by thanking honourable senators for the invitation today. What I am about to present is drawn from my experiences of living in Northern B.C. since 1994, when I arrived here on a one-year contract and, like many other people, fell in love with the North and stayed. I have made a commitment to making my life and my career here in the North.

My presentation is a hybrid, distilled from my experiences teaching many Northern students who come to our university as well as running my own business. I have had a research and consulting business since 1992. Also, for the last 10 months I have been working for BC Healthy Communities. I have been fortunate to do a lot of research in the North on Northern issues, and much of that has been community-based research or participatory action research which actually means I get to work with people, not on them.

It is from those perspectives and that privilege that I speak to you today. I hope I have something different or unique to bring to the committee in terms of looking at a big picture. I want to urge you to take an appreciative approach to understanding the issues of rural poverty and farm families and those who live with those conditions and circumstances.

It seems to me that there is quite a stereotyping and some discrimination against rural folks. Rural poverty is not a problem of personal failure or individual difficulties. Rather, Northern and rural residents are actually very strong minded, capable and courageous people who have chosen and adopted a way of life that has been their heritage; they have held fast to the principles and practices of their ancestors in loving the land and making a living from that close connection.

With the Great Depression we had to come to terms with notions embedded in Elizabethan poor laws that if you were poor or if you were out of work, it was your own fault. We had to come to an understanding that government had a role to play when economic circumstances were such that it was beyond the role or the capacity of an individual to cope.

Le sénateur Gustafson : Si vous me le permettez, j'estime que nos universités ont un très grand rôle à jouer et une excellente occasion de faire valoir ces points de vue étant donné la position qu'elles occupent. Il est probable qu'on vous prêtera une oreille plus attentive qu'à nous, agriculteurs.

La présidente : Sur cette note, nous vous remercions, monsieur Halseth. C'est un excellent point de départ pour notre réunion et nous vous sommes reconnaissants pour votre participation.

Nous allons maintenant écouter Mme Healy.

Theresa Healy, animatrice, région du Nord, BC Healthy Communities, et professeure auxiliaire, Programme d'études sur les sexes et École de planification environnementale, Université du Nord de la Colombie-Britannique : Je veux d'abord remercier les honorables sénateurs pour leur invitation. Mon exposé d'aujourd'hui s'inspire des expériences que j'ai vécues dans le Nord de la Colombie-Britannique depuis 1994. Je suis arrivée ici avec un contrat d'une année en poche et, comme bien d'autres, j'ai succombé aux charmes du Nord et je suis restée ici. Je suis maintenant fermement résolue à passer le reste de ma vie et de ma carrière dans le Nord de cette province.

Ce que j'ai à vous dire vient en partie de mon expérience d'enseignement à de nombreux étudiants du Nord qui fréquentent notre université et en partie de mon expérience de petit entrepreneur. J'ai effectivement une entreprise de recherche et de consultation depuis 1992. De plus, depuis les dix derniers mois, je suis à l'emploi de BC Healthy Communities. J'ai eu la chance de faire beaucoup de recherche dans le Nord sur des questions propres à cette région, et une grande partie de ce travail se fait au sein de la collectivité ou sur une base participative de sorte qu'en réalité, je travaille avec des personnes, plutôt que de simplement les étudier.

C'est donc sous ces angles et d'après cette expérience privilégiée que je souhaite vous parler. J'espère que ma contribution au portrait global sera un peu différente ou unique. Je vous prie instamment de mieux comprendre les problèmes de la pauvreté rurale et des familles d'agriculteurs, de ceux qui vivent ces situations et dans ces conditions.

Il me semble qu'il existe beaucoup de stéréotypage et une certaine discrimination à l'égard des populations rurales. Le problème de la pauvreté rurale n'est pas dû à des échecs personnels ou à des difficultés individuelles. En fait, ceux qui habitent dans le Nord et dans les régions rurales sont très forts de caractère, ce sont des êtres capables et courageux qui ont choisi et adopté un mode vie qui est leur patrimoine; ils s'en sont tenus aux principes et aux pratiques suivis par leurs ancêtres, et ils sont attachés à la terre et en tirent leur gagne-pain.

La crise des années 1920 nous a obligés à remettre en question des principes datant de l'époque élisabéthaine, soit que si vous êtes pauvre ou n'avez pas de travail, c'est de votre faute. Nous en sommes venus à comprendre que le gouvernement avait un rôle à jouer quand la conjoncture économique est telle que le rôle ou la capacité de l'individu ne suffit pas à assurer sa survie.

Canada's great tradition of a welfare state was embedded in this notion of government acting collectively in the best interests of its citizens, not caring for the weak and disabled and servicing the poor, but working for its citizenry as a whole, including those less fortunate, in difficult times of economic transitions caused by global forces. The dissertation I completed at Simon Fraser was on this very topic, the evolution of social policy by various levels of government. That transition in the role of government was fuelled not by Mackenzie King as is popularly believed, but by the growing awareness of the Canadian population.

Today, I believe, it is again global forces that have shifted the playing field for farm families. The move to mechanization and industrialization of farm operations has made them horrendously expensive to operate and beyond the notion of the family-run farm. Unless you are a corporate conglomerate or you are involved in the scientific creation of food-like products in the marketplace, there is decreasing opportunity to make a living from the family farm.

However, the Chinese character for crisis is made up of two separate characters, one for danger, one for opportunity. I believe there is a real opportunity for a far-sighted government to address this issue in a way that will be vitally important for the future of the country.

The population in Canada has begun to speak up and wants leadership from government. In this high tech information age, the reality is that people want substantive and meaningful change. I think the voice of Canadian people on the environment, for example, is only the tip of the iceberg. People are beginning to fear the food they eat, when in our country we had taken for granted that the food we eat is safe for infants and for our elderly. I believe that there is an opportunity for the government to support local food production that would actually increase access to an improved economy in local regions. I think the skills and commitment are certainly in place in the hearts and homes of farm families, ranches and Aboriginal communities who want to preserve the capacity of local land to feed local people.

I want to stress what I think will not work as a mechanism for addressing issues surrounding agriculture and rural poverty. There has been a strong move to develop and support policies designed to encourage rural residents to move into larger centres as a means to rationalize services and reduce costs. That is not enough for those residents. In many ways I see it as almost a forced relocation. It is not good for the country as a whole. While encouraging greater centralization may make sense for the mechanics of governing, it does not encourage healthy communities.

La grande tradition canadienne d'État-providence est ancrée dans ce principe d'action collective prise par le gouvernement dans le meilleur intérêt de ses concitoyens, non pas pour prendre soin des personnes faibles et handicapées et aider les pauvres, mais pour aider tous les concitoyens, y compris les moins fortunés, durant les crises de transition économique causées par des forces mondiales. Le mémoire que j'ai rédigé à Simon Fraser portait sur cette même question, soit sur l'évolution de la politique sociale aux divers niveaux de gouvernement. Ce changement survenu dans le rôle du gouvernement a été alimenté non pas par Mackenzie King, comme on le croit souvent, mais par la sensibilisation croissante de la population canadienne.

Je crois qu'actuellement, ce sont encore des forces mondiales qui ont modifié les règles du jeu pour les familles d'exploitants agricoles. Le passage à la mécanisation et à l'industrialisation de l'exploitation agricole en a fait une entreprise extrêmement coûteuse qui dépasse la notion de ferme familiale. À moins que vous ne soyez un conglomerat ou que vous ne participiez à la création en laboratoire de produits s'apparentant à des aliments pour le marché, il est de plus en plus difficile de gagner sa vie en exploitant une ferme.

Toutefois, le caractère chinois qui illustre la notion de crise est composé de deux caractères distincts, un représentant le danger et l'autre les possibilités. Je crois qu'il existe une possibilité réelle, pour un gouvernement prévoyant, de régler le problème d'une manière qui a une importance vitale pour l'avenir du pays.

La population canadienne a commencé à hausser le ton et à exiger du gouvernement un certain leadership. Dans l'actuelle société de l'information et de la haute technologie, les gens souhaitent en réalité un changement de fond considérable. Les demandes de la population canadienne en matière d'environnement, par exemple, ne sont que la pointe de l'iceberg. On commence à se méfier des aliments qu'on mange, alors qu'au Canada, nous avons jusqu'ici tenu pour acquis que les aliments que nous consommons sont sans danger pour les enfants et les personnes âgées. À mon avis, c'est l'occasion pour le gouvernement d'appuyer la production locale d'aliments, ce qui ouvrirait la porte en fait à une croissance des économies locales. Les compétences et l'engagement sont certes là dans les cœurs et les foyers des familles agricoles, des ranchs et des collectivités autochtones qui souhaitent préserver la capacité de production des terres locales pour nourrir les populations locales.

J'aimerais souligner ce qui, selon moi, ne fonctionnera pas comme solution au problème de l'agriculture et de la pauvreté rurale. Il y a eu un fort mouvement en faveur de l'élaboration et du soutien de politiques conçues pour encourager les habitants des régions rurales à aller habiter dans les grands centres, afin de rationaliser les services et d'en réduire les coûts. Ce n'est pas suffisant pour ces populations. À de nombreux égards, je vois presque cela comme une réinstallation forcée. Elle n'est pas dans l'intérêt du pays. Bien qu'il soit peut-être sensé d'encourager une plus grande centralisation pour faciliter le gouvernement du pays, cette centralisation ne favorise pas le maintien de collectivités en santé.

I want to urge you to consider what will work. I do not want to underestimate the hardship and suffering. I have read some of the testimony presented to this committee and I sincerely believe that it is tough out there. I was at a conference in Saskatoon two years ago and a farm woman stood up in the closing panel and confronted the panel of experts presenting on agricultural issues with the phrase “we are being researched to death literally.” She went on to explain the physical ill health and mental strain endured by those who are struggling to farm and to make a living and to sustain a livelihood that has supported their families for generations and the country for centuries. With all due respect, in her mind the workings of hearings and research reports were like Nero fiddling while Rome burned. I have heard that same “researched to death” phrase from many elders in different Aboriginal communities and many residents in smaller communities as well.

The harsh reality of rural conditions is hidden from view and allows for short-sighted policy, which I believe reinforces the circumstances that worsen the conditions of rural lives. Thus, I do want you to adopt this appreciative approach. It is important to recognize that there will always be a percentage of the population that loves the land and prefers not to live in large urban centres, and I suggest to you that the problems associated with urban living are causing more and more people to leave the city centres and move to smaller cities and towns.

Statistics Canada has reported that in certain key groups the traditional shift of rural to urban, which has been a steady trend in Canadian history since the turn of the last century, is in fact reversed. There are more people moving to rural communities than rural people moving to cities in two key age groups, mature career professionals looking to slow down their profession and take life a bit easier and young professionals with young children. They are looking for the lifestyle and the safety that they perceive in rural communities. Statistics for the U.S. show similar trends.

I believe there has been a fundamental lack of respect for rural people. People who live in rural areas choose to do so for love of the land, as I mentioned before, and for a preference for a lifestyle that does not involve a two-hour daily commute, house prices beyond the reach of most people and survival mechanisms that mean you do not look other human beings in the eye during the course of an average day. It is not because of a failure to make it in highly competitive urban settings. I have heard complaints from many people who have moved from communities like Williams Lake to Vancouver because the visit to the supermarket in Vancouver takes only 20 minutes, whereas if you go with your husband to the supermarket in Williams Lake and you leave him in the car because you are just running in to get a head of broccoli, he waits for 45 minutes because of all the people you stop to talk to.

J'aimerais vous exhorter à vous tourner plutôt vers des solutions efficaces. Je ne souhaite pas que soient sous-estimées la pauvreté et la souffrance. J'ai lu certains témoignages qui ont été faits à votre comité et je suis sincèrement convaincu que la vie est très difficile en région rurale. J'étais à une conférence à Saskatoon, il y a deux ans, quand une fermière s'est levée durant le dernier panel et a confronté le groupe d'experts discutant des enjeux agricoles en leur disant : « On est en train de nous étudier à mort, littéralement ». Puis, elle a décrit la mauvaise santé physique et le stress mental qui affectent ceux qui luttent pour exploiter leur ferme, en tirer un revenu et préserver un mode de vie qui a nourri leur famille pendant des générations et leur pays pendant des siècles. Malgré tout le respect qu'elle devait à ce groupe, toutes les audiences, tous les rapports de recherche et ainsi de suite lui rappelaient un peu Néron en train de jouer du violon pendant que brûlait Rome. Cette même expression « étudier à mort » est revenue souvent dans la bouche de nombreuses personnes âgées des différentes collectivités autochtones ainsi que de nombreux habitants de petites localités.

La réalité crue des conditions de vie en région rurale est occultée, ce qui permet d'adopter des politiques à courte vue qui, à mon avis, renforcent les facteurs qui aggravent les conditions de vie en région rurale. C'est pourquoi je vous ai demandé de mieux prendre acte de cette réalité. Il y aura toujours un certain pourcentage de la population qui est attaché à la terre et qui préfère ne pas vivre dans de grands centres urbains et, à mon avis, de plus en plus de personnes quittent les centres urbains à cause des problèmes associés à la vie urbaine.

D'après Statistique Canada, au sein de certains grands groupes, le passage traditionnel de la vie rurale à la vie urbaine, qui est une tendance de l'histoire canadienne depuis le début du siècle dernier, s'est en fait inversé. Plus de personnes vont s'établir dans les régions rurales que l'inverse dans deux principaux groupes d'âge, soit les professionnels en fin de carrière qui s'apprentent à prendre leur retraite et à ralentir un peu et les jeunes professionnels qui ont des enfants en bas âge. Ils sont à la recherche du mode de vie et de la sécurité qu'offrent selon eux les collectivités rurales. Les données statistiques des États-Unis révèlent des tendances analogues.

On a fondamentalement manqué de respect à l'égard des populations rurales. Ceux qui vivent dans des régions rurales ont choisi de le faire parce qu'ils sont attachés à la terre, comme je l'ai déjà mentionné, et parce qu'ils préfèrent un mode de vie qui ne les oblige pas à faire des déplacements quotidiens de deux heures, à acheter des maisons à des prix inabordables pour la plupart et adopter des mécanismes de survie qui nous portent à éviter le regard des autres tout au long de la journée. Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas réussi à s'en sortir dans un contexte urbain très compétitif. J'ai entendu des plaintes de beaucoup de personnes qui ont quitté des collectivités comme Williams Lake pour s'établir à Vancouver parce qu'il ne faut peut-être que 20 minutes pour se rendre au supermarché, à Vancouver, mais si vous allez au supermarché de Williams Lake avec votre époux pour acheter un brocoli, il devra patienter pendant 45 minutes en raison de toutes les rencontres que vous y faites.

Second, what we eat and where it comes from and what it does to us when we eat it are reinforcing the need for revitalization of local agriculture. Most of what is sold in our local supermarkets has travelled miles to sit on those shelves. If you read the labels on those products, we are no longer eating food but highly processed, highly adulterated products that, if truth in labelling laws applied, would not be called food but food-like product that may contain traces of food. The risks associated with eating products from industrialized food processing have been heightened in recent months: spinach from one processing plant poisoned people in seven states and in Canada; hormones, antibiotics, inhumane treatment and unnatural practices have resulted in mad cow disease; there are problems with avian influenza.

Milk and beef from the Robson Valley are shipped to Vancouver and then returned to store shelves in Mackenzie via Edmonton, packaged and too expensive to buy for the local people who actually produced it.

The healthier choice, buying organic, is often a more expensive option, increasing dependency and reliance on the cheaper options which are often expensive in other ways. Fast food outlets and processed junk foods are fuelling an epidemic of obesity among our children, while media images stress a particular, usually slim, body image.

Aboriginal people have always lived on local food. Their traditional healthy diets have been undermined on two sides. First, they have been assailed by media and advertising that have introduced fast food and junk food and have brought on an epidemic of diabetes, for example, to a people who did not know the disease before European influences. The Aboriginal diet, actually the traditional foods, had provided a natural protection against diabetes. That research was carried out here at UNBC.

I cannot stress how wonderful it is to have a university in the North that actually gets some of these issues on the table and some of the knowledge that is coming forward, because Northern issues have a Northern lens.

Second, environmental contamination has reduced if not extinguished access to that traditional way of life, to plants, berries, salmon and wildlife. The pine beetle has driven wildlife away and industrial resource extraction operations have poisoned land and water while encroaching on sacred sites and diminishing prime resources of livelihood and food.

Last August I was in a small Aboriginal community where one of the agencies was hosting a focus group. They were asked what is the most important health issue facing their community and they talked about food, about the fact that when they put the fish to dry it slides off the skin, and that the elders are

Ensuite, ce que nous mangeons, la provenance des aliments et leur effet sur notre santé quand nous les consommons font ressortir le besoin de revitaliser la production locale. La plupart des produits vendus dans nos supermarchés locaux ont parcouru des milles avant d'aboutir sur les tablettes. Si vous en lisez les étiquettes, ce ne sont plus des aliments que nous consommons, mais bien des produits hautement transformés et considérablement modifiés qui, si les lois concernant l'étiquetage étaient vraiment appliquées, ne seraient plus qualifiés d'aliments, mais de produits apparentés qui peuvent contenir des traces d'aliments. Les risques associés à la consommation de produits issus de la transformation industrialisée ont été mis en relief au cours des derniers mois : les épinards d'une usine qui ont empoisonné des personnes dans sept États et au Canada; les hormones, les antibiotiques, le traitement cruel et les pratiques dénaturées qui ont entraîné la maladie de la vache folle; il ne faut pas oublier non plus les problèmes posés par la grippe aviaire.

Du lait et du bœuf en provenance de Robson Valley sont envoyés à Vancouver, puis une fois transformés, renvoyés dans les magasins de Mackenzie, en passant par Edmonton, qui les vendent à un prix inabordable pour la population locale qui les a en réalité produits.

Les choix plus santé, soit l'achat de produits bio, sont souvent plus coûteux, accroissant ainsi la dépendance à l'égard de produits meilleur marché dont le coût est souvent plus élevé sur d'autres plans. Les restaurants-minute et la malbouffe sont à l'origine de l'épidémie d'obésité qui sévit chez nos enfants, alors que les médias mettent l'accent sur l'image de la minceur.

Les Autochtones ont toujours vécu de la production locale. Leur régime alimentaire traditionnel qui est sain a été attaqué sur deux fronts à la fois. Tout d'abord, ils ont été matraqués par les médias et les publicitaires qui ont introduit le prêt-à-manger et la malbouffe et ont provoqué une épidémie de diabète, par exemple, au sein d'une population qui ignorait tout de cette maladie jusqu'à l'arrivée des Européens. Le régime autochtone, en fait les aliments traditionnels, les avait jusque-là protégés naturellement contre le diabète. Cette étude a été effectuée ici, à UNBC.

Je ne puis trop insister sur l'utilité d'avoir dans le Nord une université qui s'attaque aux vraies questions et acquiert certaines connaissances, parce que pour étudier des questions intéressant le Nord, il faut utiliser un prisme nordique.

Ensuite, la contamination de l'environnement a réduit, si elle ne l'a pas aboli complètement, l'accès au mode de vie traditionnel, aux plantes, aux baies, au saumon, à la faune et à la flore. Le dendroctone du pin a causé la disparition de la faune et l'extraction industrielle des ressources a empoisonné l'eau et la terre tout en empiétant sur des sites sacrés et en réduisant les sources primaires de revenu et d'alimentation.

En août dernier, je me trouvais dans une petite localité autochtone où un organisme avait organisé un groupe de discussion. Lorsqu'on leur a demandé ce qui constituait le plus important problème de santé auquel était confrontée leur localité, ils ont parlé des aliments, du fait que, lorsqu'ils mettent le poisson

advising them not to eat the moose because the livers look so diseased.

What are the opportunities? In B.C. a young couple instigated the 100-mile diet from a challenge they had set themselves as a married couple to eat for one year only what could be obtained and produced locally within 100 miles. It is a modern-day version of the traditional Aboriginal relationship with the land. The 100-mile challenge is now being taken up by many people, from one-off efforts such as office potlucks to long-term family commitments. Buying more locally generated food would increase economic stability and security for food producers and increase opportunity for improving the health and safety of local citizens.

One of my colleagues, Dr. David Connell, did research on the impact of the farmers' market. He originally did the research in Prince George, and the amount of economic activity generated by the farmers' market there was so impressive that other communities across the province have undertaken similar research.

There is also, I believe, a greater opportunity for safety. The accountability that can be expected when you look in the eyes of the person who is buying your mushrooms or tomatoes is a far greater guarantee to public health and safety than any degree of food inspection. I believe the increasing education and awareness of Canadians regarding the environment and their insistence that elected leadership actually show some leadership on the issue will spill over into related issues, such as food production, as Canadians become more knowledgeable about the costs and risks associated with the loss of agriculture and the undermining of sustainable rural community.

Last week I hosted a forum on Healthy Terrace, with a spotlight on hunger and poverty. Then I was in Smithers for the BC Rural Network conference. There had been a landslide on the road between Smithers and Terrace. Both communities had a heightened sensitivity to how cut off they felt and how many days of food supply they had in their communities. They were still clearing the road and it was down to one lane of traffic.

While we argue about definitions of rural or levels of income that define poverty, we continue to ignore the erosion of the family, of heritage and of skill, and we delay the support crucial to the well-being of decent, hard-working and law-abiding Canadians who have earned and require sustenance from their nation as part of the fabric of the land.

I urge you to anticipate this growing groundswell and actually put in place increased support for local farming and rural community through far-sighted and thoughtful policies embedded in an enhanced respect and support for rural

à sécher, la chair se détache de la peau et que les aînés leur conseillent de ne pas consommer l'original parce que le foie a l'air trop mal en point.

Quelles sont les solutions possibles? En Colombie-Britannique, un jeune couple s'est donné pour régime alimentaire de consommer pendant un an seulement ce qu'il pouvait obtenir localement, dans un rayon de 100 milles, et qui avait été produit sur place. C'est un peu la version moderne de la relation traditionnelle de l'Autochtone avec la nature. Le défi de 100 milles est maintenant repris par de nombreux autres sous différentes formes, allant d'un effort ponctuel, comme un repas-partage au bureau, à des engagements familiaux à long terme. L'achat de plus d'aliments produits localement augmenterait la stabilité et la sécurité économiques des producteurs et permettrait mieux d'améliorer la santé et la sécurité de la population locale.

Un de mes collègues, David Connell, a étudié l'impact du marché des producteurs. Sa recherche a porté à l'origine sur Prince George, et l'activité économique engendrée par le marché de producteurs là-bas était si impressionnante que d'autres localités d'un peu partout dans la province ont entrepris des études analogues.

Il existe aussi, selon moi, un moyen d'améliorer la sécurité. La responsabilité à laquelle on est en droit de s'attendre du producteur local qu'on regarde dans les yeux lorsqu'on achète ses champignons ou ses tomates est une bien meilleure garantie de santé et de sécurité publiques que toute inspection. Selon moi, le niveau de plus en plus élevé d'instruction et de sensibilisation des Canadiens à l'égard de l'environnement et leur insistance auprès des dirigeants élus pour qu'ils fassent réellement preuve de leadership à cet égard s'étendront à des questions connexes, comme la production d'aliments, à mesure qu'ils sont mieux informés des coûts et des risques associés à la perte de l'agriculture et à la destruction de la collectivité rurale durable.

La semaine dernière, j'ai organisé un forum dans le cadre du programme Healthy Terrace qui avait pour thème la faim et la pauvreté. Ensuite, je suis allée à Smithers pour assister à la conférence du BC Rural Network. Il y avait eu un glissement de terrain sur la route reliant Smithers et Terrace. Les deux localités sont devenues beaucoup plus conscientes d'à quel point elles étaient coupées du monde et du nombre de jours de réserves d'aliments dont elles disposaient. On était encore en train de dégager la route, et il n'y avait qu'une voie ouverte à la circulation.

Pendant que nous débattons du revenu rural ou des seuils de revenu qui définissent la pauvreté, nous persistons à ignorer l'érosion de la cellule familiale, du patrimoine et des compétences, et nous retardons l'offre d'un soutien crucial au bien-être de Canadiens décents, travaillants et respectueux des lois qui ont droit à l'aide du pays auquel ils ont contribué.

Je vous exhorte à aller au devant de ce mouvement croissant de l'opinion publique et à vraiment offrir un soutien accru aux agriculteurs locaux et aux collectivités rurales par la voie de politiques réfléchies et prévoyantes axées sur un plus grand

livelihoods as a necessary commitment to the future of a healthy and diverse Canada.

I realize that we cannot overturn international food systems, but I do believe that we should be supporting and encouraging a reasonable alternative in increased local food production. I urge you to be part of the solution and to provide the solid leadership that is so needed on these crucial issues.

The Chairman: Thank you very much. That is exactly what we hope we will be able to do as part of the solution, thanks to people like yourself.

Senator Mahovlich: You mentioned change. It is very difficult to make a change with the government, but last year I was staying at a medium-priced hotel in the middle of Rome, and a huge ruckus started up at two o'clock in the morning. It was the middle of the week and they were putting up tents for the market. Two or three times a week the farmers come into the city and display their goods.

In Toronto, we have a market once a week, the St. Lawrence market. Some people go there every Saturday morning. I know my friend Eddy Shack goes Saturday morning for the market, but it is the only market. To make a change for the city of Toronto is I would say very difficult because you are dealing with big players like Loblaws and all the huge stores they have. Those huge stores purchase from South America. Much of their lettuce and salad is not Canadian. In order to make a change, would you say the government has to come in and force these people to buy Canadian?

Ms. Healy: No. As I said, I think it will be very difficult to overturn international and national food systems that do have a very strong hold on the market.

I see a different approach, which is let us fund and support the alternative. It is that old saying, "Build a better mouse trap and the people will come," or something like that. Dr. Connell found in the research locally that when people come to the farmers' market they begin to build it into their routines. It becomes a weekly ritual on Saturdays mornings. We have ours only once a week and only in the summer, but a significant percentage of the population now comes. It is the place to go and it is much more than just the food. There are all kinds of social relationships and then there is further economic benefit.

I do not think we can tackle companies like Loblaws, but I do think we could invest time and energy in this positive alternative and more people would turn to it. I was born in Ireland and grew up in England and in both countries what you described, senator, is quite common. A significant percentage of the population prefer to buy their fruit and vegetables from the markets. They have a relationship with the farmer or his wife who comes in.

respect et un meilleur appui à l'égard du mode de vie rural en tant qu'engagement essentiel pour assurer l'avenir d'un Canada sain et diversifié.

Je suis consciente que nous ne pouvons pas tourner le dos aux systèmes internationaux de production alimentaire, mais j'estime que nous devrions tout de même appuyer et encourager une alternative raisonnable en accroissant la production alimentaire locale. Je vous prie instamment de faire partie de la solution et d'assurer le leadership solide dont nous avons tant besoin pour régler ces problèmes cruciaux.

La présidente : Je vous remercie beaucoup. C'est justement ce que nous espérons pouvoir faire, grâce à des personnes comme vous.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé de changement. Il est très difficile de réaliser un changement au sein du gouvernement, mais l'an dernier, je séjournais à un hôtel de catégorie intermédiaire en plein cœur de Rome quand, à deux heures du matin, le bruit a envahi la rue. C'était le milieu de la semaine, et on était en train d'installer des tentes pour le marché. Deux ou trois fois par semaine, les agriculteurs viennent en ville vendre leurs produits.

À Toronto, il y a un marché une fois par semaine, le St. Lawrence Market. Certains s'y rendent tous les samedis matin. Je sais que mon ami Eddy Shack y va tous les samedis matins, mais c'est le seul marché. Il est à mon avis très difficile de réaliser un changement à Toronto, parce qu'on fait face à des joueurs très importants comme Loblaws et toutes ces chaînes qui leur appartiennent. Ces grands magasins achètent des producteurs sud-américains. Une grande partie de la laitue et des salades qu'ils vendent ne sont pas canadiennes. Pour changer cet état de fait, faudrait-il selon vous que le gouvernement les oblige à acheter la production canadienne?

Mme Healy : Non. Comme je l'ai dit, il sera très difficile d'abattre les géants internationaux et nationaux qui accaparent une grande partie du marché.

Ce que je préconise, c'est une approche différente, soit de financer et d'appuyer une alternative. C'est un peu comme le vieux dicton selon lequel plus le piège est attirant, plus on fera de prises. M. Connell a constaté, dans le cadre de son étude locale, que lorsqu'on commence à fréquenter le marché de producteurs, on commence à l'intégrer à sa routine. Cela devient un rituel hebdomadaire du samedi matin. Le nôtre n'est ouvert qu'une fois par semaine et l'été uniquement, mais un pourcentage important de la population le fréquente. C'est l'endroit où aller, et il représente beaucoup plus qu'un endroit où se procurer des aliments. En plus de réaliser des économies, on y établit toutes sortes de relations sociales.

Je ne crois pas que nous puissions nous attaquer à des géants comme Loblaws, mais je suis convaincue que nous pourrions investir du temps et de l'énergie dans cette alternative favorable et qu'elle serait adoptée par plus de personnes. Je suis née en Irlande et j'ai grandi en Angleterre. Dans les deux pays, ce que vous avez décrit, sénateur, est très courant. Un fort pourcentage de la population préfère acheter ses fruits et ses légumes au marché. C'est ainsi qu'on connaît le producteur ou son épouse.

Senator Mahovlich: Right. Would England have the same rural problem that we have now?

Ms. Healy: Well, no. Actually, you could drop England in Northern B.C. and lose it, I think, so they do not. They have managed to sustain an agricultural economy even in the face of joining the EU, where the government encourages certain producers not to produce because of European Union agreements.

Senator Peterson: When we were in Eastern Canada we heard from a few witnesses who are living in poverty. When it is near the end of the month and they have \$40 or \$50 left, they have to decide whether to buy food, pay the rent, buy medicine for the children or pay the Hydro bill. As a result, they are probably not getting nutritional foods and their medical costs will rise. This raises the possibility of looking at a guaranteed annual income for individuals. What are your thoughts on that?

Ms. Healy: I have listened to many of my colleagues discuss this and I must say that their arguments have convinced me. I am not an expert on the issue. I will say that I grew up very poor myself. My dad got paid on Friday night and Friday night we would have fish and chips because there was cash in the house. We would have a wonderful Sunday dinner but then by Wednesday or Thursday we were down to beans on toast and sometimes nothing. I grew up hungry. When I did my research I was looking at working people in Canada during the Depression. I believe that what I found during that research holds true today, that when you have that choice to make, you will starve. If you have only a limited amount of cash, the one thing you can cut back on is food.

When we look at gender issues, it is often the female who then lives with chronic conditions because of poor nutrition, because she will make sure the children are fed. If the husband is working then he gets a good meal because they are dependent on his work. Literally, you see people putting their bodies into that gap between money and the things that they need; they use their bodies to bridge that gap.

Senator Peterson: Is it quite possible that medical requirements could cost more than the income?

Ms. Healy: Yes. Absolutely.

Senator Peterson: The second thing we heard is that in rural Canada, literacy is a big issue. What are your thoughts on that? As a nation, how are we dealing with this? Are we doing well or poorly?

Ms. Healy: Locally, a big problem we have with literacy is that it is often men who cannot read because they had the opportunity to work in the forestry industry. For example, the high school in a community I did research with has the lowest graduation rate in the province because the young boys are so attracted to these jobs which actually pay very well, so 10 or 15 years later they have a

Le sénateur Mahovlich : C'est vrai. L'Angleterre aurait-elle le même problème rural que nous?

Mme Healy : Non. En fait, si vous transposiez le modèle anglais dans le Nord de la Colombie-Britannique, vous le détruiriez, je crois. Donc, elle n'a pas le même problème. Elle a réussi à soutenir l'économie agricole même après son adhésion à l'Union européenne, dans le cadre de laquelle le gouvernement encourage certains producteurs à ne pas produire en raison de certains accords.

Le sénateur Peterson : Quand nous étions dans l'Est du Canada, nous avons entendu quelques témoins qui vivent dans la pauvreté. Vers la fin du mois, quand ils ne leur restent plus que 40 ou 50 \$, ils doivent décider s'il faut acheter des aliments, payer le loyer, acheter des médicaments aux enfants ou payer la facture d'électricité. Par conséquent, ils n'achètent probablement pas des aliments nutritifs, et leur facture de médicaments va augmenter. Il a été suggéré qu'on leur verse un revenu annuel garanti. Qu'en pensez-vous?

Mme Healy : J'ai écouté nombre de mes collègues en discuter et j'avoue que leurs arguments m'ont convaincue. Je ne suis pas une experte de la question. J'ai moi-même eu une enfance très pauvre. Mon père touchait sa paie le vendredi soir et, ce soir-là, nous mangions du poisson-frites parce qu'il y avait de l'argent dans la maison. Nous faisons un véritable festin le dimanche, puis le mercredi ou le jeudi, nous mangions des fèves et du pain ou, parfois, rien du tout. J'étais constamment tenaillée par la faim. Dans le cadre de ma recherche, j'ai examiné la situation des travailleurs canadiens durant la crise économique du début du XX^e siècle. Ce que j'ai alors constaté semble toujours aussi actuel, soit que lorsqu'il vous faut faire un choix, vous vous passerez de manger. Quand on est pauvre, la seule dépense qu'on peut couper, c'est la facture d'épicerie.

Quand on examine la problématique homme-femme, c'est souvent la femme qui à ce moment-là a des troubles chroniques dus à la malnutrition, parce qu'elle fera passer ses enfants avant elle. Si l'époux travaille, alors il a droit à un bon repas parce que c'est son travail qui fait vivre la famille. On voit des personnes se priver littéralement de manger pour combler l'écart entre le manque d'argent et leurs besoins.

Le sénateur Peterson : Il est fort possible que les médicaments dont on a besoin coûtent plus que le revenu dont on dispose?

Mme Healy : Oui. Tout à fait.

Le sénateur Peterson : La seconde chose dont nous entendons parler, c'est que dans le Canada rural, l'alphabétisation pose un véritable problème. Quelle est votre opinion? Comment, en tant que pays, nous en sortons-nous sur ce front? Obtenons-nous de bons résultats ou des résultats médiocres?

Mme Healy : Sur le plan local, le plus gros problème posé par l'alphabétisation est que, souvent, ce sont les hommes qui sont incapables de lire parce qu'auparavant, ils pouvaient travailler dans l'industrie forestière. Par exemple, l'école secondaire de la localité où j'ai fait ma recherche avait le plus faible taux de diplomation de la province en raison de l'attrait exercé sur les

truck, a boat, a nice house. They have all of these things, but when problems hit the industry, they cannot find work because they actually cannot read. To make matters worse, there is a huge degree of pride involved for a man to admit he cannot read. Early in my research career here in the North I was encouraging an older gentleman to write down his thoughts, and it suddenly dawned on me that he could not read or write. Then I said, "Perhaps I can do that for you if your arthritis is bothering you," which was something to solve his pride. It is very shameful, particularly for men I think, to admit this.

The economy in the North goes with boom and bust, and I believe that violence in the family, depression, mental health issues and so on all arise because of a man's lack of capacity to find another job when all he has ever done is work in the woods and that has been undermined.

Senator Peterson: Is that still occurring?

Ms. Healy: Yes, definitely.

Senator Peterson: It is ongoing. Something has to be done in the early stages rather than later.

Ms. Healy: Absolutely. I would also like to stress that local rural communities are not competing on an even playing field when it comes to funding for programs. I talked about rural people being courageous and strong. For example, in one Aboriginal community where the unemployment rate for the young men under age 30 is something like 98 per cent, they are running programs that are designed and carried out locally. Frequently they are compelled to find project-based funding to run these programs. That is a very debilitating, demoralizing occupation. You need money to run these strong programs, but when the call for proposals comes, you are actually competing against organizations whose annual budget is more than your community's entire municipal budget. The rural and smaller communities are on an unequal playing field when it comes to seeking funding, unless the funder specifically designates a geographical component or actually sets the stream so that they can participate. Our smaller communities are like the little hamster on the wheel, going faster and faster and not getting anywhere, and the early preventative programs and the strongly grounded interventions are suffering.

Senator Gustafson: I wanted to touch on the area of retiring farmers or retiring people in rural areas. Today, if a farmer were to sell his farm and try to buy a house in Vancouver, Toronto or Edmonton, it would be impossible.

I was just sitting on the plane with a man from Edmonton. He said his sister bought a house 10 years ago for \$150,000 and now it is worth \$450,000. Farmers do not have that. You

hommes par ces emplois qui en fait payaient très bien, de sorte que dix ou quinze ans plus tard, ils avaient un camion, un bateau, une belle maison. Ils avaient tout cela, mais quand l'industrie a périclité, ils n'arrivaient pas à se trouver de l'emploi parce qu'ils sont en réalité incapables de lire. Qui plus est, il faut qu'un homme piétine vraiment son orgueil pour avouer qu'il est incapable de lire. Tôt dans ma carrière de recherche ici dans le Nord, j'encourageais un vieux monsieur à coucher ses réflexions par écrit, et tout à coup je me suis rendu compte qu'il était incapable de lire ou d'écrire. Je lui ai alors dit qu'étant donné que son arthrite le faisait souffrir, je pourrais peut-être le faire à sa place. Le problème d'orgueil et de fierté était ainsi résolu. Les hommes ont particulièrement honte d'avouer qu'ils sont incapables de lire et d'écrire.

L'économie du Nord se développe en dents de scie, et je crois que la violence familiale, la dépression, les troubles de santé mentale et tout le reste viennent tous du fait que l'homme est incapable de se trouver un autre emploi parce que tout ce qu'il sait faire dans la vie, c'est de travailler en forêt, et que ce genre de travail a disparu.

Le sénateur Peterson : Cela se produit-il encore?

Mme Healy : Oh oui! Certainement.

Le sénateur Peterson : C'est donc un problème qui persiste. Mieux vaut agir plus tôt que plus tard!

Mme Healy : C'est vrai. J'aimerais aussi souligner que les localités rurales ne sont pas soumises aux mêmes règles que les autres quand vient le temps de financer des programmes. J'ai dit tout à l'heure que la population rurale était courageuse et forte. Par exemple, au sein d'une collectivité autochtone où le taux de chômage chez les jeunes hommes de moins de 30 ans atteint près de 98 p. 100, on met en place des programmes qui sont conçus et exécutés localement. Fréquemment, ils sont obligés de trouver des fonds dans le cadre de projets pour les offrir. C'est très démoralisant. Il faut de l'argent pour pouvoir offrir des programmes solides, mais quand vient la demande de propositions, il faut rivaliser avec des organismes dont le budget annuel représente plus que tout le budget municipal de votre localité. Les localités rurales ne sont pas sur un pied d'égalité quand elles demandent des fonds, à moins que les bailleurs de fonds ne désignent expressément une composante géographique ou ne débloquent des fonds tout de suite pour leur permettre de participer. Nos petites localités évoquent un peu l'image du hamster dans sa cage, qui fait tourner la roue de plus en plus vite sans jamais accomplir quoi que ce soit, et les programmes de prévention précoce et les interventions solides en souffrent.

Le sénateur Gustafson : Je souhaitais aborder la question des fermiers à la retraite ou des retraités des régions rurales. Actuellement, si un agriculteur devait vendre sa ferme et tenter d'acheter une maison à Vancouver, à Toronto ou à Edmonton, il en serait incapable.

Je viens tout juste de faire un voyage en avion en compagnie d'un homme d'Edmonton. Il m'a dit que sa sœur avait acheté une maison il y a dix ans pour 150 000 \$ et que celle-ci valait

could sell 10 quarter sections of the land in different areas and you would not get enough money to buy a very modest house in a rural area.

The other problem farmers have is pensions. Basically they have no pension. They might get \$800 a month. You know where that goes today. I guess the question is what do we do.

Ms. Healy: Actually, senator, in the North it was very much the practice that you came here, raised a family, made a good living and then moved to Victoria on retirement. Well, seniors cannot do that any more.

Senator Gustafson: You could do it 20 years ago.

Ms. Healy: Not today. On the other side of that coin, though, is that I enjoy research with seniors. With the Prince George Council of Seniors I designed and carried out a survey. We called it North of 65. We heard very strongly from the seniors that for many of them, retiring to Victoria is no longer an option financially, but for many it is also not something they want to do. Instead, they would like to age in place. We did research in one of the local nursing homes with a gentleman who always lived rurally, and he found the noise and the air quality in Prince George absolutely depressing. That was not how he wanted to live his sunset years.

We have seen a shift in the North. Economics is part of it, because many seniors cannot afford to buy a house in Vancouver or Victoria anymore, but many have sold their houses because the spread of Prince George got too close. They build and move further and further out. People genuinely love this kind of life. When I say forced relocation, it is not hyperbole. Many seniors feel that they are being forced to relocate because of the worry about health and access to health services because of being so cut off.

In my opinion, we need to support the choices that rural people want to make and the ways that they want to live. We have absolutely sold farmers and farm families short in this country. They have been the backbone of the country. In 1900, I think two-thirds of Canada's population lived in rural areas and was dependent on that for a lifestyle and livelihood. We have gone so far away from that with all of the encouragements. Schools have been closed down. In the small community of Wells, for example, the people fought to keep their grade school open, but for secondary school the children have to commute more than hour each way through very rocky terrain and mountain passes and, particularly in the winter, the travelling is dangerous. We have to support rural communities so that they can be a vibrant source of livelihood and lifestyle.

maintenant 450 000 \$. Les agriculteurs n'ont pas cet argent. On pourrait vendre dix quarts de section d'une terre dans différentes régions et on n'aurait toujours pas assez d'argent pour acheter une maison très modeste dans une région rurale.

L'autre problème auquel sont confrontés les agriculteurs est les pensions. Essentiellement, ils n'en ont pas. Ils touchent peut-être 800 \$ par mois. On ne va pas très loin avec un pareil revenu. La question que je me pose est de savoir ce que nous allons faire.

Mme Healy : En réalité, sénateur, dans le Nord, il était vraiment courant de voir des gens venir s'établir ici et élever une famille, avoir un bon emploi, puis, à la retraite, déménager à Victoria. Or, les personnes âgées ne peuvent plus le faire.

Le sénateur Gustafson : On pouvait le faire il y a vingt ans.

Mme Healy : Plus maintenant. L'envers de la médaille, cependant, c'est que je peux faire de la recherche auprès des personnes âgées, ce qui me plaît bien. De concert avec le Prince George Council of Seniors, j'ai conçu une étude et l'ai effectuée. Nous l'avons intitulée « North of 65 ». Nous avons entendu les personnes âgées nous affirmer avec beaucoup de fermeté que pour bon nombre d'entre elles, la retraite à Victoria n'est plus une option sur le plan financier, mais qui plus est, que ce n'est plus le rêve de beaucoup d'entre elles. Elles aimeraient plutôt pouvoir vieillir sur place. Nous avons mené une enquête dans un des foyers locaux pour personnes âgées, et un monsieur qui a toujours vécu en région rurale trouvait très déprimants le bruit et la qualité de l'air à Prince George. Ce n'était pas ainsi qu'il souhaitait écouler ses vieux jours.

Un changement est survenu dans le Nord. L'économie en fait partie, parce que de nombreuses personnes âgées ne peuvent se payer une maison à Vancouver ou ne peuvent plus se payer une maison à Vancouver ou à Victoria. Toutefois, bon nombre d'entre elles ont vendu leur maison parce que, à cause de l'étalement, Prince George se rapprochait trop de chez elles. Elles se construisent une maison, puis déménagent de plus en plus loin. Les gens aiment vraiment ce genre de vie. Quand je parle de réinstallation forcée, ce n'est pas de l'hyperbole. De nombreuses personnes âgées estiment qu'on les force à se réinstaller ailleurs parce qu'on s'inquiète de leur santé et de leur accès aux services de santé en raison de leur isolement.

Selon moi, il faut appuyer le choix que font les populations rurales et respecter la façon dont elles ont choisi de vivre. Nous avons incontestablement possédé les agriculteurs et les familles d'agriculteurs. Ils représentent l'échine du pays. En 1900, les deux tiers de la population canadienne, je crois, habitaient en région rurale et leur mode de vie et leur gagne-pain étaient fondés sur l'agriculture. Nous nous sommes tellement éloignés de ce concept depuis lors, avec tous les encouragements. Les écoles ont été fermées. Dans la petite localité de Wells, par exemple, la population a lutté pour conserver son école primaire, mais au niveau secondaire, les enfants doivent faire une heure de transport à l'aller comme au retour à travers un terrain très rocailleux et des cols montagneux. Ces déplacements sont dangereux, particulièrement en hiver. Il faut soutenir les communautés rurales de sorte qu'elles puissent être une source prospère de revenu et conserver leur mode de vie.

One of your previous witnesses testified strongly to the sense of cohesion and the longing that exists in rural communities. Certainly that is true, but it seems that as a nation we have set out to disentangle that social fabric.

I will tell you a short story to illustrate what I mean. Women learn not to look anybody in the eyes in the big city because they might come on to you. They might be crazy. We tend to have a real Teflon coating. People in the big city do not even know who their neighbours are. When I first came to Prince George as a new professor I was teaching the evening class, which I love because you get a mix of ages. I was so nervous my first times teaching I could not eat before class, and the only place I knew to go afterwards was the Wendy's, where I would have a baked potato with chili. The third time I was there the guy in front of me turned around and started talking to me very friendly. I was looking at everybody in the restaurant thinking I hope they remember what he looks like for when they find my dead body. It took me about five minutes to realize that he was just a nice guy. That is the joy of living in Prince George. People are friendly and they talk to you. Now I get into trouble when I go to Vancouver because I look people in the eye and I talk to them.

That says something about life in rural communities. One of your earlier witnesses talked about how if a house burns down everybody rallies around, and that is very true. It seems to me that the North has an unfair reputation of being full of red necks. I think it was a British prime minister who said that you can do what you want as long as you do not do it in the streets and frighten the horses. I think rural people have that same attitude. If you can help build the barn, there is respect for you as a human being.

The Chairman: Thank you very much. We appreciate your coming.

Honourable senators, we have now before us our second panel of this visit to Prince George. We are happy to welcome Catherine Nolin, Paz Milburn and Baljit Sethi.

Catherine Nolin, Assistant Professor, Geography Program, University of Northern British Columbia: Thank you for the opportunity to discuss the issue of rural poverty among immigrants and refugees in British Columbia. Since I arrived here more than five years ago, I have been impressed with the historical and contemporary reality of rural and small town British Columbia as viable places for immigrant settlement. We know that for any place in Canada — rural or urban — economic opportunity is a prerequisite for viable settlement; there is a need for jobs, advanced education and services. I am sure that

Un des témoins que vous avez entendus vous a parlé avec beaucoup de conviction du sentiment de cohésion et de nostalgie qui anime les localités rurales. C'est assurément vrai, mais il semble qu'en tant que pays, nous nous sommes fixé comme objectif de défaire toute cette trame sociale.

Pour illustrer mon propos, je vais vous raconter une anecdote. En ville, les femmes apprennent à ne pas regarder qui que ce soit dans les yeux parce qu'elles pourraient ainsi s'attirer les avances de personnes peut-être atteintes de troubles mentaux. Nous avons tendance à avoir une véritable façade de téflon. Les personnes qui habitent dans les grands centres ne connaissent même pas leurs voisins. Quand je suis arrivée pour la première fois à Prince George, en tant que nouvelle professeure, je donnais un cours du soir et j'en étais ravie parce que cela me permettait de rencontrer des personnes de tous les âges. J'étais si nerveuse les premières fois que je ne mangeais pas avant le cours. Le seul endroit que je connaissais pour manger après était Wendy's, où je prenais une pomme de terre cuite agrémentée de sauce chili. La troisième fois que j'y suis allée, le client qui me précédait au comptoir s'est retourné et a commencé à me parler sur un ton très amical. J'épiais tout le monde dans le restaurant en espérant qu'ils se souviendraient de ce qu'il avait l'air quand on trouverait mon cadavre. Il m'a fallu cinq minutes environ pour me rendre compte qu'il était tout simplement amical. C'est là une des joies de la vie à Prince George. Les gens sont amicaux et ils vous parlent. Maintenant, quand je vais à Vancouver et que je regarde les gens dans les yeux et leur parle, je m'attire des ennuis.

Voilà qui en dit gros sur la vie dans une collectivité rurale. Une des personnes que vous avez entendues antérieurement a parlé du fait que, lorsqu'une maison est rasée par un incendie, les voisins organisent une corvée, et c'est très vrai. Il me semble que le Nord s'est acquis la réputation imméritée d'être un bastion de rustres. C'est un premier ministre britannique qui a dit, je crois, qu'on peut faire ce qu'on veut à condition de ne pas le faire dans la rue et de ne pas effrayer les chevaux. Je crois que les populations rurales ont la même attitude. Si vous êtes capable d'aider à reconstruire une étable, on vous respectera en tant qu'être humain.

La présidente : Je vous remercie beaucoup.

Nous allons maintenant entendre le second groupe de témoins prévu pour cette visite à Prince George. Accueillons chaleureusement Catherine Nolin, Paz Milburn et Baljit Sethi.

Catherine Nolin, chargée de cours, Programme de géographie, Université du Nord de la Colombie-Britannique : Je vous remercie de nous offrir l'occasion de parler du problème de la pauvreté rurale chez les immigrants et les réfugiés de la Colombie-Britannique. Depuis mon arrivée ici, il y a plus de cinq ans, j'ai été impressionnée par la réalité historique et contemporaine de la Colombie-Britannique rurale et des petites villes en tant qu'emplacements viables d'établissement pour les immigrants. Nous savons que, pour que l'établissement où que ce soit au Canada — en région rurale ou en région urbaine — soit viable, il

Mr. Halseth highlighted for you the broader issue of economic viability in Northern British Columbia.

Unfortunately, we know from your interim report that rural poverty is a critical and outrageous reality given Canada's prosperity. Parallel to this emerging portrait of rural poverty is the reality of poverty among recent immigrants and refugees in Canada. Geographic concentration and/or dispersal in urban, rural, small town, downtown, suburban and remote spaces makes a difference to the settlement and integration experience.

My task this morning is to emphasize the diversity of rural residents in British Columbia and to sketch out the particular situation of immigrants in rural and small town British Columbia. It is not a straightforward portrait that I will paint, not only because of the paucity of data on immigrants beyond the big three of Vancouver, Toronto and Montreal, but also because the circumstances of settlement beyond the Lower Mainland actually offer some interesting avenues out of poverty for immigrants in British Columbia.

First I want to stress that I think we need to take seriously the recent work by researchers at Statistics Canada and others who highlight for us four key points related to immigrants, refugees and the issue of poverty, and then we will talk about the rural issues.

The four key points are the persistent and growing income gap between immigrants, in particular refugees, and Canadian-born residents; the above average levels of poverty among recent immigrants, which again are growing; the above average levels of unemployment; and the under-representation of immigrants in well-paid jobs in conjunction with their overrepresentation in the low-income sector.

Where is this happening? Living in urban Canada is the reality for the vast majority of immigrants coming to Canada. Approximately 62 per cent of Canada's immigrants live in Toronto, Vancouver or Montreal. If we include Edmonton and Calgary in the mix, we are talking about 90 per cent of recent immigrants settling in one of only five mega cities in Canada. The vast majority of immigrants are heading to urban areas.

The policies that have been put in place with the point system under which immigrants are selected for entry into Canada based on their skills, education levels, language ability and so on certainly influence the urban nature of immigrant settlement. For our discussion today I think it is quite important to realize that it is almost impossible for someone from a rural background with skills that would be entirely suitable to rural or small town life to be accepted. Rather, our immigration policy facilitates moving temporary workers to rural spaces. These include mainly semi-skilled or lower-skilled rural residents from places like Mexico,

faut au départ qu'il y ait des débouchés économiques, il faut des emplois et des services, entre autres d'éducation supérieure. Je suis sûr que M. Halseth vous a décrit le problème plus général de la viabilité économique dans le Nord de la Colombie-Britannique.

Malheureusement, nous savons, de par votre rapport provisoire, que la pauvreté rurale est une réalité névralgique et scandaleuse, étant donné la prospérité du Canada. En parallèle avec le portrait qui émerge de la pauvreté rurale, il y a la réalité de la pauvreté chez les nouveaux arrivants et les réfugiés au Canada. La concentration géographique ou la dispersion entre les centres urbains, les régions rurales, les petites localités, le centre-ville, la banlieue et les régions éloignées ont une influence sur l'établissement et sur l'intégration.

Ma tâche ce matin est de mettre en valeur la diversité de la population rurale de la Colombie-Britannique et de vous donner un aperçu de la situation particulière des immigrants dans les régions rurales et les petites localités de la Colombie-Britannique. Ce n'est pas facile à faire, non seulement parce que les données sur les immigrants sont rares en dehors des trois grands centres que sont Vancouver, Toronto et Montréal, mais également parce que les circonstances de l'établissement au-delà des basses-terres continentales offrent en réalité aux immigrants de la Colombie-Britannique certains moyens intéressants de se sortir de la pauvreté.

J'aimerais tout d'abord souligner qu'il faut selon moi prendre au sérieux les travaux menés récemment par des chercheurs de Statistique Canada, entre autres, qui font ressortir quatre points principaux au sujet des immigrants, des réfugiés et de la pauvreté, après quoi nous parlerons des questions propres aux régions rurales.

Les quatre principaux points sont l'écart persistant et croissant de revenu entre les immigrants, particulièrement les réfugiés, et les Canadiens de souche, les niveaux plus élevés que la moyenne de pauvreté chez les nouveaux arrivants qui encore une fois augmentent, les niveaux plus élevés que la moyenne de chômage et la sous-représentation des immigrants dans les emplois bien rémunérés, de même que leur surreprésentation dans les secteurs d'emploi à faible revenu.

Où cela se produit-il? La vie dans le Canada urbain est la réalité de la grande majorité des immigrants qui s'établissent ici. Environ 62 p. 100 des immigrants au Canada vivent à Toronto, à Vancouver ou à Montréal. Si l'on inclut Edmonton et Calgary, on parle de 90 p. 100 des nouveaux immigrants qui s'établissent dans une des cinq mégavilles canadiennes. La grande majorité des immigrants se dirige vers les centres urbains.

Les systèmes qui ont été mis en place, y compris le système de points qui sert à choisir les immigrants admis au Canada en fonction de leurs compétences, de leur niveau d'instruction, de leurs capacités linguistiques et ainsi de suite, influencent certainement le caractère urbain de l'établissement des immigrants. Aux fins de la discussion d'aujourd'hui, il est très important de se rendre compte qu'il est presque impossible à quelqu'un issu de la campagne qui possède des compétences convenant tout à fait à la vie en région rurale ou dans une petite localité de se faire admettre comme immigrant. Notre politique de

the Caribbean and the Philippines. This is a new phenomenon for British Columbia, which in 2004 launched the Seasonal Agricultural Workers Program, a labour mobility program that has been used extensively in Ontario. I will come back to that in my concluding comments.

I have stressed that there is a rising and high level of poverty among immigrants in Canada as a whole. There are approximately 580,000 immigrants residing in predominantly rural regions in Canada. That number is almost unchanged since 1996. The key point I want to stress is that among immigrants presently living in predominantly rural regions, those who arrived before 1981 integrated well economically into their Canadian communities, sometimes outperforming the Canadian-born residents of those predominantly rural spaces. However, new and recent immigrant groups have not integrated economically as well in the predominantly rural regions.

Let us look at British Columbia in particular. Skilled workers have made up the bulk of immigrants to B.C. About seven in 10 immigrants residing in the province were admitted to the country in this category. Fully two-thirds of immigrants aged 25 to 44 years in British Columbia had a university level education. They are highly skilled and highly educated and yet they are underemployed with higher levels of poverty than we have seen in the past.

I will conclude with a few points so that we have time for discussion.

I would say that the successful inclusion of recent immigrants into the rural Canadian labour market and Canadian society will not be achieved simply by leaving matters to market forces. Rather, a wide range of policies are needed to speed up the process of integration, reduce the likelihood of poverty, and address sources of disadvantage. Such policy initiatives might include, first, the better coordination of settlement services in British Columbia, and funding to accompany this coordination, so that new immigrants know the opportunities in smaller centres and rural areas. I am sure Ms. Sethi will highlight that.

Second, policies are needed that address the lack of status and offer protection for immigrant women who leave abusive partners in rural and isolated communities. That is an issue we are seeing more and more in Northern British Columbia.

Third, policies must recognize and promote the so-called hidden skills of new immigrants to perspective employers as a way to counteract the under-employment or lack of employment in rural places.

l'immigration facilite plutôt le déplacement d'un travailleur temporaire vers des espaces ruraux, essentiellement des travailleurs ruraux de spécialisation moyenne ou faible en provenance de pays comme le Mexique, les Antilles et les Philippines. C'est là un phénomène nouveau en Colombie-Britannique, qui en 2004 a lancé le Programme des travailleurs agricoles saisonniers, un programme de mobilité de la main-d'œuvre auquel l'Ontario a eu massivement recours. J'y reviendrai dans ma conclusion.

J'ai insisté sur le fait que le niveau de la pauvreté chez les immigrants au Canada est élevé et augmente. On dénombre quelque 580 000 immigrants qui habitent dans des régions à prédominance rurale au Canada. Ce nombre est presque inchangé depuis 1996. Le principal point que j'aimerais faire ressortir, c'est que parmi les immigrants qui vivent actuellement dans des régions essentiellement rurales, ceux qui sont arrivés avant 1981 se sont bien intégrés à la vie économique de leur collectivité canadienne, performant parfois mieux que les Canadiens de souche de ces mêmes régions. Cependant, les groupes de nouveaux arrivants et d'immigrants récents ne se sont pas aussi bien intégrés, sur le plan économique, dans des régions surtout rurales.

Voyons plus particulièrement ce qui se passe en Colombie-Britannique. Les travailleurs spécialisés ont représenté le gros des immigrants en Colombie-Britannique. Quelque sept immigrants sur dix qui habitent dans la province ont été admis au pays dans cette catégorie. Un bon deux tiers des immigrants âgés de 25 à 44 ans en Colombie-Britannique ont fait des études universitaires. Ils représentent une main-d'œuvre très spécialisée et très instruite. Pourtant, ils sont sous-employés, comme l'illustrent les hauts niveaux de pauvreté dont nous avons été témoins dans le passé.

En guise de conclusion, je vais mentionner brièvement quelques points, pour que nous ayons le temps d'avoir une discussion.

À mon avis, l'inclusion réussie des immigrants récents dans le marché du travail des régions rurales canadiennes et de la société canadienne ne se fera pas si l'on en laisse le soin aux seules forces du marché. Il faut plutôt adopter toute une gamme de programmes visant à accélérer le processus d'intégration, à réduire la probabilité de la pauvreté et à s'attaquer aux sources des désavantages. Parmi de pareilles initiatives, on pourrait tout d'abord mieux coordonner les services d'établissement de la Colombie-Britannique, verser des fonds qui soutiendraient cette coordination, pour que les nouveaux immigrants connaissent les débouchés qui existent dans les petits centres et dans les régions rurales. Je suis sûre que Mme Sethi vous en parlera.

Ensuite, il faut adopter des politiques visant à s'attaquer au manque de statut des femmes immigrantes qui quittent des partenaires abusifs dans des collectivités rurales et isolées et à les protéger. C'est là un phénomène de plus en plus courant dans le Nord de la Colombie-Britannique.

En troisième lieu, il faut que nos politiques reconnaissent et fassent connaître les compétences présumément cachées des nouveaux immigrants auprès d'éventuels employeurs afin de contrer le sous-emploi ou le manque d'emplois dans les régions rurales.

Fourth, the provision of language skills and training to new immigrants, which is the work of the Immigrant and Multicultural Services Society, which you will hear more about, is critical and needed beyond Prince George and the communities that we serve here.

Fifth, we need expedited recognition of foreign credentials, which is an issue for all immigrants in Canada.

Sixth, temporary permit holders should be able to apply for permanent residency after so many years of successful employment. In 2003, approximately 87,000 temporary workers were admitted into Canada, the bulk of them being mainly farm workers, nannies, child care providers and so on. The reality for temporary workers in rural Canadian spaces is that they come for 5, 10, 15 or 20 years sometimes without the ability ever to apply for citizenship and contribute positively to the rural spaces they are working in.

Finally, we have to improve funding on the issue of rural, small town and remote settlement of immigrants; more specifically, we need funding on rural poverty among immigrants and refugees. The vast majority of research that we can draw on today is based on the issues of immigrants and poverty in urban spaces. There is minimal information on rural spaces and immigrant poverty, and we need to know more about that area.

Settlement resources in regions of low immigration must come first if we expect newcomers to settle and stay in those areas. Funding based solely on the number of immigrants who are already in a particular province is not appropriate and we have recommended that there be a minimum threshold of core financial support for settlement agencies to carry out their work.

The Chairman: Thank you very much. That applies at the national level as well as at the provincial and rural levels.

Paz M. Milburn, Manager, Prince George Council of Seniors: I have distributed brochures to give you an overview of the services that we provide for seniors in the Prince George area.

Even though I am the manager, I am still the front-line worker who deals directly with the seniors needing financial assistance or information on the different benefits that they can apply for once they reach the age of 65.

Statistics Canada information reveals that 10.3 per cent of seniors in B.C. live on a low income. That is a much higher percentage than in all the other provinces. Alberta has only 3.5 per cent of seniors living on low income, and Saskatchewan has 1.7 per cent. Quebec and B.C. have the same rate of 10.3 per cent.

En quatrième lieu, l'offre de cours de langue et de formation linguistique aux nouveaux immigrants, qui est l'apanage de l'Immigrant and Multicultural Services Society dont vous entendrez parler davantage tout à l'heure, est essentielle et requise au-delà de Prince George et des collectivités que nous servons ici.

En cinquième lieu, il faut qu'on accélère la reconnaissance des titres de compétence acquis à l'étranger, un problème pour tous les immigrants au Canada.

Sixième point, les titulaires d'un permis temporaire devraient pouvoir demander la résidence permanente au bout d'un certain nombre d'années d'emploi au Canada. En 2003, 87 000 travailleurs temporaires environ ont été admis au Canada, la majorité étant essentiellement des travailleurs de ferme, des bonnes d'enfants, des travailleurs de garderie et ainsi de suite. La réalité des travailleurs temporaires dans les régions rurales canadiennes est qu'ils viennent ici parfois pendant 5, 10, 15 ou 20 ans sans jamais pouvoir demander la citoyenneté et qu'ils font une contribution utile aux régions rurales dans lesquelles ils travaillent.

Enfin, il faut améliorer le financement des immigrants en région rurale, dans les petites agglomérations et dans les collectivités isolées, plus particulièrement financer la lutte à la pauvreté rurale parmi les immigrants et les réfugiés. La grande majorité des études auxquelles nous puisons actuellement portent sur les problèmes des immigrants et sur la pauvreté dans les centres urbains. L'information sur les régions rurales et la pauvreté des immigrants là-bas est minime, et il faut en savoir davantage.

L'affectation de ressources à l'établissement dans des régions à faible taux d'immigration doit primer si nous nous attendons que les nouveaux arrivants vont s'y établir et y demeurer. Le financement fondé uniquement sur le nombre d'immigrants qui se trouvent déjà dans une province particulière ne convient pas, et nous avons recommandé qu'on prévoie un seuil minimal de soutien financier pour les agences d'établissement qui font ce travail.

La présidente : Je vous remercie beaucoup. Cela s'applique tout aussi bien au niveau national qu'aux niveaux provincial et rural.

Paz M. Milburn, gestionnaire, Prince George Council of Seniors : J'ai distribué des brochures qui vous donnent un aperçu des services que nous offrons aux personnes âgées de la région de Prince George.

Même si je suis gestionnaire, je traite encore directement avec les personnes âgées qui ont besoin d'aide financière ou de renseignements sur les différentes prestations qu'elles peuvent demander à l'âge de 65 ans.

Selon Statistique Canada, 10,3 p. 100 des personnes âgées de la Colombie-Britannique ont un faible revenu, ce qui est beaucoup plus élevé que dans n'importe quelle autre province. En Alberta, seulement 3,5 p. 100 des personnes âgées ont un faible revenu. En Saskatchewan, c'est 1,7 p. 100. Le Québec et la Colombie-Britannique ont le même pourcentage, 10,3 p. 100.

When speaking of poverty, we are talking about seniors who have an income below \$15,000 a year before taxes are deducted. There is a perception or myth that once people retire they are well off and able to live comfortably. Though I am not a senior yet, I will be in a future time. I was told by Revenue Canada that if I keep working at this rate, with the amount of money I earn, by the time I retire I will receive \$26.98 a month from CPP. How can you live with that?

Most of the problems we encounter every day are seniors asking for financial assistance. The rent in Prince George is \$500 for a bare minimum basement suite, and most of those do not include utilities or heat. We receive phone calls from seniors asking for help paying the rent because they are short \$250, or else the landlord will ask them to vacate the place. We try to help them by tapping into the community. Whom can we ask for help with that? It is appalling to see that the seniors are the forgotten population, because when we speak about poverty we think about the general population, about disabled people, not about all the seniors who are isolated and not able to tap into the resources available in the community.

One of our services is delivering Meals on Wheels to low-income seniors. We have 43 clients at the moment and 50 per cent of them have an income of \$12,000 a year. Some of them are not very healthy because they cannot afford to buy their medication since they have a very small amount of money to go around. Most of the time they call us to see if we can help them pay their heating bills, or else they will be cut off by Terasen Gas, or their telephone bills or their Hydro bills.

Many of the seniors we provide services for also need financial assistance for hearing aids and dentures. We have a denture program and we are funded by a local non-profit organization in Prince George, but we can help only six seniors a year and we are allowed to provide them only \$1,000 per denture and a denture costs at least \$3,000. Where will seniors get the extra money? Not having dentures affects their health and the way they live. Therefore, there is no other way for them but to keep crying for help, but we can help them only so much.

This is only the Prince George area we are speaking about, not the whole province. With the colder weather conditions we have here, we have to put more money towards our heating and Hydro bills. We do not have money left for individuals to pay the rent or the grocery bills. That is where poverty lies for most of the seniors in this town.

Lorsqu'il est question de pauvreté, nous parlons de personnes âgées qui ont un revenu annuel avant impôt qui est inférieur à 15 000 \$. C'est un mythe que de croire que les retraités sont aisés et prospères. Je n'ai pas encore atteint l'âge de la retraite, mais ce n'est que partie remise. Selon Revenu Canada, si je continue de travailler au même rythme, le salaire que je gagne actuellement me permettra de toucher, à ma retraite, le montant mensuel de 26,98 \$ du RPC. Comment pouvez-vous réussir à vivre avec un tel montant?

La plupart des problèmes dont nous font part quotidiennement les personnes âgées sont d'ordre financier. Elles ont besoin d'aide. À Prince George, un simple logement au sous-sol coûte 500 \$ par mois, auxquels il faut ajouter, dans la plupart des cas, le prix du chauffage et des services d'utilité publique. Des personnes âgées nous téléphonent pour nous demander de l'aide afin de payer le loyer parce qu'il leur manque 250 \$ et que le propriétaire menace de les expulser. Nous essayons de les aider en faisant appel à la collectivité. À qui pouvons-nous nous adresser? Il est consternant de constater que les personnes âgées sont les laissés-pour-compte car, lorsqu'il est question de pauvreté, nous songeons aux gens ordinaires et aux personnes handicapées, mais non à toutes les personnes âgées qui vivent seules et qui ne sont pas en mesure d'utiliser les ressources offertes dans la collectivité.

L'un des services que nous offrons aux personnes âgées à faible revenu est la popote roulante. Pour l'instant, nous avons 43 clients, dont 50 p. 100 gagnent un revenu annuel de 12 000 \$. Quelques-uns sont en mauvaise santé parce qu'ils ne peuvent pas se procurer de médicaments en raison de leur très faible revenu disponible. La plupart du temps, ils nous téléphonent pour nous demander de les aider à payer leur facture de chauffage, sinon Terasen Gas interrompra le service, ou encore leur facture de téléphone ou d'électricité.

De nombreuses personnes âgées qui comptent parmi nos clients ont également besoin d'aide financière pour se procurer des appareils auditifs et des prothèses dentaires. Nous avons mis en œuvre un programme de prothèses dentaires grâce au financement d'un organisme à but non lucratif de Prince George, mais nous ne pouvons venir en aide qu'à six personnes âgées par année et le plafond qui nous est autorisé n'est que de 1 000 \$ alors qu'une prothèse dentaire coûte au moins 3 000 \$. Où les personnes âgées prendront-elles l'argent supplémentaire nécessaire? Être dépourvus de prothèses dentaires nuit à leur santé et à leur mode de vie. Il ne leur reste plus donc qu'une solution : continuer de quémander de l'aide, alors qu'il y a une limite à ce que nous pouvons leur offrir.

Nous ne parlons que de la région de Prince George et non de l'ensemble de la province. En raison du froid qui sévit davantage, nous devons garder plus d'argent pour acquitter nos factures de chauffage et d'électricité, ce qui ne nous laisse pas d'argent supplémentaire pour aider à payer le loyer ou l'épicerie. Tel est le tableau de la pauvreté dans laquelle vivent la plupart des personnes âgées dans notre ville.

I will not elaborate on that more, but I will be happy to answer questions, because this is the reality we deal with. They are real people we deal with every day. Those are my facts and my issues.

The Chairman: Thank you very much.

Baljit Sethi, Executive Director, Immigrant and Multicultural Services Society of Prince George: I have been working with immigrants for the last 30 years, and I am also an immigrant and have gone through all the hassles and struggles that the majority of educated immigrants face.

Immigrant and Multicultural Services Society is stationed in Prince George, but we provide services to a greater area. We travel around and we have clients from Prince Rupert to Valemount and Fort St. John to Williams Lake, but our funding is very limited. Most of the things we do we do from other programs and then we contact the immigrants over there.

Prince George was considered number three in receiving government-sponsored refugees in the 1980s to 1995, and there is still a heavy flow of East Asian, Polish, Iranian, Middle Eastern and African refugees and immigrants coming here. We used to get four or five families in a week. We had very limited resources, but the community is wonderful. They supported us voluntarily, financially, and in every respect.

My experience is little different. I do not rely figures. I go on the experiences of the people. I feel that the immigrants who stay here a little longer are in the long run better off in smaller communities than in cosmopolitan cities.

In the past, when many of our immigrants came here we did not have many opportunities for upgrading skills or language classes and all those other facilities that professionals can have if they live in the bigger cities like Toronto, Montreal, Vancouver and Edmonton. We had very limited resources in Prince George at that time, so people would move away from here. Many of them would keep in touch with us, though, and they said that they had made a big mistake leaving Prince George because here they had more community support and living was much cheaper and more convenient.

Now things have changed. We have more resources in the community. The house prices are affordable so that people can buy a basic house in the \$120,000 range, which you cannot even dream of in a bigger city. The quality of life is much better. In my experience, the immigrants who come to this northern region buy a home within two years and then they feel settled. That cannot even be considered in bigger cities.

J'en resterai là, mais c'est avec plaisir que je répondrai à vos questions sur la réalité avec laquelle nous composons. Ce sont de vraies personnes et ce sont les problèmes auxquels nous nous attaquons quotidiennement. Ce sont les faits et les problèmes que je voulais exposer.

La présidente : Merci infiniment.

Baljit Sethi, directrice exécutive, Immigrant and Multicultural Services Society of Prince George : Je travaille auprès des immigrants depuis 30 ans et je suis moi-même une immigrante qui a vécu toutes les vicissitudes auxquelles font face la majorité des immigrants instruits.

L'Immigrant and Multicultural Services Society est établie à Prince George, mais elle dispense ses services dans la région environnante, ses clients habitant de Prince Rupert à Valemount et de Fort St. John à Williams Lake. Nos ressources financières sont cependant très limitées. Pour la plupart des services que nous offrons, nous recourons à d'autres programmes, puis nous contactons les immigrants.

De 1980 à 1995, Prince George s'est classée au troisième rang des villes ayant accueilli des réfugiés parrainés par le gouvernement, et beaucoup de réfugiés et d'immigrants viennent encore s'y établir. Ils sont originaires de l'Extrême-Orient, de la Pologne, de l'Iran, du Moyen-Orient et de l'Afrique. Nous accueillons en moyenne quatre ou cinq familles par semaine. Nos ressources sont très limitées, mais notre collectivité compense magnifiquement. Elle nous appuie sur tous les plans, notamment en faisant du bénévolat et en contribuant financièrement.

J'ai une approche un peu différente. Je ne me fie pas aux chiffres, mais plutôt à ce que vivent les gens. J'estime que les immigrants qui s'installent ici pour une plus longue période s'en tirent mieux en s'établissant dans une petite collectivité plutôt que dans une ville cosmopolite.

Auparavant, les immigrants qui arrivaient ici n'avaient souvent pas autant la possibilité d'améliorer leurs compétences ou de suivre des cours de langue que s'ils s'étaient installés dans une grande ville comme Toronto, Montréal, Vancouver et Edmonton qui étaient dotées de tous les établissements nécessaires. Les ressources dont disposait alors Prince Georges étant très limitées, les immigrants allaient s'établir ailleurs. Beaucoup d'entre eux avaient gardé contact avec nous et nous signalaient qu'ils avaient fait une grave erreur en quittant Prince George, où l'on pouvait compter davantage sur le soutien de la collectivité, où le coût de la vie était beaucoup moins cher et où la vie était plus agréable.

La situation n'est plus la même. Nous avons davantage de ressources dans la collectivité. Le prix des maisons étant abordable, on peut acheter une maison ordinaire pour environ 120 000 \$, ce qui est tout à fait impensable dans une ville plus importante. La qualité de vie s'est beaucoup améliorée. D'après mon expérience, les immigrants qui viennent s'établir dans cette région du Nord s'achètent une maison dans les deux ans suivant leur arrivée. Ils se sentent alors chez eux, ce qui est tout à fait impossible dans une ville plus importante.

At present, the majority of the immigrants are underpaid, but still they are much better off. The majority of them are working, but there are two special groups of immigrants who have more difficulty getting decent jobs.

One is immigrants who come after the age of 40 or 45 years. Sometimes I consider them as semi-retired seniors because they live that life. They are not able to get into any training course or language classes and they have no opportunity to work in many fields.

The second group is women. Women mostly are the ones raising the family and supporting their husbands and they have very limited opportunity. They are the majority of the senior immigrants who come as sponsored.

The men are not able to get more than \$8 to \$10 an hour. That establishes their social status, and many people with that social status suffer mental health problems including depression, especially because the winters are so long. They need to have some kind of support so that they can contribute something to this society. They are willing to do that.

We have been getting many skilled immigrants, especially people coming from Europe. They were highly educated, technical people. Although their English was not good, there is not much difference between English and their language so it is easy for the Europeans to pick up English and then they are able to go back into their professions. However, once they start other professions, the majority of immigrants stick to the new line because, I have realized, immigrants are hesitant to change many jobs the way Canadians do. They do not want to lose whatever they have in hand unless they are promised something better.

We never realized that after 20 years we would have a shortage of those skills. We should look into the skills immigrants have and train them and then we could prepare for the future. Canada never prepared for the future. The biggest waste in this country I say is the human resources that are wasted. We have wasted so many educated people. Doctors are washing dishes. I have a client who was a Ph.D. in the field of horticulture now working as a janitor. He is simply waiting, and when he gets citizenship he will go back or go to another country. That is the fate of many immigrants.

It is not fair to Canada and it is not fair to the people who choose to become Canadian. We want Canadians to stay here and to contribute to the economic situation of this country, not to wait to have Canadian citizenship and then move to another country.

Canada is now not the only country wanting more immigrants. Many European countries, Australia and New Zealand all want more immigrants, and the immigrants now have a choice. Many Canadian, American and European companies go to third world countries and give contracts to those people to work there and

La majorité des immigrants sont sous-payés, mais leur situation est de beaucoup supérieure à celle d'avant leur arrivée ici. Ils travaillent. Cependant, deux groupes d'immigrants éprouvent plus de difficultés à obtenir un emploi décent.

Il y a d'abord ceux qui arrivent ici à plus de 40 ou 45 ans. Je me dis parfois qu'ils sont des semi-retraités, parce que c'est ainsi qu'ils vivent. Ils ne peuvent pas suivre de cours de formation ou de langue. Ils n'ont pas la possibilité de travailler dans de nombreux domaines d'emploi.

Il y a également les femmes. Dans la plupart des cas, ce sont elles qui élèvent les enfants et qui épaulent leurs maris. Leurs possibilités sont très restreintes. Elles constituent la majorité des immigrants âgés parrainés par le gouvernement.

Les hommes ne peuvent pas gagner plus de 8 ou 10 \$ l'heure, ce qui détermine leur statut social. Beaucoup de ceux qui ont ce statut social souffrent de maladies mentales, notamment de dépression, particulièrement en raison de la longueur des hivers. Ils doivent pouvoir compter sur une certaine forme de soutien afin de pouvoir apporter leur contribution à la société. C'est leur souhait.

Beaucoup d'immigrants sont spécialisés, surtout ceux originaires d'Europe. Ils sont très scolarisés, particulièrement dans le domaine technique. Même si son anglais laisse à désirer, il n'y a pas tellement de différences entre l'anglais et la langue maternelle d'un Européen, qui peut donc facilement apprendre l'anglais pour pouvoir occuper un emploi dans son domaine de spécialisation. Cependant, la majorité d'entre eux ont alors tendance à ne pas changer d'emploi. Je me suis rendu compte qu'ils hésitent à changer souvent d'emplois comme le font les Canadiens. Ils ne veulent pas perdre ce qu'ils ont acquis, à moins qu'on leur promette quelque chose de mieux.

Nous n'avons jamais réalisé que, 20 ans plus tard, il y aurait une pénurie de travailleurs spécialisés. Nous devrions tenir compte des compétences spécialisées des immigrants et nous devrions les former en conséquence pour assurer l'avenir auquel le Canada ne s'est jamais préparé. Selon moi, le gaspillage des ressources humaines est le pire des gaspillages dans notre pays. Les cas sont très nombreux. Il y a des médecins qui sont plongeurs. J'ai un client qui possède un doctorat en horticulture et qui travaille comme concierge. Il attend d'obtenir sa citoyenneté pour retourner dans son pays ou ailleurs. C'est ce que vivent de nombreux immigrants.

Ce n'est pas ce que méritent le Canada et les personnes qui ont choisi la citoyenneté canadienne. Nous voulons que les Canadiens demeurent ici pour qu'ils puissent contribuer à l'essor économique du pays. Nous ne voulons pas qu'on attende d'obtenir la citoyenneté canadienne pour aller s'établir ensuite dans un autre pays.

Le Canada n'est plus le seul pays qui souhaite accueillir plus d'immigrants. Bien des pays européens ainsi que l'Australie et la Nouvelle-Zélande en veulent davantage. Les immigrants ont donc le choix maintenant. Bien des sociétés canadiennes, américaines et européennes accordent des contrats dans des pays du tiers monde.

they pay them according to their own country's standards. Still, they are saving money and the immigrants are working in their own country and earning the same money.

If we want to bring immigrants to Canada, we need to look at our policies. We need to look at how we can address our shortage of skills and how we can retain immigrants here. Bringing immigrants is not a problem. Many people would like to come to Canada for social, economic or political reasons, but after they come, how many people really stay?

At the last national settlement conference we had three years ago in Calgary, the minister said that we need more people. He said that many people have already been given a visa, but they do not want to come to Canada. That is the reality. We know that many people who do come end up frustrated because they do not get into their own field. Once a person is a professional, whether they are from a poor country or a rich country, when they come to Canada life is very expensive and their social status goes down. That has an effect on immigrants' mental health, which is a big issue.

Many people's qualifications are recognized but their language skills are not up to the standards needed to function in professions in Canadian society. In B.C. we offer courses only up to level 3, which is just basic communicative language. It does not prepare immigrants for training courses or any other high level English course. The acceptance level for any training post is level 7. To move from level 3 to level 7 is not a question of two months or four months. It is a question of maybe a year or two years. There is no way that they can pick up language that is totally different from their mother tongue within two months or four months.

Some institutions offer English-language courses, but they are mainly for foreign students. They are not targeted to the needs of immigrants.

One problem is that Canada is one country but each province acts as a separate country. The evaluation and assessment in one province are not accepted in the other provinces. There is no immediate help available to immigrants to upgrade their skills to work in their own field. Every province works on their own and there is no national system. I have gone through the system province to province myself and for my clients.

There is no national database. How many people have skills that we do not know about? How many people's skills have we wasted? We have no information about that. Even big companies depend only on local resources. They do not know what is available in the other parts of Canada.

Les gens demeurent sur place et travaillent pour ces sociétés, qui les paient en fonction des salaires dans ces pays. Ils réussissent pourtant à économiser, et les immigrants travaillent dans leur propre pays et gagnent le même salaire.

Si nous voulons attirer les immigrants au Canada, nous devons nous pencher sur nos politiques. Nous devons envisager un moyen de nous attaquer à notre pénurie de main-d'œuvre spécialisée et de garder nos immigrants. Le Canada n'a aucun problème pour attirer les immigrants, qui sont nombreux à vouloir s'y établir pour des raisons sociales, économiques ou politiques. Cependant, après leur arrivée, combien d'entre eux demeurent ici?

Lors de la dernière Conférence nationale sur l'établissement tenue il y a trois ans à Calgary, le ministre avait affirmé que nous avons besoin de plus d'immigrants, ajoutant que beaucoup de gens avaient déjà reçu un visa mais refusaient de venir s'établir au Canada. C'est la réalité. Nous savons que beaucoup d'immigrants qui s'établissent ici finissent par éprouver de la frustration du fait qu'ils ne peuvent travailler dans leur domaine de spécialisation. Que son pays d'origine soit pauvre ou riche, lorsqu'un professionnel émigre au Canada, il se rend compte que le coût de la vie y est très cher et que son statut social diminue, ce qui exerce un effet sur sa santé mentale. C'est un grave problème.

Bien des compétences sont reconnues, mais les connaissances linguistiques ne sont pas suffisantes pour permettre d'exercer une profession dans la société canadienne. En Colombie-Britannique, les cours que nous offrons ne dépassent pas le niveau 3, c'est-à-dire le niveau élémentaire, qui ne prépare pas les immigrants aux autres cours de formation ou aux cours d'anglais de niveau supérieur. Pour les cours de formation, le niveau de base est le niveau 7. Pour passer du niveau 3 au niveau 7, il faut plus de deux ou quatre mois. Il faut peut-être une année ou deux. En deux ou quatre mois, il est impossible à un immigrant d'acquérir les connaissances d'une langue qui est totalement différente de la sienne.

Certains établissements offrent des cours d'anglais, mais ceux-ci s'adressent surtout aux étudiants étrangers. Ils ne sont pas conçus en fonction des besoins des immigrants.

Il y a un problème : le Canada est un pays, mais chaque province agit comme si elle en était un. Les critères d'évaluation d'une province ne sont pas acceptés par les autres. Les immigrants ne peuvent compter sur aucune aide immédiate pour perfectionner leurs compétences afin de travailler dans leur domaine de spécialisation. Chaque province fonctionne distinctement, et il n'existe aucune norme nationale. J'ai examiné les normes de chaque province pour mon compte et pour celui de mes clients.

Il n'y a aucune base de données nationale. Combien ont des compétences que nous ignorons? De combien de compétences n'avons-nous pas su tirer profit? Il n'existe aucune donnée sur le sujet. Même les grandes entreprises ne comptent que sur les ressources locales. Elles ignorent les ressources qui sont disponibles dans d'autres provinces.

There is no vocational training combined with ESL programs. Many immigrants who want to upgrade their skills also want to improve their English. Instead of spending a year or two first to improve their English and then going to training courses, why can we not combine language classes and skills training so that it will be a shorter period altogether? That would be less expensive for Canada and less expensive for the immigrants also.

Immigration research indicates that the government-sponsored refugees settle better into the Canadian labour force and economy. They contribute more than the immigrants. The reason is that the government-sponsored refugees get assistance from the government. Even the other immigrant refugees, once they apply for refugee status and are interviewed by the senior immigration officer, are entitled to assistance and then their medical costs are paid by the government until they become landed immigrants. That is not the case for immigrants; they have to look after their families' needs and obligations right away and there is no immediate help available to them. They take whatever comes their way and then they are stuck with that. It is not a loss for them. It is a loss for the government because those immigrants do not pay taxes, which they could contribute. They could have the ability to pay.

My recommendation is a skills-connect program, which we recently introduced. I do not agree with that because there are too many conditions, like not having been in Canada for more than five years; five years pass very easily and quickly moving from province to province or place to place. Also, having three years pre-experience in their own country is not possible for most of the immigrants. I already mentioned the issues with English skills upgrading. The CP program is only for EI people, but you could modify it a bit or recreate it for immigrants, so that companies could hire the immigrants and the immigrants could gain experience on the job and they could be paid a living allowance or something so that they could work.

Senator Mercer: All three of you have told us similar stories about the recognition of foreign credentials being a problem. We have heard that before, and we see it every day, especially those of us who spend some of our life in big cities. In Ottawa, when we get in a taxi, we know that the taxi driver is probably much better educated than we are and is a professional. Many of them are professionals in the countries they come from.

I continue to have a problem identifying who the bad guy is here. Everybody says there is a problem, but who is the bad guy? Is it the medical association or the engineering society? If so, then maybe we need the government to legislate. Those associations and societies want to self-regulate, to self-govern, but if they do not it well enough, then maybe government needs to step in and start governing the process for them. Then the government can fix it or screw it up, as sometimes government can.

On ne donne pas de formation professionnelle avec les cours d'anglais langue seconde. Bien des immigrants veulent à la fois perfectionner leurs compétences et améliorer leur anglais. Au lieu de les obliger à suivre pendant un an ou deux des cours d'anglais pour ensuite leur donner des cours de formation professionnelle, pourquoi ne pas combiner les deux afin de raccourcir cette période? Cela coûterait moins cher au Canada comme aux immigrants.

Selon les recherches effectuées, les réfugiés parrainés par le gouvernement intègrent mieux l'économie et le marché du travail canadiens. Leur apport est supérieur à celui des immigrants parce qu'ils obtiennent de l'aide du gouvernement. La même chose vaut pour les autres réfugiés : lorsqu'ils ont demandé le statut de réfugié et qu'ils ont été interviewés par l'agent d'immigration supérieur, ils ont droit d'obtenir de l'aide et le gouvernement paye leurs frais médicaux jusqu'à ce qu'ils deviennent des résidents permanents. Les immigrants n'y ont pas droit. Ils doivent pourvoir aux besoins de leur famille dès le départ et ne peuvent compter sur aucune aide immédiate. Ils acceptent d'emblée ce qu'on leur propose, situation dont ils ne peuvent plus se sortir. Ce n'est pas une perte pour eux. C'est une perte pour le gouvernement, parce que ces immigrants ne paient pas d'impôts, alors qu'ils le pourraient.

Ce que je recommande, c'est le programme Skills Connect, que nous avons mis en œuvre récemment. Je m'insurge contre le fait qu'il y a trop de conditions, notamment ne pas être arrivé au Canada depuis plus de cinq ans — cinq ans passent très rapidement lorsque vous allez d'une province à l'autre ou d'une place à l'autre; de plus, la plupart des immigrants ne peuvent pas avoir acquis dans leur pays d'origine les trois ans d'expérience préalable. J'ai déjà évoqué les problèmes liés au perfectionnement des connaissances linguistiques en anglais. Il y a un programme qui ne s'adresse qu'aux prestataires de l'assurance-emploi. Il serait possible de le modifier pour l'adapter en fonction des immigrants, afin que les entreprises puissent embaucher des immigrants et que ceux-ci puissent acquérir de l'expérience de travail. On pourrait leur accorder une allocation de subsistance ou autre afin qu'ils puissent travailler.

Le sénateur Mercer : Vous nous avez raconté toutes les trois des histoires analogues sur le problème découlant de la reconnaissance des titres de compétences étrangers. On nous l'a déjà signalé, et nous constatons ce problème quotidiennement, particulièrement ceux d'entre nous qui vivent dans les grandes villes. Lorsque nous montons dans un taxi à Ottawa, nous savons que le chauffeur est beaucoup plus scolarisé que nous et qu'il est un professionnel. Beaucoup d'entre eux étaient des professionnels dans leur pays d'origine.

Je suis toujours incapable de déterminer la cause du problème. Tous affirment qu'il y a un problème, mais quelle en est la cause? La cause est-elle imputable à l'association médicale ou à celle des ingénieurs? Dans l'affirmative, le gouvernement devrait peut-être légiférer. Ces associations veulent s'autoréglementer et s'autoadministrer, mais si elles ne le font pas suffisamment bien, peut-être le gouvernement devrait-il intervenir pour les réglementer. Comme c'est parfois le cas, le gouvernement pourra corriger le tout ou rater son coup.

Do you have an opinion on that, Ms. Nolin?

Ms. Nolin: I think the answer is twofold. On the one hand, I think we have to look to the professional bodies because they are the ones doing the recognition of credentials. We are not. There have been successes. For instance, the nursing association has been quite successful and at the forefront. We can see that it is possible.

On the other hand, I think it is important that there is a role for the government to put pressure and to highlight the fact that this is opportunity lost, as Ms. Sethi mentioned. It is not a secret anymore. We all know that this is a critical issue and that there has to be some pressure brought to bear at the federal level.

Senator Mercer: You also mentioned in your comments that there are above-average levels of poverty for recent immigrants. I think we can all accept that as a fact. Have you studied what happens to the next generation of that same family?

Ms. Nolin: The findings I have seen recently have shown a different trend than in the past. For immigrants who arrived before 1981, their life was what was called the transition period where everyone recognized that it takes a while for people to get on their feet, but over time there was a merging with immigrants and Canadian-born workers so that eventually after five, six or seven years, there was a merging of those incomes and then the children did better over the next generation.

However, with recent immigrants in the last 10 or 15 years we have seen a widening of the gap between immigrants and Canadian-born residents. That coming together we saw in the past is not happening. Over time, there is a persistent transition penalty, and the children are experiencing the same thing.

Senator Mercer: Is there some systemic or inherent racism in that? It was about that time that our immigration policy shifted, rightfully so, to encourage people from other than European countries to come to Canada and people come from everywhere around the world now. Do you think that is part of the issue?

Ms. Nolin: I think that is part of it. In that time period, we shifted to the point system and recognition based on skills, education, language abilities and so on. We are seeing a more highly educated population arriving. At the moment, the immigrants in the highest levels of poverty in British Columbia are those who have come in under the skilled workers program. We are not seeing an unskilled or lower-skilled group. Therefore, part of the problem is the way in which people have been chosen. There is a mismatch with the jobs that need to be filled.

Senator Mercer: I would like to go back to our previous discussion about unemployment in the second generation of immigrants. What you described was the great Canadian dream: We come; we work hard; we do not necessarily succeed, but our

Qu'en pensez-vous, madame Nolin?

Mme Nolin : La réponse comporte deux volets. D'une part, je pense que nous devons nous fier aux organismes professionnels pour la reconnaissance des titres de compétences. Cela ne fait pas partie de nos attributions. Il y a tout de même eu des initiatives fructueuses. Par exemple, l'association des infirmières a été à l'avant-garde et a pris des mesures qui ont porté fruit. Nous pouvons constater que c'est possible.

D'autre part, je pense qu'il est important que le gouvernement joue un rôle pour faire bouger les choses et indiquer à tous qu'il y a une occasion qu'on ne saisit pas, comme l'a indiqué Mme Sethi. Ce n'est plus un secret. Nous savons tous qu'il s'agit d'un problème crucial et que le gouvernement doit assumer des responsabilités à cet égard.

Le sénateur Mercer : Vous avez ajouté que les immigrants de fraîche date vivent dans un niveau de pauvreté supérieure à la moyenne. Je pense que nous en sommes tous conscients. Avez-vous étudié la situation dans laquelle vivent les générations suivantes?

Mme Nolin : Selon les conclusions que j'ai lues récemment, il se dessine une tendance légèrement différente. Les immigrants qui sont arrivés ici avant 1981 se trouvaient dans une période de transition où, de l'avis de tous, il faut un certain temps pour se prendre en charge, mais il y a un rapprochement entre les immigrants et les Canadiens de souche après cinq, six ou sept ans, notamment sur le plan des revenus, et les enfants de la génération suivante s'en tirent mieux.

Cependant, pour les immigrants arrivés ici ces 10 ou 15 dernières années, l'écart entre eux et les Canadiens de souche s'est agrandi. Le rapprochement dont nous avons été témoins par le passé ne s'est pas produit. C'est la période de transition qui se prolonge avec ses conséquences néfastes pour les immigrants, et leurs enfants vivent la même chose.

Le sénateur Mercer : Peut-on y voir du racisme systémique ou inhérent? Il était temps que notre politique d'immigration soit modifiée d'une façon pertinente de façon à encourager les gens venant d'un autre continent que l'Europe à venir s'installer au Canada. Aujourd'hui, nous accueillons des gens d'un peu partout dans le monde. Estimez-vous que c'est un élément du problème?

Mme Nolin : Je pense que oui. Pendant cette période, nous avons adopté le système de point et la reconnaissance fondée sur les habiletés, les études, les compétences linguistiques, et cetera. Nous voyons arriver une population nettement plus instruite. Actuellement, les immigrants qui font partie de la tranche de population la plus pauvre de la Colombie-Britannique sont ceux qui sont venus ici dans le cadre du programme de travailleurs spécialisés. Il n'y a pas de groupes de travailleurs non qualifiés ou moins qualifiés. Par conséquent, le problème est en partie dans la manière dont les gens ont été choisis. Il y a le décalage avec les emplois qui doivent être comblés.

Le sénateur Mercer : J'aimerais revenir à notre discussion antérieure sur le chômage chez les immigrants de seconde génération. Ce que vous avez décrit c'était le grand rêve canadien : nous venons; nous travaillons fort; nous ne

children do. We have seen it in every city. Every major city has a neighbourhood that has been at one time Italian, another time Polish, another time Somalian and so on. The immigrants come and work together and then eventually all leave together to go to what we would consider better neighbourhoods.

Ms. Milburn: You talked about 10.3 per cent of seniors living with very low income. You did not mention, nor does your brochure mention, a food bank. Is there a food bank?

Ms. Milburn: We do have a food bank in Prince George. We have the Salvation Army and St. Vincent de Paul. Last December I did a hamper drive for very low-income, isolated, lonely seniors, and when we compared our list to the lists of the regular clientele of the food bank, not a single senior's name was on their lists. St. Vincent has 800 people who actually go to the food bank and to whom they provide hampers every December and the Salvation Army has more than that, but those organizations were appalled when I showed them the list of the low-income seniors who needed the particulars.

Senator Mercer: Those people are not being served by the current food banks?

Ms. Milburn: That is right. They are being neglected. Also, there are a number of mentally disabled people or people with mental illness in that same category.

Senator Mercer: In spite of all the stuff we talked about regarding immigrants, Ms. Sethi, I believe you said that within two years of arrival, almost all new immigrants are buying their own homes. Did I understand you correctly?

Ms. Sethi: Yes. That is true, because the houses were affordable. The prices started increasing last year, but before that in Prince George you could buy a basic home for less than \$100,000, so with a \$5,000 down payment you could buy a house rather than pay rent. Even now with the higher prices you can still buy a basic three-bedroom, older home for \$100,000 or \$110,000 or \$120,000, which is not possible any other place.

Senator Mercer: Right. Thank you. You had better not put that in the report or everybody will be moving to Prince George.

Ms. Sethi: That is true. The other day I met an Iranian man whose family came to Prince George. He works at Home Depot. He told me he is glad they moved to Prince George because he had been working at Home Depot over there and when they transferred him to Prince George his wife did not like the idea of moving to a village, but within six months they had bought a house and their quality of life had improved. That is the reality.

We should regionalize immigration. We went to Fort St. John, Terrace, Kitimat, Valemount, and all those places. The living is less expensive. If you earn the same amount of money you can live more comfortably.

réussissons pas forcément, mais nos enfants, oui. Nous l'avons vu dans toutes les villes. Toute grande ville a un quartier qui à une époque a été italien, polonais à une autre époque, et somalien à une autre encore. Les immigrants viennent, ils travaillent ensemble, et en fin de compte, ils partent ensemble vers ce que nous pourrions considérer comme de meilleurs quartiers.

Madame Milburn, vous avez parlé des 10,3 p. 100 d'aînés qui vivent avec un très faible revenu. Vous n'avez pas parlé, ni votre brochure, de banque alimentaire. Est-ce qu'il en existe?

Mme Milburn : Nous avons une banque alimentaire à Prince George. Nous avons l'Armée du Salut et la St-Vincent de Paul. En décembre dernier, j'ai fait une cueillette de victuailles pour les aînés à très faible revenu, isolés et seuls, et quand nous avons comparé notre liste à celle de la clientèle régulière des banques alimentaires, nous n'avons trouvé sur cette dernière aucun des noms des aînés de notre liste. La St-Vincent a 800 personnes qui vont à la banque alimentaire et à qui elle remet des paniers d'aliments tous les mois de décembre, et la liste de l'Armée du Salut est encore plus longue, mais ces organisations-là ont été ébahies quand je leur ai montré la liste des aînés à faible revenu qui avaient besoin de ces choses.

Le sénateur Mercer : Ces gens-là ne sont pas desservis par les banques alimentaires actuelles?

Mme Milburn : C'est bien cela. Ils sont négligés. De plus, il y en a, dans cette même catégorie, qui ont un handicap mental ou une maladie mentale.

Le sénateur Mercer : En dépit de tout ce dont nous avons parlé au sujet des immigrants, madame Sethi, je crois que vous avez dit que dans les deux ans qui suivent leur arrivée, presque tous les nouveaux immigrants achètent leur propre maison. Est-ce que je vous ai bien comprise?

Mme Sethi : Oui. C'est vrai, parce que les maisons étaient abordables. Les prix ont commencé à monter l'année dernière, mais avant cela, à Prince George, on pouvait acheter une maison pour moins de 100 000 \$, alors avec 5 000 \$ de dépôt, on pouvait acheter une maison plutôt que de payer un loyer. Même maintenant, avec la montée des prix, on peut encore acheter une maison de trois chambres à coucher, plus âgée, pour 100 000, 110 000 ou 120 000 \$, ce qui n'est pas possible ailleurs.

Le sénateur Mercer : D'accord. Merci. Il vaudrait mieux ne pas mettre cela dans le rapport, sinon tout le monde va aller vivre à Prince George.

Mme Sethi : C'est vrai. L'autre jour, j'ai rencontré un Iranien dont la famille s'était installée à Prince George. Il travaille chez Home Depot. Il m'a dit qu'il est heureux d'être venu vivre à Prince George parce qu'il travaillait à un autre Home Depot, et quand on l'a muté à Prince George, sa femme n'était pas heureuse d'aller vivre dans un village, mais en six mois, ils avaient acheté une maison et leur qualité de vie s'était améliorée. C'est la réalité.

Nous devrions régionaliser l'immigration. Nous sommes allés à Fort St. John, Terrace, Kitimat, Valemount et tous ces endroits. La vie y est moins coûteuse. Avec le même revenu, on peut vivre plus confortablement.

Senator Mahovlich: At what age do you consider a person a senior in Prince George?

Ms. Milburn: In Prince George, a senior is 60 years old or more, but to receive a benefit you have to be 65 years old. In some cases, people at the age of 55 actually fall into that category because of physical or mental disability.

Senator Mahovlich: Are many farmers here seniors?

Ms. Milburn: There would be a few farmers maybe around Vanderhoof and further on, and the farms would be run by the children now, because the seniors are getting too old.

Senator Mahovlich: Usually, if my memory serves me, most farmers I knew stayed on the farm and the family looked after their seniors.

Ms. Milburn: Yes, but now most of the seniors do not have their families to help them because they are physically not capable of looking after the farm. Most of the seniors here recently are selling their homes since they cannot live independently anymore because of the physical challenge of looking after their homes.

Senator Mahovlich: I see you have Meals on Wheels and the meals are prepared by Smokehouse Kitchen. Is that a restaurant here?

Ms. Milburn: It is a restaurant run by the Prince George Native Friendship Centre. We have a contract with them because they were the only ones who accepted to prepare the meals for \$5 a meal, which is the most we could afford to pay.

Senator Mahovlich: We have Meals on Wheels in Toronto and it is very successful. People really appreciate a hot meal once or twice a week. It is very popular.

Ms. Sethi, I am wondering about refugees. You were saying that quite a few refugees come to Prince George.

Ms. Sethi: Yes. The majority of them apply for refugee status in Montreal and then they come to Prince George for forestry because they can get temporary, seasonal work tree planting or spacing. Then they realize that living here is much cheaper, and they do not go back to Montreal. Their lawyers are still in Montreal if there is a hearing.

The problem is that immigration takes so long for these refugee cases — five or six years minimum. By that time they have seasonal work and then they get EI, but they cannot go to English classes and they cannot take any vocational courses. We say that even if they have to pay, they should be able to take vocational courses and all that so that they would be prepared for better jobs in the future. Also, when we select people from overseas as skilled workers, if we tell them that this is the standard of English for being in Canada, they would be happy to take courses to upgrade their English while they are waiting for immigration. I think it would be cheaper in their own country too.

Le sénateur Mahovlich : À quel âge considérez-vous qu'une personne est un aîné à Prince George?

Mme Milburn : À Prince George, un aîné a 60 ans ou plus, mais pour recevoir des prestations, il faut avoir au moins 65 ans. Il peut y avoir des bénéficiaires âgés de 55 ans qui sont dans cette catégorie à cause d'un handicap physique ou mental.

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il beaucoup d'agriculteurs âgés?

Mme Milburn : Il y aurait quelques agriculteurs, peut-être, autour de Vanderhoof et plus loin, et leurs fermes doivent maintenant être exploitées par leurs enfants, parce que les aînés deviennent trop vieux.

Le sénateur Mahovlich : Normalement, si ma mémoire ne me trompe pas, la plupart des agriculteurs que j'ai connus sont restés à leur ferme et la famille s'occupait d'eux.

Mme Milburn : Oui, mais maintenant, la plupart des aînés n'ont pas de famille pour les aider parce qu'ils ne sont pas physiquement capables de s'occuper de la ferme. La plupart des aînés, ici, ces derniers temps, vendent leur maison parce qu'ils ne peuvent plus vivre de manière autonome à cause de la difficulté physique que pose l'entretien de leur maison.

Le sénateur Mahovlich : Je vois que vous avez un service de repas à domicile et que les repas sont préparés par Smokehouse Kitchen. Est-ce que c'est un restaurant d'ici?

Mme Milburn : C'est un restaurant dirigé par le Prince George Native Friendship Centre. Nous avons un contrat avec eux, parce qu'ils ont été les seuls à accepter de préparer les repas pour 5 \$ par repas, ce qui est le maximum que nous pouvions nous permettre de payer.

Le sénateur Mahovlich : Nous avons une popote roulante à Toronto, et elle fonctionne très bien. Les gens apprécient vraiment un repas chaud une fois ou deux par semaine. C'est très populaire.

Madame Sethi, je m'interroge sur les réfugiés. Vous disiez qu'il y en a beaucoup qui vont à Prince George?

Mme Sethi : Oui. La majorité d'entre eux demandent le statut de réfugié à Montréal, puis ils viennent à Prince George pour la foresterie, parce qu'ils peuvent obtenir du travail temporaire et saisonnier à planter ou espacer des arbres. Quand ils se rendent compte que le coût de la vie y est nettement meilleur, ils ne retournent pas à Montréal. Leurs avocats sont encore à Montréal en cas d'audience.

Le problème, c'est que l'immigration prend trop longtemps pour ces dossiers de réfugiés, cinq ou six ans au moins. À ce moment-là, ils ont de l'emploi saisonnier et touchent des prestations d'assurance-emploi, mais ils ne peuvent pas suivre de cours d'anglais ni suivre de formation professionnelle. Nous disons que même s'ils doivent payer, ils devraient pouvoir suivre une formation professionnelle et tout le reste pour être prêts pour de meilleurs emplois dans le futur. Aussi, quand nous sélectionnons des travailleurs spécialisés à l'étranger, si nous leur indiquons la norme de compétence en anglais pour être au Canada, ils suivraient volontiers des cours pour perfectionner leur anglais en attendant d'immigrer. Je pense que ce serait moins coûteux dans leur pays aussi.

Our government should work with the institutions, universities and colleges overseas and tell them what we require, and some of the students would like to be prepared for the international job market.

Senator Peterson: Ms. Nolin, on the immigration policy in B.C., who establishes the structure? Is it the provincial government? More importantly, would rural areas have any input as to the requirements or special skills they would have of an immigrant?

Ms. Nolin: Interestingly, the British Columbia government has recently got on board with this idea of the regionalization of immigration or the regional movement of immigrants. Immigration is federal, but like many other provinces British Columbia has signed an agreement to run their own show. There is an interest at the provincial level to figure out a way to have communities beyond the Lower Mainland benefit from the high number of immigrants arriving in British Columbia every year. There have been a few preliminary steps to try to get communities around the province to know about this issue, to learn about for example the provincial nominee program, where communities can say what requirements they have and what jobs are available and figure out a way to bring people to those communities. I think British Columbia is at the tail-end of this movement.

Manitoba seems to be light years ahead. Many rural communities in Manitoba are very successful with the provincial nominee program, and by far the vast majority of provincial nominees are going to small communities in Manitoba.

It is something small communities in British Columbia are learning about and potentially can benefit from.

Senator Peterson: Yes. I think it would work better. Once immigrants get into the larger urban centres, they tend to stay there. I guess the more you find out what it is like to live in Prince George, the more likely you are to stay.

Ms. Milburn, you had indicated that if you kept working at the rate you are now you would get a pension of \$26.98. I presume that that was CPP, right?

Ms. Milburn: Yes.

Senator Peterson: What does the old age pension, the old age supplement, without anything else, come to a for couple?

Ms. Milburn: The Guaranteed Income Supplement for a couple would come to at least \$700.

Senator Peterson: Is that per person?

Ms. Milburn: Yes. Combined, it would be \$1,400 a month for the couple.

Notre gouvernement devrait travailler avec les institutions, les universités et collèges de l'étranger et leur dire nos exigences, et certains des étudiants aimeraient être prêts pour le marché de l'emploi international.

Le sénateur Peterson : Madame Nolin, au sujet de la politique de l'immigration en Colombie-Britannique, qui détermine la structure? Est-ce que c'est le gouvernement provincial? Et surtout, est-ce que les régions rurales ont leur mot à dire quant aux exigences, ou aux compétences spécialisées qu'elles rechercheraient chez un immigrant?

Mme Nolin : Ce qui est intéressant, c'est que le gouvernement de la Colombie-Britannique a récemment adhéré à l'idée de régionalisation de l'immigration ou de mouvement régional des immigrants. L'immigration relève du niveau fédéral, mais comme bien d'autres provinces, la Colombie-Britannique a signé un accord pour diriger ses propres affaires. La province a manifesté de l'intérêt pour trouver un moyen afin que les communautés au-delà des basses terres continentales puissent profiter du grand nombre d'immigrants qui arrivent chaque année en Colombie-Britannique. Il y a eu très peu d'étapes préliminaires pour sensibiliser les communautés de la province à cette situation, pour les informer par exemple du Programme des candidats des provinces, qui permettent aux communautés de déterminer les exigences et les emplois disponibles et de trouver un moyen de faire venir les gens dans ces communautés. Je pense que la Colombie-Britannique a du retard sur ce mouvement.

Le Manitoba semble avoir des années lumières d'avance. Bien des communautés rurales du Manitoba ont beaucoup de succès avec le programme des candidats des provinces, et la grande majorité des candidats des provinces, de loin, vont dans les petites communautés du Manitoba.

C'est quelque chose dont les petites communautés de la Colombie-Britannique commencent à être au courant, et dont elles pourraient tirer parti.

Le sénateur Peterson : Oui. Je pense que cela fonctionnerait mieux. Une fois que les immigrants vont dans les plus grands centres urbains, ils ont tendance à y rester. Je suppose que plus on découvre ce que c'est que de vivre à Prince George, plus on a de chance d'y rester.

Madame Milburn, vous avez dit que si vous continuiez de travailler comme vous le faites maintenant, vous recevriez une pension de 26,98 \$. Je suppose que c'est le RPC, n'est-ce pas?

Mme Milburn : Oui.

Le sénateur Peterson : À quoi se chiffre la pension de vieillesse, le supplément de sécurité de la vieillesse, sans autre chose, pour un couple?

Mme Milburn : Le Supplément de revenu garanti, pour un couple, reviendrait à au moins 700 \$.

Le sénateur Peterson : Est-ce que c'est par personne?

Mme Milburn : Oui. Combiné, ce serait 1 400 \$ par mois pour le couple.

Senator Peterson: That is plus the \$26 a month. We are getting up around \$16,000 for a couple, which it is still well below the \$25,000 that has been determined.

Ms. Milburn: Yes. That is correct.

Senator Peterson: That is a gap that has to be filled.

Ms. Milburn: There is a big gap there. We do an income tax clinic every year and right now we have 30 clients with an income below \$20,000.

The Chairman: Thank you very much. We have learned a lot. We will probably have other questions when we reread your testimony and will likely be in touch with you to find out more.

Colleagues, we will now hear from our last panel. We are very pleased to have with us Sharron Hill, Executive Director of the New Focus Society, and Brian Hill, President of the B.C. Breeders & Feeders Association.

Sharron Hill, Executive Director, New Focus Society: I am honoured and humbled at being chosen to provide this committee with information regarding rural poverty in Canada.

As executive director of a non-profit society since 1992, I have witnessed many changes of government, both federal and provincial. I have endured the roller coaster ride that each change of government brings, through all the ups, downs and rounds and rounds. Why have I tenaciously fought to keep our society going? Because we own a ranch, and struggling with my own issues about living under the poverty line, especially when my children were growing up, kept me fighting for the underprivileged and the most vulnerable people in our community.

Let me share some facts that reflect life in Quesnel.

We will start with women's wages. As forestry is our prime industry, the majority of jobs go to the males. Opportunities for women are still compressed into teaching, nursing, social service, office workers and retail positions. Only the teachers and nurses are protected by union contracts, while social services have to compete for funding, which keeps wages suppressed, and office workers usually are employed by small businesses that are struggling to survive. The male dominance attitude still prevails, which is the assumption that women are working only to stave off boredom or to augment their husband's already large salary. These issues have historically kept wages for women far under the norm for both Canada and British Columbia.

Turning to women's issues, child care is a primary need, especially as marriages have failed and many single parents are left to earn the living plus raise the children. Quality child care is necessary to support working families and to provide positive influences and quality learning experiences to the

Le sénateur Peterson : C'est plus que 26 \$ par mois. Nous arrivons à environ 16 000 \$ pour un couple, ce qui est encore loin des 25 000 \$ qui ont été déterminés.

Mme Milburn : Oui, c'est exact.

Le sénateur Peterson : C'est un écart qu'il faut combler.

Mme Milburn : Il y a un gros écart. Nous tenons un comptoir de déclaration de revenus tous les ans, et actuellement, nous avons une trentaine de clients dont le revenu est inférieur à 20 000 \$.

La présidente : Merci beaucoup. Nous avons beaucoup appris. Nous aurons probablement d'autres questions quand nous relirons votre témoignage et il est probable que nous communiquerons avec vous pour en savoir plus.

Chers collègues, nous allons maintenant entendre notre dernier groupe. Nous sommes très heureux d'accueillir Sharron Hill, directrice administrative de New Focus Society, et Brian Hill, président de la B.C. Breeders & Feeders Association.

Sharron Hill, directrice exécutive, New Focus Society : C'est un honneur pour moi que d'avoir été choisie pour renseigner ce comité sur la pauvreté rurale au Canada.

En ma qualité de directrice administrative d'un organisme sans but lucratif depuis 1992, j'ai assisté à beaucoup de changements de gouvernements, tant au niveau fédéral que provincial. J'ai vécu toutes les secousses que chaque changement de gouvernement fait vivre, tous les hauts, les bas, les virages et les tours complets de montagnes russes. Pourquoi ai-je lutté avec ténacité pour maintenir notre société? Peut-être parce que nous sommes propriétaires d'un ranch, et la lutte pour vivre sous le seuil de la pauvreté, particulièrement quand mes enfants grandissaient, a catalysé ma détermination à lutter pour les moins favorisés et les plus vulnérables de notre communauté.

Permettez-moi de vous faire un tableau de la vie à Quesnel.

Nous commencerons avec les salaires des femmes. Comme la foresterie est notre principale industrie, la majorité des emplois sont pour les hommes. Les possibilités pour les femmes sont encore limitées à l'enseignement, les soins infirmiers, les services sociaux, le travail de bureau et les magasins de détail. Seules les enseignantes et les infirmières sont protégées par des syndicats, tandis que les services sociaux doivent compétitionner pour obtenir du financement, ce qui maintient les pressions sur les salaires, et les employées de bureau sont généralement engagées par de petites entreprises qui ont du mal à survivre. L'attitude de dominance mâle est encore très présente, et part du principe que les femmes ne travaillent que pour prévenir l'ennui ou pour augmenter le salaire déjà important de leurs époux. Ces problèmes ont toujours maintenu les salaires des femmes bien en dessous de la norme, tant celle du Canada que de la Colombie-Britannique.

Nous passons aux difficultés que connaissent les femmes. Leur plus grand besoin est pour les services de garde d'enfants, particulièrement après l'échec d'un mariage, et bien des parents uniques doivent gagner leur vie en plus d'élever leurs enfants. Des services de garde de qualité sont indispensables pour appuyer les

children in care, which is proven to prevent social ills, youth crime and mental illness in the long run.

Child care was gaining credibility and more businesses were being open to serve the children ages zero to six until the federal government pulled out of the Early Learning Child Care Agreement set up under Paul Martin, effective March 31, 2007. The provincial government decided that without the transfer of funds they too would pull out of funding child care in B.C., which effectively puts the burden back onto all working parents. Since mid-February around the province we have all been on the streets protesting the provincial government cutbacks.

Quesnel has a higher than normal incidence of domestic violence due to the stressors brought on by seasonal employment, a fact of a forestry resource industry, and that impacts the children of these families who learn to solve their problems through violence, thus continuing the cycle.

Health care for women is also a concern as we do not even have a gynaecologist in Quesnel and women have to travel a minimum of 100 kilometres to see a specialist.

Women's services are constantly underfunded. The province removed core funding for the Women's Resource Centres in 2004, and now the federal department of Status of Women Canada is shifting policy, which removes advocacy and may reduce the final piece of core funding that keeps our Quesnel Women's Resource Centre open.

Several other social services have been downsized or ceased altogether because the political shifts, both federal and provincial, are away from supporting and advocating for women in rural communities. This is shameful.

Another loss that our community experiences is that qualified, educated and experienced women have had to move out of the rural areas to find better or more stable jobs and improved wages. The ongoing political shifts and swings over the years have had a destabilizing effect on the rural communities and especially upon Quesnel.

The next issue I want to address is homelessness. Homelessness in rural areas was unheard of in 2000, but with the change of provincial government and their constant attack on the poor and unemployed through the planned obsolescence of legal aid, basic skills training and income assistance, the most vulnerable people were pushed out of their meagre circumstances to find temporary shelter with others and in many cases pushed out of their home community.

familles qui travaillent, exercer des influences politiques positives et offrir des expériences d'apprentissage de qualité aux enfants des garderies, ce qui, et cela a été démontré, provient les problèmes sociaux, la criminalité juvénile et la maladie mentale à long terme.

Les soins à la petite enfance étaient en gain de crédibilité et un plus grand nombre d'entreprises ouvraient leurs portes pour servir les enfants de 0 à 6 ans jusqu'à ce que le gouvernement fédéral annule l'entente sur l'apprentissage et la garde des jeunes enfants qu'avait signée Paul Martin, laquelle devait entrer en vigueur le 31 mars 2007. Le gouvernement provincial a décidé qu'en l'absence du transfert de fonds promis, lui aussi renoncerait à financer les services de garde en Colombie-Britannique, ce qui en fait remet ce fardeau sur les épaules de tous les parents qui travaillent. Depuis la mi-février, dans toute la province, nous avons tous été dans les rues protester contre les compressions imposées par le gouvernement provincial.

Quesnel a une incidence plus élevée que la normale de violence familiale en raison du stress causé par l'emploi saisonnier, une réalité de l'industrie forestière, et cela se répercute sur les enfants de ces familles, qui apprennent à résoudre leurs problèmes par la violence, ce qui perpétue le cycle.

Les soins de santé pour les femmes sont aussi un problème, puisque nous n'avons même pas un gynécologue à Quesnel et les femmes doivent faire au moins 100 kilomètres pour pouvoir voir un spécialiste.

Les services aux femmes sont constamment sous-financés. La province a coupé le financement de base des Women's Resource Centres en 2004, et maintenant le ministère fédéral de la Condition féminine du Canada change de politique, il n'y a plus de défense des intérêts des femmes et cela pourrait réduire la composante finale de financement de base qui garde ouverte les portes du Women's Resource Centre de Quesnel.

Plusieurs autres services sociaux ont été réduits ou tout à fait supprimés à cause des changements de politiques, tant au niveau fédéral que provincial, lesquelles se distancent du soutien de la défense des femmes des communautés rurales. C'est honteux.

Une autre perte que vit notre communauté vient du fait que les femmes qualifiées, instruites et expérimentées doivent quitter les régions rurales pour trouver des emplois meilleurs ou plus stables et avoir de meilleurs salaires. Les changements et virages politiques constants au fil des années ont eu un effet déstabilisant sur les communautés rurales, et particulièrement sur Quesnel.

L'autre problème dont je voulais vous parler, c'est celle du sans-abrisme. Ce phénomène était inconnu dans la région rurale en 2000, mais avec le changement de gouvernement provincial et son acharnement sur les pauvres et les chômeurs par l'obsolescence planifiée de l'aide juridique, de la formation aux compétences essentielles et de l'aide au revenu, les plus vulnérables ont été poussés hors de leur situation déjà précaire et obligés de trouver un abri temporaire avec d'autres, et bien souvent, ils ont été poussés hors de leur communauté.

In 2005 we saw 1,126 households move from Quesnel or pass away. A great number of these families were on income assistance.

New Focus Society was funded by the National Homelessness Initiative to report on the profile of the homeless or those at risk of being homeless in the Cariboo-Chilcotin during 2004 and 2005. In Quesnel, we completed 76 surveys, which encompassed 103 adults and 50 children who were either homeless or at risk of being homeless. Fifty-one of those surveyed lived on less than \$800 per month and 18 of those reported living on less than \$200 per month. The majority of these people noted that Quesnel has been their home for three or more years, so they were not transient as the myths sometimes lead us to believe. Thirty-seven per cent of those surveyed admitted to having a disability or mental health problems and they were not receiving any ongoing treatments. Many of them did not have a CareCard, so they could not even see a doctor on a temporary basis.

Following our study, the Women's Resource Centre was funded for six months to assist women and their children who were homeless or at risk of being homeless. They helped 69 women and their children in that six-month period. The gap between rich and poor is vast and growing bigger every day. It is a travesty that in such a rich country some people are surviving only through the generosity of the soup kitchens in rural communities.

Next are employment issues. From the late 1990s to 2003, Quesnel suffered a deep unemployment slump of 18 per cent, and Human Resources Development Canada funded the New Focus Society to research the problem and develop some strategies and solutions. As mentioned earlier, the newly-elected provincial government pushed the unemployed to find work or to find a new location to live.

In 2004, thousands of people were disqualified from provincial income assistance and our community diminished by 1,126 households as people moved to the cities, to the North, sometimes to Alberta or as they died, and some were even murdered in the small town of Quesnel due to the fallout. Therefore, with fewer people actively seeking work and the forest companies pressed to take out the bug-killed wood, we actually witnessed a mini-boom of employment in 2005 and "help wanted" signs popped up in the windows of smaller restaurants and service agencies. However, it was the shortest boom Quesnel has ever seen, as a major forest company announced a shift layoff and 36 jobs were lost in November 2006 because of the market shifts due to negative beliefs in the marketplace around the bug kill.

En 2005, nous avons vu 1 126 familles quitter Quesnel ou s'éteindre. Un grand nombre de ces familles vivaient de prestations de l'aide sociale.

New Focus Society a été financée par l'Initiative nationale pour les sans-abri pour faire un rapport du profil des sans-abri ou des personnes à risque de le devenir dans la région Cariboo-Chilcotin en 2004 et 2005. À Quesnel, nous avons effectué 76 sondages, auprès de 103 adultes et 50 enfants qui étaient sans abri ou à risque de le devenir. Cinquante-et-un des répondants vivaient avec moins de 800 \$ par mois et 18 d'entre eux ont déclaré vivre avec moins de 200 \$ par mois. La majorité de ces gens ont fait remarquer que Quesnel avait été leur foyer depuis au moins trois ans, alors ils n'étaient pas que de passage, comme les mythes essaient parfois de nous le faire croire. Trente-sept pour cent des répondants ont admis avoir un handicap ou des problèmes de santé mentale, et ils ne recevaient pas de traitements continus. Bon nombre d'entre eux n'avaient pas la CareCard, alors ils ne pouvaient même pas consulter de médecin de façon temporaire.

À la suite de notre étude, le Women's Resource Centre a été financé pendant six mois pour aider des femmes et leurs enfants sans abri ou à risque de le devenir. Le centre a aidé 69 femmes et leurs enfants dans cette période de six mois. L'écart entre les riches et les pauvres est énorme et continue de se creuser tous les jours. Il est incroyable que dans un pays si riche, il y ait des gens qui ne survivent que grâce à la générosité des popotes roulantes des communautés rurales.

Ensuite, il y a les problèmes d'emploi. De la fin des années 1990 à 2003, Quesnel a connu une chute vertigineuse de l'emploi, quand le chômage a atteint 18 p. 100, et Développement des ressources humaines Canada a financé la New Focus Society pour effectuer une recherche sur le problème et formuler des stratégies et solutions. On l'a déjà dit plus tôt, le nouveau gouvernement provincial a poussé les chômeurs à trouver de l'emploi ou à trouver un autre endroit où vivre.

En 2004, des milliers de gens ont été disqualifiés de l'aide au revenu provincial, et notre communauté a perdu 1 126 familles, quand des gens sont partis vivre dans les villes, vers le Nord, parfois en Alberta ou sont morts, et certains ont même été assassinés dans la petite ville de Quesnel, à cause des retombées de ces mesures. Par conséquent, puisqu'il y avait moins de monde qui cherchait de l'emploi et les compagnies forestières étaient pressées de supprimer le bois infesté par des parasites, nous avons en fait connu une mini-phase d'expansion de l'emploi en 2005, et des affiches « help wanted » sont apparues dans les vitrines des petits restaurants et agences de services. Cependant, cela a été la plus courte période d'expansion que Quesnel ait jamais connue. Une grande compagnie forestière a procédé à la mise à pied d'une équipe de travail et 36 emplois ont été perdus en novembre 2006 à cause des mouvements du marché attribuables aux opinions négatives circulant sur le marché au sujet de l'élimination des parasites.

We are fast becoming a one-employer community as West Fraser has been buying out other companies and is gearing up to be the winner of the forest company survivor game. Hundreds of jobs may be lost.

The forest sector dominates Quesnel's employment opportunities. Due to the mountain pine beetle infestation, this sector is in jeopardy. The community is hoping to mitigate some of the problems through government funding, but will it be too little too late?

The first of the youth issues is education. Lack of a Grade 12 education is a barrier to finding any employment in Quesnel, even sweeping floors. However, as our youth have endured the boom and bust cycles exacerbated by a single resource-based industry, forestry, more are choosing to stay in school and go on to post-secondary education.

Prior to 2005, youth had to leave the community for further employment-related training or academic learning and many young people chose to stay in the cities for work as there were not many opportunities back in Quesnel, even if they did have a degree. Our demographics clearly show a gap in population between the ages of 21 to 39 years, and the few people who do return come for family support issues and because housing and the cost of living is lower here than elsewhere.

Another large problem that the young people struggle with is the student loan system. Several rural kids have had to take out a student loan because their families, especially if they were farmers, did not have enough income to assist with education. Once they completed their courses, jobs were scarce, and if they became employed, it was rarely in their chosen occupation. Usually the jobs they got were minimum wage and minimum hours as baby boomers were holding onto their jobs until they could afford retirement. Therefore, the rural kids have been less able to pay on their student loans. When you cannot pay your student loan, you are hunted down, threatened, taken to court and humiliated, sometimes on a daily basis. How much of this can a person endure without feeling like a criminal in their own country? Is there any incentive for these young people to be contributing taxpayers?

The second youth issue is agriculture. Young people are not choosing to work the family farm. They have worked all their summers and spare time assisting their parents and learned at an early age that this is a back-breaking occupational choice that drains money away from family needs and there is no pot of gold at the end of the rainbow.

Viewing the agricultural corridor of Highway 97 from Prince George to Cache Creek, we see fewer people in the fields, fewer animals and a good many "for sale" signs on vacant land. It is

Notre collectivité ne comptera bientôt qu'un seul employeur, étant donné que West Fraser achète d'autres compagnies et se positionne pour être la gagnante du jeu du survivant entre les entreprises forestières. Des centaines d'emplois pourraient être perdus.

C'est dans le secteur forestier que se trouvent les emplois à Quesnel. En raison de l'épidémie du dendroctone du pin, ce secteur est menacé. La collectivité espère atténuer certains des problèmes grâce au financement du gouvernement, mais est-ce que ces fonds arriveront trop tard et seront insuffisants?

Le premier problème qui touche les jeunes est l'éducation. Les jeunes qui n'ont pas été à l'école jusqu'en 12^e année ont de la difficulté à se trouver un emploi à Quesnel, même lorsqu'il s'agit d'un poste de vadrouilleur. Cependant, étant donné que nos jeunes ont connu les hauts et les bas typiques d'une industrie qui dépend d'une seule ressource, l'industrie forestière, beaucoup d'entre eux choisissent de continuer l'école et d'entreprendre des études postsecondaires.

Avant 2005, les jeunes devaient quitter la collectivité pour poursuivre une formation ou un apprentissage académique et bon nombre de jeunes décidaient de rester dans les villes et d'y travailler, étant donné qu'il y avait peu de possibilités d'emplois à Quesnel, malgré leurs diplômes. Nos données démographiques montrent clairement un vide dans la courbe de la population pour ce qui est des jeunes de 21 à 39 ans, et les quelques personnes qui reviennent ici le font pour des raisons de famille et aussi parce que le coût des maisons et le coût de la vie sont moins élevés ici qu'ailleurs.

Un autre problème important qui touche les jeunes est le système de prêts aux étudiants. Beaucoup de jeunes des collectivités rurales ont dû contracter un prêt étudiant parce que leurs familles, des familles d'agriculteurs, n'avaient pas les moyens de les aider à poursuivre leurs études. Une fois qu'ils ont terminé leurs études, les emplois se font quand même rares, alors ils tombent au chômage, ce qui est rarement une question de choix. Habituellement, les emplois qu'ils obtiennent offrent le salaire minimum; ils travaillent aussi peu d'heures, car ce sont les baby-boomers qui occupent les emplois intéressants, et cela demeurera ainsi jusqu'à leur départ à la retraite. Par conséquent, les jeunes des collectivités rurales étaient moins en mesure de payer leurs prêts étudiants. Lorsqu'un jeune ne peut payer son prêt étudiant, il est pourchassé, menacé, poursuivi en justice et humilié, et parfois, cela se produit quotidiennement. Combien de jeunes peuvent se permettre de se sentir comme un criminel dans leur propre pays? Y a-t-il des incitatifs pour que ces jeunes trouvent des emplois?

Le deuxième problème, c'est l'agriculture. Les jeunes ne choisissent pas de travailler dans la ferme familiale. Ils ont travaillé durant l'été et leurs temps libres pour aider leurs parents et ils ont appris assez tôt que c'est un travail éreintant qui n'est pas payant, qui ne permet pas de combler les besoins de la famille.

Si vous prenez le corridor agricole de l'autoroute 97 de Prince George à Cache Creek, on voit très peu de gens dans les champs, peu d'animaux et beaucoup de terrains vacants qui sont en vente.

difficult to find a farmer under the age of 50, and he is usually found struggling on his own while his wife and quite often himself have taken on work outside the farm to keep the household bills paid.

I hope this committee is seeking solutions.

The Chairman: Absolutely.

Ms. Hill: I offer some recommendations.

The first is if you really want to assist farmers, research their income tax losses back to 1997. Look back 10 years and make each farm family a one-time payment equal to their losses stated on the assessment that we got back from the Canada Revenue Agency. Most of those losses began with the high-interest policies, up to 25 per cent, beginning in 1981. Many of us are still carrying losses forward and still trying to pay off bank loans that grew on a compounded basis.

Second, do something for the generation who really were victims of farming losses in Canada, as those youth are your best hope for returning to and revitalizing the farms. Research the number of farm kids who had to take out student loans because their parents had below poverty incomes, and if the student loans are still in arrears, find a way to write them off. Quit chasing these student loan delinquents and assist them to clear their credit ratings. Assist these young people to become better citizens rather than treating them like criminals in their own country.

Assist young people who wish to take agricultural studies by offering grants, not loans, as they will need progressive knowledge to revitalize and reinvent farming that will have a future.

Develop a new farm policy that ensures that Canadian grocery stores offer Canadian-grown products first and imported products second. This policy should be complete with branding initiatives that will build incentive and build pride in Canada's agricultural industry.

Third, invest in rural communities through stabilized funding policies. It is time for politicians to realize that child care, education, health care and social programs are investments in the future and should be established as long-term funds, not held up as cost items that can be axed year by year depending on the ideology of the government of the day.

Fourth, it is time to reconsider hiring people to assist others in their own communities who need help dealing with government issues. The shift over the last several years of replacing real people with electronic voices and posting all government information and programs on e-technology may work for some, but it is a big

Il est difficile de trouver un agriculteur de moins de 50 ans, et lorsqu'il y en a un, il travaille habituellement d'arrache-pied et lui et sa femme occupent souvent un emploi à l'extérieur de la ferme afin de pouvoir payer les factures.

J'espère que votre comité trouvera des solutions.

La présidente : Absolument.

Mme Hill : Je vous présente certaines de nos recommandations.

Tout d'abord, si vous voulez vraiment aider les agriculteurs, faites une recherche sur les pertes reliées à l'impôt sur le revenu depuis 1997. Regardez ce qui s'est passé au cours des dix dernières années et donnez un paiement unique à chaque famille d'agriculteur pour compenser les pertes qu'elles ont subies, lesquelles figurent sur leur déclaration d'impôt de Revenu Canada. Dans la majorité des cas, ces pertes ont commencé lorsque le gouvernement a adopté des politiques de taux d'intérêt élevés, qui allaient jusqu'à 25 p. 100, à partir de 1981. La plupart d'entre nous subissons encore les conséquences de ces pertes et nous essayons encore de rembourser les prêts que les banques nous ont consentis à un taux d'intérêt composé.

Deuxièmement, faites quelque chose pour les générations qui sont vraiment les victimes des pertes subies par les agriculteurs au Canada, c'est-à-dire les jeunes, nos meilleurs espoirs pour nos fermes. Essayez de trouver le nombre de jeunes qui viennent de familles d'agriculteurs et qui ont des prêts étudiants parce que leurs parents ont des revenus sous le seuil de la pauvreté; si le prêt étudiant de ces jeunes n'est pas encore payé, essayez d'annuler cette dette. Arrêtez de pourchasser les étudiants qui ne paient pas leurs prêts et aidez-les à améliorer leur crédit. Aidez ces jeunes à devenir de meilleurs citoyens au lieu de les traiter comme des criminels dans leur propre pays.

Aidez les jeunes qui veulent entreprendre des études en agriculture et offrez-leur des bourses plutôt que des prêts, car ces jeunes ont besoin d'apprendre des choses afin de revitaliser et de réinventer les activités agricoles.

Mettez sur pied une nouvelle politique agricole qui fait en sorte que les marchés d'alimentation au pays offrent des produits qui viennent d'ici en premier, et faites en sorte que les importations de produits se fassent en deuxième nécessité. Cette politique devrait être assortie d'initiatives sur les marques qui permettraient d'inciter les consommateurs à acheter les produits de l'industrie agricole canadienne et à être fiers de cette industrie.

Troisièmement, investissez dans les collectivités rurales en mettant sur pied des politiques de financement stabilisé. Il est temps que les politiciens réalisent que les soins à l'enfance, l'éducation, les soins de la santé et les programmes sociaux sont des investissements dans l'avenir et devraient être mis sur pied dans le cadre de financements à long terme, et non être financés à la pièce et sujet aux modifications selon les années, selon l'idéologie du gouvernement en place.

Quatrièmement, il est temps de songer à embaucher des personnes pour aider les autres dans leur propre collectivité, pour aider les personnes qui ont besoin d'aide pour les questions gouvernementales. La tendance qui, depuis quelques années, consiste à remplacer les personnes par des voix électroniques et

disconnect for people in rural Canada. How can you expect those people who have struggled with poverty to own a computer and to know how to navigate the sea of information you provide? Not to mention the lack of literacy and numeracy skills of the average person or the elderly, which we know exists in the rural communities.

The Chairman: Thank you very much. That is a powerful presentation. I am glad that at the very end you dealt with the issues that you did because they are fundamental.

We will now hear from Mr. Hill.

Brian Hill, President, BC Breeders & Feeders Association: Well have a very broad background in the agriculture sector. We represent a lot of people through the BC Breeders & Feeders Association. There has been a tremendous amount of work done. I am sure you people have an idea of the statistics and so on, so I will not waste a lot of time with that sort of thing.

In the last little while, even before BSE or mad cow disease, our ranchers and farmers have been back to the 1980s level of prices. Ever since then there has been a steady incline in input costs, including fuel and fertilizer and all of the costs relating to growing a product. Therefore, asking farmers to become more and more efficient is just not working anymore.

I represent approximately 2,500 people in 16 associations throughout B.C. We have a three-way funding agreement between the B.C. government, the banks and the feeder associations that are set up. We loan out money up to a limit of around \$39 million. In the last number of years we have been almost at our level. Our ranchers and farmers were using our programs. They are very good programs and they allowed many ranchers to provide a cash flow, which is something that the banks do not seem to want us to have.

Maybe I should give you a bit of background. Years ago, after I graduated from university with a bachelor of science degree in animal sciences, the best job I could find was working at Lakeside Feeders Ltd. as a cowboy in a feed lot. From there I went to work for Canada Packers. I have worked also for Excel Beef. We moved over here in the late 1970s, and I was also a livestock dealer. I have been a livestock dealer for probably the last 37 years, buying and selling cattle. We have run our own ranch and our own feed lot, and we run a buying station.

I have seen all aspects of this business. Believe me, in the last 10 years, particularly the last five years, there has been a complete erosion of the equity that people have in this business. You cannot continue to sell equity and remain viable, because

d'afficher l'information gouvernementale et les programmes du gouvernement dans l'Internet est peut-être bonne pour certains, mais cela ne fonctionne pas pour les personnes qui vivent dans les collectivités rurales au Canada. Comment pouvez-vous vous attendre à ce que des personnes qui vivent dans la pauvreté possèdent un ordinateur et sachent comment naviguer dans la mer de renseignements que vous affichez dans Internet? C'est sans compter le manque de littératie et de numératie des personnes moyennes ou des aînés, qui touche un grand nombre de personnes dans les collectivités rurales.

La présidente : Merci beaucoup. Votre exposé était très intéressant. Je suis heureuse que vous ayez abordé les questions dont vous avez parlé, car il s'agit de questions fondamentales.

Nous laissons maintenant la parole à monsieur Hill.

Brian Hill, président, BC Breeders & Feeders Association : Nous avons une expérience énorme dans le secteur agricole. Nous, la BC Breeders & Feeders Association, représentons beaucoup de personnes. Nous avons effectué énormément de travail. Je suis certain que vous avez une idée des statistiques et autres données, alors je ne vais pas passer beaucoup de temps sur ce genre de renseignements.

Depuis quelque temps, même avant la crise de l'ESB ou de la maladie de la vache folle, nos ranchers et nos agriculteurs ont eu à lutter avec les prix des années 1980. Et cela dure, même depuis qu'il y a eu une baisse des coûts d'entrée, de manière régulière, ce qui touche notamment le carburant et les fertilisants, et les coûts liés aux produits agricoles. C'est pourquoi il n'est plus possible de demander aux agriculteurs de devenir toujours plus efficaces.

Je représente environ 2 500 personnes qui appartiennent à 16 associations réparties à travers la Colombie-Britannique. Nous avons une entente de financement à trois volets entre le gouvernement de la Colombie-Britannique, les banques et les associations d'éleveurs. Nous prêtons des montants allant jusqu'à environ 39 millions de dollars. Depuis quelques années, nous avons atteint presque toujours notre niveau maximum. Nos ranchers et nos agriculteurs ont recours à nos programmes. Il s'agit de très bons programmes qui permettent à beaucoup de ranchers d'obtenir de l'argent, ce que les banques refusent bien souvent.

Je devrais peut-être vous donner un peu de contexte. Il y a plusieurs années, après mes études universitaires, avec un baccalauréat en poche en sciences animales, le meilleur emploi que j'ai pu trouver était un emploi chez Lakeside Feeders Ltd., où j'ai travaillé en tant que cowboy dans un parc d'élevage. Ensuite, j'ai occupé un emploi au sein de Canada Parkers. J'ai également travaillé chez Excel Beef. Nous avons déménagé ici à la fin des années 1970, et j'ai au cours de cette période été aussi un négociant d'animaux. Je fais ce métier depuis probablement 37 ans, j'achète et je vends des bœufs. Nous exploitons notre ranch et notre parc d'élevage, et nous dirigeons un poste d'achat.

J'ai donc touché à tous les aspects de ce domaine. Croyez-moi, depuis 10 ans, et particulièrement depuis cinq ans, il y a eu une érosion complète de l'équité qui était présente dans ce commerce. Il n'est pas possible de continuer à vendre de manière équitable

basically that old cow that used to bring you a few dollars, you may as well shoot her now because of the rules for cattle over 30 months of age. It all has to do with free trade and various other things.

Somehow there has to be a recognition of the fact that you cannot compete with the rest of the world with one arm tied behind your back as far as input costs go. Canada seems to be the only country that wants to play by the rules, and the United States do whatever the hell they feel like and they do not even know that Canada exists as far as what we do.

In B.C., we represent about 7 per cent of the cattle population across Canada. It is still a viable business. It still produces a lot of dollars. It still produces a tremendous amount of income and the spinoff income is great.

I will give you an example from quite a few years ago when we were running a feed lot and a buying business, among other things. I had two people running three-ton or five-ton trucks hauling cattle in. We had a liner that was busy shipping cattle out to feeders supplying Alberta as an order buyer. I had the brand inspector pretty well full time. We also had another couple of people helping us farm.

Then the government changed one tax law, affecting basically the amount of money that a small farmer or a part-time farmer could make. They moved it from \$2,500 up to \$10,000 and took away the tax exemptions that the person could declare.

Out of that business I just described, I would take 100 head of cattle and sort them around and sell them to smaller guys. Those guys were working in a mill or driving a truck. They were doing something else, but their goal was not to work in that mill for the rest of their life. Their goal was maybe to have something else they could enjoy that would give them a little better lifestyle and give them a few extra dollars. After the government changed that tax law, we did not have anybody working for us anymore. The truck drivers were gone. The brand inspector was gone. The money that those people had generated and spent in town dried up. The machinery dealership folded because there were not enough people to support it. The same thing happened to our restaurant and everything else. The people did not have disposable income to spend in the small communities. That is what dries up small communities — not having disposable income. Granted there will always be people who will abuse the system, who will figure out how to get more money out of it than they are entitled to, but the government does not need to get everything out of the system. As soon as you change a few tax regulations and you take money away from an individual who might hire somebody else, you stop the money flowing. You are better off to leave the money in circulation.

tout en demeurant viable, car les vaches plus âgées qui auparavant nous rapportaient quelques dollars, eh bien, il vaut mieux maintenant tout simplement les abattre en raison de la règle qui touche le bétail de plus de 30 mois. Et cela provient du libre-échange et d'autres facteurs.

D'une certaine manière, il faut reconnaître le fait qu'il n'est pas possible de concurrencer avec le reste du monde si l'on a un bras attaché dans le dos, lorsqu'il s'agit du coût des intrants. Le Canada semble être le seul pays qui veut observer les règles à la lettre; les États-Unis font ce qu'ils veulent et ne savent même pas que le Canada existe, ni ce que nous faisons.

En Colombie-Britannique, nous représentons environ 7 p. 100 des travailleurs du domaine de l'élevage bovin du Canada. Il s'agit encore d'un commerce viable. Ce commerce génère encore beaucoup d'argent. Il génère des revenus importants et les revenus dérivés sont importants également.

Je vais vous donner un exemple qui remonte à quelques années, alors que je dirigeais un parc d'engraissement et une entreprise d'achat de bétail, entre autres. J'avais deux employés qui transportaient du bétail dans des camions de trois tonnes ou de cinq tonnes. Nous faisons parvenir du bétail à des engraisseurs qui approvisionnaient l'Alberta, et nous fonctionnions par ordres d'achat. L'inspecteur était présent presque tout le temps. Et nous avions deux employés qui nous aidaient à la ferme.

Lorsque le gouvernement a modifié une loi fiscale, cela a touché les revenus peu élevés que l'agriculteur de petite taille ou à temps partiel génère. Le revenu admissible est passé de 2 500 à 10 000 \$ et le gouvernement a annulé les exemptions fiscales qui pouvaient être déclarées.

À cette époque, je pouvais prendre cent têtes de bétail et les vendre à des commerçants de plus petite taille. Ces commerçants travaillaient dans des scieries ou étaient camionneurs. Ils faisaient un autre emploi, mais leur objectif n'était pas de travailler dans une scierie pour le restant de leur vie. Leur objectif était de faire quelque chose qu'ils aimaient, d'améliorer leur niveau de vie et de faire un peu d'argent. Le gouvernement a alors modifié la loi fiscale et alors, personne n'a voulu travailler pour nous. Les camionneurs étaient partis. L'inspecteur était parti. Ils ne faisaient plus d'argent, et cela a mis un frein dans les retombées pour la collectivité. Le commerçant qui vendait de la machinerie a fermé ses portes, car il n'y avait pas assez d'acheteurs. Et la même chose s'est produite pour notre restaurant et d'autres commerces de la collectivité. Les gens n'avaient plus assez d'argent pour dépenser dans les petites collectivités. C'est ce qui a étouffé mon village — il n'y avait plus de revenus disponibles. Il est certain qu'il y aura toujours des personnes qui vont abuser du système, qui vont trouver des moyens de soutirer plus d'argent du système s'ils le peuvent, mais le gouvernement n'a pas besoin d'assécher le système. Dès que l'on change un règlement fiscal et que l'on diminue le revenu disponible d'une personne qui pourrait engager quelqu'un d'autre, on arrête la circulation de l'argent. Il est mieux de faire circuler l'argent.

A lot of things have been tried, and there have been so many programs. Over the years there has been income assurance. I do not need to tell you about all of the programs, but I do believe that, right now, to some degree, some of these farmers need a cash injection.

The other point is that you cannot continue to give cash injections because it breeds inefficiencies. You have to allow these people the wherewithal and input. I keep returning to input costs because if we are going to deal in 1980s values, then we should be back at 1980s input costs if we are to survive in this business. You cannot keep selling a cow, or, pardon me, a calf, for \$1.20 or \$1.30 on today's market. We sold cattle for that kind of money back in 1980 when the cost of fertilizer was \$80 a ton. I bought my first tractor for about \$9,000. Now they are about \$90,000. Now a round bailer is \$45,000 to \$50,000. I paid \$8,000 for mine. I am still selling hay for \$80 a ton. How do you do that?

We have gotten to the point that in the last few years we have withdrawn a lot from the business. I do not make my income out of the cattle business anymore. I cannot afford to stay there and continue to lose money. I have not been able to invest a lot of time in our feeder association program because, frankly, I am sick of losing money. The trouble is that we are getting to an age now where we would like to retire. We would like to slow down. I would hate to see the equity that we have built up in our farms and ranches disappear in order for us to live for the rest of our lives.

This is what young people are looking at today. My sons do not want to go into my business. A few years back it was either get a little bit bigger or get a little smaller. Unfortunately, my boys did not want to invest in it because dad works too bloody hard. That is the problem today.

I wonder how many people in this facility here will go into agriculture. There is no incentive to stay on the land. Money is a great motivator, and people enter jobs and businesses based on the idea that there is certain light at the end of the tunnel and they expect to be able to provide their families and their communities with a decent living. Unfortunately, at the end of the day, most farmers figure out that by the time you take your expenses off your product, you are in the hole. This has not come about overnight. It has been happening for quite a number of years.

We definitely have to look at the different systems involved, especially the taxation laws, and also how we market cattle. We have to do things differently in that respect because the system we have in place today is not working. When the two major packing plants in Canada control where your products go, basically the farmer is hopeless or helpless as far as what price he will get. When everything changes, when BSE comes down, for example, and we want traceability and electronic identification, it all falls

Beaucoup de choses ont été essayées et il y a eu beaucoup de programmes. Avec les années, l'assurance-revenu a été mise sur pied. Je n'ai pas besoin de vous énumérer tous ces programmes, mais je crois qu'actuellement, dans une certaine mesure, certains agriculteurs ont besoin de fonds.

Cependant, il n'est pas possible de continuer à donner des fonds, car cela entretient l'inefficacité. Il faut donner aux personnes l'argent et les moyens. Je reviens sur les coûts d'entrée, car si nous devons travailler avec les niveaux de 1980, nous devons retrouver les coûts d'entrée des années 1980, si nous voulons survivre dans cette industrie. Il n'est pas possible de continuer à vendre une vache ou, je m'excuse, du bétail, pour 1,20 ou 1,30 \$ dans le marché d'aujourd'hui. Dans les années 1980, nous avons vendu du bétail pour ces sommes, lorsque le fertilisant coûtait 80 \$ la tonne. J'ai payé mon premier tracteur environ 9 000 \$. Il coûte maintenant 90 000 \$. Une presse à fourrage coûte entre 45 000 et 50 000 \$. À l'époque, j'ai payé 8 000 \$ pour la miens. Je vends encore mes balles 80 \$ la tonne. Comment faire pour arriver?

Nous en sommes venus à un point où, depuis quelques années, nous nous sommes retirés de beaucoup de commerces. Mes revenus ne viennent plus de l'exploitation du bovin désormais. Je ne peux me permettre de continuer et de perdre de l'argent. Je n'ai pas pu consacrer beaucoup de temps à notre programme de l'Association des engraisseurs, car, franchement, je ne veux plus perdre d'argent. Le problème, c'est qu'on arrive à un âge où l'on voudrait prendre notre retraite. On aimerait ralentir. Je n'aimerais pas voir les fonds que j'ai accumulés grâce à mes activités agricoles et à l'exploitation des mes ranchs disparaître pour toujours.

Et c'est ce que les jeunes gens veulent éviter aujourd'hui. Mes fils ne veulent pas prendre la relève dans mon entreprise. Il y a quelques années, j'avais à décider entre devenir un peu plus gros ou devenir un peu plus petit. Malheureusement, mes fils n'ont pas voulu investir dans l'entreprise, car ils ont vu leur père travailler d'arrache-pied. C'est le problème auquel nous devons faire face aujourd'hui.

Je me demande combien de personnes dans cet établissement choisiront une carrière en agriculture. Il n'y a pas d'incitatif pour ce genre de choses. L'argent est un motivateur puissant, et les jeunes choisissent des emplois et des commerces parce qu'ils pensent qu'ils se débrouilleront bien financièrement et qu'ils espèrent pouvoir vivre de manière décente, eux et leurs familles, dans leurs collectivités. Malheureusement, beaucoup d'agriculteurs savent que lorsque l'on soustrait nos dépenses, nous sommes dans le rouge. Et cela ne s'est pas produit du jour au lendemain. C'est le résultat de ce qui s'est produit depuis quelques années.

Il faut donc absolument examiner les différents systèmes, surtout les lois fiscales, et aussi examiner la manière dont le marché du bétail fonctionne. Il faut faire les choses différemment, parce que le système que nous avons en place aujourd'hui ne fonctionne pas. Lorsque les deux principales usines de transformation de la viande du Canada décident où vont nos produits, les agriculteurs n'ont plus le contrôle sur les prix. De nos jours, tout est en changement — par exemple, la crise de l'ESB tire

on the producer. The guy who is raising the calf is the one they expect to shoulder all the input costs. He has to put the tag in the calf's ear, and when it goes to Japan or the U.S., they come after him to say you raised a product that has a problem. In the meantime, every time fuel goes up and he has to haul that product to town, that is money taken away from the farmer. They do not add money on at the other end because there is no place to go.

In order for me as a feed lot operator to make money, I have to buy cattle cheap. Now, if I buy cattle cheap off the next guy, where is he going? In order to feed the cattle right, we have to buy cheap grain. How do we keep living out of each others' pockets when the rest of the world is moving ahead, when people are making an average of \$100,000 or more in many places? They will pay only \$25 or \$30 for a steak dinner. We get paid probably 50 cents to a \$1 for it on the raw product.

We have to do something about where we are going with our agriculture part. One big point is infrastructure, because nobody is putting any money back into it, not in B.C.

British Columbia is to some degree a very diversified part of the world. They probably grow more feed in Alberta in five miles than we do in 50 miles in this part of the country because we have only little pockets here and there, but it is still a very viable industry and it still contributes a lot of money to the economy. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. I am listening to you very carefully and I certainly hear much of what you say in the area that I come from in Southwestern Alberta.

Senator Gustafson: First of all I want to thank the witnesses for being forthright with us. Being a farmer myself I know something about the situation.

There is something that bothers me about our agriculture system in Canada and our bureaucracy. The Americans have looked after their farmers very well. They have had the three best years in their history while we have had the three worst in ours, and we end up buying from the people who push it. We are blaming the Americans, but we cannot blame the Americans for looking after their farmers.

The agriculture bureau is the largest lobbying force in the United States. They work for their farmers, and if you are a senator in New York or in Seattle you support the hard line. We do not have that dedication in Canada. We blame the Europeans and the U.S. saying we will get off of subsidies. That will never happen. I have waited 25 years to see them get the Americans off of subsidies. They will support their farmers.

Canada has to make a decision and it will cost money. We are getting so far behind in the agriculture community that there is no way to come ahead unless we get some support.

à sa fin, et il faut pouvoir retracer et identifier de manière électronique le bétail — tout cela est un fardeau pour le producteur. L'éleveur de bétail doit assumer tous les coûts d'entrée. Il doit marquer le bétail, et lorsqu'il est envoyé au Japon et aux États-Unis, s'il y a un problème, c'est l'éleveur qui se fait dire qu'il a élevé un produit problématique. De plus, si le prix du carburant augmente et si le producteur doit transporter son produit vers les villes, cela fait de l'argent de moins dans ses poches. Il y a donc perte de revenu.

En tant qu'exploitant d'un parc d'engraissement, si je veux faire de l'argent, je dois acheter du bétail à bas prix. Maintenant, si j'achète du bétail à bas prix d'un autre, qu'est-ce cela signifie? Pour engraisser le bétail correctement, je dois acheter du grain à bas prix. Comment pouvons-nous continuer alors que le reste du monde va vers l'avant, alors que bien des gens ont un revenu moyen de 100 000 \$ ou plus? Ces gens vont au restaurant manger un steak pour 25 ou 30 \$. Nous obtenons environ 0,50 \$ ou 1 \$ pour chaque steak.

Il faut faire quelque chose pour l'avenir de l'agriculture. Un des éléments importants, c'est l'infrastructure, car personne ne met d'argent dans l'infrastructure, pas en Colombie-Britannique du moins.

La Colombie-Britannique est d'une certaine manière une province très diversifiée. L'Alberta possède probablement plus de bétail dans un rayon de 5 milles que nous n'en possédons dans un rayon de 50 milles, car nous n'avons que de petites exploitations ici et là, mais il s'agit tout de même d'une industrie très viable et qui contribue beaucoup à l'économie. Merci.

La présidente : Merci beaucoup. Je vous écoute très attentivement, et j'entends bon nombre des choses que vous dites dans la région d'où je viens, dans le Sud-Ouest de l'Alberta.

Le sénateur Gustafson : J'aimerais commencer par remercier les témoins d'être francs avec nous. Étant moi-même agriculteur, je connais assez bien la situation.

Il y a quelque chose qui me dérange dans notre système d'agriculture et dans notre bureaucratie au Canada. Les Américains s'occupent très bien de leurs agriculteurs. Ils viennent de connaître leurs trois meilleures années jamais vues, alors que nous venons de connaître nos trois pires, et nous finissons par acheter les produits des gens qui en sont la cause. Nous blâmons les Américains, mais nous ne pouvons pas les blâmer de s'occuper de leurs agriculteurs.

Le bureau de l'agriculture est le lobby le plus grand aux États-Unis. Il travaille pour ses agriculteurs, et les sénateurs de New York ou de Seattle appuient la ligne dure. Nous n'avons pas la même volonté au Canada. Nous blâmons les Européens et les Américains en disant que nous allons nous affranchir des subventions. Cela n'arrivera jamais. J'ai attendu pendant 25 ans de voir les Américains cesser de vivre de subventions. Ils appuient leurs agriculteurs.

Le Canada doit prendre une décision, et elle va coûter de l'argent. Nous avons pris tant de retard en agriculture qu'il n'y a aucune chance que nous nous rattrapions sans aide.

I have fed cattle in my lifetime as well. My sons still have cattle. The cattle industry was always a proud industry that looked after itself very well. There was no comparison. Even the grain industry could not compare with the cattle industry. Twenty years ago we did pretty well.

What I am saying, and maybe saying poorly, is that it is going to take an injection of capital. If our agriculture department and we as a government cannot study the global impact on agriculture and come up with some solution and some kind of a farm bill that gives us some future, we are in big trouble.

Senator Mahovlich: It is not a handout. This is some kind of an equalization payment.

Mr. Hill: Yes, because you cannot keep losing money. Like I said, I quit being an order buyer for the simple reason that I do not know who has got money anymore. Feed lots keep amalgamating and you end up with larger and larger lots because of efficiencies. It makes more sense to feed 50,000 cattle than five because you need the same amount of equipment and everything else. From the same point of view, trying to get money out of some of these guys is difficult. I dealt with a lot of ranchers and farmers in Alberta because I was from there before I moved here. Those farmers are in their late 60s. After this last go around, one guy said, "I am sick and tired of losing money. I have lost \$12 million and I cannot lose another cent." You work all your life to build up your equity and you see it erode because of BSE and everything else. I think it is the biggest farce that ever came down the road, that five or six animals can totally ruin a whole business worth billions of dollars. I have never heard of any cases of anybody ever dying from it. We killed off more chickens in this province in the last year and people still eat chickens. It is the same thing.

I agree with you that there has to be something, a new farm policy, because we have been forced and every time we have gone to different meetings and things and different programs that have come out. Well, this is red flag. This is not agreeing to the free trade agreement with the U.S.

This is a very complicated process. It is not just a little farmer sitting on a farm raising a few cattle. It becomes complex when you take everybody into account. Canada is a big country that you have to take into account because there is not just our sector. A lot of other sectors are involved. When we are being forced by our government to play by the rules for the sake of trade-offs in other agreements and a devastating business, where are you going to be if you have to be reliant on imports for your food? You are going to be in a horrible position.

Senator Gustafson: You make a good point. I have been to Europe twice. We met with their agriculture representative and minister and so on in the European Union and they say that we Americans, as they call us, have no appreciation for food. They say that they know what starvation is and they will never let it happen again. They will stand with their farmers, and so they are

J'ai moi-même engraisé des bovins. Mes fils en ont encore. L'industrie du bétail a toujours été une industrie très fière qui s'occupait très bien d'elle-même. Elle était sans commune mesure. Même l'industrie céréalière ne se comparait pas à l'industrie bovine. Il y a vingt ans, nous nous portions plutôt bien.

Ce que je dis, et peut-être mal, c'est qu'il faudra investir des capitaux. Si notre ministère de l'Agriculture et nous, au gouvernement, ne pouvons pas étudier les incidences globales sur l'agriculture et trouver des solutions, présenter un projet de loi sur les fermes pour nous assurer un certain avenir, nous sommes dans le pétrin.

Le sénateur Mahovlich : Ce n'est pas une allocation. C'est une forme de paiement de péréquation.

M. Hill : Oui, parce que nous ne pouvons plus continuer de perdre de l'argent. Comme je l'ai dit, j'ai cessé d'envoyer des ordres d'achat pour la simple raison que je ne sais plus qui a de l'argent. Les parcs d'engraissement ne cessent de se fusionner et ils deviennent de plus en plus gros pour gagner en rentabilité. Il est plus logique d'engraisir 50 000 bovins que cinq, parce qu'il faut le même équipement de toute façon. Du même point de vue, il est difficile d'essayer de tirer de l'argent de ces personnes. J'ai fait affaire avec beaucoup d'éleveurs et d'agriculteurs de l'Alberta, parce que je venais de là avant de déménager ici. Ces agriculteurs sont dans la soixantaine avancée. Après le dernier essai, il y en a un qui a dit : « J'en ai marre de perdre de l'argent. J'ai perdu 12 millions de dollars et je ne peux plus perdre un sou. » On travaille toute sa vie pour se bâtir un actif, puis on le voit s'éroder en raison de l'ESB et du reste. Je pense que c'est la plus grande farce jamais vue : cinq ou six animaux peuvent ruiner totalement toute une industrie d'une valeur d'un milliard de dollars. Je n'ai jamais entendu parler de personne qui en est mort. Nous avons tué plus de poulets dans cette province depuis un an, mais tout le monde en mange encore. C'est la même chose.

Je suis d'accord avec vous qu'il faut faire quelque chose, qu'il faut une nouvelle politique agricole, parce qu'on nous a forcés et que chaque fois, nous avons participé aux différentes réunions et aux différents programmes proposés. C'est un signal d'alarme. Ce n'est pas conforme à l'Accord de libre-échange avec les États-Unis.

C'est un processus très compliqué. Ce n'est pas seulement le lot d'un petit agriculteur qui élève quelques bêtes. C'est complexe quand tout le monde est pris en compte. Le Canada est un grand pays, dont il faut tenir compte, parce qu'il ne se limite pas seulement à notre secteur. Il y a beaucoup d'autres secteurs touchés. Si notre gouvernement nous oblige à respecter les règles pour honorer les compromis négociés dans le cadre d'autres accords et que notre industrie se désagrège, qu'arrivera-t-il si nous devenons dépendants des importations pour notre alimentation? Nous nous retrouverons dans une position horrible.

Le sénateur Gustafson : Vous avez bien raison. Je suis allé en Europe à deux reprises. Nous avons rencontré notamment le représentant du milieu agricole et le ministre de l'Agriculture de l'Union européenne, qui nous ont dit que nous, les Américains, comme ils nous appellent, ne savons pas apprécier les aliments. Ils disent savoir ce que la famine signifie et qu'ils ne la laisseront

not going to change. If we are operating under the idea that the Americans are will change and the Europeans will change, we have got to study this global economy and come up with something that is definitely an injection of cash until we get back on our feet.

Mr. Hill: In what time frame? It is almost too late for me.

Senator Gustafson: Tell me about it.

Mr. Hill: Our generation has gone down the road, and my sons. Will it be the grandkids? Are we going to skip a whole generation because of this? If something is not done soon, even my grandson, who likes to come out and have grandpa take him for a ride, will disappear.

Senator Gustafson: I believe that our farmers are facing the toughest spring to plant a crop that they have ever faced. I believe that.

Mr. Hill: I agree.

The Chairman: Thank you. I too well know what you are talking about, because that is where I am from. I think that in the preliminary report we put forward before we got on to these outside hearings — we had been having hearings in Ottawa for the better part of a year and we put out a small interim report just before Christmas — struck a note somewhere. That report received more responses in some respects than great big reports that we have written in the past. A key thing is that we are on an edge now and we talked about that. We had only two recommendations, as I recall, but one of them was to have a farm bill for protection of Canadian farmers. That is something we can work on, but that is longer term. One of our thoughts of in having these hearings was to hear what you all have to say and see how we can use whatever clout we have in Ottawa from our various provinces to make some changes, because I think everyone at this table agrees that, certainly in the cattle industry, we are just on the edge.

Mr. Hill: There certainly has to be cooperation between the federal and provincial governments.

The Chairman: That is right.

Mr. Hill: When BSE hit, Alberta was doing something for their farmers. Saskatchewan was doing something. We went to just about every meeting, but the Minister of Agriculture's advice was join the Canadian Agricultural Income Stabilization Program, CAIS. Unfortunately, B.C. was the last province to cough up any money at all for programs. We had people who came up with sound ideas as to payments and different structures through our own feeder association. They came up with many ideas that they presented, but they were all rejected because B.C. did not ante up anything significant, as far as I am concerned.

jamais se reproduire. Ils vont appuyer leurs agriculteurs, donc ils ne changeront pas. Si nous nous fions à l'idée que les Américains vont changer et que les Européens vont changer, nous devons étudier l'économie mondiale et trouver une solution qui passera nécessairement par l'investissement d'argent pour que nous nous remettions sur pied.

M. Hill : En combien de temps? Il est presque trop tard pour moi.

Le sénateur Gustafson : Parlez-moi-en.

M. Hill : Notre génération vieillit, et mes fils aussi. Est-ce que ce seront mes petits-enfants qui vont s'en occuper? Allons-nous sauter toute une génération pour cela? Si nous ne faisons rien bientôt, même mon petit-fils, qui aime que son grand-papa l'emmène faire un tour, disparaîtra.

Le sénateur Gustafson : Je pense que nos agriculteurs s'apprentent à amorcer le printemps le plus difficile qu'ils n'ont jamais connu pour les semis. C'est ce que je crois.

M. Hill : Je suis d'accord.

La présidente : Merci. Je sais moi aussi de quoi vous parlez, parce que c'est d'où je viens aussi. Je pense que le rapport préliminaire que nous avons déposé avant d'entreprendre ces audiences externes avait un air de déjà vu. Nous avons tenu des audiences à Ottawa une bonne partie de l'année et avons publié un petit rapport intérimaire juste avant Noël. Nous avons reçu plus de réponses à ce rapport à certains égards qu'à certains grands rapports que nous avons écrits auparavant. Il en ressort que nous sommes sur le bord du précipice, et nous en avons parlé. Nous n'avons formulé que deux recommandations, si je me rappelle bien, mais l'une d'elle est d'adopter un projet de loi sur la protection des agriculteurs canadiens. Nous pouvons y travailler, mais c'est une solution à long terme. Nous avons décidé de tenir ces audiences pour entendre ce que vous aviez tous à dire et pour voir comment nous pouvons utiliser la quelconque influence que nous exerçons à Ottawa, des diverses provinces, pour susciter des changements, parce que je crois que tout le monde autour de cette table est d'accord que l'industrie bovine est indéniablement au bord du précipice.

M. Hill : Il est clair qu'il doit y avoir de la coopération entre les gouvernements fédéral et provinciaux.

La présidente : C'est vrai.

M. Hill : Quand l'ESB a frappé, l'Alberta a fait quelque chose pour ses agriculteurs. La Saskatchewan a fait quelque chose. Nous avons participé à pratiquement toutes les réunions possibles, mais la recommandation du ministre de l'Agriculture était toujours que nous adhérons au Programme canadien de stabilisation du revenu agricole, le PCSRA. Malheureusement, la Colombie-Britannique a été la dernière province à cracher un peu d'argent pour des programmes. Il y a des personnes qui ont proposé d'excellentes idées de paiements et de structures par notre propre association d'engraisiers. Elles ont présenté beaucoup d'idées, mais elles ont toutes été rejetées parce la Colombie-Britannique n'était pas prête à miser beaucoup, d'après moi.

Senator Mercer: I like being on this committee but some days it pisses me off and this is one of them, and you guys are depressing me. I do not like being depressed, but it is not your problem. You came here and told us what you thought. That is good, and I thank you.

Mr. Hill, you are right on it. The BSE crisis drives me crazy. We play by the rules and we report sick animals and we know damn well the Americans do not, even though they have reported a couple since it started.

You mentioned that there was a tax change. I am a little unclear. I want to get it clarified so that we all have the right reference in our notes so that we can follow up. Was that a federal or provincial change and what was it?

Mr. Hill: I believe it was a provincial change, probably to the amount of allowable tax deduction that they would allow a small farmer to take. When I say a small farmer, I am talking about a little backyard guy with a few cows and that sort of thing and the job where basically he could not write off some of his expenses on his farm, his haying expenses and that sort of thing. The change came about in the early 1980s and I believe it was provincial.

Ms. Hill: I believe federally they could have only up to \$30,000 on their T4. Anything over \$30,000 was taxable.

Senator Gustafson: It was off-farm income too. Yes. You were able to work off the farm on a job and they would not tax you on that.

Senator Mercer: In our hearing so far this is the first time anybody has mentioned that change. I think we want to pursue that a little further and perhaps with other witnesses as well. I appreciate your bringing it up.

Ms. Hill, you came with some solutions and I like that. I want to talk to you about two in particular.

You talked about developing a new farm policy to ensure that Canadian grocery stores offer Canadian-grown products first and imported products second. That does not scare me because a number of years ago we forced radio stations in this country to play a certain amount of Canadian music and now we have a vibrant Canadian music industry. Maybe if we force grocery stores to sell Canadian products, we might have a vibrant farming industry. However, it sounds to me like you are talking about country-of-origin labelling. During the BSE crisis, as several senators around the table remember, we were told that country-of-origin labelling is not really where we want to go internationally because if in our major market, which is the U.S., beef is labelled Canadian or American, we will probably get the short end of the stick. They will buy U.S. brand beef as opposed to Canadian. Is that what you are suggesting, that we go to country-of-origin labelling?

Le sénateur Mercer : J'aime siéger à ce comité, mais certains jours, je suis frustré, et c'est le cas aujourd'hui, parce que vous me déprimez. Je n'aime pas être déprimé, mais ce n'est pas votre problème. Vous êtes venus ici nous dire ce que vous pensiez. C'est très bien et je vous en remercie.

Monsieur Hill, vous avez tout à fait raison. La crise de l'ESB me rend fou. Nous respectons les règles et déclarons les animaux malades, même si nous savons très bien que les Américains n'en font pas autant, même s'ils ont déclaré quelques cas depuis le début de la crise.

Vous avez mentionné qu'il y avait eu un changement fiscal. Ce n'est pas parfaitement clair. Je tiens à tirer les choses au clair pour que nous ayons tous la bonne information et que nous puissions suivre. Était-ce une modification fédérale ou provinciale?

M. Hill : Je pense que c'était une modification provinciale, probablement concernant le crédit d'impôt déductible autorisé aux petits agriculteurs. J'entends par petit agriculteur le gars qui a quelques vaches derrière chez lui, par exemple, et qui ne pouvait pour ainsi dire pas déduire les dépenses de sa ferme, ses dépenses de fenaison et le reste. Ce changement est survenu au début des années 1980, environ, et je pense qu'il a été apporté par le gouvernement provincial.

Mme Hill : Je pense qu'à l'échelon fédéral, ils ne pouvaient pas avoir plus de 30 000 \$ sur leur T4. Au-delà de cette somme, les revenus étaient imposables.

Le sénateur Gustafson : Cela s'appliquait aussi aux revenus d'appoint. On pouvait travailler à l'extérieur de la ferme sans être imposé.

Le sénateur Mercer : Dans nos audiences, jusqu'à maintenant, c'est la première fois que quelqu'un mentionne cette modification. Je pense que nous voudrions approfondir la question un peu avec d'autres témoins aussi. Je vous remercie d'avoir soulevé cette question.

Madame Hill, vous avez proposé des solutions, et cela me plaît. J'aimerais vous parler de deux de ces solutions en particulier.

Vous proposez l'élaboration d'une nouvelle politique agricole pour que les épiceries canadiennes offrent d'abord des produits canadiens, et des produits importés ensuite. Cela ne m'effraie pas, parce qu'il y a quelques années, nous avons contraint les stations de radio du pays à faire jouer une certaine proportion de musique canadienne et aujourd'hui, l'industrie de la musique canadienne est très florissante. Peut-être que si nous obligeons les épiceries à vendre des produits canadiens, nous aurions une industrie agricole florissante aussi. Cependant, j'ai l'impression que vous parlez d'étiquetage sur le pays d'origine. Pendant la crise de l'ESB, comme plusieurs sénateurs présents ici s'en rappelleront, nous nous sommes fait dire que nous ne voulions pas vraiment favoriser l'étiquetage sur le pays d'origine dans le monde parce que si sur notre principal marché, celui des États-Unis, le bœuf portait une étiquette des États-Unis ou du Canada, nous serions probablement perdants. Les consommateurs achèteraient du bœuf produit aux États-Unis plutôt que du bœuf canadien. Est-ce bien ce que vous nous recommandez, que nous privilégions l'étiquetage sur le pays d'origine?

Ms. Hill: I offered this solution after talking to my son. I asked him what it would take for him to even consider coming back to the farm. He told me that there has to be recognition that Canadians grow good quality products and that those products are on our shelves first and foremost and that our best stuff is not exported. Look at our apple crops, for example. We have fabulous apples in Canada, but all the best are exported and we eat the worst at home. He said that we have to protect our Canadian agriculture system and promote our own goods and let us eat the best and share the rest, and then maybe there would be some hope. I think hope is the key for young people looking at what there is to come back to the farms for. If there is no incentive, if there is no pride in being a farmer in Canada, there are too many other choices.

Senator Mercer: The apple example is an excellent one. I lived in the Annapolis Valley in Nova Scotia. We would argue with British Columbia that we grow the finest apples in the country, but between us we grow the finest apples in the world. I go to the grocery store and buy apples from Chile. The guy down the road who grows great apples must be getting frustrated.

Ms. Hill: I could remind you too that in British Columbia there was an agriculture minister who in his wisdom removed the apple industry from the Okanagan Valley. Do you remember what year that was?

Mr. Hill: He was tied up with the feeder association and he was a supervisor in the provincial government who said that the sooner we kill the apple industry in B.C. the better off we will all be because they are just a bunch of guys looking for handouts.

Ms. Hill: We have seen the apple orchards leave the Okanagan. They have a fine wine industry now, but is that the type of policy our government should be making for farmers? I do not know. I think that is part of the problems we have seen in the past.

Mr. Hill: I am not sure that your country-of-origin labelling is what you would expect to see. I do not agree that that is the way to go. I do believe that local grocery stores can make a difference, though. When BSE came into effect and nothing was going across the border, for example, in this province Overwaitea Food Group promoted B.C. beef, but unfortunately B.C. beef gets mixed in with Alberta beef because we have no packing plants in B.C. anymore.

The U.S. does not want country-of-origin labelling either because they do not want to spend the money. Also, if they can buy feeder cattle from Canada and take them down to the U.S. to feed them, what cattle are they? Are they Canadian, or are they American? They were born here but raised there. If they do that, the cost will come right back down to the primary producer.

Mme Hill : Je vous ai proposé cette solution après avoir parlé à mon fils. Je lui ai demandé ce qu'il faudrait pour qu'il envisage seulement de revenir à la ferme. Il m'a dit qu'il fallait reconnaître que les Canadiens produisent des produits de qualité et que ces produits soient d'abord et avant tout offerts ici, que nos meilleurs produits ne soient pas exportés. Prenons nos pommes, par exemple. Nous avons des pommes fabuleuses au Canada, mais toutes les meilleures sont exportées, et nous mangeons les pires chez nous. Il m'a dit que nous devons protéger le système agricole canadien et faire la promotion de nos propres produits, manger les meilleurs et partager le reste, et peut-être qu'alors, il y aurait un peu d'espoir. Je pense que l'espoir est la clé pour les jeunes qui se demandent pourquoi ils reviendraient à la ferme. S'il n'y a pas d'incitatifs, s'il n'y a pas de fierté à être agriculteur au Canada, il y a bien d'autres choix.

Le sénateur Mercer : L'exemple des pommes est excellent. J'ai vécu dans la vallée de l'Annapolis, en Nouvelle-Écosse. Nous nous disputons avec la Colombie-Britannique parce que nous estimons cultiver les meilleures pommes au pays, mais entre nous, nous cultivons les meilleures pommes au monde. Je vais à l'épicerie et j'achète des pommes du Chili. Celui qui cultive de si bonnes pommes doit en être assez frustré.

Mme Hill : Je peux peut-être vous rappeler aussi qu'en Colombie-Britannique il y a un ministre de l'Agriculture qui, dans sa grande sagesse, a repoussé l'industrie des pommes de la vallée de l'Okanagan. Vous rappelez-vous en quelle année c'est arrivé?

M. Hill : Il était de mèche avec l'association des engraisseurs et superviseur au gouvernement provincial. Il disait que le plus vite nous tuerions l'industrie des pommes en Colombie-Britannique, le mieux nous nous porterions tous, parce que tout ce que ces producteurs veulent, ce sont des allocations.

Mme Hill : Nous avons vu les pomiculteurs disparaître de l'Okanagan. Maintenant, on y trouve une belle industrie vinicole, mais est-ce vraiment le type de politique que notre gouvernement devrait prendre pour les agriculteurs? Je ne sais pas. Je pense que cela fait partie des problèmes que nous avons eus dans le passé.

M. Hill : Je ne suis pas certain que l'étiquetage sur le pays d'origine puisse produire les résultats que vous escomptez. Je ne suis pas d'accord que ce soit la bonne solution. Je pense toutefois que les épicerie locales peuvent faire une différence. Quand les règles sur l'ESB sont entrées en vigueur et que plus rien ne traversait la frontière, par exemple, dans notre province, l'Overwaitea Food Group a fait la promotion du bœuf de la Colombie-Britannique, mais malheureusement, le bœuf de la Colombie-Britannique est mélangé au bœuf albertain parce que nous n'avons plus d'abattoirs en Colombie-Britannique.

Les États-Unis ne veulent pas de l'étiquetage sur le pays d'origine non plus parce qu'ils ne veulent pas dépenser en ce sens. De plus, si l'on peut acheter des bovins d'engraissement du Canada et les emmener aux États-Unis pour les engraisser, d'où viennent-ils en bout de ligne? Sont-ils canadiens ou américains? Ces bovins sont nés ici, mais grandissent là-bas. Si nous choisissons cette option, ce sont les producteurs primaires qui devront en absorber les coûts.

Senator Mercer: The cost never goes to the consumer. It goes to the producer. That is the problem.

Mr. Hill: Absolutely. The way agriculture and some of these things work, you start off with a very wide base and as you go up the production line it narrows and narrows. In the beef business it narrows right down to about two or three major packing plants that are controlled by the U.S. Then it diversifies back out again to the general population. They used to take a different margin, a different mark-up structure on how they promoted beef. Now they expect the breeder associations, the feeder associations, and the farmers through the beef information council and the other programs we have to supply, research, and do everything else to promote your product, when in essence the packing plant, the last guy handling your product, should be the one promoting it.

Senator Mercer: My last question is on your recommendation, Ms. Hill, that a one-time payment be made to each farm family equal to their losses as stated on the assessment by the Canada Revenue Agency. I am not quite clear on what that means, and I would also want to do some research on how much that would cost. I am not speaking against it. I am just trying to understand more what you mean.

Ms. Hill: I went back to that year and used that timing because that was the point at which Brian had to go find work to start paying off some of our bills because we were going under and we were due to lose the last part of what we had left of our farm. In those years we had a \$97,000 loss carried forward on our income tax return. That goes to show the depth of the personal debt that we were carrying through the banks, through machinery loans, through the losses in the cattle business that we were in. That was the catalyst. If you looked through those years, 1996 maybe to 1998, at the losses that all the farmers were carrying across Canada, how big would that be? We are still paying on loans. We will not be finished paying on our loans until we sell the farm and pay them off. I try to get creative and say what would really help the farmers, and I look especially at us. We are old. We are worn out. We are 60 years old. We are tired of the hard work and the hours that we have put in with no payback. So if you are looking to help farmers first, maybe this is one point to start at. Look at where farmers were.

Senator Peterson: Thank you both for your presentation. It certainly enlightens us. Something that really troubles me, and I am sure others too, is that the automobile, the aerospace and the agriculture industries are about the same dollar value, but to support the auto or aerospace industries, we call it an industrial strategy, but to support agriculture, we call it handouts and welfare.

The tragedy in all this is that we are going to wake up someday, and that day could be coming pretty soon, when we are a nation that cannot feed itself and that relies totally on foreigners. That is

Le sénateur Mercer : Le coût ne revient jamais au consommateur. Il revient au producteur. C'est là le problème.

M. Hill : Absolument. En agriculture, on part d'une base très large et au fur et à mesure qu'on remonte la chaîne de production, la structure est de plus en plus étroite. Dans l'industrie du bœuf, on n'a qu'environ deux ou trois grands abattoirs dirigés par les États-Unis en bout de ligne. Puis le système se diversifie de nouveau jusqu'à la population générale. Avant, on utilisait une marge différente, une structure de majoration des prix différente pour faire la promotion du bœuf. Aujourd'hui, on s'attend à ce que les associations d'éleveurs, les associations d'éleveurs et les agriculteurs, par le conseil d'information sur le bœuf et d'autres programmes, fournissent l'information, fassent les recherches et tout le reste pour faire la promotion de leurs produits, alors qu'en gros, c'est l'usine de transformation, le dernier intervenant à manipuler le produit, qui devrait en faire la promotion.

Le sénateur Mercer : Ma dernière question porte sur votre recommandation, madame Hill, qu'on verse à chaque famille d'agriculteurs un paiement ponctuel équivalant à ses pertes selon l'évaluation de l'Agence du revenu du Canada. Je ne comprends pas très bien ce que cela signifie et j'aimerais faire quelques recherches pour en évaluer les coûts. Je ne me prononce pas contre. Je n'essaie que de comprendre mieux ce que vous voulez dire.

Mme Hill : Je suis retournée à cette année-là et je l'ai choisie parce que c'est là où Brian a dû se trouver du travail ailleurs pour payer certaines de nos factures, parce que nous devenions déficitaires et que nous allions perdre la dernière partie de ce qui restait de notre ferme. Ces années-là, nous avons eu une perte de 97 000 \$ reportée sur notre déclaration de revenus. Cela montre l'ampleur de la dette personnelle que nous accumulions à la banque, sous la forme de prêts pour de la machinerie et de pertes dans l'industrie bovine, où nous travaillions. Cela a été le catalyseur. Si l'on regarde ces années-là, de 1996 à 1998, environ, quelle a été l'ampleur des pertes réalisées par tous les agriculteurs au Canada? Nous sommes encore en train de rembourser nos prêts. Nous n'aurons pas fini de les rembourser tant que nous n'aurons pas vendu la ferme pour cela. J'essaie de faire preuve de créativité et de vous dire ce qui aiderait vraiment les agriculteurs, en prenant particulièrement notre exemple. Nous sommes vieux. Nous sommes épuisés. Nous avons 60 ans. Nous sommes fatigués de ce travail difficile et de toutes ces heures que nous devons investir sans en retirer quoi que ce soit. Donc, si vous voulez aider les agriculteurs en premier, ce serait peut-être un bon point de départ. Regardez où en étaient les agriculteurs.

Le sénateur Peterson : Merci à vous deux pour vos exposés; ils éclairent notre lanterne. Ce qui me choque vraiment, tout comme d'autres, j'en suis sûr, c'est que les secteurs de l'automobile et de l'aéronautique ont à peu près la même valeur que celui de l'agriculture, mais quand il est question de soutenir l'un ou l'autre, on parle de stratégie industrielle, alors que pour l'agriculture, on parle de charité et d'assistance sociale.

La tragédie dans tout cela, c'est qu'un jour, pas si lointain, les Canadiens se rendront compte qu'ils ne sont plus autosuffisants et dépendent complètement de l'étranger pour se nourrir. C'est une

a scary thought and it should scare all of us. This committee's challenge is to make that point emphatically. The time for action is now, not next year or the year after, or we will face this dilemma.

You talked about selling your cows at a \$1.30 a pound. I would presume that that price is set by the packing companies.

Mr. Hill: No. For your \$1.30, I am talking about a 600-pound calf for instance going through the auction market either in Alberta or over here. I sold cattle in 1980 for \$1.35 and \$1.40 a pound and shipped them all the way to Ontario to a feed lot operator back there when the rate was still in effect. They made money on them back there. That was 30 years ago. Where have we come forward? We have actually gone backwards. When I worked for Canada Packers back in the 1970s when the market went to hell, we bought cows for 10 cents and 12 cents a pound. Two and three years ago there were cows selling for 10 cents and 12 cents a pound because you could not ship them anywhere because of BSE and the policy about cattle over 30 months of age.

Senator Gustafson: One guy got a cheque for \$7.

Mr. Hill: Yes. I am not telling you anything that you have not already heard, but it is devastating when the price of everything else in world has gone up and the price of what you are doing has not or has gone backwards. I started off working for \$1.25 an hour. Now there are people working for \$30 an hour, but in the agriculture business we are still working for \$1.25 an hour. Actually, I think it has gone down.

Senator Peterson: We will put the spotlight on it and we will try to do that. Thank you.

Senator Mahovlich: Ms. Hill, you gave a great presentation. You mentioned electronic voices. We have to be very careful of this. They did it to me in the airport the other day. They said here, phone this number to reschedule your flight and phone this number to book your hotel. I pick up the phone all I get is a voice saying call back in an hour. You know, too busy, call back in two hours. I did not have a hotel. I could not book my flight. It was a scary situation. I had to get up at four in the morning to run over to the airport to try to book myself another flight. This is a bureaucratic thing that we have to keep our eye on.

The Chairman: Thank you both very much for coming.

Mr. Hill: Thank you for allowing us to put forward our views.

The Chairman: That is why we are here. The main thing we are trying to do all across the country is to hear it straight, and you were straight. Everyone here today was straight and we thank you for it.

Ms. Hill: In one of your reports, you were talking quite a lot about the CAIS Program and how maybe that should be extended to oilseed and different grain growers. Brian knows more about it than I do, but we do not believe that that is a good vehicle to get money out to farmers, and anything

perspective redoutable qui devrait tous nous effrayer. Le devoir de notre comité est de tirer la sonnette d'alarme. C'est maintenant qu'il faut agir, pas l'année prochaine ni celle d'après, ou nous ferons face à un dilemme.

Vous avez dit vendre vos vaches à 1,30 \$ la livre. Je présume que ce prix est fixé par les entreprises de conditionnement.

M. Hill : Non. Pour ce prix, je parle d'un veau d'environ 600 livres, par exemple, vendu au marché en vif, en Alberta ou ici. En 1980, j'ai vendu du bétail au prix de 1,35 \$ à 1,40 \$ la livre, et j'ai envoyé le tout à un engraisseur ontarien — alors que ce taux était encore en vigueur —, qui, à son tour, a réalisé des profits. C'était il y a 30 ans. Où en sommes-nous aujourd'hui? Nous avons reculé. Lorsque je travaillais, dans les années 1970, pour Canada Packers Inc., alors que le marché s'écroulait, nous achetions des vaches pour 10 cents ou 12 cents la livre. Il y a deux ou trois ans, elles se vendaient au même prix, car on ne pouvait les envoyer nulle part à cause de l'ESB et de la politique relative aux bovins de plus de 30 mois.

Le sénateur Gustafson : Un éleveur a reçu un chèque de 7 \$.

M. Hill : Oui. Je ne vous apprends rien de neuf, mais c'est désastreux lorsque tous les prix augmentent dans le monde, sauf ceux de vos produits, qui stagnent ou diminuent. Quand j'ai commencé, je gagnais 1,25 \$ de l'heure. Maintenant, des gens sont payés 30 \$ de l'heure, mais dans le secteur agricole, on travaille encore pour un taux horaire de 1,25 \$. Et même pour moins que ça.

Le sénateur Peterson : Nous allons mettre l'accent là-dessus et tâcher de trouver une solution. Merci.

Le sénateur Mahovlich : Madame Hill, votre exposé était excellent. Vous avez évoqué les messages vocaux électroniques. Nous devons vraiment nous en méfier. On m'a fait le coup à l'aéroport, l'autre jour : on m'a dit de téléphoner à un numéro pour modifier l'horaire de mon vol, et à un autre pour réserver une chambre d'hôtel. Mais tout ce que j'ai obtenu au bout du fil, c'est une voix me demandant de rappeler une heure plus tard. Vous savez, ce type de message préenregistré qui vous dit que les lignes sont occupées, et qu'il faut rappeler dans deux heures. Je n'ai pas trouvé d'hôtel, et je ne pouvais réserver de place sur un autre vol. C'était compliqué. J'ai dû me lever à 4 heures du matin afin de me ruer vers l'aéroport pour trouver moi-même un autre billet. C'est un piège bureaucratique que nous devrions avoir à l'œil.

La présidente : Merci à vous deux d'être venus.

M. Hill : Merci de nous avoir accordé cette occasion de faire valoir notre point de vue.

La présidente : C'est pour cela que nous sommes ici. Le principal objectif de nos déplacements partout au pays, c'est d'entendre la vérité, et vous avez parlé avec franchise. Tout le monde ici l'a fait aujourd'hui, et nous vous en remercions.

Mme Hill : Dans l'un de vos rapports, vous avez beaucoup parlé du Programme de stabilisation du revenu agricole et des moyens de l'étendre aux producteurs d'oléagineux et de céréales diverses. Brian en sait davantage que moi là-dessus, mais selon nous, ce n'est pas un bon moyen de verser de l'argent aux

that I have heard about this through our community is that people are having a terrible time getting any money and if they do get some money, now there is a claw back. I tend to feel that those programs have to be reworked, because this one is not working very well.

The Chairman: I think, Senator Gustafson, that that one goes back a bit.

Senator Gustafson: They have revamped that program two or three times and it should have crashed.

The Chairman: We are still looking at it.

Mr. Hill: Can we not come up with a simple program, with yes or no, rather than 35 pages? The accountants did not even know how to interpret CAIS in most cases. Some of the secretaries in our feeder associations have had to spend months and months trying to figure out how to interpret the program and how it would work for your farm in order to get something. If programs are to be of benefit, they have to be simple, otherwise you spend more time being an accountant than you do looking after your business.

The Chairman: On that note, thank you very much, and all our best.

The committee adjourned.

PRINCE GEORGE, BRITISH COLUMBIA, Monday,
March 5, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 1:31 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good afternoon, ladies and gentlemen. We are pleased to have with us this afternoon Ms. Dowswell and Mr. Patterson.

Please proceed, Ms. Dowswell.

Denise Dowswell, Little Valley Farms, as an individual: Does Canada want us here? That is the question that is being asked on our farm right now. We are a third-generation farm started by my grandfather. He worked on the place till he was 72. He worked up to the day he died; he retired the way he wanted to. Both he and my grandmother are buried on the place.

My dad has carried on the farm. He is 60 this year. We built the place up to 4,280 acres. We have fed up to 5,000 cattle. We are currently down to about 2,500 head. Our place has been built from working from morning to dusk. We start the day at 6:30. My dad and I meet before the guys come in at eight o'clock, and we work till dark. The children are all involved. There are seven grandchildren on the place, ranging from seven down to two, and right down to the three year olds ride.

agriculteurs. Tout ce que nous avons entendu à ce sujet dans notre communauté, c'est que les agriculteurs ont un mal terrible à obtenir de l'argent, et s'ils en reçoivent, une disposition fait maintenant en sorte de le leur reprendre. J'ai tendance à penser qu'il faudrait retravailler ces programmes, car celui-ci ne fonctionne pas très bien.

La présidente : Je pense, sénateur Gustafson, que ce problème ne date pas d'hier.

Le sénateur Gustafson : On a remanié ce programme deux ou trois fois, mais on aurait mieux fait de le mettre au rebut.

La présidente : Nous l'étudions encore.

M. Hill : Ne serait-il pas possible de créer un programme simple et concis, qui ne s'étale pas sur 35 pages? Dans la plupart des cas, les comptables ne savaient même pas comment interpréter les dispositions du PCSRA. Des secrétaires de nos engraisseurs ont dû passer de nombreux mois à tenter de déchiffrer le programme et de comprendre ce qu'il fallait faire pour obtenir du financement. Pour être avantageux, il faut que les programmes soient simples; sinon, on passera plus de temps à jouer au comptable qu'à s'occuper de son entreprise.

La présidente : Sur ce, merci beaucoup, et nous vous souhaitons la meilleure des chances.

La séance est levée.

PRINCE GEORGE, COLOMBIE-BRITANNIQUE, le lundi
5 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 13 h 31 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour, mesdames et messieurs. Nous sommes heureux d'accueillir parmi nous cet après-midi Mme Dowswell et M. Patterson.

Vous pouvez commencer, madame Dowswell.

Denise Dowswell, Little Valley Farms, à titre personnel : Le Canada veut-il de nous? C'est la question que nous nous posons dans notre ferme à l'heure actuelle. Nous sommes agriculteurs depuis trois générations à la ferme, ça a commencé avec mon grand-père. Il a travaillé jusqu'à l'âge de 72 ans. Il a travaillé jusqu'au jour de sa mort; il a pris sa retraite comme il le souhaitait. Ma grand-mère et lui sont tous deux enterrés sur le domaine.

Mon père a pris la relève. Il aura 60 ans cette année. La propriété compte 4 280 acres. Nous avons élevé jusqu'à 5 000 bovins. Nous en avons actuellement 2 500. Notre ferme est le fruit de labeur du matin au soir. Nous commençons la journée à 6 h 30. Mon père et moi nous rencontrons avant l'arrivée des employés à 8 heures et nous travaillons jusqu'à la tombée de la nuit. Les enfants font leur part. Sept petits-enfants âgés entre deux et sept ans vivent à la ferme, et même ceux de trois ans sont de la partie.

We take pride in what we produce. If we will not eat it, we do not sell it. It will not leave the place. That philosophy was passed on from my grandfather. We are spending a lot of the equity built by my grandfather and father. They put a lot of sweat equity into the place. My sisters are both accountants. The reality of it is that we are paying to farm. There is no way around that. We are burning up the equity that my dad and grandfather have put into the place.

What are our challenges? Freight is a huge challenge for us. Our products need to be freighted in. We had a drought this year. We have to bring all our feed in — at \$50 a tonne. Our animals all need to be freighted out. The cost of that is \$50 per animal, going out. What does this mean to us? These animals are now costing us an extra \$100 a year. They are not paying to be there; we are paying to have them there.

Labour is a huge problem for us also. At one time, we were able to get experienced people who came from smaller farms. For example, they knew how to drive a tractor. What do we have now? We get kids who have never driven a vehicle, who do not have driver's licence. We put training into these people. We require them to work six days a week. We have two excellent hired men, and we pay them under the poverty line. It is shameful.

I will now talk about farm programs. Are we getting huge handouts? No. We are spending a tremendous amount of time dealing with farm programs. As I said, my sisters are accountants and they help us. In terms of CAIS, we are back in 2004. We received some money for 2004, but we were then informed that we owed them money. We went back to CAIS, went over the figures again, and six months later discovered that they in fact owed us some money — so we have settled 2004. Unfortunately, we are trying to pay the bills in 2007.

We are one of the blessed families in the farming community, because we are still interested in farming. When I look around at my community and see people my dad's age who have worked their entire life — what do they have? They have a "for sale" sign at the end of the driveway. Young people cannot get into this. I would love to farm, but I teach two days a week because I have to. I have three children that I have to feed and educate.

The majority of people in this room get a pay cheque every two weeks. It is frustrating, because the only thing farmers in Canada need is the assurance that when they put in a year's worth of work they will actually get something out of it.

I will give you an idea of what my day looks like. On the days I teach, I get up at five o'clock and farm before I go to school. I also farm at four o'clock. When do I age verify the calves? The

Nous sommes fiers de ce que nous produisons. Les produits que nous ne mangerions pas, nous ne les vendons pas. Ils ne quitteront pas la ferme. Cette philosophie nous a été transmise par mon grand-père et mon père. Nous dépensons beaucoup des capitaux que mon grand-père et mon père ont gagnés à la sueur de leur front. Mes deux sœurs sont comptables. La réalité est que nous payons pour cultiver nos terres. Il n'y a pas moyen de faire autrement. Nous sommes en train de dissiper les capitaux que mon père et mon grand-père ont investis dans la propriété.

Quels sont les défis auxquels nous sommes confrontés? Le transport des marchandises est un défi de taille pour nous. Nos produits doivent nous être acheminés. Nous avons connu une sécheresse cette année. Nous devons faire livrer tout le fourrage — à 50 \$ la tonne. Tous nos animaux doivent être transportés. Les frais de transport sont de 50 \$ par animal. Qu'est-ce que cela signifie pour nous? Ces animaux nous coûtent maintenant 100 \$ supplémentaires par année. Ils ne paient pas pour être là; nous payons pour qu'ils soient là.

La main-d'œuvre représente un énorme problème pour nous également. À une certaine époque, nous pouvions trouver des gens qualifiés qui venaient de plus petites fermes. Par exemple, ils savaient conduire un tracteur. Qui embauchons-nous maintenant? Des jeunes qui n'ont jamais conduit un véhicule et qui n'ont pas de permis de conduire. Nous les formons. Nous leur demandons de travailler six jours par semaine. Nous avons engagé deux excellents travailleurs et avec le salaire que nous leur payons, ils vivent sous le seuil de la pauvreté. C'est honteux.

Je vais maintenant parler des programmes agricoles. Recevons-nous d'importantes subventions? Non. Nous consacrons énormément de temps aux programmes agricoles. Comme je l'ai dit, mes sœurs sont comptables et elles nous aident. Pour ce qui est du PCSRA, nous sommes encore en 2004. Nous avons reçu des fonds en 2004, mais on nous a par la suite informés que nous devions de l'argent. Nous sommes retournés au PCSRA, avons vérifié les chiffres à nouveau et, six mois plus tard, avons découvert que ce sont eux en fait qui nous devaient de l'argent — nous avons réglé nos affaires pour 2004. Malheureusement, nous avons du mal à payer les factures en 2007.

Nous sommes l'une des familles privilégiées dans la collectivité agricole, car nous portons encore un intérêt à l'agriculture. Quand je regarde dans ma collectivité, je vois des gens de l'âge de mon père qui ont travaillé toute leur vie — et qu'est-ce qu'ils ont? Ils ont installé une pancarte « à vendre » au bout de leur entrée. Les jeunes ne peuvent se lancer dans cette industrie. J'adorerais me consacrer à l'agriculture mais je dois enseigner deux jours par semaine parce que j'y suis contrainte. J'ai trois enfants à nourrir et à envoyer à l'école.

La majorité des gens dans cette salle reçoivent un chèque de paie toutes les deux semaines. C'est frustrant, car les agriculteurs au Canada ont seulement besoin d'une garantie qu'ils retireront effectivement quelque chose après une année de travail.

Je vais vous donner un aperçu de ce à quoi mes journées ressemblent. Les jours où j'enseigne, je me lève à cinq heures et exécute des tâches à la ferme avant de me rendre à l'école. Je

calves are age verified before five in the morning or after my children go to bed. Farmers are not asking for free handouts; they are asking to be able to make a living.

When BSE hit, we had in excess of 500 head of steer across the line in the United States. They went down there in March, they were on full feed, they were killed after the border closed on May 20, and those cattle were sold as American beef. Those cattle were sold in August. We made as much profit on the steers that were in the U.S. as we did for the full animal in Canada. I am talking about the exact same beef; some of them would have had the same bloodlines. Those cattle were sold as American beef, because that was before BSE, and here in Canada we were getting robbed.

In 1972, a freeze was put on our land. At that time, they said that the cost of production was \$1.42 and the government guaranteed \$1.42 for the production of calves. This morning, for a calf of the same weight, the farmer would get paid \$1.10 to \$1.24. In 1972, it cost \$1.42 to produce a calf; today, the input costs have gone up and the farmer gets less.

Now, what are some of the programs that are in place? There is the CAIS program and the CASS program — that is, the Canadian Agricultural Skills Service. I wanted to participate in CASS, but because my husband has an income off the farm I am not eligible to do that. That is a barrier to a young person trying to get into agriculture. If a farmer works on the side, he is or is penalized — there is no assistance if a farmer has a side income. At the same time, a farmer cannot survive financially in agriculture. How can you expect young people to get involved in agriculture — which has let my dad's generation down? These people are 60 years old. They have dedicated their lives to their farms — and they cannot sell them. They are trapped in their farms, and it is not because young people do not want to get into it. It is because young people cannot afford to get into agriculture, with time or equity.

The Chairman: We will now hear from Mr. Patterson, following which we will go to questions.

Dwaine Patterson, Communications, Energy & Paperworkers Union, Local 603, as an individual: First off, thank you for allowing me the opportunity to speak to this committee. I have been a resident of Prince George now for 40 years. I have worked at Canfor's Northwood Pulp Mill for the last 35 years. It is my privilege to appear here on behalf of the Communications, Energy & Paperworkers, Local 603, which holds jurisdiction at Canfor's Northwood Pulp Mill.

One of the greatest privileges of working in the newest of all the pulp mills in Canada is that I have read about two recessions in Canada, and to this point I have not participated in any of them.

reprends également mon travail à la ferme à quatre heures. À quel moment je vérifie l'âge des veaux? L'âge des veaux est vérifié avant cinq heures du matin ou quand mes enfants sont au lit. Les agriculteurs ne demandent pas la charité; ils veulent pouvoir gagner leur vie.

Lorsque l'ESB a frappé, nous avons un surplus de 500 bouvillons de l'autre côté de la frontière, aux États-Unis. Ils avaient été expédiés en mars, recevaient une alimentation complète, ont été abattus après la fermeture de la frontière le 20 mai et ont été vendus en tant que bœuf américain. Nous les avons vendus en août. Nous avons réalisé autant de profits avec les bouvillons qui étaient aux États-Unis qu'avec les bêtes adultes au Canada. Je parle exactement du même bœuf; certaines de ces bêtes étaient forcément de la même lignée. Ces bovins étaient vendus en tant que bœuf américain, car c'était avant l'ESB et, ici au Canada, on se faisait voler.

En 1972, notre ferme a été soumise à un blocage. À l'époque, ils disaient que le coût de production était de 1,42 \$ et que le gouvernement garantissait ce montant pour l'élevage des veaux. À l'heure actuelle, pour un veau de même poids, l'agriculteur obtiendra entre 1,10 \$ et 1,24 \$. En 1972, il en coûtait 1,42 \$ pour élever un veau; de nos jours, le coût des intrants a augmenté et l'agriculteur reçoit moins.

Quels sont quelques-uns des programmes en place actuellement? Il y a le PCSRA et le programme des SCDCA — les Services canadiens de développement des compétences en agriculture. Je voulais m'inscrire au programme des SCDCA, mais parce que mon époux touche un revenu en dehors de l'exploitation agricole, je n'y suis pas admissible. C'est une barrière pour un jeune qui tente de se lancer dans l'agriculture. Si un agriculteur occupe des emplois occasionnels, il est pénalisé — aucune aide n'est fournie à un agriculteur qui touche un revenu supplémentaire. Un agriculteur ne peut toutefois pas survivre financièrement. Comment voulez-vous que des jeunes se mettent à l'agriculture? — c'est ce qui déçoit la génération de mon père. Ces gens ont 60 ans. Ils ont consacré leur vie à leur ferme — et ils ne peuvent pas la vendre. Ils en sont prisonniers, et ce n'est pas parce que les jeunes ne veulent pas prendre la relève. C'est que les jeunes ne peuvent choisir l'agriculture comme gagne-pain, car ils n'ont ni le temps ni le capital.

La présidente : Nous allons maintenant entendre le témoignage de M. Patterson, après quoi nous passerons aux questions.

Dwaine Patterson, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier, section locale 603, à titre personnel : D'abord, je vous remercie de me donner l'occasion de témoigner devant le comité. Je réside à Prince George depuis maintenant 40 ans. Il y a 35 ans que je travaille à l'usine de pâte à papier Northwood de Canfor. J'ai le privilège de témoigner devant vous au nom de la section locale 603 du Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier, qui représente les travailleurs de l'usine de pâte à papier Northwood de Canfor.

L'un des grands privilèges de travailler dans la plus jeune de toutes les usines de pâte à papier au Canada est que, bien que j'aie lu sur deux récessions qui ont sévi au Canada, je n'ai pas été

It is a privilege to have work. As has been pointed out here today, it is a privilege to have work that gives you an income every two weeks.

Your committee obviously understand that forestry is the backbone of this community, and a good portion of backbone of this province. Honourable senators are probably aware of the spruce beetles and the pine beetles, so I will not labour on those issues. The high value of the Canadian dollar and how it reflects itself in our economy in this territory is also something you probably know more about than I do, so I will skip over that.

How forestry goes in B.C. pretty much dictates how B.C. goes. I am looking ahead to where there will be real problems if the collective intellect in government does not recognize that we are on the cusp of a crisis in the forestry industry. We are the newest pulp mill in Canada. As such, we produce one of the highest quality products in the world, and we produce it at an extremely great rate of economy. We produce one tonne of pulp for every .4 man days that we work. Our competition produces the same amount of pulp with four man days. We are 10 times better than the people we compete with, so we are in a privileged position here in the north.

The quality of the fibre we deal with cannot be duplicated in places like South America. They can make you a newspaper; we can make you a piece of paper that you can put away for 50 years and still read it. We are not competing with them in those types of forest ventures. However, what we are competing with is the investment climate that exists in our world today, where people want immediate and gross returns on their investments. We in the forest industry need to maintain a progressive approach to managing our mills, so that the ongoing structure of finance is somehow matched with the other returns that can be found in our society.

Forest industry employment relies on the intelligent management of our resources, and that is where I look to the people who are elected for assistance. We need support systems that allow us to process the wood that we harvest here instead of shipping whole logs offshore and improving the economy for places like Japan and America and China. We need to have ventures that are brought forward in B.C. and in this area. The more people we can get involved in a secondary form of industry related to the forest sector, the more we will be able to support each other, both in agricultural and in forestry. The more people working and bringing in a monthly or bi-weekly pay cheque, the more people there will be to support our friends and neighbours in the agricultural section here.

The forest industry has suffered in the last few years across Canada, in Ontario and Quebec particularly. We have lost 10,000 jobs in the last couple years and that 10,000 jobs translates into one million tonnes of pulp no longer being produced by Canadian mills. That one million tonnes of pulp constitutes 16 per cent of the overall gross national product that was

touché par aucune. C'est un privilège d'avoir du travail. Comme il l'a été mentionné ici aujourd'hui, c'est un privilège d'avoir un travail qui vous assure un revenu toutes les deux semaines.

Votre comité comprend évidemment que la foresterie est le fer de lance de cette collectivité et constitue dans une large mesure l'épine dorsale de la province. Honorables sénateurs, vous êtes probablement au courant des problèmes de dendroctones de l'épinette et de dendroctones du pin, je ne m'y attarderai donc pas. Vous êtes probablement plus au fait que moi de la valeur élevée du dollar canadien et de ses retombées économiques, je vais donc passer à un autre sujet.

La santé du secteur forestier détermine pratiquement comment se porte la Colombie-Britannique. J'essaie d'entrevoir où seront les véritables problèmes si le groupe d'intellectuels du gouvernement ne reconnaît pas que nous sommes à la veille d'une crise dans l'industrie forestière. Nous sommes la plus jeune usine de pâte à papier au Canada. Par conséquent, nous produisons l'un des meilleurs produits au monde, et ce, à un excellent taux économique. Nous produisons une tonne de pâte pour chaque 0,4 jour-personne. Notre concurrent produit la même quantité en quatre jours-personnes. Nous sommes dix fois plus rentables que nos concurrents, nous jouissons donc d'une position privilégiée ici dans le Nord.

La qualité de la fibre que nous utilisons ne peut pas être reproduite dans des endroits comme l'Amérique du Sud. Ils peuvent vous fabriquer un papier journal, mais nous pouvons vous fabriquer un papier sur lequel vous pourrez lire même 50 ans après. Nous ne leur faisons pas concurrence dans ces types de projets forestiers. Cependant, nous rivalisons avec eux au chapitre du climat d'investissement dans le monde d'aujourd'hui, où les gens veulent obtenir un rendement immédiat et brut sur leurs investissements. Nous, qui oeuvrons dans l'industrie forestière, devons maintenir une approche progressiste à la gestion de nos usines pour que la structure financière actuelle cadre un tant soit peu avec les rendements que l'on trouve dans notre société.

L'emploi dans l'industrie forestière est fonction de la gestion intelligente de nos ressources, et c'est sur ce point que je sollicite l'aide des représentants élus. Il nous faut des systèmes de soutien qui nous permettraient de traiter le bois que nous abattons ici plutôt que d'expédier les rondins à l'étranger pour améliorer l'économie d'endroits comme le Japon, l'Amérique et la Chine. Nous devons proposer des initiatives dans ce secteur qui pourraient être menées en Colombie-Britannique. Plus nous ferons participer de gens dans une forme d'industrie secondaire liée au secteur forestier, plus nous pourrons nous soutenir mutuellement, l'agriculture et la foresterie. Plus il y a de gens qui travaillent et touchent un chèque de paie mensuel ou bimensuel, plus il y aura de gens pour venir en aide à nos amis et voisins oeuvrant dans le secteur de l'agriculture.

L'industrie forestière souffre depuis quelques années au Canada, surtout en Ontario et au Québec. Au cours des dernières années, 10 000 travailleurs ont perdu leur emploi, ce qui signifie qu'un million de tonnes de pâte ne sont plus produites par des usines canadiennes. Un million de tonnes de pâte correspondent à 16 p. 100 du produit national brut total

generated by pulp. That 16 per cent is in one year. We have dropped 16 per cent of our pulp production in one year. To my way of thinking, that requires a real close look at what is going on in our industry. If that is an indicator of where we are going, then it will not be long before another committee visits here to investigate why the forest sector is in the shape the agricultural sector of today is in. I would like to see some kind of formula to offset investment costs, so that we can encourage investors to come into this country.

A gentleman this morning spoke about research that is being done in Norway. We had investors from Norway here a few years ago looking at putting in a 5,000-tonne-a-day mill — equivalent to the three mills that exist here today — into Prince George. The costs of rebar and cement forbade them from coming into this area. The raw resources are here, the fibre is here, everything exists here — including transportation systems. Everything we need in order to encourage investors to come into this section is here.

I am hoping Senator Mercer will take this as uplifting — because I am certainly not here to cry the blues.

Our industry is not in rough shape, but we need to look at where we are at and realize that we have the potential to be in very bad shape very quickly if we do not continue to be progressive. If the forest industry fails in this region, it will not fail for lack of raw materials; it will fail because government, be it provincial or federal, failed to direct that raw material to our own people to use for the purposes of making an income. If it fails in this region, it will not be for the lack of quality labour; it will be because industry and government failed to support the cause of creating quality labourers. If it fails, it will not be because of lack of visionaries; it will be because we failed to see the problem in time to rectify it.

We need to look at what has gone on in Ontario and Quebec, at the failing of the mills there, and take some real imaginative thinking to the table with us when we decide what we are going to do with the forest industry in this area, because I am afraid. I want the forest industry to be here for my grandchildren. I have absolutely no fear that I am going to make it. I can stumble twice, and I will be retired before the forest industry gets the last bail of pulp dried out, but my grandchildren need a place to work and live.

The blue collar tax bracket is very high here, one of the highest in the world. In order to keep that resource and to keep it coming, we need assistance to maintain and create secondary industry. Maintain the existing industry and hopefully create some secondary industry in this area.

Thank you for the opportunity to speak to you. I hope we can reach a conclusion whereby through more dialogue with the investors, the labourers and government we can come to a conclusion that will assist this area to continue to move forward in the forest industry.

général par la pâte à papier. C'est 16 p. 100 en une année. Notre production de pâte à papier a baissé de ce pourcentage en un an. À mon sens, nous devrions examiner de près la situation dans notre industrie. Si cette baisse est une indication de notre avenir, alors un autre comité ne tardera pas à venir ici pour comprendre pourquoi le secteur forestier est dans le même guépier que le secteur agricole actuellement. J'aimerais que l'on trouve une solution pour résorber les frais d'investissement afin d'attirer des investisseurs au pays.

Ce matin, un monsieur a parlé des recherches qui sont menées actuellement en Norvège. Il y a quelques années, des investisseurs norvégiens voulaient construire une usine produisant 5 000 tonnes quotidiennement — l'équivalent de la production des trois usines qui existent à l'heure actuelle — à Prince George. Les coûts des barres d'armature et du béton les ont découragés à investir dans cette région. Nous avons les ressources naturelles, la fibre et tout ce qu'il faut — y compris les réseaux de transport. Nous disposons de tout ce qu'il faut pour attirer les investisseurs.

J'espère que le sénateur Mercer perçoit mon message comme un encouragement — car je ne suis certainement pas ici pour pleurnicher.

Notre industrie n'est pas dans une situation difficile, mais nous devons faire le point et réaliser qu'elle peut s'empirer très rapidement si notre approche cesse d'être progressiste. Si l'industrie forestière échoue dans cette région, ce ne sera pas à cause du manque de matières premières; ce sera à cause du gouvernement, provincial ou fédéral, qui n'aura pas réussi à faire en sorte que ces matières premières soient utilisées pour générer des revenus pour nos citoyens. Si elle échoue dans cette région, ce ne sera pas à cause d'une pénurie de main-d'œuvre de qualité; ce sera parce que l'industrie et le gouvernement n'auront pas réussi à appuyer les efforts visant à former des travailleurs de qualité. Si elle échoue, ce ne sera pas à cause du manque de visionnaires; ce sera parce que nous n'aurons pas réussi à voir le problème suffisamment à l'avance pour pouvoir le résoudre.

Nous devons étudier les raisons pour lesquelles des usines à pâte ont fermé leurs portes en Ontario et au Québec et avoir des idées vraiment novatrices pour décider des mesures à prendre concernant l'industrie forestière dans cette région. Je suis absolument certain d'y arriver. Je peux trébucher deux fois et je prendrai ma retraite avant que l'industrie forestière sèche la dernière balle de pâte, mais mes petits-enfants ont besoin d'un endroit pour travailler et vivre.

La tranche d'imposition pour les cols bleus est très élevée, l'une des plus élevées au monde. Pour arriver à garder cette ressource et continuer de pouvoir en disposer, nous avons besoin d'aide pour maintenir l'industrie en place et créer une industrie secondaire dans cette région.

Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer devant vous. J'espère que nous arriverons à une conclusion qui permettra aux investisseurs, aux travailleurs et au gouvernement de mieux dialoguer pour aboutir à une solution qui maintiendra l'industrie forestière dans cette région.

The Chairman: Thank you very much, Dwaine. We will start the questioning with Senator Peterson, followed by Senator Mercer.

Senator Peterson: Thank you, Madam Chairman, and thank you to both of you for your presentation.

Denise, I can almost feel the pain you are experiencing in making your presentation today — and you are not here looking for charity or for handouts. You are just looking for honest pay for the work you do, something that is certainly not unreasonable. We have come to a juncture where the current situation has to be corrected — because it would be my hope that you and your husband and eventually your children could carry on the operation that has been in your family for some time.

To have to pay to work is almost impossible to comprehend. The rest of country has to be able to understand that somehow — and this committee will make every effort from what we have heard to try to correct that, because it is just not right.

Senator Mercer: Denise and Dwaine, thank you both very much for being here. We all echo Senator Peterson's comments — we can feel that pain.

Dwaine, what you have done is try to raise the flag a little early, so that this committee has the situation in the forestry industry on its radar. We are very much interested in what is happening in the forestry industry; the industry varies significantly from coast to coast, and this is very big business here.

In my province of Nova Scotia, it is still big business. There are three major pulp mills in my province, but it is managed differently; it is much smaller. We cut off pretty small woodlots to supply those mills.

You made several references to investment costs. How do you see government helping to put a progressive approach to investment for the forest industry? How do we do make this better?

Mr. Patterson: I honestly do not know; I am not an economist. What I was looking at and what I was hoping was for some imagination to be applied here, where an investor could hope to have a reduction in costs or taxes, whatever was necessary, and then to have that metered over say a 15-year period. In other words, instead of being hit by the immediacy of having created a multimillion dollar pulp mill, being taxed on it immediately, have that mediated to a point where it would be more affordable and therefore the profit would be more balanced to the front end as well as to the later years.

If I understand correctly from the managers and staff I had communication with at the mill, after about a 10-year period, they experience a lot better return on the same product, simply because they have now written off all the costs associated with that. What I was hoping for was something along that line, where, instead of waiting for 10 years for them to experience that cost, they could lose some of that after 10 years but gain some at the front end to encourage investment.

La présidente : Merci beaucoup, Dwaine. Le sénateur Peterson sera le premier à poser des questions, il sera suivi par le sénateur Mercer.

Le sénateur Peterson : Merci, madame la présidente, et merci à vous deux pour vos déclarations.

Denise, je peux presque ressentir la douleur que vous avez manifestée durant votre déclaration aujourd'hui, et vous n'êtes ici pour demander ni la charité ni pour faire l'aumône. Vous ne demandez simplement que votre salaire corresponde au travail que vous faites, ce qui n'est certainement pas déraisonnable. Nous sommes arrivés à une conjoncture où la situation actuelle doit être corrigée, parce que j'espère que vous, votre famille et éventuellement vos enfants puissent continuer l'exploitation qui appartient à votre famille depuis quelque temps.

Être obligé de payer pour travailler est pratiquement impossible à comprendre. D'une façon ou d'une autre, il faudra que le reste du pays le comprenne et le comité s'engage à corriger cette situation parce qu'elle est tout simplement injuste.

Le sénateur Mercer : Denise et Dwaine, je vous remercie d'être venus. Nous éprouvons le même sentiment exprimé par le sénateur Peterson, nous pouvons ressentir votre douleur.

Dwaine, vous avez essayé de tirer un peu à l'avance la sonnette d'alarme pour que le comité comprenne bien la situation de l'industrie forestière. La situation de l'industrie forestière nous intéresse beaucoup; elle est très différente d'un bout à l'autre du pays et très importante dans cette région.

Dans ma province, en Nouvelle-Écosse, elle est encore très importante. Il y a trois usines de pâtes importantes, mais la gestion est différente; l'industrie est beaucoup moins importante. Les terres à bois que nous avons déboisées pour alimenter ces usines étaient très petites.

Vous avez mentionné plusieurs fois les coûts d'investissement. Selon vous, de quelle façon le gouvernement pourrait aider à établir une approche progressiste au niveau des investissements pour l'industrie forestière? Que devons-nous faire pour améliorer cette situation?

M. Patterson : Je ne sais vraiment pas, je ne suis pas économiste. J'espérais qu'il y aurait des idées novatrices dans ce domaine, par exemple un investisseur pourrait espérer une réduction au niveau des coûts ou des impôts, faire ce qui est nécessaire, puis étaler cela sur une période de 15 ans. Autrement dit, au lieu d'être imposé immédiatement pour avoir ouvert une usine à pâte de plusieurs millions de dollars, retarder les paiements jusqu'au moment où il est plus facile pour l'investisseur de le faire et ainsi, les bénéfices seraient plus équilibrés les premières années et aussi plus tard.

Si j'ai bien compris ce que m'ont dit les directeurs et le personnel à l'usine à pâte, au bout d'une période d'environ 10 ans, les bénéfices tirés du même produit étaient beaucoup plus élevés, simplement parce qu'ils avaient déduit tous les coûts qui y étaient associés. J'espérais une mesure dans ce sens où, au lieu d'attendre 10 ans pour avoir de tels bénéfices, ils pourraient faire des paiements après 10 ans, ce qui leur permettrait de faire des bénéfices au début et encourager l'investissement.

Senator Mercer: Now, there are four mills in Prince George?

Mr. Patterson: Technically, there are three; Northwood is comprised of two separate mills that are side by each in the same building.

Senator Mercer: You are at the newest mill?

Mr. Patterson: Yes.

Senator Mercer: So one would assume that the other three are not as efficient as yours. The efficiency is quite staggering.

Mr. Patterson: I am actually at two, sir. Northwood is comprised of two mills that are side by each. Basically, our A-line, which is our new line, is much more efficient than the old line. However, we can cross over pulp from one mill to the other and basically our pulp is exactly the same coming out the back end, so our quality is still the same.

Senator Mercer: Is there a need to offer an incentive for the mills that are not as efficient? Is there something we should be doing to make it easier for people to retool those older mills, to make them as efficient as the new one?

Mr. Patterson: This unfortunately is a problem that will have to be dealt. Foresight tells us that these 100-year-old mills are going to fold. The fortitude to say tough luck it is your turn is going to be in the hands of people who are going to have to answer to an elective for making that decision. I am not going to be that guy, so my job is easier.

Senator Mercer: Denise, including family, how many people work on your farm?

Ms. Dowswell: We have two hired men that help us, and then there are my three sisters. My dad was blessed with four daughters — and six granddaughters. He has only one grandson. Along with the two hired men and us, my dad works full-time. He works from six in the morning till dark.

Senator Mercer: Your sisters work off the farm as well?

Ms. Dowswell: They work off the farm, and they help on the farm also.

Senator Mercer: But your dad does not?

Ms. Dowswell: My dad works on the farm every day, yes. That is a big concern to us, because dad is not taking a wage but we could not hire someone to do what he does. How do we pay for dad to retire? When his dad retired, we were able to keep the farming operations going. That is a huge concern to us as well.

Senator Mercer: You say you are excluded from certain programs because your husband works off the farm, which changes your family income. The trouble with the taxation system is that it is designed to cover everybody. To tailor make the taxation system so that it accommodates your situation is a difficult thing for government to design. I am looking for a hint as

Le sénateur Mercer : Il y a aujourd'hui quatre usines à Prince George?

M. Patterson : Techniquement, il y en a trois; Northwood comprend deux usines distinctes situées l'une à côté de l'autre dans le même édifice.

Le sénateur Mercer : Vous êtes à l'usine la plus neuve?

M. Patterson : Oui.

Le sénateur Mercer : On pourrait supposer que les trois autres ne sont pas aussi efficaces que la vôtre. L'efficacité est incroyable.

M. Patterson : En fait, monsieur, je travaille dans deux usines. Northwood comprend deux usines situées l'une à côté de l'autre. Notre ligne A, la nouvelle ligne, est beaucoup plus efficace que l'ancienne. Cependant, en passant d'une usine à l'autre, on peut constater que le produit fini est pratiquement le même, la qualité est donc encore la même.

Le sénateur Mercer : Faudrait-il offrir un incitatif aux usines qui ne sont pas aussi efficaces? Devrions-nous faire quelque chose pour faciliter le rééquipement de ces vieilles usines afin de les rendre aussi efficaces que la nouvelle?

M. Patterson : Cela est malheureusement le problème qu'il faudra résoudre. La prévoyance nous dit que ces usines vieilles de 100 ans seront fermées. Les personnes qui vont décider de fermer ces usines devront répondre de leur action devant leurs électeurs. Je ne suis pas une de ces personnes, mon travail est donc plus facile.

Le sénateur Mercer : Denise, en comptant tous les membres de la famille, combien de personnes travaillent dans votre ferme?

Mme Dowswell : Il y a deux hommes engagés pour nous aider et mes trois sœurs. Mon père a eu la chance d'avoir quatre filles et six petites-filles. Il n'a qu'un seul petit-fils. Avec les deux engagés et nous, mon père travaille à plein temps. Il travaille de six heures du matin jusqu'au soir.

Le sénateur Mercer : Vos sœurs travaillent aussi à l'extérieur de la ferme?

Mme Dowswell : Elles travaillent à l'extérieur de la ferme mais aussi à la ferme.

Le sénateur Mercer : Mais pas votre père?

Mme Dowswell : Mon père travaille à la ferme tous les jours, oui. Cela nous inquiète beaucoup parce que mon père ne reçoit pas de salaire, mais nous ne pouvons pas engager quelqu'un pour faire son travail. Comment allons-nous payer la retraite de notre père? Quand son père a pris la retraite, nous avons pu continuer à exploiter la ferme. C'est aussi quelque chose qui nous préoccupe beaucoup.

Le sénateur Mercer : Vous avez dit que vous n'étiez pas éligibles à certains programmes parce que votre mari travaille à l'extérieur de la ferme, ce qui change votre revenu familial. Le problème du système fiscal, c'est qu'il est conçu pour être universel. Il est difficile pour le gouvernement de personnaliser le système fiscal à votre situation particulière. J'essaie de voir ce que

to what could the government do to address that. Could the government exclude your husband's income from the calculation? Would that be the answer?

Ms. Dowswell: Exactly. Excluding spouse's income — and for myself personally that would make the difference. In order to feed my children, I need to bring in only \$25,000 a year. However, I cannot buy cows or make sure that I have \$25,000 a year and guarantee that I will be able to feed my family. That is all I am asking. I am supplementing my family income, but with farming I cannot guarantee that I will be able to feed my kids at the end of the year.

Senator Mercer: This is small consolation for you, but you are not alone. We have heard the same story everywhere — perhaps not as passionately as you have put it, but we have heard the same story. The solutions are tougher.

Ms. Dowswell: What worries me is that when I go to these farm meetings many of the people are dad's age, and there are very few that are even interested in it. The few people that are left that have a passion — their hearts are getting taken out of it. That is what is happening. The people in dad's generation are 60 years old, and they want to be able to pass the farm on to the young people, but something needs to happen.

Senator Mahovlich: Denise, I have six grandsons. I was wondering if this summer they could work at your farm?

Ms. Dowswell: Sure.

Senator Mahovlich: I would be glad to send them there.

The Chairman: Take him up on it.

Senator Mahovlich: Your parents are 60 now. Do they plan to retire on the farm? Is their plan to stay on the farm until they are 80?

Ms. Dowswell: Yes, that is their plan.

Senator Mahovlich: Will your father work until he is 80 years old? Will that be his retirement age?

Ms. Dowswell: That is his retirement. That was my grandfather's retirement. When we saddle up, we move cattle. The other day, we had 11 horses saddled up.

Senator Mahovlich: Did your dad look after your granddad?

Ms. Dowswell: Well, my granddad passed away. My dad rides, and all of the grandchildren ride, and I ride with my sisters. We will look after each other. All we are asking is to feed our families.

Senator Mahovlich: The government should come up with a better policy, better rules for farmers, so they can have a life.

Ms. Dowswell: Many of the farmers want to retire on their places.

The Switzerland government has a transition program, to help the family retire on their own farms, just as their wishes are, but Canada does not have that. Canada is competing

pourrait faire le gouvernement pour résoudre cette situation. Est-ce que le gouvernement pourrait exclure des calculs le revenu de votre mari? Est-ce que cela serait la solution?

Mme Dowswell : Exactement. Exclure le revenu du conjoint — cette mesure ferait toute la différence pour moi. Pour nourrir mes enfants, je dois ramener 25 000 \$ seulement par année. Toutefois, je ne peux pas acheter des vaches ou garantir que j'aurai 25 000 \$ par année et que je pourrai nourrir ma famille. C'est tout ce que je demande. J'apporte un supplément à mon revenu familial, mais avec l'agriculture, je ne peux pas garantir que je pourrai nourrir mes enfants à la fin de l'année.

Le sénateur Mercer : Ceci sera une bien mince consolation pour vous, mais vous n'êtes pas seule. Nous avons entendu la même histoire partout — peut-être pas avec la même intensité que vous y avez mise, mais nous avons entendu la même histoire. Les solutions sont plus difficiles.

Mme Dowswell : Ce qui m'inquiète, c'est que bon nombre des gens qui assistent à ces réunions d'agriculteurs ont l'âge de mon père, et très peu même s'y intéressent. Les quelques personnes qui restent et qui ont une passion — leur cœur n'y est plus. C'est ce qui arrive. Les gens de la génération de mon père ont 60 ans et ils veulent pouvoir transmettre la ferme aux jeunes, mais quelque chose doit se produire.

Le sénateur Mahovlich : Denise, j'ai six petits-fils. Je me demandais s'ils pouvaient travailler dans votre ferme cet été?

Mme Dowswell : Bien sûr.

Le sénateur Mahovlich : Je serais heureux de les envoyer là-bas.

La présidente : Prenez-le au mot.

Le sénateur Mahovlich : Vos parents ont maintenant 60 ans. Ont-ils l'intention de prendre leur retraite à la ferme? Ont-ils l'intention de rester à la ferme jusqu'à l'âge de 80 ans?

Mme Dowswell : Oui, c'est ce qu'ils ont l'intention de faire.

Le sénateur Mahovlich : Votre père travaillera-t-il jusqu'à l'âge de 80 ans? Est-ce que ce sera l'âge de sa retraite?

Mme Dowswell : C'est sa retraite. C'était la retraite de mon grand-père. Lorsque nous montons en selle, nous déplaçons le bétail. L'autre jour, nous avions 11 chevaux de sellés.

Le sénateur Mahovlich : Votre père s'occupait-il de votre grand-père?

Mme Dowswell : Eh bien, mon grand-père est décédé. Mon père monte à cheval, et tous les petits-enfants montent à cheval, et je le fais avec mes sœurs. Nous allons nous occuper l'un de l'autre. Tout ce que nous demandons, c'est de nourrir nos familles.

Le sénateur Mahovlich : Le gouvernement devrait proposer une meilleure politique, de meilleures règles pour les agriculteurs, pour qu'ils puissent avoir une vie.

Mme Dowswell : Bon nombre d'agriculteurs veulent prendre leur retraite dans leur ferme.

Le gouvernement de la Suisse a un programme de transition qui aide les familles à prendre leur retraite dans leur propre ferme, comme elles le souhaitent, mais le Canada n'a pas de programme

against countries like the United States — which looks after its farmers. Switzerland looks after its farmers. The Europeans look after their farmers. What I have heard is that Canadians just are not hungry enough, that they do not know what it is like to starve.

Senator Mahovlich: There is no EU for farmers.

Ms. Dowswell: No.

Senator Mahovlich: It is not an easy situation.

In terms of the forestry industry, 30 years or 40 years ago in Montreal there was a furniture company by the name of Vilas. I still have a piece of Vilas furniture. I bought a nice Vilas kitchen set when I got married. It was made in Shawinigan, or in one of those Quebec towns; it was made of beautiful maple. Vilas was bought by Molson's, but in two years it was closed. It was a tax writeoff. They were making beautiful maple furniture. People were not encouraged to get into furniture making — which is a problem with our laws. It was a tax advantage to Molson's to have this writeoff.

In terms of a second industry here in Prince George, say a furniture company like that, is that what you are talking about?

Mr. Patterson: What I am hoping to see involves all of the garbage wood in the forest, wood the pine beetle and spruce beetle have killed. There is so much fibre going to waste out there; we must utilize it somehow. I am hoping it can be used for the new pellet stoves that are being touted as an alternative heat source. For example, if we could set up pelletizing units here in town — that would be a great resource.

One of the dimensions that would assist our community — and I am certainly not thinking of my own resource at this point. My boss will not agree probably with what I am about to say, but if people with a tree farm licence were forced to act responsibly towards all the fibre that is on their tree farm, we would gain probably 30 or 40 per cent value out of that tree farm. There will be an additional expense, which would have to be shared by the tree farm licence holder and the beneficiaries of bringing that fibre out of the bush. A little imagination would go a long way toward figuring out how that can be done, where we can all profit.

Senator Gustafson: Dwaine, you seem to indicate that there is some nervousness about the industry. When we were in the Maritimes, and again at Prince Albert, we were told of closures and trouble at older plants. I understand your concern that your plants stay stable.

You make 2-by-4s first, and then you use the pulp off of that; am I correct?

Mr. Patterson: The majority of it would be the residual from having made dimensional lumber. However, that will change in the near future, because the wood that is dry that is standing out

semblable. Il est en compétition avec des pays comme les États-Unis — qui s'occupent de leurs agriculteurs. La Suisse s'occupe de ses agriculteurs. Les Européens le font. D'après ce que j'ai entendu, les Canadiens ne sont pas assez affamés, ils ne savent pas ce que signifie crever de faim.

Le sénateur Mahovlich : Il n'y a rien de semblable pour les agriculteurs.

Mme Dowswell : Non.

Le sénateur Mahovlich : Ce n'est pas une situation facile.

Concernant l'industrie forestière, il y a 30 ou 40 ans, il existait à Montréal une entreprise de meubles qui s'appelait Vilas; je possède encore un de ses meubles. Quand je me suis marié, j'ai acheté un bel ensemble de cuisine Vilas. Il avait été fabriqué à Shawinigan ou dans une de ces petites villes du Québec; il était fait en bel érable. L'entreprise Vilas a été achetée par Molson's et a été fermée au bout de deux ans. Il y avait une déduction fiscale. L'entreprise fabriquait de beaux meubles en érable. On n'encourageait pas les gens à se lancer dans la fabrication de meubles — ce qui est un problème avec nos lois. Cette déduction fiscale était avantageuse pour Molson's.

Pour ce qui est d'avoir une industrie secondaire ici, à Prince George, avez-vous en tête une entreprise de meubles comme celle-là?

M. Patterson : Ce que je souhaite, c'est qu'on utilise tout le bois résiduel dans la forêt, les arbres qu'ont tués les dendroctones du pin et de l'épinette. Tellement de fibres sont gaspillées; nous devons les utiliser d'une façon quelconque. Je souhaite qu'on puisse les utiliser pour les nouveaux poêles à granulés que l'on vend comme appareils de chauffage de remplacement. Par exemple, si nous pouvions créer des usines de granulés ici même, ce serait une excellente ressource.

L'une des mesures qui pourraient aider notre collectivité — et je ne pense certainement pas à mes propres ressources ici. Mon patron ne sera probablement pas d'accord sur ce que je vais dire, mais si les gens qui ont une licence de propriété forestière de production étaient forcés d'agir de façon responsable envers toutes les fibres qui se trouvent sur leur propriété, on ferait probablement des gains de 30 à 40 p. 100 sur ces terres. Sortir cette fibre de la forêt occasionnerait des dépenses supplémentaires, que partageraient le détenteur de la licence et les bénéficiaires. Avec un peu d'imagination, on peut trouver une façon de faire qui sera profitable pour tous.

Le sénateur Gustafson : Dwaine, vous semblez dire que l'industrie suscite une certaine nervosité. Lorsque nous étions dans les Maritimes, et encore à Prince Albert, on nous a parlé de fermetures et des problèmes que connaissaient les vieilles usines. Je crois comprendre que vous vous préoccupez de la stabilité de vos usines.

Si j'ai bien compris, vous fabriquez d'abord des colombages, puis vous utilisez la pâte résiduelle?

M. Patterson : En gros, ce seraient les résidus du bois de construction de dimensions courantes. Toutefois, les choses vont changer dans un proche avenir, parce que le bois sec qui se trouve

there now in the forest will only be acceptable for dimensional wood for about three to five years, depending on how much bark has been taken off by the bugs and how much it has been infected. If the wood is standing, it will remain quality wood for pulp purposes for 25 years. If it is down on the ground, it will not be any good for pulp purposes. However, if it is in a standing dry mode, it will be good for dimensional wood for three to five years, after which it will be too dry and brittle to be cut into 2-by-4s. Logistically, we would be looking at chipping that wood down whole and putting into the pulp process.

There is another dimension that I will just mention. The blue dye in these bugs kill trees. Everyone thinks it looks nice, but it is a fungus. We are only now starting to investigate the potential of the harm to individuals. These trees are being brought into the mill, where the wood is being chipped; the fungus is going into the air and people are breathing that stuff. Ten or 15 years from now, we may be sitting here discussing the blue lung of the forest industry, similar to the brown lung or black lung in the coal industry. However, for now, we have to proceed with the knowledge we have, which is that we need to get this stuff out of the bush.

Senator Gustafson: Denise, you gave us a very good picture of what is happening in agriculture. It is so serious. More and more farmers are losing heart. There is an emotional attachment to a farm — I know it. My grandfather farmed. My father farmed. I farmed. My boys are farming and my grandchildren run tractors. It is not just a matter of dollars and cents. It is far beyond that. It is hard to explain it. The people I served in Assiniboine riding for 14 years were rural people. I really believe they are the salt of the earth. You have displayed that here today, and you have certainly given this committee a lot to think about, along with the other couple that appeared here. Certainly, we will not forget this quickly. The challenge is to communicate it to the powers that be. Thank you both for appearing.

Ms. Dowswell: Thanks for having us.

Senator Mercer: I want to put a quick question to Denise — one that we did not cover earlier when we were talking about the beef industry.

I understand there is no slaughter facility in British Columbia. You have to ship your cattle to Alberta — which goes back to the extra cost of freight. Has there been any discussion of establishing a slaughterhouse in British Columbia to handle the beef here as opposed to shipping it across the mountains.

Ms. Dowswell: There has been, and different ones have been tried. We were involved. There was a small slaughterhouse in Terrace; we would ship eight to 10 steers to them a week. They got a contract with the ferries; they were putting the meat on the ferries. It was going well, until Tyson and Cargill, seeing a business opportunity, offered them free hamburger. They put

présentement dans la forêt pourra être utilisé pour la fabrication de bois de construction de dimensions courantes pendant environ trois à cinq ans seulement; tout dépend dans quelle mesure les insectes auront grugé l'écorce et auront infecté le bois. Si le bois est encore debout, il pourra servir à la fabrication de pâte pendant 25 ans. Ce ne sera pas le cas si les arbres sont tombés. Toutefois, si les arbres sont secs et debout, ils pourront servir à la fabrication de bois de construction de dimensions courantes pendant trois à cinq ans, après quoi ils seront trop secs et cassants pour former des colombages. D'un point de vue logistique, il faudrait réduire le bois en copeaux et le transformer en pâte.

Il y a un autre aspect que j'aimerais mentionner. La teinture bleue que laissent ces insectes tue les arbres. Tout le monde trouve que c'est joli, mais il s'agit d'un champignon. Nous commençons à peine d'étudier les risques possibles pour la santé humaine. Ces arbres sont acheminés à l'usine, où le bois est réduit en copeaux; le champignon se propage dans l'air et les gens respirent cette saleté. Dans 10 ou 15 ans, nous serons peut-être ici à discuter des maladies pulmonaires des travailleurs de l'industrie forestière, comme celles des mineurs. Toutefois, pour l'instant, nous devons agir avec les connaissances que nous avons, et nous devons sortir ce bois de la forêt.

Le sénateur Gustafson : Denise, vous nous avez donné un très bon aperçu de ce qui se passe en agriculture. La situation est très grave. De plus en plus d'agriculteurs perdent courage. Il y a un attachement sentimental à une ferme — je le sais. Mon grand-père, mon père et moi, nous étions tous des agriculteurs. Mes fils sont des agriculteurs et mes petits-enfants conduisent des tracteurs. Ce n'est pas seulement une question d'argent. C'est beaucoup plus que cela. C'est difficile à expliquer. Les gens que j'ai représentés dans la circonscription d'Assiniboine pendant 14 ans étaient des ruraux. Je crois vraiment qu'ils sont le sel de la terre. Vous l'avez démontré ici aujourd'hui, et vous nous avez amplement donné matière à réflexion, comme les autres témoins qui ont comparu ici. Nous ne l'oublierons pas de sitôt. Le défi est de communiquer cela aux autorités. Merci à vous deux de vos témoignages.

Mme Dowswell : Merci de nous avoir écoutés.

Le sénateur Mercer : J'aimerais poser une question rapide à Denise — un sujet que nous n'avons pas abordé auparavant lorsque nous avons parlé du secteur bovin.

Je crois comprendre qu'il n'y a aucun abattoir en Colombie-Britannique. Vous devez transporter votre bétail en Alberta — ce qui nous ramène à parler des coûts supplémentaires du transport. A-t-on envisagé d'établir un abattoir en Colombie-Britannique pour traiter le bœuf ici au lieu de l'envoyer de l'autre côté des montagnes?

Mme Dowswell : Il y a eu des pourparlers, et diverses tentatives ont été faites. Nous y avons pris part. Il y avait un petit abattoir à Terrace, où nous envoyions huit à dix bouvillons par semaine. Ils avaient un contrat avec les traversiers pour le transport de la viande. Les choses allaient bien jusqu'à ce que Tyson et Cargill, voyant là une occasion d'affaire, leur ont offert de la viande

them out of business. What Tyson could kill in a day, it takes all year for the small plants, and unless there is a market they squash these small plants.

Senator Mercer: So the big three are Cargill, Tyson and XL Foods, and they engage in predatory pricing.

Ms. Dowswell: They totally took that ferry market. They were basically giving them the meat just to get it back.

Senator Mercer: Is not the ferry market controlled by the Government of British Columbia?

Ms. Dowswell: Should be.

Senator Mercer: The ferries are owned by the Government of British Columbia.

Ms. Dowswell: Yes, they are. If it were regulated that, say, the hospital used our meat, or if there were a definite market there, yes, that would help us. What is happening to the smaller slaughter facilities is that they are being crushed.

Senator Mercer: Yes. We saw evidence when we were doing our hearings on the BSE crisis of some new facilities opening in Canada. I come from a province that has no slaughter facilities and no federally inspected facilities. We saw a cooperative for the Maritime provinces. Has there been any talk about cooperative, using the existing cooperative?

Ms. Dowswell: There has been, and there was even talk with the Save-On-Foods meat manager. However, the toughest part is staying competitive with Extra Foods and all of the other stores. Save-On-Foods say they cannot commit to this; if it is producer-owned, we will buy from you, because we have to make sure that people are coming to buy our meat, because if they can go to Extra Foods or somewhere else and buy it cheaper, they will.

Senator Mercer: One of the single biggest problems we have is that food is too damn cheap in this country.

Ms. Dowswell: Exactly.

Senator Mercer: However, it is also, as I told somebody earlier, difficult for governments to tell people that they are not paying enough for something they absolutely have to have, so the solutions are fairly complicated, and I do really appreciate both of your presentations today. As Senator Gustafson, said we will not be forgetting this for a long time.

Senator Gustafson: I just want one thing on the record, which is that these cattle we are talking about are probably the best cattle in the world. I have toured the Kansas feedlots. They have Canadian-penned cattle and Mexican-penned cattle, and these are the best cattle in the world, in this whole country. For whatever reason, the further south you go the poorer the cattle. I want it understood that we are talking about an industry here that is a prime industry worldwide, the best in the world.

gratuite. Ils les ont forcés à fermer leurs portes. Tyson peut abattre en une journée ce que les petits établissements peuvent abattre en un an et, à moins qu'il y ait un marché, il écrase ces petits abattoirs.

Le sénateur Mercer : Les trois grosses compagnies sont donc Cargill, Tyson et XL Foods et elles établissent des prix d'éviction.

Mme Dowswell : Elles ont mis la main sur ces traversiers. Elles leur donnaient la viande juste pour qu'ils la ramènent.

Le sénateur Mercer : Le secteur des traversiers n'est-il pas contrôlé par le gouvernement de la Colombie-Britannique?

Mme Dowswell : Ce devrait être le cas.

Le sénateur Mercer : Les traversiers sont la propriété du gouvernement de la Colombie-Britannique.

Mme Dowswell : Oui. Si on adoptait un règlement disant que l'hôpital doit utiliser notre viande, ou s'il y avait un marché défini ici, cela nous aiderait. Or, les petits abattoirs sont tout simplement écrasés.

Le sénateur Mercer : Oui. Lorsque nous avons tenu nos audiences sur la crise de l'ESB, nous avons vu que de nouvelles installations ouvraient au Canada. Je suis originaire d'une province où il n'y a aucun abattoir et aucun établissement inspecté par les autorités fédérales. Nous avons vu une coopérative dans les provinces des Maritimes. A-t-on envisagé de créer une coopérative, ou d'utiliser la coopérative existante?

Mme Dowswell : Il y a eu des discussions, et des entretiens ont même eu lieu avec le gérant des viandes de Save-On-Foods. Toutefois, le plus grand défi est de rester compétitif par rapport à Extra Foods et tous les autres magasins. Les gens de Save-On-Foods disent qu'ils ne peuvent prendre d'engagement; si l'établissement appartient aux producteurs, nous allons acheter vos produits, parce que nous devons nous assurer que les gens vont acheter notre viande, mais si la viande est moins chère chez Extra Foods ou ailleurs, c'est là qu'ils vont l'acheter.

Le sénateur Mercer : Un des grands problèmes que nous avons, c'est que la nourriture est beaucoup trop bon marché dans notre pays.

Mme Dowswell : Exactement.

Le sénateur Mercer : Toutefois, comme je l'ai dit à quelqu'un tout à l'heure, les gouvernements peuvent difficilement dire aux gens qu'ils ne paient pas assez pour quelque chose dont ils ont absolument besoin, alors les solutions sont plutôt compliquées, et je vous remercie infiniment de vos deux exposés aujourd'hui. Comme l'a dit le sénateur Gustafson, nous ne sommes pas prêts de les oublier.

Le sénateur Gustafson : J'aimerais simplement ajouter une chose pour le compte rendu. Ces bovins dont nous parlons sont probablement les meilleurs du monde. J'ai visité les parcs d'engraissement du Kansas. Il y a là du bétail canadien et du bétail mexicain, et ce sont les meilleurs bovins du monde, dans tout ce pays. Pour une raison quelconque, plus vous allez au sud, plus le bétail perd en qualité. Il faut comprendre que nous parlons d'une industrie qui est la meilleure du monde.

Ms. Dowswell: The rations for our cattle are all balanced and computerized. There are days where we do not stop for a lunch break, but the cattle get their breakfast and lunch. We are very proud of what we raise, and we raise it properly and we take pride in that.

Senator Gustafson: If you ever get a chance to look at those feedlots in Kansas, take a look and you will see that that is true.

Senator Mahovlich: A supplementary here on the cost of food. I think we are paying enough for food, but I do not think the funds are distributed properly.

The Chairman: Just one question, Denise. I thought there was a plant that was going to come up in British Columbia. Am I correct on that?

Ms. Dowswell: One in Prince George has recently become federally inspected — but the funds are still not going back to the producer. The difficulty is that the markets are still set by the big boys, so they are not paying any more for the cattle. The cattle are still on the older market. That is what I think is the toughest part farmers are facing, that is, that the market is still controlled on that top end. They are still paying those market prices for cattle.

So, there is one in Prince George, but so far it has not come down to the producer. They are slaughtering 12 to 18 head a week — that is their capacity.

The Chairman: You have done us a great honour by sharing so openly your concerns and your wishes. I think everyone at this table wishes we could snap our fingers and it would all happen. Please stay in touch with us; let us know how you are doing.

We also thank you Dwaine for attending here and becoming part of our study. We have a reputation, this little committee, of fighting on, and we will continue to do that, but again we would be very interested in knowing how you are doing.

It has been a very good day here. When we go on these trips, we learn, and we learn from you, which helps us, I think, be better at what we do. You both certainly have done that today. We wish you all the very best.

Thank you, colleagues. You have been delightful as usual.

The committee adjourned.

LETHBRIDGE, ALBERTA, Tuesday, March 6, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 6:20 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

Mme Dowswell : Les rations que nous servons à notre bétail sont équilibrées et informatisées. Il nous arrive de ne pas prendre de pause pour dîner, mais les bovins, eux, reçoivent leur déjeuner et leur dîner. Nous sommes très fiers de nos élevages; nous en prenons soin et nous en sommes fiers.

Le sénateur Gustafson : Si vous avez la chance de visiter ces parcs d'élevage au Kansas, allez-y et vous verrez que c'est vrai.

Le sénateur Mahovlich : Un autre commentaire concernant le coût de la nourriture. Je crois que nous payons assez pour la nourriture, mais je ne pense pas que l'argent est distribué correctement.

La présidente : Juste une question, Denise. Je croyais qu'un établissement allait voir le jour en Colombie-Britannique. Est-ce exact?

Mme Dowswell : Un établissement de Prince George relève depuis peu des autorités fédérales — mais l'argent ne revient pas encore aux producteurs. Le problème, c'est que les marchés sont encore établis par les grandes entreprises, alors on ne paie pas plus pour le bétail. Le bétail se trouve encore dans l'ancien marché. C'est ce qui, à mon avis, est le plus difficile pour les agriculteurs : le marché est encore contrôlé par les magnats de l'industrie. Le bétail est encore vendu aux prix du marché.

Il y a donc un établissement à Prince George, mais jusqu'à présent, le producteur n'en profite pas. On y abat de 12 à 18 bêtes par semaine — c'est sa capacité.

La présidente : Vous nous avez fait tout un honneur en nous faisant part si ouvertement de vos inquiétudes et de vos souhaits. Je crois que tout le monde ici aimerait bien pouvoir régler la situation d'un coup de baguette. Je vous prie de rester en contact avec nous et de nous donner des nouvelles.

Nous tenons aussi à vous remercier, Dwaine, d'être ici aujourd'hui et d'avoir pris part à notre étude. Notre petit comité a la réputation de ne pas lâcher prise et c'est ce que nous allons continuer de faire, mais encore une fois, nous aimerions recevoir des nouvelles de vous.

Ce fut une très bonne journée aujourd'hui. Lorsque nous faisons ces voyages, nous apprenons, et nous apprenons grâce à vous, ce qui, je crois, nous aide à mieux faire notre travail. Vous y avez certainement contribué aujourd'hui. Nous vous souhaitons la meilleure des chances.

Merci, chers collègues. Vous avez été merveilleux comme toujours.

La séance est levée.

LETHBRIDGE, ALBERTA, le mardi 6 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 18 h 20, afin d'examiner, pour en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chairman: Good evening. It is a pleasure to be here with my colleagues from the Senate in my hometown of Lethbridge. I will introduce my colleagues.

My deputy chair is Len Gustafson from Macoun, Saskatchewan. I do not have to introduce the next guy, Frank Mahovlich. He was a big hit in Warner today. He grew up in Timmins in Northern Ontario. Terry Mercer is from Nova Scotia. I can never remember the name of the community.

Senator Mercer: It is a little village called Mount Uniacke.

The Chairman: Senator Bob Peterson is from Regina, Saskatchewan. Senator Tommy Banks is from Edmonton.

For many people from outside this province, it is easy to assume that Alberta, and particularly rural Alberta, is doing just fine, thank you very much. Surely, they say, the seemingly endless supply of paying jobs in the oil and gas sector has wiped out the poverty problem, both urban and rural, if there was one here in Alberta.

It will surprise people to learn that this situation is not necessarily the case. People forget that Alberta is a big and diverse province and that not everyone has shared in the province's strong economic growth.

Even in Fort McMurray, prosperity has been something of a double-edged sword. We know that food bank use more than doubled last year. We know Alberta is the province with the highest percentage of unemployed clients visiting a food bank.

Alberta is also famous for its entrepreneurial drive and can-do attitude. The province is honoured for that attitude in other parts of Canada.

It will come as less of a surprise to learn Albertans have not forgotten or abandoned their rural communities. If anything moves this committee from the Senate of Canada, it is to make sure that rural Canada remains a foundation of this country, which it has always been.

Our first witness this evening is Ken Nicol, director of Rural Alberta's Development Fund. I understand Mr. Nicol is relatively new. The fund was created precisely because there is a pressing need to revitalize rural Alberta and help Alberta's poor.

We welcome you. It is good to see you.

Ken Nicol, Director, Rural Alberta's Development Fund: Thank you very much. I want to talk about the mandate and background of Rural Alberta's Development Fund. After the 2001 election, a lot of issues were raised about the things you talked about in your introduction. What is going on in rural Alberta? What needs to be done, if anything? What is the vision that rural Alberta sees for itself?

[Traduction]

La présidente : Bonsoir. C'est un plaisir pour moi d'être ici avec mes collègues du Sénat dans ma ville natale. Je vais vous présenter les sénateurs.

Len Gustafson, vice-président du comité, est originaire de Macoun, en Saskatchewan. Tout le monde connaît la prochaine personne, Frank Mahovlich. On l'a accueilli avec grand enthousiasme à Warner aujourd'hui. Il a grandi à Timmins, dans le Nord de l'Ontario. Terry Mercer vient de la Nouvelle-Écosse; j'oublie toujours le nom de la municipalité.

Le sénateur Mercer : C'est un petit village qui s'appelle Mount Uniacke.

La présidente : Le sénateur Bob Peterson vient de Regina, en Saskatchewan, et le sénateur Tommy Banks, d'Edmonton.

Pour de nombreuses personnes de l'extérieur de la province, il est facile de croire que l'Alberta, et plus particulièrement les régions rurales de cette province, ne connaît aucune difficulté. À leur avis, le nombre apparemment illimité d'emplois rémunérateurs dans les secteurs pétrolier et gazier a sûrement permis d'éradiquer la pauvreté qui aurait pu exister en Alberta, tant dans les régions urbaines que rurales.

Les gens seront surpris d'apprendre que ce n'est pas nécessairement le cas; ils oublient que l'Alberta est une province vaste et diversifiée, et que ce ne sont pas tous ses habitants qui ont profité de sa forte croissance économique.

Même à Fort McMurray, la prospérité a une face cachée. Nous savons que le recours aux banques d'alimentation a plus que doublé l'année passée et que, de toutes les provinces, c'est l'Alberta qui enregistre le pourcentage le plus élevé de chômeurs fréquentant les banques d'alimentation.

Les Albertains sont reconnus pour leur esprit d'entreprise et leur détermination, des qualités soulignées dans d'autres régions du pays.

Ce qui est moins étonnant d'apprendre, c'est que les Albertains n'ont pas oublié ni abandonné leurs collectivités rurales. S'il y a une chose qui tient à cœur au comité, c'est de s'assurer que les régions rurales canadiennes demeurent l'un des fondements sur lesquels le pays s'est toujours reposé.

Notre premier témoin ce soir est Ken Nicol, directeur du Rural Alberta's Development Fund. Si je comprends bien, M. Nicol vient d'entrer en fonctions. Ce fonds a été créé précisément parce qu'il est urgent de revitaliser les collectivités rurales de l'Alberta et d'aider les pauvres de cette province.

Nous vous souhaitons la bienvenue. Merci d'être venu.

Ken Nicol, directeur, Rural Alberta's Development Fund : Je vous remercie beaucoup. J'aimerais parler du mandat et de l'histoire du Rural Alberta's Development Fund. À la suite des élections de 2001, les problèmes que vous venez de décrire ont soulevé de nombreuses questions. Qu'est-ce qui se passe dans les régions rurales de l'Alberta? Que faut-il faire pour que ça change? Comment ces régions envisagent-elles leur avenir?

The provincial government began a consultation that ended up with a document being produced called, *A Place to Grow*. That document is available on the Government of Alberta website.

In that document, the group participating made recommendations to the government that it was the government's responsibility to partner with rural Alberta in creating its future and to help it achieve where it wanted to go.

The government approved \$100 million in last spring's budget to help this transition into the future for rural Alberta.

As a clarification, rural Alberta, under the mandate of our fund, was defined as any place in Alberta other than Edmonton or Calgary.

The government wanted also to make this activity non-partisan. They created a not-for-profit organization called the Rural Alberta's Development Fund, with a 12-member board. The co-chairs were Bob Clark and Fred Estlin, and there were 10 other members, of which I am one.

We were given the mandate to solicit from Alberta communities, Alberta organizations and Alberta partners, proposals that would help them move to a vision they saw for their community. We did not tell them where we thought they should go. In their proposals, they told us where they thought they should go.

One of the main focuses of *A Place to Grow* was that rural Albertans felt there were inequities in the opportunities for them in things such as community capacity, quality of life, health delivery, learning, skill development, training to keep their youth in the community, and opportunities for seniors to stay in the community. These things came out in *A Place to Grow*.

That document created, in a sense, the basis of our mandate: Look for visionary projects and proposals from the communities to address those types of concerns.

All of them were tied to economic issues as well — equity and opportunity — because the economic foundation creates support structures for all the community-based components.

We organized our board. We started late last summer. We received our first proposals in December, in a two-stage effort. The first stage was only an idea and solicitation. What were they thinking about for their community?

If we thought the idea had merit, then we asked for full proposals. The board is only getting to the point where it is considering full proposals. In the next few months, we will, in a sense, begin our partnership with rural Alberta.

Le gouvernement provincial a lancé des consultations qui ont mené à l'élaboration d'un document intitulé *A Place to Grow*, qui est disponible sur son site web.

Le document comprend des recommandations que le groupe participant à la consultation a faites au gouvernement, notamment qu'il devrait assumer sa responsabilité d'aider les régions rurales de l'Alberta à se fixer un objectif pour l'avenir et à l'atteindre.

Afin de faciliter la poursuite de cet objectif, le gouvernement a prévu 100 millions de dollars dans le budget du printemps dernier.

J'aimerais préciser que, dans le mandat du fonds, nous avons déterminé que toute l'Alberta, sauf les villes d'Edmonton et de Calgary, est considérée comme rurale.

Le gouvernement voulant garantir l'impartialité politique, il a créé un organisme sans but lucratif, c'est-à-dire le Rural Alberta's Development Fund, géré par un conseil d'administration composé de douze membres, soit deux coprésidents, Bob Clark et Fred Estlin, et dix autres personnes, dont moi-même.

Nous avons pour mandat d'inviter les collectivités, les organismes et les partenaires de la province à soumettre des propositions qui les aideraient à concrétiser leurs projets. Nous ne les avons pas du tout influencés; les propositions venaient vraiment d'eux.

L'un des principaux objectifs de la stratégie *A Place to Grow* vient du fait que les Albertains des collectivités rurales estimaient que moins de possibilités s'offraient à eux, comme par exemple en matière de capacités communautaires, de qualité de vie, de prestation de soins de santé, d'apprentissage, de développement des compétences, de formation dans le but d'éviter l'exode des jeunes et de possibilités pour les personnes âgées afin qu'elles puissent demeurer dans leur collectivité. Ces choses ont été abordées dans *A Place to Grow*.

Ce document a constitué, d'une certaine manière, le point de départ de notre mandat : demander aux collectivités de nous soumettre des projets et des propositions visionnaires pour aborder ces préoccupations.

Toutes ces questions étaient liées aux questions économiques — l'équité et les possibilités — car ces questions économiques constituent la base de tous les éléments communautaires.

Nous avons alors mis sur pied notre conseil. Nous avons démarré l'été dernier. Nous avons reçu nos premières propositions en décembre, dans le cadre d'un exercice en deux étapes. La première étape consistait uniquement à solliciter des idées. Que pensaient-ils de leur collectivité?

Si nous estimions que l'idée était bonne, nous demandions des propositions complètes. Le conseil en est actuellement à examiner les propositions complètes. Au cours des prochains mois, nous commencerons d'une certaine manière notre partenariat avec les collectivités rurales de l'Alberta.

We were looking for ways to build community capacity in the areas of people, health and support for First Nation communities. Those issues were expressed in the consultation and became part of our true mandate. We wanted to make sure that the community was looking for and asking for support.

As part of our proposal, we asked for solicitations of partnership where a number of community organizations came together and said they were developing these kinds of coordinated efforts to move their community forward in the areas I talked about. We did not want individual initiatives. They had to be broad-based in the community. We are looking for things that reflect the broad needs of a community.

We are looking for ideas that, as these communities make these applications, business can be a partner, but we did not want to support one business over another. If the community says, this is where we want to go but we have a business that will partner with us, that is okay. We will not give money to grow a new business in the community. The money must be in support of a community initiative.

Rural Albertans have responded positively. For the first round, we have been asking for ideas for about two and a half months. Exciting proposals are coming in. A lot of them deal with linkages. How do the proposals communicate health care issues, education issues, learning issues and opportunities for seniors? How do communities find out what is going on in other rural communities so they can adopt the practices in their communities?

These linkage activities seem to be an area where communities are giving us ideas. How they will come back in the full proposals, time will tell. We are recently into that stage. I cannot make comment on those proposals at this point.

The idea is that we will operate for three years. We want to phase our expenditures or partnerships in over that three-year period and work it out so it is not a first-come, first-funded opportunity. As we see real projects that reflect what the community wants and needs, then we will provide support.

Madam Chairman, that is our fund. It is a great opportunity to participate with rural Alberta. Albertans seem to be excited about this initiative. I hope in two and a half years or three years I can come back and tell you it was a great success.

The Chairman: I think all of us are impressed to hear that this fund has been created in Alberta. It is something that would influence people in the same situation in other provinces. We will stay in touch so we can share what you are learning. When we start the questioning, my colleagues will want to know more.

Nous recherchions des manières d'accroître la capacité des collectivités dans les domaines de l'appui aux personnes, la santé et l'appui aux communautés des Premières nations. Ces questions ont été abordées lors de la consultation et ont été intégrées à notre mandat officiel. Nous voulions nous assurer que la communauté recherchait de l'appui et en faisait la demande.

Dans le cadre de notre appel de propositions, nous demandions que ce soit des partenariats qui présentent des demandes, et un certain nombre d'organismes ont dit qu'ils mettaient en œuvre ce genre d'efforts coordonnés pour faire avancer leur collectivité dans les domaines dont j'ai parlé. Nous ne voulions pas d'initiatives individuelles. Les initiatives devaient être communautaires. Nous voulions que les choses reflètent les besoins d'ensemble d'une communauté.

Nous recherchions des idées qui pouvaient inclure des partenariats d'affaires, mais nous ne voulions pas appuyer un commerce plus qu'un autre. Si la collectivité présente son idée et précise qu'une entreprise formera un partenariat avec elle, c'est bon. Cependant, nous ne donnerons pas d'argent pour démarrer de nouvelles entreprises dans la collectivité. L'argent doit appuyer une initiative communautaire.

Les Albertains des communautés rurales ont répondu positivement. Lors de la première ronde, nous avons demandé des idées pendant environ deux mois et demi. Des propositions intéressantes ont été présentées. Une bonne partie d'entre elles portent sur des réseaux. De quelle manière les propositions tiennent-elles compte des questions relatives aux soins de santé, à l'éducation, à l'apprentissage et aux possibilités pour les aînés? De quelle manière les collectivités s'informent-elles sur ce qui se passe dans les autres collectivités rurales afin d'adopter ces pratiques dans leur propre collectivité?

Ces activités de réseautage semblent être un domaine visé par les collectivités qui nous présentent des idées. Nous verrons comment cela se traduira dans les propositions complètes. Nous en sommes actuellement à cette étape. Je ne peux faire de commentaires sur les propositions en ce moment.

L'idée, c'est que cela durera trois ans. Nous voulons y aller par étapes pour ce qui est des dépenses et des partenariats, sur une période de trois ans, et faire en sorte qu'il ne s'agisse pas d'une initiative où les premiers venus seront ceux qui obtiendront du financement. Lorsque nous aurons des projets concrets qui reflètent les désirs et les besoins de collectivités, nous fournirons un appui.

Madame la présidente, voilà la description de notre fonds. C'est une grande occasion de travailler avec l'Alberta rurale. Les Albertains semblent très intéressés par cette initiative. J'espère que dans deux ans et demi ou trois, je pourrai revenir et vous dire à quel point cela aura été un succès.

La présidente : Je pense que nous sommes tous très impressionnés d'entendre que ce fonds a été créé en Alberta. C'est quelque chose qui va influencer les personnes d'autres provinces qui sont dans la même situation. Nous resterons en contact avec vous afin d'en apprendre plus sur ce que vous apprenez. Lorsque commenceront les questions, mes collègues voudront en savoir davantage.

I will turn to Lynn Jacobson, the President of the Alberta Soft Wheat Producers Commission.

Lynn Jacobson, President, Alberta Soft Wheat Producers Commission: Thank you, Madam Chairman, and the rest of the committee. It is a pleasure to be here tonight and to make a presentation to you. Our organization has talked to the senators and the Agriculture Committee over a period of time. We have gotten to know some members well. We view this appearance as more of a friendly discussion tonight.

Rural poverty takes many forms in the rural communities. We need to separate what we talk about and how we talk in different perspectives. I want to talk from the perspective of the farming community that does not have off-farm jobs. We are making our living from our farms. We do not have that off-farm employment. That lack is a factor in many rural communities.

The Alberta Soft Wheat Producers Commission was formed by producers in 1972 under the Societies Act for Alberta. It became the Alberta Soft Wheat Producers Commission in 1990 under the Marketing Act for Alberta. The commission supports producers in the mandate areas of research, production, and marketing.

The issue of rural poverty is linked directly to the farm income crisis and has resulted in rural depopulation, loss of market power, loss or inability to build new infrastructure and lack of ability to maintain existing infrastructures such as roads, water and sewer systems. In addition, we sometimes do not have reasonable access to adequate health care in our communities. All those things are needed to support a small community.

With the low farm income and the inadequate safety net programs we have faced over the past few years, the average farm debt in Canada is \$200,000. You have heard that figure before. The last three years have generated some of the lowest farm income that producers have experienced in Canada. The 2007 income figures are not much better.

In contrast, farmers in the United States are coming off three of the best years of farm income and that situation has resulted in an average debt per farm of \$80,000. You can see a big difference in what our safety nets have delivered to producers on both sides of the border.

Agriculture producers in Alberta have done well compared to agriculture producers in other regions of Canada. I think we will freely admit that living in Alberta is an advantage at times.

Rural poverty in Alberta is not as evident as it is in other regions. This situation could be explained by the fact that Alberta has a major gas and oil sector and a majority of the irrigation in Canada. Those two sectors have resulted in a booming economy.

Je vais laisser la parole à Lynn Jacobson, le président de l'Alberta Soft Wheat Producers Commission.

Lynn Jacobson, président, Alberta Soft Wheat Producers Commission : Merci, madame la présidente, mesdames et messieurs. C'est un plaisir pour moi que d'être ici ce soir afin de comparaître devant vous. Notre organisme a déjà discuté avec les sénateurs et avec le comité sur l'agriculture il y a quelque temps. Nous connaissons certains membres également. Ce soir, c'est comme une discussion amicale.

La pauvreté rurale prend de nombreuses formes dans les collectivités. Nous devons tenir compte des différents points de vue lorsque nous parlons des choses. Aujourd'hui, je voudrais parler selon la perspective d'une collectivité agricole où il n'y a pas d'emplois dans d'autres domaines. Nous vivons de nos activités agricoles. Il n'y a pas d'emplois à l'extérieur des activités agricoles et cela est le cas de nombreuses collectivités rurales.

L'Alberta Soft Wheat Producers Commission a été mise sur pied par des producteurs agricoles en 1972, en vertu de la Societies Act de l'Alberta. L'organisme est devenu l'Alberta Soft Wheat Producers Commission en 1990, en vertu de la Marketing Act de l'Alberta. La commission appuie les producteurs agricoles dans les domaines de la recherche, de la production et du marketing.

La question de la pauvreté rurale est liée directement à la crise en matière de revenu agricole et cela a eu comme conséquence l'exode rural, la perte d'un pouvoir sur le marché, la perte ou l'incapacité de créer de nouvelles infrastructures et l'absence de capacité pour maintenir en bon état les infrastructures existantes comme les routes, l'approvisionnement en eau et le réseau d'égouts. De plus, il arrive que nous n'ayons pas un accès raisonnable à des soins de santé adéquats dans nos collectivités. Toutes ces choses sont nécessaires pour appuyer les petites collectivités.

Avec le revenu agricole peu élevé et les programmes de protection du revenu inadéquats qui existent depuis quelques années, la dette moyenne d'une ferme au Canada est de 200 000 \$. Vous avez déjà entendu ce chiffre avant. Depuis trois ans, les producteurs ont le plus bas niveau de revenu agricole au Canada. Et en 2007, ce n'est pas beaucoup mieux.

De l'autre côté, les agriculteurs américains viennent de passer leurs trois meilleures années en matière de revenu agricole et cette situation a permis aux fermes d'abaisser leur dette moyenne à 80 000 \$. Vous pouvez constater la grande différence entre chacun des deux côtés de la frontière.

Les producteurs agricoles de l'Alberta ont bien réussi comparativement aux producteurs agricoles d'autres régions du Canada. Je crois que nous admettrons sans conteste que la vie en Alberta comporte parfois des avantages.

La pauvreté rurale en Alberta n'est pas aussi évidente que dans d'autres régions. Cette situation peut s'expliquer par le fait que l'Alberta a des activités importantes dans le secteur pétrolier et qu'elle fournit une majorité de régions du Canada. Ces deux secteurs ont fait bondir l'économie.

This wealth has allowed the Government of Alberta to spend more on companion crop insurance and safety net programs, and has directly increased producer incomes. We freely admit that this situation has been a boon to us.

Producers who make their living off the farm have reacted in several ways to counter low farm incomes. Some producers have increased the size of their farms to decrease their unit cost of production. Other producers have not increased their land base but have attempted to increase efficiency by changing their farming methods, such as raising more livestock, changing to cow-calf operations, developing a feedlot or switching to more specialty crops on irrigated land. Other producers have sold a portion of their land to counter low income and still others have rented land to other producers and taken off-farm jobs. That situation is a fact in all our rural communities.

Access to capital has always been important to primary production. Farm Credit Canada, FCC, has been a lender of last resort in the past. Today, FCC is in direct competition with banks and credit unions to lend capital to producers.

This estimate comes from some of the major banks, or bank loan officers from local banks that I have talked to — FCC carries between 20 per cent and 25 per cent of agriculture debt in Canada. In some cases, FCC has lent 80 per cent to 100 per cent of the capital needs to invest in land. FCC has done that because they feel land is a good investment. They have been willing to step ahead of major banks and make that commitment to the farming community. That has helped producers to stay on the land to some degree, and expand.

Because of the lending policies of FCC, and the interest from individuals in the urban population to own property for a different lifestyle, land prices, especially in Alberta, have remained static or even risen. We need only to look at the statistics on land and that proves our point.

Is this sustainable or good for agriculture producers? We are uncertain. The answer may differ depending on who you ask. We all have different opinions. What is known is that land is overpriced based on its productive capacity and cannot be paid for as well as earn a living from producing a crop. Producers must subsidize the operation in some other manner.

If the interest rate and inflation suddenly increase, or if the world suddenly produces a bumper crop, resulting in overproduction and a reduction in commodity prices, agriculture producers would be in serious trouble. Agriculture producers have no latitude in sustaining the type of economic shock that occurred to our industry in the late 1980s.

Cette prospérité a permis au gouvernement de l'Alberta de dépenser davantage en matière d'assurance de cultures associées et de programmes de protection du revenu, permettant ainsi une augmentation directe des revenus agricoles des producteurs. Nous admettons sans conteste que cette situation a été avantageuse pour nous.

Les producteurs qui vivent d'activités à l'extérieur de la ferme ont réagi de différentes manières pour compenser les revenus agricoles peu élevés. Certains producteurs ont augmenté la taille de leur ferme pour diminuer les coûts de production à l'unité. D'autres producteurs n'ont pas augmenté l'étendue de leurs terres, mais ont plutôt essayé d'accroître l'efficacité en modifiant leurs méthodes agricoles, par exemple en élevant davantage de bétail, en modifiant les opérations, en mettant au point des sites d'alimentation ou en adoptant des cultures spécialisées sur des terres irriguées. D'autres producteurs ont vendu une partie de leurs terres pour compenser les faibles revenus agricoles et d'autres, encore, ont loué des terres à d'autres producteurs puis occupent des emplois en dehors du milieu agricole. Cette situation est un fait dans nos collectivités rurales.

L'accès au capital a toujours été important pour la production primaire. Financement agricole Canada, FAC, a été un prêteur de dernier ressort depuis quelques années. Aujourd'hui, FAC est en compétition directe avec les banques et les unions de crédit pour ce qui est de prêter de l'argent aux producteurs agricoles.

Les chiffres que je vous présente maintenant viennent d'estimés de certaines grandes banques ou d'agents des prêts qui travaillent dans des banques locales à qui j'ai parlé — FAC finance entre 20 et 25 p. 100 du marché du crédit agricole au Canada. Dans certains cas, FAC a prêté 80 p. 100 des besoins en capitaux pour l'investissement dans des terres. FAC a fait cela parce qu'elle croit qu'il est bon d'investir dans les terres. L'organisme s'est ainsi placé en avance sur les grandes banques en prêtant aux agriculteurs. Cela a aidé les producteurs agricoles à demeurer sur leur terre, dans une certaine mesure, et à prendre de l'expansion.

Les politiques de prêt de la FAC et l'intérêt des résidents des zones urbaines à devenir propriétaires pour changer de mode de vie font que les prix des terrains, surtout en Alberta, sont restés stables ou ont même augmenté. Il suffit de consulter les statistiques sur les terrains pour s'en rendre compte.

Cette situation est-elle viable ou favorable pour les producteurs agricoles? Nous n'en sommes pas sûrs. Les gens donnent des réponses différentes. Nous avons tous des points de vue différents. En revanche, nous savons que le prix des terrains est trop élevé par rapport à ce qu'ils peuvent produire et on ne peut pas les payer si l'on veut en même temps tirer un revenu d'une récolte. Les producteurs doivent trouver un autre moyen pour financer l'exploitation.

En cas d'augmentation soudaine du taux d'intérêt et de l'inflation, ou si d'un seul coup le monde enregistrait une récolte exceptionnelle, suite à une surproduction et une chute du cours des denrées, la situation des producteurs agricoles serait très délicate. Les producteurs agricoles n'ont aucun moyen de résister à un choc économique comme celui qu'a connu notre secteur à la fin des années 1980.

At that time, I was thankful I was on a family farm. A number of people in our area went broke. We had the land auctions. Land that sold for \$2,000 an acre in the 1980s was selling for \$250 an acre in our area. That type of shock can happen. If it does, agriculture will be in great difficulty.

Another factor that will have a large impact on the future of agriculture producers' incomes, and the type of agriculture we will see in Canada, is a potential loss of marketing power.

In the past, agriculture producers joined together to form cooperatives to work collectively toward a common goal of more market power. Today, some producers think that a fax machine, access to the Internet, and the telephone gives market power. I disagree.

Around the world, businesses are consolidating and forming alliances to give them more market power. We ask the question: Why do some agriculture producers and governments in Canada ignore what other businesses around the world are doing to consolidate their market power? Why are agriculture producers being influenced to give up what market power they now have? We need answers for those questions.

Western Canada is dependent on trading with the world. We know that. We export 80 per cent of our agriculture production. The United States exports only 20 per cent of their annual agriculture production. We feel trade at any cost is not an option for Canada. Trading off agricultural programs and institutions to satisfy other countries limits not only our ability to decide what we presently do in Canada, but what we do in the future for our industry and for Canada as a sovereign nation.

Rural poverty may not be as visible in Alberta as it is in other regions of Canada. However, it is there in many rural communities and it is a fact. The Alberta Soft Wheat Producers Commission wants to recommend to the Senate committee that we need an adequately funded safety net program. We need safety net and insurance program development with active producer input. We are the third party in many crop insurance programs and the safety net programs. We seem to have the provincial and federal levels of government making decisions for us. They take our input, but we feel it is largely ignored.

If we ever have a chance at getting some of these programs right, we need to sit down to the table and develop some of the principles that these programs operate under. We send them away, bring them back, and we get to peek. If we do not like it, maybe we have a voice in changing it.

À cette époque, j'étais content d'être dans une ferme familiale. Certains de nos voisins ont fait faillite. Des terrains ont été vendus aux enchères. Dans notre région, des terrains qui se vendaient à 2 000 \$ l'acre dans les années 1980 se sont vendus à 250 \$ l'acre. Ce genre de choc peut arriver et dans ce cas, l'agriculture en souffrirait beaucoup.

La perte éventuelle du pouvoir de commercialisation est un autre facteur qui aura de graves répercussions sur le revenu futur des producteurs agricoles et sur le type d'agriculture que nous verrons au Canada.

À l'époque, les producteurs agricoles s'étaient unis pour fonder des coopératives et œuvrer ensemble pour accroître leur pouvoir de commercialisation. Aujourd'hui, certains producteurs pensent qu'il suffit d'un télécopieur, Internet et du téléphone pour avoir un pouvoir de commercialisation. Je ne le crois pas.

Dans d'autres pays du monde, des entreprises se fusionnent et s'allient afin d'avoir un plus grand pouvoir de commercialisation. La question se pose : pour quelle raison des producteurs agricoles et des gouvernements canadiens ignorent les efforts entrepris par des entreprises étrangères pour renforcer leur pouvoir de commercialisation? Pour quelle raison les producteurs agricoles sont encouragés à abandonner le pouvoir de commercialisation qui est le leur aujourd'hui? Nous devons trouver des réponses à ces questions.

Nous savons que l'Ouest canadien dépend du commerce international. Nous exportons 80 p. 100 de notre production agricole. Les États-Unis n'exportent que 20 p. 100 de leur production agricole annuelle. Nous estimons que faire du commerce, peu importe le prix, n'est pas une option pour le Canada. Faire des concessions au niveau des programmes et des institutions agricoles en vue de satisfaire d'autres pays limite non seulement notre capacité à décider ce que nous faisons aujourd'hui au Canada, mais ce que nous allons faire à l'avenir pour notre industrie et pour le Canada en tant qu'État souverain.

La pauvreté en milieu rural peut ne pas être aussi visible en Alberta qu'elle ne l'est dans d'autres régions du Canada. Cependant, le fait est qu'elle est présente dans beaucoup de collectivités rurales. La Alberta Soft Wheat Producers Commission rappelle au comité sénatorial la nécessité d'un programme de protection de revenu agricole approprié. Il faut que les producteurs participent activement à l'élaboration d'un programme de protection et d'assurance. Nous sommes la tierce partie dans beaucoup de programmes d'assurance-récolte et de protection du revenu agricole. Il semble que ce soit les gouvernements provinciaux et fédéral qui décident pour nous. Ils écoutent ce que nous leur disons, mais n'en tiennent pas compte, à notre avis.

Si par hasard nous arrivons à mettre au point des programmes, il faudra en discuter et établir les principes qui les régiront. Nous les soumettrons, ils nous reviendront et nous les examinerons. Si nous n'en sommes pas satisfaits, on nous écouterait peut-être pour y apporter des changements.

Another recommendation is to research and develop assistance in value-added opportunities in rural communities. Mr. Nicol talked about the fund that would apply to that. A fund like that needs to go all across Canada. We need to have that opportunity.

We need to encourage and promote the benefits and development of cooperative businesses where possible.

Trade agreements must be free and fair to all parties. We do not need agreements in the world that are fair to only one side, or we sign an agreement and people use other means to deliver programs that we cannot compete with. We want policies that encourage development of not only agribusiness in rural communities, but also other forms of business. Why are all the oil companies in Calgary? A lot of infrastructure could be moved to rural communities. People could settle in rural communities and that would help our rural communities.

Those are some of the recommendations we want to bring forward to the Senate.

The Chairman: Thank you very much. They will be looked at closely. I am sure there will be questions. The things said in these public hearings can be useful in other parts of the country as well.

Our third speaker is Everett Tanis. Mr. Tanis represents the National Farmers Union. We know Mr. Tanis is forever representing his own points of view. We look forward to hearing them.

Everett Tanis, Member, National Farmers Union: Thank you, Madam Chairman, honourable members of the committee, and ladies and gentlemen. It is a pleasure to represent the National Farmers Union at this hearing this evening.

The NFU is a nationwide, direct-membership, family-farm organization. While the National Farmers Union members produce a wide range of commodities, we believe the problems facing farmers are common problems. Our producers of various commodities must work together to advance effective solutions. The issue of rural property cannot be looked at in isolation from the farm income crisis, nor can the farm income crisis be divorced from a larger issue of corporate concentration, the economy and the resulting reduction in farmers' market power.

In a market economy, economic well-being is a function of market power. Those individuals and corporations with the most market power capture the most wealth. Cooperative, orderly marketing of farm products is a proven method for increasing farmers' market power and raising net incomes at the farm gate.

La R-D de l'aide au niveau des possibilités de valorisation dans les collectivités rurales constitue une autre recommandation. M. Nicol a parlé du financement qui s'y appliquerait. Un tel financement devra être versé partout au Canada. C'est une occasion dont nous avons besoin.

Dans la mesure du possible, nous devons encourager et favoriser le développement des coopératives et les avantages qu'elles offrent.

Les accords commerciaux doivent être libres et équitables pour toutes les parties. Nous n'avons pas besoin d'accords internationaux qui ne favorisent qu'une seule partie ou de signer une entente et que l'autre partie utilise d'autres moyens pour fournir des programmes avec lesquels nous ne pouvons pas concurrencer. Nous voulons des politiques qui encouragent le développement, non seulement des industries agricoles dans les collectivités rurales, mais aussi de différents secteurs commerciaux. Pourquoi les compagnies pétrolières siègent-elles toutes à Calgary? Une grande partie de l'infrastructure pourrait être transférée dans des collectivités rurales. Les gens pourraient s'établir dans des collectivités rurales et cela aiderait nos collectivités en milieu rural.

Voilà certaines des recommandations que nous proposons au Sénat.

La présidente : Merci beaucoup. Elles seront examinées attentivement. Je suis sûre qu'il y aura des questions. Les points soulevés dans ces audiences publiques peuvent aussi être utiles dans d'autres régions du pays.

M. Everett Tanis est le troisième intervenant. M. Tanis représente le Syndicat national des cultivateurs. M. Tanis, comme nous le savons, présente toujours ses points de vue. C'est avec plaisir que nous allons l'écouter.

Everett Tanis, membre, Syndicat national des cultivateurs : Merci, madame la présidente, honorables membres du comité et mesdames et messieurs. C'est un plaisir pour moi de représenter ce soir le Syndicat national des cultivateurs à cette audience.

Le Syndicat national des cultivateurs est une organisation nationale qui représente directement les exploitations familiales agricoles qui en sont membres. Même si les membres du Syndicat national des cultivateurs produisent une grande variété de denrées, selon nous, les problèmes des cultivateurs sont courants. Les producteurs de denrées variées doivent coopérer pour trouver des solutions efficaces. La question de la propriété rurale ne peut être examinée sans tenir compte de la crise du revenu agricole, qui, à son tour, ne peut être séparé de la question plus importante de la concentration des entreprises, de l'économie et de la diminution du pouvoir de commercialisation des cultivateurs qui en résulte.

Dans une économie de marché, le bien-être économique est une fonction du pouvoir de commercialisation. Les particuliers et les entreprises qui ont le plus grand pouvoir de commercialisation gagnent le plus d'argent. L'organisation méthodique du marché des produits agricoles est une méthode prouvée pour augmenter le

The Canadian Wheat Board and supply management are two examples of this type of orderly marketing. They must be protected and strengthened.

Government agriculture policy-makers over the decades have based their initiative on the assumption that increased production and increased exports will eventually lead to increased net incomes. However, this situation has not happened. Despite production and export increases, realized net farm incomes have declined to unprecedented levels.

Evidence shows that agribusiness corporations — including import suppliers, processors and exporters — are capturing more than their fair share of wealth produced by the food system, while the farmers' share is declining.

Farmers are relying more and more on off-farm income, higher debt loads and drawing down accumulated equity to make ends meet. Far from being an indication of the health of the rural economy, the wide-scale dependence on off-farm jobs is a clear signal that the food production system in Canada is in serious trouble.

The problem of poverty in rural communities is not due to a lack of resources or efficiency on the part of the residents of rural Canada. It is because the resources and wealth are unfairly expropriated by those who exercise undue control over the marketplace.

The NFU strongly recommends that the Standing Committee on Agriculture endorses the principle of orderly marketing for farm commodities as a fundamental requirement for increasing farmers' net income and for the reduction of rural poverty.

It has been a pleasure to have you as my audience. I am open to questions.

Senator Mercer: Thank you to the witnesses for appearing. We appreciate you taking your time to come this evening.

Mr. Nicol, can you expand on the criteria for financial support? We had a little lesson this afternoon in Warner, Alberta. They talked about a program they had applied for that was a federal, provincial, and municipal, third, third and third program to help expand what that community has come together to do. The program is a great example of a community coming together and emphasizing the positive aspects of their community. They did not qualify. I want to see the criteria for your program.

Mr. Nicol: One thing that we were given as part of our mandate is no capital. If a community wants a new facility — a curling rink, library, seniors' centre or whatever — that is beyond our jurisdiction. The provincial government feels that it has allocated enough money in this year's budget to deal with infrastructure. That need was taken out of our purview by mandate.

pouvoir de commercialisation des cultivateurs et les revenus nets à la ferme. La Commission canadienne du blé et la gestion des approvisionnements constituent deux exemples de cette organisation méthodique du marché. Elles doivent être protégées et renforcées.

Au cours des décennies, les responsables de la politique agricole du gouvernement ont fondé leur initiative sur la notion que l'augmentation de la production et des exportations mènerait éventuellement à l'augmentation des revenus nets. Cependant, cela n'a pas été le cas. En dépit des augmentations de la production et des exportations, les revenus nets agricoles ont chuté à des niveaux jamais vus.

Il est prouvé que les sociétés agroindustrielles, y compris les importateurs, les industries transformatrices et les exportateurs, reçoivent une plus grande part des richesses produites par les circuits alimentaires alors que la part des cultivateurs diminue.

Pour joindre les deux bouts, les cultivateurs se fient de plus en plus sur les revenus d'appoint, sur des endettements plus élevés et une réduction de l'équité accumulative. Loin d'indiquer la croissance de l'économie rurale, la forte dépendance sur les emplois à l'extérieur de la ferme signale clairement que le système de la production alimentaire au Canada connaît de très graves difficultés.

Le problème de la pauvreté dans les collectivités rurales n'est pas dû à un manque de ressources ou d'efficacité de la part des résidents des milieux ruraux au Canada; il est dû au fait que les ressources et la richesse sont injustement expropriées par ceux qui exercent un contrôle indu du marché.

Le Syndicat national des cultivateurs recommande fortement au Comité permanent de l'agriculture d'appuyer le principe de l'organisation méthodique du marché pour les produits agricoles comme exigence essentielle visant l'augmentation du revenu net des cultivateurs et la réduction de la pauvreté en milieu rural.

Je suis heureux d'avoir eu l'occasion de m'exprimer devant vous. Je suis prêt à répondre aux questions.

Le sénateur Mercer : Je remercie les témoins d'avoir comparu. Merci d'avoir pris le temps de venir ce soir.

Monsieur Nicol, pourriez-vous nous parler plus en détail des critères relatifs à l'aide financière? Nous avons eu une petite leçon cet après-midi à Warner en Alberta. Ils ont mentionné un programme visant à élargir le résultat des efforts entrepris par cette collectivité. Le programme est un excellent exemple d'un effort collectif au sein d'une collectivité et souligne les aspects positifs de la collectivité. Ils n'ont pas été acceptés. J'aimerais savoir quels sont les critères relatifs à votre programme.

M. Nicol : Les fonds ont été retirés de notre mandat. Si une collectivité souhaite avoir des installations, par exemple une piste de curling, une bibliothèque, un centre pour personnes âgées ou quoi que ce soit, cela n'est plus de notre ressort. Le gouvernement provincial estime avoir prévu suffisamment d'argent pour l'infrastructure dans le budget de cette année. Cela ne relève plus de notre compétence.

We are looking for communities that come together and say, these programs will help our target audiences. I talked about seniors, youth, Aboriginal communities, new initiatives like tourism and small businesses transitioning into larger, more competitive businesses and that type of activity. We are looking for those things. The funds are program funds. We are not funding something already taking place. The program must be new and visionary, and where we want to go in the next 10 years, 15 years, or 20 years. We have decided not to fund activities that are more of the same.

Senator Mercer: One thing we have found in our studies so far is a great lack of capital available in rural Canada. I appreciate the Government of Alberta's generous \$100-million commitment, but a lot of the applications will have a capital component that will disqualify them right off the top.

Mr. Nicol: That is what we are experiencing.

Senator Mercer: You indicated a three-year time limit. Is that time limit legislated or is it a program time limit announced by the government when they announced the program?

Mr. Nicol: We received our programming up front. We have, by government mandate, three years to disburse the funds, and we have five years to close out the projects.

In the last two years, we will monitor and deal with closing out the last funded projects. No project, by mandate from the government, can be more than three years. We are working under those criteria.

The idea, and the hope of rural Alberta, is that if this fund proves to be a real success, we can go back to the government and say, why not fund a good thing even more?

Senator Mercer: I hope we are setting the groundwork tonight.

Mr. Tanis, you hit the nail on the head. Your statement about the wide-scale dependence on off-farm jobs is a clear signal that the food production system in Canada is in serious trouble.

Do you recommend we expand supply management into areas beyond where supply management is now?

Mr. Tanis: I do not understand the question on supply management. We recommend continuing to strengthen and keep the supply management. I have friends that have a dairy farm, and the wife works in a store in a small town. She knows the prices for dairy products. When they go the United States, they always check on the price of dairy products. When they are not on sale, when they are regular price, they are always higher than in Canada. Supply management benefits the producer and it benefits the consumer. It is somewhere in the middle that too much stays behind.

On the off-farm income, I want to look at the freefall. In 1973, farmers were allowed to keep 50 per cent of their gross income for expansion and living expenses. By 2003, that income had totally

Nous cherchons des collectivités qui coopèrent pour dire que ces programmes aideront les groupes que nous ciblons. J'ai parlé des personnes âgées, des jeunes, des collectivités autochtones, de nouvelles initiatives comme le tourisme et les petites entreprises qui deviennent plus grandes et plus compétitives et de ce genre d'activités. Nous examinons ce genre de situation. Les fonds sont des financements de programmes. Nous ne finançons pas les projets déjà en cours. Le programme doit être nouveau et visionnaire et prévoir où nous voulons être dans les 10, 15 ou 20 prochaines années. Nous avons décidé de ne pas financer des activités qui ressemblent trop à ce qui a déjà été fait.

Le sénateur Mercer : À ce jour, nos études ont révélé un grand manque de fonds disponibles pour les milieux ruraux au Canada. Il y a l'engagement généreux de l'Alberta de 100 millions de dollars, mais beaucoup de demandes comprendront une composante du capital qui les disqualifiera d'emblée.

M. Nicol : C'est ce que nous voyons.

Le sénateur Mercer : Vous avez indiqué un délai de trois ans. Est-ce un délai prévu par la loi ou le délai d'un programme annoncé par le gouvernement?

M. Nicol : Nous avons reçu notre programme à l'avance. Selon le mandat confié par le gouvernement, nous avons trois ans pour dépenser les fonds et cinq ans pour réaliser les projets.

Au cours des deux dernières années, nous contrôlerons et terminerons les derniers projets financés. Selon le mandat confié par le gouvernement, aucun projet ne peut dépasser trois ans. Nous respectons ces délais.

L'objectif, et l'espoir des zones rurales en Alberta, est que ces fonds servent vraiment à quelque chose, nous pourrions alors demander au gouvernement pourquoi il ne verserait pas encore plus de fonds à un projet réussi?

Le sénateur Mercer : J'espère que nous préparons le terrain ce soir.

Monsieur Tanis, vous avez tout à fait raison à propos de la forte dépendance à l'égard des emplois à l'extérieur des fermes qui signale clairement les graves difficultés du système de production alimentaire au Canada.

Recommandez-vous d'étendre la gestion des approvisionnements aux régions où elle est actuellement absente?

M. Tanis : Je ne comprends pas la question relative à la gestion des approvisionnements. Nous recommandons de continuer à renforcer et à maintenir la gestion des approvisionnements. J'ai des amis qui ont une ferme laitière et la femme travaille dans une boutique d'une petite ville. Elle connaît le prix des produits laitiers. Lorsqu'ils vont aux États-Unis, ils vérifient toujours le prix des produits laitiers. Quand ces produits ne sont pas soldés, quand ils sont vendus au prix ordinaire, ils sont toujours plus chers qu'au Canada. La gestion des approvisionnements profite aux producteurs et aux consommateurs.

J'aimerais parler de l'effondrement des revenus d'appoint. En 1973, les cultivateurs avaient le droit de garder 50 p. 100 de leur revenu brut pour agrandir leurs installations et subvenir à

disappeared. It disappeared beyond 2003. There is nothing left anymore unless it is from government programs or some other source. This is on average.

When I was at the Agricultural Policy Framework II session, I had the impression the government has no vision for sustainable agriculture. It seems they have accepted as a fact that farmers should work off-farm to produce food for their families and continue to produce food for the nation on weekends and after midnight. I do not know how long the people of Canada will farm this way. The next generation will not. The present generation might soon quit too.

How do we compete with oil in Alberta? It is almost a curse having it, or not knowing what to do with it. My neighbour receives a raise, January 1. He is a heavy-duty mechanic in the oil field. He receives a raise of \$8, not per day, but per hour. How can we compete?

I do not know if I answered your question. I am trying to illustrate what we are seeing.

Senator Mercer: I agree. The men and women on the assembly line in Oshawa at General Motors do not work at Loblaws at night so General Motors can sell cars at a lower rate. That situation is a reality.

Only certain products come under the supply management system. Do you think we should have more products under supply management? Should we expand supply management to cover more commodities?

Mr. Tanis: If possible, we should. Supply management would benefit the farming community, the agricultural primary producer. Too much stays with the processors and the people in between.

The agricultural primary producer business is not competitive, because there are too many forces. Primary producers cannot compete. Too many forces dominate and control the market. We can do little about it.

Senator Mahovlich: I want to thank the witnesses for taking time to come before us. Mr. Jacobson, comparing the exports of the United States to our exports, do we overproduce for the amount of people that we have in Canada?

Mr. Jacobson: The simple answer for Western Canadians is yes, we do overproduce. We produce 80 per cent more than we need to use in Canada. To survive in Western Canada, or anywhere agriculture products are produced, we need to export those products to a certain degree but not all under supply management, which is controlled.

We talked about that a bit. However, for grains, oil seeds and the pulse crops, the classic example is beans — we grow beans in southern Alberta — how many beans do you eat per day? What

leurs besoins. En 2003, ce revenu a totalement disparu. Il a disparu après 2003. Il ne reste plus rien à part des programmes du gouvernement ou d'autres sources. Cela est pour la moyenne.

À la deuxième session du Cadre stratégique agricole, j'ai eu l'impression que le gouvernement n'avait aucune vision pour l'agriculture durable. Il semble qu'il avait accepté le fait que les cultivateurs devaient travailler à l'extérieur de la ferme pour subvenir aux besoins de leur famille et continuer à produire des aliments pour le pays en travaillant les fins de semaine et après minuit. Je ne sais pas combien de temps les Canadiens pourront cultiver de cette façon. La prochaine génération ne le fera pas. La génération actuelle va bientôt cesser de le faire aussi.

Comment pouvons-nous concurrencer avec le pétrole en Alberta? C'est quasiment une malédiction de l'avoir et ou de ne pas savoir quoi en faire. Le 1^{er} janvier, mon voisin a reçu une augmentation de salaire. Il est mécanicien de machinerie lourde dans les champs de pétrole. Il a obtenu une hausse de 8 \$, non pas par jour, mais de l'heure. Comment pouvons-nous concurrencer?

J'ignore si j'ai répondu à votre question. J'essaie d'illustrer la situation.

Le sénateur Mercer : Je suis d'accord. Les hommes et les femmes sur la chaîne de montage de General Motors à Oshawa ne travaillent pas chez Loblaws le soir pour que General Motors puisse vendre des voitures à meilleur marché. C'est bien le cas.

Seulement certains produits sont régis par le système de gestion des approvisionnements. Croyez-vous que plus de produits devraient être soumis à la gestion des approvisionnements? Devrions-nous élargir le système de gestion des approvisionnements pour qu'il couvre plus de produits?

M. Tanis : Si c'est possible, nous devrions. La gestion des approvisionnements serait profitable à la collectivité agricole, au producteur primaire. Trop d'argent reste entre les mains des entreprises de transformation et des autres intermédiaires.

Le secteur de la production primaire n'est pas concurrentiel car il y a trop de forces. Les producteurs primaires n'arrivent pas à faire face à la concurrence. Trop de forces dominent et régissent le marché. Nous n'y pouvons pas grand-chose.

Le sénateur Mahovlich : Je remercie les témoins d'avoir pris le temps de venir témoigner devant nous. Monsieur Jacobson, si nous comparons nos exportations à celles des États-Unis, surproduisons-nous par rapport à la population du Canada?

M. Jacobson : Pour les Canadiens de l'Ouest, la réponse est simple : il y a effectivement surproduction. Nous produisons 80 p. 100 plus que ce dont nous avons besoin au Canada. Pour survivre dans l'Ouest canadien, ou partout ailleurs où des produits agricoles sont cultivés, nous devons exporter ces produits dans une certaine mesure mais pas tous les produits soumis à la gestion des approvisionnements, qui sont régis.

Nous en avons déjà discuté un peu. Toutefois, dans le cas des céréales, des graines oléagineuses et des légumineuses, citons l'exemple classique des haricots — qui sont cultivés dans le

you eat per year might be a pound. It is not like other countries the Spanish rule.

Senator Mahovich: And I like beans.

Mr. Jacobson: We could say they give you go power. We produce foods for the world and that is the way it has always been.

Senator Mahovich: We were on the East Coast. We were talking about apples. Nova Scotia has great apples. Consumers cannot buy one at a store, in Loblaws or somewhere on the East Coast. Producers export them all. Consumers have to buy an apple from Peru or somewhere.

What is happening here? Who controls this situation?

Mr. Jacobson: We have talked about that at the Canadian Federation of Agriculture, CFA. We are part of the CFA. We have fruit growers in B.C. Last year, I was talking to the representative of the B.C. Fruit Growers' Association. He said the supplier was paying him 5 cents a pound for B.C. apples. We come back to Alberta. They are \$1.35 in Safeway. We are not assured they are B.C. apples. Lots of times, they come from Washington.

We have a product and we can produce a product. We do not support our domestic products, to a large degree. Rules around branding Canada would help Canadian consumers identify Canadian products and would increase demand for those products to a certain degree.

Senator Mahovich: The government could step up to the plate and say, "Buy Canadian."

Mr. Jacobson: There is a controversy. I know a honey producer. Honey is brought in from China. Last year, honey producers almost had the federal government ready to say that a product of Canada means a product of Canada, and Canada No. 1 grade is a product of Canada.

Right now, Canada No. 1 honey can be a mixture of honey from a whole different part of the world that meets only the grade standard.

Producers thought Canada No. 1 honey was to be a Canadian product. One of the big importers and suppliers of honey in Canada stepped in at the last minute and shut the Canadian producers down. They did not get the Canadian product standard.

That is what is happening to us. We bring in products. We identify them as Canada No. 1. The standard is only a great standard: It is not Canadian product.

Sud de l'Alberta — quelle quantité de haricots mangez-vous quotidiennement? Votre consommation annuelle de haricots est peut-être d'une livre environ. Ce n'est pas autant que dans d'autres pays, comme l'Espagne.

Le sénateur Mahovich : Et j'aime les haricots.

M. Jacobson : Nous pourrions dire qu'ils sont une source d'énergie. Nous produisons des aliments pour le monde entier et cela a toujours été le cas.

Le sénateur Mahovich : Quand nous étions sur la côte est, nous avons parlé des pommes. La Nouvelle-Écosse produit d'excellentes pommes. Les consommateurs ne peuvent cependant pas en acheter dans un magasin, dans un Loblaws ou n'importe où ailleurs sur la côte est. Les producteurs les exportent toutes. Les consommateurs doivent acheter leurs pommes du Pérou ou d'ailleurs.

Que se passe-t-il? Qui contrôle cette situation?

M. Jacobson : Nous en avons discuté à la Fédération canadienne de l'agriculture (FCA), dont nous faisons partie. Nous avons des producteurs de fruits en Colombie-Britannique. L'année dernière, je me suis entretenu avec le représentant de la British Columbia Fruit Growers' Association. Il a dit que le fournisseur le payait 5 ¢ la livre pour les pommes de la Colombie-Britannique. Nous retournons en Alberta. Les magasins Safeway la vendent 1,35 \$. Nous ne sommes pas certains qu'elles proviennent de la Colombie-Britannique. Souvent, elles sont importées de Washington.

Nous avons un produit que nous pouvons cultiver. Dans une grande mesure, nous ne soutenons pas nos produits nationaux. Des règlements sur le marquage permettraient aux consommateurs de reconnaître les produits canadiens et accroîtraient la demande de ces produits jusqu'à un certain point.

Le sénateur Mahovich : Le gouvernement pourrait assumer ses responsabilités et inciter la population à acheter des produits canadiens.

M. Jacobson : Il y a une controverse. Je connais un producteur de miel. Il s'approvisionne en Chine. L'an dernier, les producteurs de miel ont presque amené le gouvernement fédéral à déclarer qu'un produit du Canada ne doit pas provenir d'ailleurs et qu'un produit de première qualité est un produit canadien.

À l'heure actuelle, le miel de première qualité peut être mélangé à du miel provenant d'une autre partie du monde qui satisfait seulement la norme de classement.

Les producteurs croyaient que le miel canadien de première qualité était un produit canadien. L'un des grands importateurs et fournisseurs de miel du Canada est intervenu à la dernière minute et a cessé ses activités avec les producteurs canadiens. Ils n'ont pas été autorisés à utiliser la norme de qualité du produit canadien.

C'est ce qui nous arrive. Nous importons des produits et indiquons qu'ils sont des produits de première qualité du Canada. C'est seulement une norme élevée, car ce n'est pas un produit canadien.

As an organization, we would promote that Canadian products must be distinctively labelled so consumers have a choice. The food we bring in from Mexico, Ecuador or wherever, does it meet the same food safety standards we must comply with on our farms? The answer is no. We are regulated on food safety to a large degree. The whole package of food safety is borne basically by Canadian producers. It is not borne by the public. Products can be imported from wherever the price is cheaper.

Senator Mahovlich: People can depend on them. A company such as Loblaws can buy huge amounts.

Mr. Jacobson: Talking about the apple situation last year, before B.C. apples came to market, Washington, which is a couple of weeks ahead of the B.C. crop because of the climate and the different latitude, dumped their apples at a cut-rate price into Canada. Before we can react, all their apples are in the stores, they have lowered the price to that of Canadian producers and cleaned out their excess supply. We are left to deal with the problem with our own producers.

Senator Mahovlich: With the \$200,000 farm debt compared to the United States, what is the main reason we are so far behind? Is it the policy of the governments?

Mr. Jacobson: It is the way the safety net programs have been designed.

You have probably heard this before. Our safety net program is a margin-based program. The U.S. safety net program is a set-price program.

Taking corn as an example, they were guaranteed \$2 and some cents a bushel. Their price could not go below that.

Senator Mahovlich: By the government? Guaranteed?

Mr. Jacobson: Yes, they had a guaranteed price. If the market paid \$1.50, they collected the rest from the government.

Their safety-net program is based on production. The more they produce, the more they receive.

Our program is completely different. Sometimes the more we produce, the less we receive in our country.

Senator Mahovlich: We overproduce.

Mr. Jacobson: Yes: The \$200,000 comes not only from our safety-net program, it also comes from low farm income. People borrow money for new machinery and they capitalize themselves. They find themselves with a huge debt. Some lenders are

En tant qu'organisation, nous ferions valoir que les produits canadiens doivent être clairement étiquetés pour que les consommateurs puissent choisir. Les aliments que nous importons du Mexique, de l'Équateur ou d'ailleurs satisfont-ils aux mêmes normes de salubrité alimentaire que doivent respecter nos fermes? La réponse est non. Nous sommes fortement réglementés en matière de salubrité des aliments. Toute la question de la salubrité des aliments est endossée essentiellement par les producteurs canadiens. Elle n'est pas assumée par le public. Les produits peuvent être importés de n'importe quel endroit où les prix sont moindres.

Le sénateur Mahovlich : Des particuliers peuvent en être tributaires. Une entreprise comme Loblaws peut acheter d'énormes quantités.

M. Jacobson : Mentionnons le cas des pommes l'an dernier. Avant que les pommes de la Colombie-Britannique aient été mises en marché, Washington, dont la production a quelques semaines d'avance sur la Colombie-Britannique en raison du climat et d'une latitude différente, a vendu ses pommes à prix réduit au Canada. Avant que nous ayons pu réagir, toutes ses pommes étaient dans les magasins, à un prix équivalant à celui offert par les producteurs canadiens et Washington avait écoulé ses surplus de pommes. Il ne nous reste plus qu'à régler le problème avec nos propres producteurs.

Le sénateur Mahovlich : Eu égard à l'endettement agricole de 200 000 \$, comparativement aux États-Unis, quelle est la principale raison pour laquelle nous avons pris tellement de retard? Est-ce la politique des gouvernements?

M. Jacobson : C'est la manière dont les programmes de protection du revenu ont été conçus.

Vous en avez probablement déjà entendu parler. Notre programme de protection du revenu est un programme fondé sur la marge tandis que celui des États-Unis est un programme à prix fixe.

Si nous prenons l'exemple du maïs, les producteurs américains étaient assurés de recevoir un peu plus de 2 \$ le boisseau. Leur prix ne pouvait pas descendre sous cette barre.

Le sénateur Mahovlich : C'est le gouvernement qui garantit ce prix?

M. Jacobson : Oui, les producteurs avaient un prix garanti. Si le marché payait 1,50 \$, ils obtenaient le reste du gouvernement.

Leur programme de protection du revenu est basé sur la production. Plus ils produisent, plus ils reçoivent.

Notre programme est complètement différent. Parfois, plus nous produisons, moins nous recevons au pays.

Le sénateur Mahovlich : Nous surproduisons.

M. Jacobson : Oui. Les 200 000 \$ proviennent non seulement de notre programme de protection du revenu, mais aussi de revenus agricoles bas. Les gens empruntent pour acheter de nouvelles machines et se capitaliser. Ils se retrouvent avec une

understanding. The reason the debt review board was put in place in Canada was to handle that situation. If things continue, the debt review boards will be overloaded again.

Senator Mahovlich: Mr. Nicol, you are making all kinds of rules and regulations. You sound more like the federal government. We visited people today, and they had a great game plan. Sure, they started a few years ago, but I recommend the provincial government and the federal government support these people. If they follow your rules, they would not be allowed to approach you. Do you feel it is a good idea to make all these rules and regulations, if they are doing a good thing and trying to help the public?

They had a great idea. They started a hockey school for girls. These girls are graduating. They are going to the U.S., and they will come back to Canada. They will be a great help to Canadians.

Mr. Nicol: As a board, we must operate within the constraints given to us in the authorization of our money.

Senator Mahovlich: The federal government says the same thing to me all the time.

Mr. Nicol: On a number of occasions, many of us on the board encouraged communities to make sure the government hears that this program is not doing what communities want it to do. The government needs to change the mandate of our board, especially if we want to think of a second or third round of funding.

If we do not behave ourselves, what precedent are we setting for the next round? In the next round, if communities talk enough about the shortcomings of this three-year funding initiative, hopefully governments will listen.

That is all I can say, Senator Mahovlich. We must operate within our constraints.

Senator Mahovlich: I guess you have to follow the rules.

Mr. Tanis, what can the government do to have orderly marketing?

Mr. Tanis: They can support our initiative and stop interfering with us and taking away the decisions and organizations we have set up for an orderly market. That is what we need from the government. Maybe that is brief.

I also have something to say on overproduction. As long as there is hunger on the planet, we are not overproducing. We do not distribute it fairly.

I want to go back to the period between 1973 and 2003 when there was nothing left. That is where overproduction comes in. Research and development has been passed down to the farming community, to the primary producers, and since the consumer

dette colossale. Certains prêteurs sont compréhensifs. Le Bureau d'examen de l'endettement agricole a été mis en place au Canada pour régler le problème. Si rien ne change, les Bureaux d'examen de l'endettement agricole seront surchargés de nouveau.

Le sénateur Mahovlich : Monsieur Nicol, vous établissez toutes sortes de règles et de règlements. On croirait entendre un représentant du gouvernement fédéral. Nous avons visité des particuliers aujourd'hui et ils ont un excellent plan d'action. Évidemment, ils ont commencé il y a quelques années, mais je recommande aux gouvernements provinciaux et fédéral de les appuyer. S'ils se conforment à vos règles, ils ne seraient pas autorisés à s'adresser à vous. Croyez-vous que c'est une bonne idée d'établir toutes ces règles et règlements, si leur démarche est louable et qu'ils tentent d'aider le public?

Ils ont eu une excellente idée. Ils ont mis sur pied une école de hockey pour filles. Ces étudiantes vont obtenir leur diplôme. Elles iront aux États-Unis et reviendront au Canada. Elles seront d'une grande aide aux Canadiens.

M. Nicol : En tant que conseil, nous devons respecter les contraintes qui nous sont imposées dans la gestion de notre argent.

Le sénateur Mahovlich : Les représentants du gouvernement fédéral me disent sans cesse la même chose.

M. Nicol : À plusieurs occasions, bon nombre d'entre nous qui siègent au conseil ont encouragé les collectivités à veiller à ce que le gouvernement sache que le programme ne donne pas les résultats escomptés par les collectivités. Le gouvernement doit changer le mandat de notre conseil, surtout si nous voulons songer à un deuxième ou à un troisième cycle de financement.

Si nous nous comportons mal, quel précédent établissons-nous pour le prochain cycle de négociations? Si les collectivités parlent suffisamment des lacunes de cette initiative de financement triennal dans le prochain cycle, il est à espérer que les gouvernements écouteront.

C'est tout ce que je peux dire, sénateur Mahovlich. Nous devons respecter nos contraintes.

Le sénateur Mahovlich : Je suppose que vous devez vous conformer aux règles.

Monsieur Tanis, que peut faire le gouvernement pour avoir une organisation méthodique du marché?

M. Tanis : Il peut soutenir notre initiative, cesser de s'ingérer dans nos affaires et arrêter de retirer les décisions que nous prenons et les organisations que nous mettons sur pied en vue d'établir une organisation méthodique du marché. C'est ce dont nous avons besoin que le gouvernement fasse, en bref.

J'ai aussi quelque chose à dire au sujet de la surproduction. Tant que la faim sévira dans le monde, nous ne surproduisons pas. Nous ne répartissons pas notre production équitablement.

J'aimerais revenir sur la période entre 1973 et 2003 quand il ne restait plus rien. C'est là que la surproduction entre en ligne de compte. La R-D s'est répercutée sur la collectivité agricole, les producteurs primaires, et puisque le consommateur semble être le

seems to be the only one that benefits, research and development should be publicly funded. The government can implement that measure provincially and federally.

If food inspection benefits consumers more than producers, food inspection should be publicly funded also. It was asked for at the first go-around of the Agricultural Policy Framework, but because farmers were denied being part of the final solution when the document was written up, that measure was eliminated. Whatever was publicly funded was called a farm subsidy. That situation could be changed immediately.

Senator Mahovlich: You are right. Certain people in this world are starving and need the food.

Senator Banks: Mr. Tanis, I need confirmation. You talked about food inspection not being publicly funded. I did not know that food inspection was not publicly funded. Can you explain that comment?

Mr. Tanis: As far as I know, whatever is publicly funded is called a subsidy to the farm community. It becomes a subsidy in other nations. We could talk about the World Trade Organization for hours. We have been running ahead of the pack since the Uruguay round of talks started, and tariffs and trade restrictions were cut. However, we have been overrun by other stuff and other people.

When the U.S. says we are cutting 75 per cent of our allowable subsidy, they use only 20 per cent and nothing changes. It looks nice for the world.

When the Alberta government told us at a meeting the day after the federal election that we should cut tariffs and trade restrictions because the U.S. is changing, I asked the question, "Are you talking about Canadians or other people?" The man went back to his own speech for five minutes until he was tired of talking and I was tired of listening. That is how much farmers are listened to in Alberta. Thank you for listening.

Senator Banks: He had to swallow what he said before. We know the Big Guys do not always abide by agreements.

What do you think of the argument made in respect of subsidies? This argument has been made by successive governments over many years. We cannot afford the level of subsidies that the Europeans and Americans pay. Using Americans as an example, per capita, every dime they spend on subsidies would cost us a dollar. What is your answer to that argument?

Mr. Tanis: Thank you for the question. I have an answer. I do not know if people will like what I say, but I will say it anyway.

seul à en bénéficier, la R-D devrait être financée par l'État. Le gouvernement peut mettre en œuvre cette mesure à l'échelle provinciale et fédérale.

Si l'inspection des aliments profite davantage aux consommateurs qu'aux producteurs, elle devrait aussi être financée par l'État. La demande en avait été faite dans le cadre des premiers pourparlers entourant le Cadre stratégique pour l'agriculture, mais parce que les agriculteurs n'ont pas pu dire leur mot concernant la solution finale adoptée à la rédaction du document, cette mesure a été supprimée. On appelait tout ce qui était financé par l'État une subvention agricole. La situation pourrait être changée immédiatement.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez raison. Il y a des gens dans le monde qui meurent de faim et qui ont besoin de nourriture.

Le sénateur Banks : Monsieur Tanis, j'ai besoin que vous me confirmiez une chose. Vous avez dit que l'inspection des aliments n'était pas financée par l'État. J'ignorais qu'elle ne l'était pas. Pouvez-vous expliquer ce commentaire?

M. Tanis : À ce que je sache, tout ce qui est financé par l'État s'appelle une subvention accordée à la collectivité agricole. Cela devient une subvention dans d'autres nations. Nous pourrions parler de l'Organisation mondiale du commerce pendant des heures. Nous sommes en tête du peloton depuis que le Cycle d'Uruguay a débuté et que les tarifs douaniers et les restrictions commerciales ont été réduits. Cependant, nous avons été dépassés par d'autres événements et d'autres gens.

Quand les États-Unis disent qu'ils sabrent 75 p. 100 de leurs subventions admissibles, ils utilisent seulement 20 p. 100 et rien ne change. Cela paraît bien pour le reste du monde.

Quand le gouvernement albertain nous a annoncé, à une réunion tenue une journée après l'élection fédérale, que nous devrions supprimer les tarifs douaniers et les restrictions commerciales car les États-Unis le font, j'ai demandé, « Parlez-vous des Canadiens ou d'étrangers? ». L'homme a poursuivi son discours pendant cinq minutes jusqu'à ce qu'il en ait eu assez de parler et que j'en aie eu assez de l'écouter. C'est vous dire à quel point on écoute les agriculteurs en Alberta. Je vous remercie de votre attention.

Le sénateur Banks : Il a dû ravalé ce qu'il avait dit. Nous savons que les gros bonnets ne respectent pas toujours les ententes.

Que pensez-vous de l'argument invoqué concernant les subventions? Depuis de nombreuses années, cet argument est présenté par les gouvernements qui se sont succédé. Nous n'avons pas les moyens d'accorder autant de subventions que les Européens et les Américains. Prenons les États-Unis à titre d'exemple : par habitant, chaque pièce de dix cents qu'ils dépensent en subventions nous coûterait un dollar. Que répondez-vous à cet argument?

M. Tanis : Merci pour la question. J'ai une réponse. Je ne sais pas si les gens aimeront ce que je vais dire, mais je vais le dire quand même.

When we put \$1 into agriculture, we receive a \$7 spin-off. We live in a country where we pay less than 15 per cent tax. Seven times 15 per cent makes \$1.05 so the government receives \$1.05. It is an investment.

The argument is thinking backwards. They should think of it as an investment, not a handout.

Senator Banks: That is an answer.

Mr. Nicol, you have three years to spend \$100 million. I gather the money must be spent or it reverts back to government funds at the end of three years.

You said you wanted to spend it on visions for 10 years, 15 years or 20 years. I presume the money falls into the category of seed money, to kick-start something. At the end of that time, the idea is expected to stand on its own feet. In the next round, will you deal with new applications for new programs or would you continue to assist a program that began but is not on its feet?

Mr. Nicol: Your questions are on how we operate. We are looking at projects which, at the end of the three years, essentially can be self-supported within the community. The projects form the foundation of where the community wants to be 10 years, 15 years or 20 years in the future.

Hopefully, if we receive second-round or third-round funding, component parts that are add-ons can be supported, but there will not be refunding, not more of the same.

The idea is building from where we are, as opposed to redoing what we have already done.

Senator Banks: I am worried about a sharp-knife cut-off date. The best laid plans: something might not be working completely in three years.

Mr. Nicol: All projects need some type of a timeline. If we wanted, we could have given away the \$100 million already, and we are only three months into the program.

Senator Banks: You will not give any money back.

Mr. Nicol: We will not give money back.

Senator Banks: That is good. Mr. Jacobson, the word "commission" usually implies authority. The one organization you represent today is a producer's organization. Does it exert authority?

Mr. Jacobson: No, it is more of a title. You will see that practice in Alberta, because we do have a lot of commodity commissions or commodity organizations. We do not make a lot of rules. We are not the cattlemen. They can make the rules. Somehow we missed out on that one.

Senator Banks: Parts of what you said sounded like a commercial for the wheat board. Do I gather the commission is in favour of a single-desk marketing system, as opposed to something else?

Quand nous investissons 1 \$ dans le secteur de l'agriculture, nous recevons une retombée de 7 \$. Nous vivons dans un pays où nous payons moins de 15 p. 100 de taxe. Sept fois 15 p. 100 égalent 1,05 \$, qui correspond à la somme que reçoit le gouvernement. C'est un investissement.

L'argument est rétrograde. Le gouvernement devrait le voir comme un investissement et non comme un cadeau.

Le sénateur Banks : C'est une façon de répondre.

Monsieur Nicol, vous avez trois ans pour dépenser 100 millions de dollars et, si j'ai bien compris, l'argent qui n'est pas dépensé retourne dans les coffres du gouvernement à la fin des trois ans.

Vous avez dit vouloir consacrer cet argent à des projets qui vont être mobilisateurs pour les 10, 15 ou 20 prochaines années. J'imagine que cet argent entre dans la catégorie des capitaux de démarrage, ces fonds qui servent à lancer des entreprises. Au bout de trois ans, le projet devrait fonctionner par lui-même. À la prochaine phase de financement, allez-vous examiner de nouvelles demandes pour de nouveaux programmes ou allez-vous continuer d'aider un programme amorcé qui ne vole pas encore de ses propres ailes?

M. Nicol : Vous me demandez comment nous fonctionnons. Nous examinons des projets qui, à la fin de la période de trois ans, peuvent dans l'ensemble être indépendants financièrement. Les projets jettent les bases de ce que la communauté locale veut devenir dans 10, 15 ou 20 ans.

S'il y a une deuxième ou une troisième phase de financement, nous espérons pouvoir soutenir des projets complémentaires, mais nous n'allons pas refinancer les mêmes projets.

L'idée, c'est de bâtir à partir de ce que nous avons, et non de refaire ce que nous avons déjà fait.

Le sénateur Banks : Un délai trop ferme m'inquiète. Même les plus beaux projets pourraient ne pas fonctionner parfaitement après trois ans.

M. Nicol : Tous les projets nécessitent un certain échéancier. Le programme existe seulement depuis trois mois, mais nous aurions déjà pu avoir tout distribué le montant de 100 millions de dollars si nous avions voulu.

Le sénateur Banks : Vous n'allez pas rendre l'argent.

M. Nicol : Non, nous ne remettrons pas d'argent.

Le sénateur Banks : C'est bien. Monsieur Jacobson, d'habitude, le mot « commission » suppose des pouvoirs. L'organisme que vous représentez aujourd'hui regroupe des producteurs. A-t-il des pouvoirs?

M. Jacobson : Non, c'est plutôt un titre. C'est l'usage en Alberta où il y a beaucoup de commissions, d'organismes ou d'offices de commercialisation des produits agricoles. Nous ne faisons pas beaucoup de règles, comme c'est le cas des éleveurs. Nous avons en quelque sorte raté l'occasion de le faire.

Le sénateur Banks : Votre discours m'a souvent fait penser à une publicité de la commission du blé. Est-ce à dire que votre organisme est favorable au système de commercialisation à comptoir unique par opposition à autre chose?

Mr. Jacobson: Yes: Our commission passed a resolution at our annual meeting to support single-desk marketing. We think that system is best for producers.

I will give you an example of what one farm organization in Canada is doing about marketing and collective marketing for producers. It is in the developing world. The organization is a farm organization. You will know it well enough. It is Urban and Peri-urban Agriculture, UPA, a general farm organization in Quebec.

That organization is working overseas with some countries. We talked to Laurent Pellerin about the one in Malta. Malta did not have any food security. The country went through periods of starvation.

UPA showed people how to hold on to some of their money and collectively work together. Through collective action, they lowered the interest rate from 25 per cent or 30 per cent for farm loans down to 10 per cent.

UPA built storehouses for foods. They store their food and market it in the country. In many regions, the people do not face periods of starvation.

Collective action can do that in Third World countries. I do not think it is any different in what we call the First World.

Farmers and organizations working together have a lot more power than me standing out there saying, "I have this for sale," and my neighbour down the road saying, "I have this for sale." We know what happens when 76,000 farmers stand out there saying they have this product and this product for sale, and six or seven people are dealing to buy that product. That is what we are faced with. There is a consolidation effort on the large business side with multinationals, especially within the grain industry.

We have seen that consolidation. Only four multinational companies control 80 per cent of the world's trade in grain. As an individual farmer, if I cannot work with my neighbours, and I lose those type of systems, I take what I am given.

They may call it a free market but it is more what they are willing to give up to keep me in business.

Senator Banks: Mr. Tanis, do I gather that the NFU is in favour of a single-desk marketing system?

Mr. Tanis: Yes: You have listened well.

Senator Gustafson: What percentage of Alberta farmers are members of the farmers' union?

Mr. Tanis: I have no idea how many are members of the National Farmers Union. We have different farmers' unions. The agricultural producers is another organization. I have no record of the members.

M. Jacobson : Oui. À son assemblée annuelle, notre organisme a adopté une résolution en faveur du système de commercialisation à comptoir unique. D'après nous, c'est le meilleur système pour les producteurs.

Je vais vous donner l'exemple de ce que fait un organisme agricole au Canada pour la mise en marché et la mise en marché collective des producteurs. Cela se passe dans les pays en développement. C'est un organisme agricole que vous connaissez assez bien, l'UPA, du Québec, qui fait de l'agriculture urbaine et périurbaine.

Cet organisme travaille dans certains pays étrangers. Nous avons parlé à Laurent Pellerin au sujet d'un projet à Malte. Il n'y avait pas de sécurité alimentaire dans ce pays qui a connu des périodes de famine.

L'UPA a montré aux gens comment conserver des fonds et travailler ensemble. Grâce à leur action collective, ils ont fait baisser les taux d'intérêt des prêts agricoles de 25 p. 100 ou 30 p. 100 à 10 p. 100.

L'UPA a construit des entrepôts alimentaires. Les aliments ont été entreposés et vendus dans le pays. Dans bien des régions, il n'y a plus de périodes de famine.

Voilà ce qu'une action collective permet de faire dans les pays en développement. Je crois que la situation n'est pas différente dans les pays industrialisés.

Les producteurs et les organismes ont beaucoup plus de pouvoir en groupes que seuls quand vient le temps de vendre des produits. Nous savons ce qui arrive quand 76 000 producteurs annoncent qu'ils ont tel ou tel produit à vendre et que six ou sept personnes négocient pour l'acheter. C'est ce à quoi nous sommes confrontés. Il y a un regroupement des efforts de la part des multinationales, surtout dans l'industrie céréalière.

Nous avons assisté à ce regroupement. Seulement quatre multinationales contrôlent 80 p. 100 du commerce mondial de céréales. En tant que producteur, si je ne m'associe pas à mes voisins et que je perds l'accès aux systèmes, je dois me contenter de ce qu'on me donne.

On a beau parler d'un marché libre, c'est davantage ce qu'elles sont disposées à donner qui me permet de rester en affaires.

Le sénateur Banks : Monsieur Tanis, est-ce que je comprends que le Syndicat national des cultivateurs est en faveur de la commercialisation à comptoir unique?

M. Tanis : Oui, vous avez bien compris.

Le sénateur Gustafson : Quel pourcentage des producteurs agricoles de l'Alberta sont membres de votre syndicat?

M. Tanis : Je n'en sais rien. Il y a différents regroupements d'agriculteurs. Il y a aussi l'Association des producteurs agricoles. Je n'ai pas de registre des membres.

Senator Gustafson: Our Senate agricultural committee recommended in an interim report that a Canada farm bill would be important to this country. What is your thinking on that subject?

Mr. Tanis: A good start may be more equitable safety-net funding than we have presently, because the U.S. also has a farm bill. CFA also promotes this view. I have read part of your interim report. I find it interesting. I have not gotten to the end yet.

The report has so many numbers. We need to realize we are dealing with people, live souls. I hope that fact comes out in the end of the report. I would be in favour of a farm bill if it protects the farm community more than it is protected now. We have nothing.

Senator Gustafson: The marketing boards in Canada face no problem with American sales, because we do not sell anything into the international market.

Some would argue the boards are immoral in the sense that there is a hungry world out there, and we produce only what we eat. There is some suggestion we could feed the world with grains and oil seeds. That would be ludicrous and impossible.

One of the biggest problems we face is a global market in the grains and cattle industry. Is there any representative from the cattle people here, or a representative of the producers and grain across the board? Until Canada recognizes we have a problem, it will not be solved.

Mr. Tanis: I agree. The U.S. would love to do away with the marketing board. If they could bring marketing under WTO, they would love to do that. They would control the market.

Senator Gustafson: Did they control canola?

Mr. Tanis: Who knows who controls what. It does not look like they control it. If they are the biggest buyer, they control it.

Sugar is controlled by who knows who. Cargill ships juice to the U.S. A couple of years ago, the sugar factory people told us in the spring we would have fewer contracts. I am also a wheat producer. I said, "Do you not know how to sell the sugar? Cargill ships more every year. We have to cut back because you lose sales here. Are you looking at Cargill to buy all of it and take over the company?"

Who is in control? There are market forces you cannot pinpoint.

Senator Gustafson: The wheat board sells a major part of its wheat directly to Cargill. That was made clear at the agricultural Senate committee when the wheat board appeared.

Le sénateur Gustafson : Notre comité sénatorial a recommandé, dans un rapport provisoire, qu'il serait important que le Canada ait une politique agricole qui lui est propre. Qu'en pensez-vous?

M. Tanis : On pourrait commencer par avoir un programme de protection du revenu agricole plus équitable, parce que les États-Unis ont aussi une politique agricole. C'est aussi ce que préconise la FCA. J'ai commencé à lire votre rapport provisoire que je n'ai pas fini. Je le trouve intéressant.

Il cite tellement de chiffres. Il faut prendre conscience qu'on a affaire à des êtres humains, et j'espère que c'est ce qui va ressortir du rapport. Je serais en faveur d'une politique agricole si elle assure aux producteurs une meilleure protection que celle qu'ils ont actuellement. Nous n'avons rien.

Le sénateur Gustafson : Les offices de commercialisation du Canada n'ont aucun problème avec les ventes américaines, parce que nous ne vendons rien sur le marché international.

Pour certains, les offices agissent de façon immorale parce qu'il y a beaucoup de gens affamés dans le monde et que nous produisons seulement ce que nous consommons. On semble dire que nous pourrions nourrir la planète avec des céréales et des oléagineux. Ce serait ridicule et impossible.

Le marché mondial des céréales et des bovins représente un de nos grands problèmes. Y a-t-il un représentant des éleveurs ici, ou un représentant de l'ensemble des céréaliculteurs? Tant que le Canada ne reconnaît pas que nous avons un problème, on ne le réglera pas.

M. Tanis : Je suis d'accord avec vous. Les Américains se passeraient volontiers des offices de commercialisation. Ils voudraient bien que la commercialisation relève de l'OMC. Ils pourraient contrôler le marché.

Le sénateur Gustafson : Contrôlent-ils la vente du canola?

M. Tanis : On ne sait pas qui contrôle quoi. Il ne semble pas qu'ils la contrôlent. S'ils sont le plus important acheteur, ils la contrôlent.

Le sucre est contrôlé par on ne sait trop qui. Cargill expédie du jus aux États-Unis. Il y a quelques années, les représentants de la sucrerie nous ont annoncé au printemps que nous aurions moins de contrats. Comme je produis aussi du blé, je leur ai dit : « Ne savez-vous pas comment vendre le sucre? Cargill en consomme plus chaque année. Nous devons faire des réductions parce que nous perdons des ventes ici. Voulez-vous que Cargill achète toute la production et prenne le contrôle de l'entreprise? »

Qui a le contrôle? Il y a des forces du marché qu'on ne peut pas identifier.

Le sénateur Gustafson : La commission du blé vend une bonne partie de son blé directement à Cargill. C'est ce qui est ressorti clairement de la rencontre de notre comité avec les représentants de la commission du blé.

Getting back to oil seeds, and especially canola, we live right on the border. We are able to make 10 cents more a bushel, and Archer Daniels Midland in North Dakota will pick it up.

That was an advantage to our farmers. The same thing is true of mustard, peas and so on. The Americans have sold our cattle for a hundred years. We have come to the conclusion that as soon as that border closes, cattle prices plummet. Prices are down now because of threats of a closed border. Who is to say the Americans could not market our wheat as well?

Mr. Tanis: That is a good question. We are only producing half the land we are consuming in Canada. Eighty per cent of the potatoes eaten in Alberta are imported. Who is controlling what?

If we do not have the processing plant that processes and markets them because the population is too small, we want multi-million-dollar operations to control everything.

Senator Gustafson: We know what we have now is not working. The farmers cannot carry more problems than they will have this spring in putting in a crop. Saskatchewan is probably in worse shape than what I hear from you in Alberta.

Saskatchewan land prices are not holding. They are plummeting. At least, in Alberta they can sell their land and retire.

In Saskatchewan, they cannot do that now, in most cases. It is serious business.

We must find a way out of this situation, so that we do not follow an ideology or a theory. We need to find something that will work.

The only way out of this situation is if commodity prices go up or the federal government puts money into the system. To go to something else, we are talking a political talk in terms of whatever commodity we are handling.

Senator Peterson: Mr. Jacobson, in your recommendations, you talk about adequately funded safety-net programs, insurance, et cetera.

It seems to me the nub of the problem is that farming has negative revenue right now. This recommendation would appear to be a band-aid solution at a critical time to solve this problem. Producers now are farming their equity. They cannot do that much longer.

We are talking one or two years. Would the methodology be to obtain a fair price for our product? At the end of the year, we need to be revenue positive, face that situation and say that is where we need to be.

Mr. Jacobson: We have brought that message to the federal and provincial governments for the last 20 years. We have said that what we receive for our labour, and what we put into our farms, is disappearing.

Pour revenir aux oléagineux, et plus particulièrement au canola, nous sommes tout près de la frontière. Nous pouvons faire 10 sous de plus le boisseau, et Archer Daniels Midland au Dakota du Nord va l'acheter.

C'était un avantage pour nos producteurs. C'est vrai aussi pour la moutarde, les pois et le reste. Les Américains ont vendu notre bétail pendant une centaine d'années. Nous en sommes arrivés à la conclusion que les prix du bétail s'effondrent quand la frontière est fermée. Les prix sont à la baisse dans le moment parce qu'on menace de fermer la frontière. Qui dit que les Américains ne pourraient pas vendre aussi notre blé?

M. Tanis : C'est une bonne question. Nous produisons seulement la moitié de ce que nous consommons au Canada. Quatre-vingt pour cent des pommes de terre mangées en Alberta sont importées. Qui contrôle quoi?

Comme nous n'avons pas d'usine de transformation ni les marchés pour écouler nos produits parce que la population est trop restreinte, nous voulons des installations de plusieurs millions de dollars pour tout contrôler.

Le sénateur Gustafson : Nous savons que ce que nous avons maintenant ne fonctionne pas. Les producteurs ne peuvent pas affronter d'autres problèmes que ceux qu'ils auront ce printemps pour préparer la récolte. La situation en Saskatchewan est probablement pire que celle que vous décrivez en Alberta.

Les prix des terres en Saskatchewan dégringolent. Au moins, en Alberta, les producteurs peuvent vendre leurs terres et prendre leur retraite.

En Saskatchewan, ils ne peuvent bien souvent pas faire cela. La situation est grave.

Nous devons trouver une solution, sans s'en tenir à une idéologie ou à une théorie. Il faut trouver un moyen de s'en sortir.

La seule solution, c'est la hausse des prix des denrées ou des fonds fédéraux. Si on veut autre chose, il faut engager des discussions politiques sur tous les produits en question.

Le sénateur Peterson : Monsieur Jacobson, dans vos recommandations, vous parlez de programmes suffisants de protection du revenu agricole, d'assurance, et cetera.

Il me semble que le nœud du problème, ce sont les revenus déficitaires des producteurs. Ce que vous recommandez semblerait être seulement une solution de fortune. Les producteurs dépensent leurs avoirs pour fonctionner, et ce n'est plus possible.

Nous parlons d'un ou deux ans. Faudrait-il obtenir un prix juste pour notre produit? À la fin de l'année, il faut être rentable, regarder les choses en face et décider quoi faire.

M. Jacobson : C'est ce que nous disons aux gouvernements fédéral et provinciaux depuis 20 ans. Nous avons expliqué que nos recettes ne comblent pas nos dépenses.

In our area, the expression is, “We are eating our equity.” That is why farm debt in Canada is going higher and higher.

Not so much in southern Alberta but in other parts of Alberta as well as in Saskatchewan and Manitoba, people have gotten to the point — and Senator Gustafson mentioned that — where they have to sell out, their costs have gone up. Who do they sell to? I know producers in Saskatchewan that are renting land for the taxes.

I talked to one guy who said his agreement with his older neighbour — he cannot rent his land — is to pay the taxes on the land to farm it.

With the safety-net programs, because of the way they have been developed on a five-year average, they take the best three out of the five. That is fine for an industry that has spikes and goes down, because the average will level out over time.

Over the past 15 years in the grain and oil seed industry, our margin has been on a slow decline. Canola is an anomaly this year because prices have gone up, in fact, grain prices have gone up but there are extenuating circumstances. Our safety net has kicked in and paid money to producers. We wonder who will receive money and who will not. I could talk to one neighbour who received a payment, and he does not understand why he did. I talk to another neighbour who thought he would receive a payment and he does not know why he did not get one.

Because of the slow decline, our production margins are gradually falling. If we receive a payment, we have lost. Production margin is still falling.

We have said, there must be some way to address the cost of production. If we can address the cost of production through a program, whether to set a price as the U.S. does — and we argue that a program such as that would cost the governments in Canada little more than the cost of the Canadian Agricultural Income Stabilization, CAIS, Program now — if that industry could be stabilized, that is where we would come from. That has been a problem with safety net programs.

When they created the Agricultural Policy Framework I — the farm bill — we had big meetings across Canada. We attended two meetings in Calgary on that subject.

At the first meeting, 500 producers were there. They broke up into little groups. They did the thing on the blackboard. They said they would come back and tell us what they said the next time. We came back the next time. They had the little groups and told us the recommendations. We consolidated them.

At that point, we had the feeling they had already written the safety-net program. They were only paying lip service to what farmers were saying.

Dans notre milieu, on dit que nous bouffons nos avoirs. C'est pourquoi la dette agricole au Canada augmente toujours davantage.

Pas tellement dans le Sud de l'Alberta mais ailleurs dans la province ainsi qu'en Saskatchewan et au Manitoba, comme le sénateur Gustafson l'a fait remarquer, les gens sont obligés de vendre parce que leurs coûts ont monté. À qui vendent-ils? Je connais des producteurs en Saskatchewan qui louent leurs terres pour le prix des taxes.

Un producteur m'a dit qu'il s'était entendu avec son plus vieux voisin, qui lui paie le prix des taxes pour cultiver sa terre, étant donné qu'il ne peut pas la louer.

Les programmes de protection du revenu agricole font la moyenne des trois meilleures années sur les cinq dernières années. C'est valable pour une industrie qui a des hauts et des bas, parce que la moyenne rétablit l'équilibre sur une certaine période de temps.

Au cours des 15 dernières années, la marge de production dans le secteur des céréales et des oléagineux a connu un recul progressif. Le canola fait exception cette année parce que les prix ont monté; en fait, les prix des céréales ont monté, mais il y a des circonstances atténuantes. Les producteurs ont commencé à se faire indemniser dans le cadre du programme de stabilisation du revenu. Nous ne savons pas vraiment qui va recevoir de l'argent et qui n'en recevra pas. Un voisin peut me dire qu'il en a reçu contre toute attente, et un autre peut compter en recevoir sans que ce soit le cas.

En raison de ce recul progressif, nos marges de production diminuent graduellement. Si nous recevons de l'argent, c'est que nous avons fait des pertes. La marge de production continue de baisser.

Selon nous, il doit y avoir un moyen de s'attaquer aux coûts de production. On peut peut-être le faire grâce à un programme, qui fixerait les prix comme les États-Unis le font, et nous pensons qu'un programme de cette nature coûterait aux gouvernements du Canada un peu plus cher que le Programme canadien de stabilisation du revenu agricole, le PCSRA. Pour nous, ce serait le moyen de stabiliser l'industrie. Il y a des problèmes avec les programmes de protection du revenu agricole.

Lorsqu'on a établi le premier Cadre stratégique pour l'agriculture — la loi sur l'agriculture — d'importantes réunions ont été tenues dans différentes régions du Canada. Nous avons participé à deux réunions à ce sujet à Calgary.

Pas moins de 500 agriculteurs étaient présents à la première de ces réunions. On nous a répartis en plusieurs petits groupes. Chaque groupe inscrivait ses recommandations sur un tableau. On nous a dit qu'on ferait le compte rendu à la réunion suivante. Nous étions là à cette deuxième réunion. Les différents groupes ont présenté leurs recommandations et nous les avons compilées.

C'est à ce moment-là que nous avons eu l'impression que le programme de filet de sécurité était déjà entièrement élaboré. Les agriculteurs n'étaient consultés que pour la forme.

We told them, as farm organizations: This will not work and this will not work, and they will run into problems. Guess what? The government said, that is no problem, you do not know what you are talking about.

We have a mess in the CAIS Program now. The areas we said would not work did not work. They would not listen to us. I think we are in danger of the same thing happening with this second consultation.

I talked about that in one of our recommendations. We need to be involved actively in those types of programs in bringing the recommendations forward and helping to develop the programs.

Without that involvement, two parties are dictating to the third. We do not have a say. We will come back in a year and say, this is where you fell down, and guess what? It will be true. We will probably go through the same process again as the APF I was involved with.

Senator Peterson: One item in your recommendations was that freight agreements must be free and fair to all parties of a trade agreement. That agreement is almost a joke in terms of what we have had to date. It is not working. Cattle are stopped at the border when they want to stop them. Softwood lumber is taxed horrendously when they feel like it. It did not take them long to put \$5 billion in the bank to help their people.

I read in the paper today where the United States wants to end their dependency on Middle East oil and they want oil from Canada: 200 million barrels, 300 million barrels and up to 500 million barrels a year. Is it time for Canada to play hardball and put on an export tax for our producers?

Mr. Jacobson: For our producers, yes. We do not want to bite the hand that feeds us. As Canadians, we always feel like second-class citizens to Americans. I think our governments have felt that too. I forget who said, "When you go to bed with an elephant, you do not wake him up," or something like that.

At this point, we have natural advantages that other parts of the country or North America need. Those advantages give us an opportunity to set conditions. We do not need to be the hewers of wood and drawers of water anymore in this country.

We have an ability, if people will stand up for us, to make trade agreements, especially in agriculture. We do not need to give these things away. We found from our past experience, if we give something away, they come back for more. That was what we said in reference to free trade.

Les représentants des différentes organisations agricoles ont fait valoir que telles et telles mesures ne pouvaient pas fonctionner, et que des problèmes allaient survenir. Devinez quoi? Le gouvernement nous a répondu qu'il n'y avait aucun problème et que nous ne parlions pas en connaissance de cause.

Voilà que le PCSRA se révèle un véritable gâchis. Les problèmes que nous avons prévus se sont effectivement manifestés. Je crains que la même chose ne se produise avec cette deuxième série de consultations.

Il en est question dans l'une de nos recommandations. Il faut que nous puissions contribuer directement à la formulation de recommandations et à l'élaboration des programmes de ce genre.

Sans cela, on se retrouve avec deux parties qui dictent leur volonté à une troisième. Nous n'avons pas droit de parole. Nous pourrions revenir à la charge dans un an pour vous dire où vous avez échoué et, devinez quoi? Nous aurons raison. C'est toute l'histoire de la mise en œuvre du CAS I qui risque de se répéter.

Le sénateur Peterson : Vous recommandez notamment que les accords commerciaux offrent liberté d'action et équité à toutes les parties en cause. Les résultats que nous avons obtenus avec le présent accord sont presque ridicules. Cela ne fonctionne tout simplement pas. Les Américains interceptent notre bétail à la frontière lorsque bon leur semble. Ils imposent des droits exorbitants sur notre bois d'œuvre lorsque cela leur chante. Ils n'ont pas tardé à injecter 5 milliards de dollars dans la cagnotte pour aider leurs producteurs.

Dans le journal de ce matin, je lisais que les États-Unis voulaient cesser de dépendre du pétrole du Moyen-Orient et souhaitaient se tourner vers celui produit au Canada : 200 millions de barils, 300 millions de barils et jusqu'à 500 millions de barils par année. Le moment ne serait-il pas bien choisi pour le Canada de serrer la vis et d'imposer une taxe à l'exportation au bénéfice de nos producteurs?

M. Jacobson : Pour nos producteurs, oui. Nous ne voulons pas mordre la main qui nous nourrit. Nous, Canadiens, avons toujours eu un complexe d'infériorité par rapport aux Américains. Je pense que nos gouvernements ressentent la même chose. Je ne me souviens plus qui a dit que lorsqu'on allait au lit avec un éléphant, il fallait éviter de le réveiller, ou quelque chose du genre.

À ce moment-ci, nous disposons de ressources naturelles dont d'autres régions du pays et de l'Amérique du Nord ont besoin. Cette situation avantageuse nous permet d'imposer certaines conditions. Le Canada n'a plus à être un pays de bûcherons et de porteurs d'eau.

Nous avons la possibilité, si nos dirigeants se tiennent debout, de conclure des accords commerciaux, surtout en agriculture. Nous n'avons pas à faire de tels compromis. L'expérience nous a démontré que lorsque nous faisons des concessions, ils reviennent à la charge pour en obtenir davantage. C'est ce que nous avons fait valoir concernant le libre-échange.

Under the WTO so far, we have agreed to something, but they have completely ignored the rules. We follow the rules. Even if they did follow the rules, they have found different ways to deliver their programs, or actually take action against us.

Whether to put on a tariff is a hard question for me to answer. On dumping products into Canada, we need immediate tariffs on some of that stuff. That example I quoted from the fruit growers in B.C. happened last year over a two-month period. When they bring the matter to the federal trade lawyers and their own lawyers, the lawyers tell us to ignore it, because by the time everything is done and the rules are applied, exporters are not dumping the product anymore, so what is the use? We need quick results to stop people from harming our industries in this country.

Senator Peterson: I think you do, yes. We have been complacent, because we are nice people. Maybe the time for that is over. It is time to rattle the cage a bit: just a thought.

The Chairman: Over the last several months when we have had our hearings in Ottawa and we have talked about this crisis as people see it, we always talk about the farm families. If the farm families give up, we think about how that will affect our wonderful towns in this area.

We are constantly hearing that the young people in the farm families are increasingly reluctant or negative about trying to continue what their family has done, having watched the difficulties of recent years. This situation is troubling.

I popped into an event the other night in Ottawa put on by the Canadian Federation of Agriculture. They were having their big annual meeting. The room was filled with young farmers who were organizing things together, as young people do. They were having a great time. They were looking forward. They pounced on me because they heard of these hearings. They thought the hearings were cool. They said they were prepared to go into farming for the long haul. It was a nice thing to hear.

From the reality of the difficulties in this area over the last several years, what is your call on the view of our young people about picking up the reins when the time comes to keep their farm alive and their family working?

Mr. Jacobson: The group of young farmers you are talking about is the Young Farmers of Canada. Young farmers from all over Canada have come together through CFA: We sponsor that group. It is very good.

You are seeing probably the keeners in agriculture. We need those people, and more of them.

Une entente est intervenue dans le cadre de l'OMC, mais ils n'ont tenu aucunement compte des règles établies. Nous suivons ces règles. Même en admettant que les États-Unis l'auraient fait, ils ont trouvé des façons différentes d'offrir leurs programmes, ou plutôt de prendre des mesures à notre détriment.

Il est difficile pour moi de vous dire s'il convient d'imposer un tarif douanier. Lorsque des produits font l'objet de dumping au Canada, il faut immédiatement appliquer de tels tarifs. La situation dont je vous ai parlé concernant les fruiticulteurs de la Colombie-Britannique s'est produite l'an dernier sur une période de deux mois. Lorsqu'ils ont été saisis de l'affaire, les spécialistes fédéraux en droit commercial et les avocats des producteurs ont conseillé de ne pas y donner suite, car le temps que toutes les mesures soient prises et que les règles soient appliquées, le dumping aura déjà cessé. De telles démarches ne servent donc à rien. Il faudrait plutôt que quelqu'un agisse rapidement pour stopper ces activités qui portent préjudice aux industries canadiennes.

Le sénateur Peterson : C'est effectivement ce dont vous avez besoin. Nous avons fait montre de complaisance parce que nous sommes des gens bien. Il se peut que ce temps soit révolu. Je me dis que le moment est peut-être venu de secouer un peu les choses.

La présidente : Au fil des réunions que nous avons tenues à Ottawa depuis plusieurs mois, nous avons toujours parlé des familles lorsqu'il a été question de la crise agricole. Si les familles renoncent, on peut imaginer les effets que ressentiront les merveilleuses villes de cette région.

On nous dit sans cesse que les jeunes sont de plus en plus réticents à suivre la voie tracée par leurs parents agriculteurs, compte tenu des difficultés dont ils ont été témoins au cours des dernières années. C'est une situation vraiment inquiétante.

L'autre soir à Ottawa, je me suis présentée à une activité organisée par la Fédération canadienne de l'agriculture. Il s'agissait d'une grande réunion annuelle. La salle était remplie de jeunes agriculteurs qui essayaient d'organiser les choses à leur façon, comme tous les jeunes le font. Ils semblaient grandement apprécier l'exercice. Ils échafaudaient des plans d'avenir. Comme ils avaient entendu parler de nos réunions, ils se sont précipités vers moi. Ils m'ont dit que c'était une excellente idée de tenir ces réunions. Ils m'ont assurée qu'ils s'engageaient dans l'agriculture à long terme. C'était plutôt agréable à entendre.

Compte tenu des difficultés bien réelles que connaît ce secteur depuis plusieurs années, croyez-vous que nos jeunes sont disposés à prendre la relève au moment venu pour que la ferme familiale puisse rester en exploitation?

M. Jacobson : Vous parlez du groupe Jeunes agriculteurs d'élite du Canada. La Fédération canadienne de l'agriculture a ainsi réuni de jeunes agriculteurs de toutes les régions du pays. Nous parrainons ce groupe qui produit des résultats très intéressants.

Il s'agit probablement de la crème de la crème en agriculture. Nous avons besoin de ces jeunes et il nous en faudrait encore davantage.

I will relate the question back to my own community, and the surrounding communities where we live. I started farming at 22 years of age, after I had gone through college, and things like this. I thought farming was a good thing. As I mentioned to the newspaper, I was headed to be a teacher for a while. I thought farming was a little better. Maybe I made a mistake.

When I started farming, a lot of my friends started farming. Within our community, probably 20 or 25 people my own age, within a couple of years, had started to farm. We have grown up on the farm, we have taken over our fathers' farms or we have bought farms. Some people my age, depending on their debt load — and they really loaded up in the 1980s — even if they had a family farm, they went broke. Some of those people have disappeared from our community and their family and kids have gone from our community.

Those kids would have been in the 30-year-old to 40-year-old range of farmers. More and more of that age have disappeared from farming.

My son, when he was growing up, liked the farm. Now he works as a surveyor in Saskatchewan. He finds that work more lucrative. His wife is a school teacher. She grew up on a farm. They say they like farming but it is not for them. They like the 9 to 5 work. They do not do 9 to 5 all the time. They like the security of a well-paid job. They receive vacation. They can plan their lives. Any farmers out there, their free time is in the winter. They have to head south. If they cannot afford to go south, they have to stay.

In our community, when we talk young farmers, only a handful of the kids in the 20-year-old to 30-year-old range are staying. The kids you talked to at the Young Farmers of Canada are in the 20-year-old to 30-year-old range. They are the keeners. They come mostly from well-established farms. If they have to buy land in Alberta — and it changes in every province, but Alberta especially — with the pressure not only from the urban population, but even the rural population and the large farmers trying to expand, they cannot make it work out unless commodity prices go up. They pay exorbitant prices for their land, and they do not really know.

We have talked about it all night. We need a farm income program, incomes where people can make a sustainable living and have a lifestyle. It does not have to be fancy. They need to work hard. The work must be sustainable. They must make a profit. They must be able to put money away and plan for their futures and their kids' futures like anybody in the city. If they have a job, they are planning for their future and retirement. We need that opportunity in the rural communities.

Je vais répondre en faisant référence à ma propre communauté et aux localités avoisinantes. J'ai débuté en agriculture à l'âge de 22 ans, après avoir étudié au collège notamment. J'estimais que c'était un secteur prometteur. Comme je l'ai mentionné au journal, je me destinais à une certaine époque à la profession d'enseignant. J'ai cru préférable de choisir l'agriculture. Il est possible que j'aie fait erreur.

Lorsque j'ai commencé l'agriculture, un grand nombre de mes amis en faisaient autant. Au sein de ma collectivité, il y avait probablement entre 20 et 25 jeunes de mon âge, à quelques années près, qui débutaient dans ce secteur. Nous avons grandi sur la ferme et nous prenions la relève de nos pères ou nous nous portions acquéreurs d'une exploitation agricole. Certains agriculteurs de mon âge étaient endettés à un point tel — et le fardeau était vraiment très lourd dans les années 1980 — qu'ils ont fait faillite, même après avoir pris les rênes de la ferme familiale. Une partie d'entre eux ont quitté notre communauté avec leurs familles et leurs enfants.

Ces enfants seraient aujourd'hui des agriculteurs dans la trentaine. Les gens de cette tranche d'âge sont de moins en moins nombreux à se livrer à l'agriculture.

Lorsqu'il était plus jeune, mon fils aimait bien la ferme. Il travaille maintenant comme arpenteur en Saskatchewan. Il considère que cette profession est plus payante. Son épouse est enseignante. Elle a elle aussi grandi sur une ferme. Ils disent qu'ils aiment l'agriculture, mais que cette activité ne leur convient pas. Ils préféreraient travailler de neuf à cinq, même s'ils dérogent parfois à cet horaire. Ils aiment profiter de la sécurité d'un emploi bien rémunéré. Ils ont droit à des vacances. Il leur est possible de planifier. Si vous êtes agriculteur, vos temps libres sont limités à la saison hivernale. Vous devez prendre vos vacances dans le Sud. Si vos moyens ne vous le permettent pas, vous restez à la maison.

Chez nous, seulement une poignée de jeunes agriculteurs dans la vingtaine sont demeurés dans la collectivité. Les jeunes que vous avez rencontrés font partie de ce groupe d'âge et constituent l'élite de la profession. Dans la plupart des cas, ils viennent d'exploitations agricoles bien établies. S'ils souhaitent acheter des terres en Alberta — la situation diffère d'une province à l'autre, mais en Alberta tout particulièrement — compte tenu des pressions exercées non seulement par la population urbaine, mais aussi par la population rurale et les grands exploitants qui essaient de prendre de l'expansion, il leur est impossible de le faire si le prix des denrées n'augmente pas. Ils versent des sommes exorbitantes pour leurs terres sans vraiment savoir ce qui se produira sur le marché.

Nous en avons parlé toute la soirée. Nous avons besoin d'un programme de revenu agricole qui permettra à ces gens d'avoir un bon gagne-pain et de s'assurer un niveau de vie intéressant. Nul besoin de mesures très sophistiquées. Il leur faut travailler fort. Leur travail doit être rentable. Ils doivent réaliser des profits. Il faut qu'ils puissent mettre de l'argent de côté et planifier leur avenir et celui de leurs enfants, comme n'importe quel citoyen vivant en milieu urbain. Toute personne qui occupe un emploi peut planifier son avenir et sa retraite. Il faut que cela soit également possible en milieu rural.

Until that happens, we will still lose the young farmers. When the young farmers are gone, then, as an older farmer, who will I sell to? Nobody is there anymore.

The Chairman: They were a decent gang of enthusiasts. It was nice to hear after all this.

I want to thank our panel. You have given us a lot of new thoughts and we will watch Mr. Nicol's new effort. We will now hear from the second panel. The first presenter is Stasha Donahue.

Stasha Donahue, Co-chair, South West Alberta Coalition on Poverty: I have worked in public health for the last 17 years. Before that, I worked in acute care in rural Alberta for five years. I come from a health background.

Our function as a coalition is to bring together organizations, groups and individuals who are committed to positive action on poverty in Southwest Alberta.

From a health perspective, we are interested in this subject. We know from current research findings that what we once thought made people healthy — things such as lifestyle, eating well and exercising — while important, do not weigh in as heavily as those factors that we refer to as the social determinants of health. Those things are poverty, income adequacy, housing, education, employment and all that kind of thing.

I am giving you a background because you might wonder why health is concerned with poverty, or rural poverty in particular.

With my presentation is a highlight sheet. It is the bright yellow, sunny southern Alberta paper in front of you. With that highlight sheet is a document, which I do not expect you to use as bedtime reading material because it is thick. We produced the document two years ago entitled, *The Reality of Child and Family Poverty in Southwest Alberta*.

We created a document that gave a regional perspective on the prevalence of poverty and related factors, and mapped it out in a geographical area in southern Alberta.

We used that document as a tool, and presented the information to a variety of town and city councils, school boards, child and family service agencies and reserves, in an effort to increase their awareness of the fact that there is poverty in southern Alberta. Poverty is a concern, and it affects our children and youth.

Tant que des mesures en ce sens n'auront pas été prises, nous continuerons de perdre de jeunes agriculteurs. Une fois que ces jeunes ont quitté la région, à qui les agriculteurs plus âgés peuvent-ils vendre leur ferme? Il n'y a plus personne pour prendre le relais.

La présidente : C'était vraiment un groupe fort enthousiaste. Il était agréable de les entendre après tous les commentaires reçus ici.

Je tiens à remercier nos témoins. Vous nous avez lancé sur de nouvelles pistes de réflexion et nous surveillerons de près la nouvelle initiative de M. Nicol. Nous passons maintenant à notre deuxième groupe de témoins. La première à présenter son exposé sera Stasha Donahue.

Stasha Donahue, coprésidente, South West Alberta Coalition on Poverty : Je travaille en santé publique depuis 17 ans. Auparavant, j'ai été pendant cinq ans dans le domaine des soins actifs dans les régions rurales de l'Alberta. Je viens donc du secteur de la santé.

Notre coalition a pour mission de rassembler les organisations, les groupes et les individus qui sont déterminés à agir concrètement pour lutter contre la pauvreté dans le Sud-Ouest de l'Alberta.

Du point de vue de la santé, c'est un sujet qui nous intéresse. Selon les résultats de recherches récentes, les facteurs que l'on jugeait autrefois essentiels à la santé — comme le style de vie, une saine alimentation et l'exercice physique — ne sont pas, malgré leur importance, aussi décisifs que ce que l'on appelle les déterminants sociaux de la santé. Il s'agit notamment de la pauvreté, du revenu adéquat, du logement, de l'éducation et de l'emploi.

J'apporte ces précisions pour le cas où vous vous demanderiez quel est le lien entre la santé et la pauvreté, et la pauvreté en milieu rural tout particulièrement.

Notre mémoire est accompagné d'un résumé. Il s'agit de la feuille jaune vif qui vous rappelle le soleil du Sud de l'Alberta. Je ne m'attends pas à ce que notre rapport devienne votre lecture de chevet, car il est peut-être un peu volumineux. Voilà deux ans que nous avons produit ce document intitulé *The Reality of Child and Family Poverty in Southwest Alberta*.

Ce rapport vous donne un aperçu régional de la prévalence de la pauvreté et des facteurs connexes dans une région déterminée du Sud de l'Alberta.

Nous nous sommes servis de ce document pour présenter des exposés devant différentes instances, dont les conseils municipaux, les commissions scolaires, les agences de service à la famille et à l'enfance et les conseils de réserve, dans un effort pour les sensibiliser à l'existence de la pauvreté dans le Sud de l'Alberta. La pauvreté est une préoccupation véritable qui touche nos enfants et nos jeunes.

That being said, I am explaining why I gave that document to you. I do not want to go into it in depth because it could take all evening. I am conscious of the fact that you have been on a long dog-and-pony show across the country.

The Chairman: We are perky, though.

Ms. Donahue: You look perky, I must say. It must be the hockey practice today.

We have identified predominant themes in southern Alberta. Because it did not occur to me until later, I did not include one issue unique to our region: two large First Nations Aboriginal reserves in the Chinook Region.

The Blood, or Kainai, reserve is the largest reserve in Canada with a population of over 8,000 people. That reserve significantly impacts our poverty rates in this region because, as we know, Aboriginal First Nations people, single-parent, female-led families and immigrants, are more likely than others to be affected by poverty.

A lot of families are moving off-reserve to rural small towns in the region. The reason is lack of access to affordable housing on the reserve. They go to small communities searching for opportunities. In a sense, it is a benefit, once we get over the whole exclusion issue, because they have a high birth rate and growing population, and provide potential for a future workforce in the region.

I read thoroughly through your document, *Interim Report: Understanding Freefall*, and saw that a lot of our identified issues were issues you identified as well.

One major issue is transportation. I live in a rural community, actually outside a rural community. Many families are faced with the lack and challenge of transportation.

Given my health care background, I have noticed this problem more since the regionalization of services. We have anecdotes that say, with regionalization of services, centralization has occurred of a lot of the services that used to be distributed through the region.

For example, my older parents require access and transportation to the regional facility to access services and the care they need, due to a declining rate of physicians and medical treatment in their small community.

I am lucky. I can take a day off and do that for them. I know many families where that is not possible. If I was working at the 7-Eleven and asked for a day off to take my grandfather to a medical appointment, I am sure that request would not be looked at in the most positive light.

Je vous expliquais donc simplement les raisons pour lesquelles je vous ai fourni ce document. Je ne vais pas entrer dans les détails, car cela pourrait prendre toute la soirée. Je sais très bien que votre longue tournée vous a amenés dans toutes les régions du pays.

La présidente : Mais nous demeurons toujours très alertes.

Mme Donahue : Je dois admettre que vous semblez effectivement avoir encore beaucoup d'entraîn. Probablement grâce à la séance de hockey d'aujourd'hui.

Nous avons cerné certains thèmes prédominants dans le Sud de l'Alberta. Comme je n'y ai pensé qu'après coup, je n'ai pas inclus une situation unique à notre région : la présence de deux grandes réserves autochtones dans la région Chinook.

La réserve de Gens du Sang, ou Kainahs, est la plus grande au Canada avec une population de plus de 8 000 personnes. Cette réserve influe considérablement sur les taux de pauvreté dans la région étant donné que, comme vous le savez, les Autochtones, les chefs de familles monoparentales, les familles ayant à leur tête une femme et les immigrants sont les groupes les plus susceptibles d'être affectés par la pauvreté.

Beaucoup de familles quittent les réserves pour aller vivre dans de petites villes de cette région rurale. Cet exode s'explique par le manque d'accès à des logements abordables dans la réserve. Les Autochtones vont vivre dans ces petites villes pour trouver de nouveaux débouchés. Dans un sens, cela peut être avantageux, car si on parvient à régler tous les problèmes d'exclusion, cette population en croissance ayant un taux de natalité élevé pourra éventuellement alimenter le bassin de main-d'œuvre de la région.

J'ai attentivement lu votre document, intitulé *Rapport intérimaire : Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté rurale* et j'ai constaté que bon nombre des enjeux que nous avons relevés, vous les avez cernés aussi.

L'un de ces grands enjeux est le transport. Je vis dans une communauté rurale, en fait, en dehors d'une communauté rurale. Bien des familles vivent le problème du manque de transport et des défis que cela pose.

Avec mon expérience dans le domaine de la santé, je remarque plus ce problème depuis la régionalisation des services. Nous avons des anecdotes selon lesquelles avec la régionalisation des services, bien des services ont été centralisés qui, auparavant, étaient répartis dans toute la région.

Par exemple, mes parents âgés ont besoin d'accès aux installations régionales et de transport pour recevoir les services et les soins dont ils ont besoin, en raison de la réduction du nombre de médecins et des soins médicaux fournis dans leur petite communauté.

J'ai de la chance. Je peux prendre une journée de congé et m'occuper d'eux. Je connais bien des familles pour qui ce n'est pas possible. Si je travaillais au 7-Eleven et demandais une journée de congé pour amener mon grand-père à un rendez-vous médical, je suis sûre que cette demande ne serait pas accueillie de façon très positive.

That situation is something the older population talks about, particularly those who do not drive outside their small town anymore. The same is true for those who require specialized children's services. A lot of our regional child services have been distributed back to Lethbridge.

To access specialized care for vulnerable children, who typically tend to come from high-needs, vulnerable backgrounds, families need transportation to travel into the city to access services for their young children, which can be a problem.

The same can be said of access to government services. A lot of federal services — unemployment, welfare and all that kind of thing — have been relocated to cities. In some cases, those living in small rural communities do not have access to a Greyhound bus service.

I have worked on poverty in the community for the last seven years and I have been to communities and had discussions. Some communities lack bus service, and at the same time, families are moving to these small rural communities for affordable housing, or they are placed there by their case worker because of access to affordable housing, yet no services exist. Even a food bank does not exist in that community. Families are placed there without social support mechanisms and services.

One thing we propose is creative solutions to delivery of services. Some things we proposed in the past have met with resistance. A lot of that resistance has to do with "silo funding" and insurance issues: Who is responsible at the end of the day? We tried to come up with transportation solutions. Nobody wants to take that issue on: It is their client, not mine, or our insurance covers this and that. There must be a way around that problem, realistically.

Even things such as a community school bus: A lot of children are bused to larger rural centres because there are no school facilities in the smaller areas. Maybe we could collaborate to ensure that other members of that community have access to transportation.

Another area we are concerned with is post-secondary education. Rural communities in our region, like others in Canada, tend to have lower levels of aggregate educational attainment than their urban counterparts. This lack of education limits their employment opportunities. As we know, over the past few years, the costs associated with university or post-secondary education have skyrocketed.

At the same time — I know this, as I am currently working as a distance education student — the ability to deliver education services has improved with advances in technology. Utilizing communication technology in a way we can deliver post-secondary education opportunities to small rural communities is something I hope will be given much more consideration in the future.

Cette situation est le genre de celles dont parlent les membres plus âgés de la population, particulièrement ceux qui ne prennent plus la voiture pour sortir de leur petite ville. Il en est de même de ceux qui ont besoin de services spécialisés pour les enfants. Une grande partie de nos services régionaux à l'enfance ont été redistribués à Lethbridge.

Pour avoir accès aux services spécialisés pour les enfants vulnérables, qui ont généralement de grands besoins et viennent de milieux vulnérables, les familles ont besoin de transport pour aller en ville pour recevoir les services pour leurs jeunes enfants, ce qui peut être un problème.

Il en est de même de l'accès aux services publics. Un grand nombre de services fédéraux — l'assurance-chômage, le bien-être social et ce genre de choses — ont été renvoyés dans les villes. Il arrive que les habitants des petites communautés rurales n'aient pas accès au service des autobus Greyhound.

Je m'occupe de pauvreté dans la communauté depuis sept ans, et je suis allée dans des communautés pour y avoir des discussions. Certaines ne sont pas desservies par les autobus, et en même temps, les familles s'installent dans ces petites communautés rurales où les maisons sont plus abordables, ou encore leur travailleur social les y place justement parce que le logement y est plus abordable, et pourtant, il n'y a pas de service. Il ne s'y trouve même pas de banque alimentaire. Les familles y sont installées sans qu'il y ait de mécanismes de soutien et de services sociaux.

Ce que nous proposons, ce sont des solutions créatives à la prestation de services. Certaines de nos propositions, dans le passé, se sont heurtées à une certaine résistance. Cette résistance est en grande partie attribuable aux problèmes de financement « cloisonné » et d'assurance : qui est responsable en bout de ligne? Nous avons essayé de trouver des solutions de transport. Personne ne veut s'attaquer à ce problème : c'est leur client, pas le mien, ou nos assurances couvrent ceci et cela. Il doit bien y avoir un moyen de contourner ce problème, de façon réaliste.

Il y a même les choses comme les autobus scolaires communautaires : bien des enfants sont transportés par autobus vers des centres ruraux plus grands, parce qu'il n'y a pas d'école dans les plus petites communautés. Peut-être pourrions-nous collaborer pour nous assurer que d'autres membres de la communauté aient accès au transport?

Un autre problème qui nous préoccupe, c'est l'éducation postsecondaire. Les communautés rurales de notre région, tout comme d'autres au Canada, tendent à afficher un rendement scolaire général plus faible que celles des régions urbaines. Ce manque d'éducation limite leurs possibilités d'emploi. Nous savons que depuis quelques années, les coûts associés à l'université ou à l'éducation postsecondaire sont montés en flèche.

En même temps — je le sais parce que je suis moi-même actuellement un cours à distance — la capacité de fournir des services d'éducation a augmenté avec les progrès technologiques. Le recours à la technologie des communications de manière à pouvoir offrir des possibilités d'éducation postsecondaire aux petites communautés rurales est quelque chose qui, je l'espère, recevra beaucoup plus d'attention à l'avenir.

This service is particularly important when a lot of our youth are leaving their small rural communities for the North to chase the almighty dollar associated with the oil patch. We predict in the future that we will run into a great shortage of skilled workers and service providers in small rural communities. Right now, a lot of our youth, particularly young men, head up north for the oil patch.

Access to recreation might seem like a fluffy, nice-to-have component. In the grand scheme of things, particularly from a health perspective, access to recreation is important to ensure healthy growth and development for children. In light of our current growing obesity epidemic, so to speak, in Canada, we in the public health sector have looked at this access with great interest.

In Alberta during the early 1990s, recreation planning for communities was cut with regards to both facilities and programs.

A lot of families now have children who are unable to participate in community recreation programs or school recreation programs. I know, as a mother as well as a public health worker, in older years, as kids become older and the school trips, ski trips and things like that come about, a lot of kids do not participate. That growing divide of not participating isolates them on a social basis: That exclusion divide begins. A lot of low-income people will tell you they experience that divide on a day-to-day basis.

One thing we want decision-makers to consider is reinvesting in recreation facilities and programs, and looking at how to ensure facilities exist in rural Alberta.

There was some discussion about tax refunds for active living for children at one time. For low-income families, the tax refund is not enough. They do not have the money up-front for Bobby to participate in hockey. This issue has been spoken about previously.

I read through the document and saw this item: employment opportunities. With advances in technology and communication, it must be possible to disperse some of the employment opportunities associated with public services across the province rather than locate them in large urban centres.

I am working on a provincial project. The staff member is located in Edmonton. I am one of the management team members. I work and live outside Fort Macleod. In working with the federal government — which I have for a long time with regards to population health — I have always appreciated working with them but I have to chuckle when the rural health coordinator is located in Calgary.

Thank you for the opportunity. It is great to see you have taken an interest in coming to southern Alberta.

Senator Banks: I am from Edmonton, and Calgary is rural.

Ce service est particulièrement important quand un grand nombre de nos jeunes quittent leurs petites communautés rurales pour aller vers le Nord en quête des tout puissants dollars associés au champ de pétrole. Nous prédisons qu'il y aura une grande pénurie de travailleurs spécialisés et de fournisseurs de services dans les petites communautés rurales. Actuellement, bien des jeunes, particulièrement les jeunes hommes, partent pour le champ de pétrole du Nord.

L'accès aux loisirs pourrait sembler une composante superficielle, accessoire. Dans une grande perspective humanitaire, particulièrement du point de vue de la santé, l'accès aux loisirs est important pour la croissance et le développement sains des enfants. À la lumière de l'épidémie d'obésité actuelle, pour ainsi dire, au Canada, nous, du secteur de la santé publique, nous nous sommes intéressés de près à cet accès.

En Alberta, au début des années 1990, la planification des loisirs dans les communautés a été restreinte, tant au plan des installations que des programmes.

Bien des familles ont maintenant des enfants pour qui il est impossible de participer aux programmes récréatifs communautaires ou scolaires. Je sais, en ma qualité de maire autant que de professionnelle de la santé, quand ils deviennent plus vieux, bien des enfants ne saisissent pas les possibilités qui sont offertes, les voyages scolaires, les voyages de ski et ce genre de choses. Ce manque de participation croissant les isole sur le plan social : c'est là que commence la division par l'exclusion. Bien des gens à plus faible revenu vous diront qu'ils vivent cette séparation au quotidien.

Il y a une chose à laquelle nous aimerions que les responsables des décisions réfléchissent, c'est au réinvestissement dans les installations et programmes récréatifs, et à un moyen d'assurer l'existence d'installations dans les régions rurales de l'Alberta.

Il y a eu certaines discussions, à un moment donné, sur les remboursements d'impôts pour la vie active des enfants. Pour les familles à faible revenu, cela ne suffit pas. Elles n'ont pas l'argent pour commencer pour inscrire Bobby au hockey. On a déjà parlé de ce problème auparavant.

J'ai lu le document et j'ai vu ceci : les possibilités d'emploi. Avec les progrès de la technologie et des communications, il doit être possible de répartir certaines des possibilités d'emploi associées aux services publics dans toute la province plutôt que de les centraliser dans les grands centres urbains.

Je travaille sur un projet provincial. Le membre du personnel est à Edmonton. Je suis l'un des membres de l'équipe de gestion. Je travaille et je vis en dehors de Fort Macleod. Dans mon travail avec le gouvernement fédéral — je travaille avec lui depuis longtemps au sujet de la santé de la population — j'ai toujours apprécié travailler avec les fonctionnaires, mais je ne peux empêcher un petit rire quand je pense que le coordonnateur de la santé rurale est situé à Calgary.

Je vous remercie de cette occasion. Je suis ravie de constater votre intérêt pour un voyage dans le Sud de l'Alberta.

Le sénateur Banks : Je suis d'Edmonton, et Calgary est une région rurale.

Ms. Donahue: They would argue on that point.

The Chairman: Thank you. We would not want to miss this important part of Canada. We get the messages. I am glad you spoke out about the ones you are concerned about. These issues are deeply ingrained all across the country. People are often uncomfortable talking about them.

Lisa Lambert, Project Coordinator, Womanspace Resource Centre: Speaking of uncomfortable to talk about, I am the feminist in the organization here. I work for a women's-based resource centre.

We have been in existence in Lethbridge for over 20 years. We are a community-based women's organization. We aim to respect and reflect the diversity of women. We provide services and initiate policy changes at the local and provincial level to improve the status of women and further their political, social and economic equality.

We are a board-run collective with one part-time employee and two contract employees, one of which is me.

Of the many research projects we have conducted, I will bring two to your attention and draw from the reports. You have my report in front of you. I will not read the entire thing. I will refer to a three-year project on women in non-standard employment. The second project we completed a few years back, which explored the barriers for rural women in attempting to exit provincial welfare programs.

I will start with women in non-standard work. Approximately 30 per cent of women work in non-standard employment: essentially anything that is not full time with benefits. It includes workers that are part-time, contract, on call, temporary, self-employed and multi-tracker like me, which is someone who has more than one job.

Almost all the women we interviewed indicated they were non-standard workers to provide care for their children or their elders.

We conducted focus groups with 127 women in Southwestern Alberta. They all worked in non-standard employment. One-third of those women were rural.

Rural women face slightly different things. I will highlight the results from the rural women's focus groups. They highlighted a lack of choice about their work hours and conditions. They highlighted child care. Their long-term prospects, including retirement, were very much affected.

For starters, lack of choice: Rural women were more likely to note they worked in part-time or contract work because there was not enough employment in their area. They would work more hours if they could.

Mme Donahue : Ils ne seraient peut-être pas d'accord.

La présidente : Merci. Nous ne voudrions pas manquer cette région importante du Canada. Nous vous entendons haut et clair. Je suis heureuse que vous ayez parlé des segments de la population qui vous préoccupent. Ces problèmes sont profondément ancrés dans tout le pays. Les gens sont souvent mal à l'aise pour en parler.

Lisa Lambert, coordonatrice de projet, Womanspace Resource Centre :En parlant d'un sujet difficile, je suis la féministe de l'organisation, ici. Je travaille pour un centre de ressources axé sur les femmes.

Nous existons à Lethbridge depuis plus de 20 ans. Nous sommes une organisation féminine communautaire. Nous aspirons à respecter et refléter la diversité des femmes. Nous fournissons des services et provoquons des changements de politiques aux niveaux local et provincial pour améliorer la situation des femmes et promouvoir leur égalité politique, sociale et économique.

Nous sommes un groupe collectif dirigé par un conseil d'administration, qui a une employée à temps partiel et deux employées à contrat, dont je suis.

Je porterai votre attention sur deux des nombreux projets de recherche que nous avons menés. Vous avez mon rapport devant vous, je ne le lirai pas intégralement. Je vais parler du projet triennal sur les femmes qui ont des emplois non conventionnels. Le deuxième projet, qui date de quelques années, était pour étudier les obstacles qui se posaient aux femmes qui cherchaient à se sortir des programmes provinciaux de bien-être social.

Je vais commencer avec les femmes qui ont des emplois non conventionnels. Environ 30 p. 100 des femmes ont un emploi non conventionnel : en fait, c'est n'importe quel emploi qui n'est pas à temps plein et lié à des avantages sociaux. Cela comprend les travailleuses à temps partiel, à contrat, sur appel, temporaires, les travailleuses autonomes et les travailleuses polyvalentes comme moi, c'est-à-dire celles qui ont plus d'un emploi.

Presque toutes les femmes que nous avons interrogées ont dit être des employées non conventionnelles pour pouvoir s'occuper de leurs enfants ou de parents.

Nous avons eu des groupes de discussion avec 127 femmes du Sud-Ouest de l'Alberta. Elles avaient toutes des emplois non conventionnels. Un tiers d'entre elles vivaient en région rurale.

La situation des femmes des régions rurales est légèrement différente. Je vais parler des éléments saillants qui sont ressortis des groupes de discussion composés de femmes de régions rurales. Elles ont insisté sur le manque de choix quant aux horaires et aux conditions de travail. Elles ont parlé des services de garde. Leurs perspectives à long terme, y compris la retraite, étaient très limitées.

Pour commencer, le manque de choix : les femmes des régions rurales étaient plus susceptibles de dire qu'elles travaillaient à temps partiel ou à contrat à cause du manque d'emplois dans leur région. Elles travailleraient plus si elles le pouvaient.

This finding meant that rural women in non-standard employment, more than their urban counterparts, were forced into non-standard employment and wished to work more. They would have taken full-time jobs, had they been available. Their incomes were frequently not adequate for their needs.

The lack of adequate child care was a prominent concern among women in rural Albertan communities. Many women interviewed had to rely on family or friends to care for their children, leaving them ineligible for child care subsidies.

Access to care outside 9 to 5 hours was troublesome. This lack of access impacted the ability of rural women to secure many jobs that were available. It meant rural farmers were unable to access child care. When they need it, they often need it for 16 hours or 18 hours a day, not from 9 to 5.

Long-term prospects: Many women interviewed were so busy and preoccupied with getting by that concern for the future was not as pronounced as one might expect. This finding was true for women whose children were young. Retirement was something few of them could look forward to.

I will quote from one woman, a retired nurse, who continued to work on an on-call basis because she could not make ends meet on her nursing pension, as a divorced woman with children. She said:

It's very sad that you work all your life and you still haven't got enough to live on. If I had a husband with a second income and we both had pensions, then it would be very nice. But as long as I am healthy, I continue to work. I will probably work until I am ninety.

Townson noted this feature when she warned that elder female poverty may increase in the coming years as a result of non-standard work. She said:

Patterns of paid and unpaid work are changing. A high percentage of women in the paid work force are employed in part-time and non-standard jobs, including self-employment, where low earnings may be accompanied by little or no job security. Women must still interrupt their paid employment because of family responsibilities. And the unpaid work of women may increase as government cutbacks reduce public sector provision of social services, in the expectation that these can be provided at "no cost" by families, and an aging population increases the demand for elder care. Coverage of workplace pension plans is declining, and women's lower earnings still make it difficult for them to set aside private savings for their old age.

Cela signifie que les femmes des régions rurales qui ont des emplois non conventionnels, plus que leurs homologues des régions urbaines, étaient forcées à avoir un emploi non conventionnel et souhaitaient travailler plus. Si elles le pouvaient, elles prendraient un emploi à temps plein. Leur revenu était souvent insuffisant pour leurs besoins.

Le manque de services de garde était une préoccupation dominante parmi les femmes des communautés rurales de l'Alberta. Bon nombre des femmes interviewées dépendaient de leur famille ou d'amis pour s'occuper de leurs enfants, ce qui les rendait inadmissibles à des subventions de garde.

L'accès au service de garde en dehors de la tranche horaire de 9 à 17 heures était troublant. Ce manque d'accès se répercutait sur la capacité des femmes des régions rurales de prendre les nombreux emplois disponibles. Cela signifiait que les agriculteurs ne pouvaient avoir accès aux services de garde. Quand ils en ont besoin, c'est souvent pour 16 à 18 heures par jour, pas de 9 à 17 heures.

Les perspectives à long terme : bien des femmes interrogées étaient tellement occupées et préoccupées par la nécessité de s'en sortir dans l'immédiat que les préoccupations pour l'avenir n'étaient pas aussi prononcées qu'on aurait pu s'y attendre. C'était le cas des femmes qui avaient de jeunes enfants. La retraite était quelque chose que peu d'entre elles pouvaient envisager.

Je vais citer une femme, une infirmière à la retraite, qui a continué de travailler sur appel parce qu'elle ne pouvait joindre les deux bouts avec sa pension d'infirmière, étant divorcée avec des enfants. Elle a dit :

C'est très triste de travailler toute sa vie et de ne toujours pas avoir assez pour vivre. Si j'avais un époux avec un deuxième revenu et si nous avions tous les deux des pensions, ce serait très bien. Mais tant que je suis en santé, je continue de travailler. Je continuerai probablement jusqu'à ce que j'aie 90 ans.

Mme Townson a fait remarquer cela quand elle a énoncé la mise en garde que la pauvreté chez les femmes plus âgées pourrait augmenter dans les années à venir, en conséquence des emplois non conventionnels. Elle a dit ce qui suit :

Les caractéristiques du travail rémunéré et non rémunéré changent. Une forte proportion des femmes qui font partie de la population active rémunérée ont des emplois à temps partiel et non conventionnels, y compris le travail autonome, auquel cas le faible revenu peut être doublé d'une sécurité d'emploi précaire, voire inexistante. Les femmes sont encore contraintes d'abandonner leur travail rémunéré à cause de leurs responsabilités familiales. De surcroît, la charge de travail non rémunérée qui échoit aux femmes pourrait s'alourdir alors que les compressions gouvernementales effritent la prestation des services sociaux par la fonction publique, dans l'intention que ces services peuvent être fournis « gratuitement » par les familles et que le vieillissement de la population provoque une hausse de la demande des soins aux personnes âgées. La protection découlant des régimes de retraite liés au travail diminue et le fait que les femmes gagnent un revenu inférieur les empêche encore d'épargner pour leurs vieux jours.

We know from other studies that approximately one in four women do not expect to retire at all. They expect to work until they die.

Conclusions of this report: Based upon the qualitative narratives, non-standard work appears to be a double-edged sword for rural women. On the one hand, it promises to offer flexibility, a humane workweek, and a measure of autonomy. Employers seem to capitalize on the desire for women to accommodate others' needs, and these women are generally exploited. They are often offered little security, low income and no benefits.

I will not mention the provincial things that are needed. Federal policy changes are needed to address the ills of this new workplace. We recommend for the Canada Pension Plan, as women enter into the duty of care for elderly parents at growing numbers, provisions should be made at a public policy level to allow such women to lessen their working commitments without long-term financial penalty.

We recommend that federal, provincial and territorial governments responsible for administering CPP consider expanding the child-rearing drop-out to cover other caregiving responsibilities such as elder care.

Regarding child care funding: Adequate child care was an issue for many women. While the provincial government has decreased spending on early childhood education, it has increased standards for the licensing of day homes and child care centres over the past 10 years. The government has made it difficult financially to start up adequate child care centres that meet a provincial standard of legislation.

Within rural areas, access to licensed day homes is difficult. Parents can only use subsidies within such settings.

Child care is not a commodity that can be provided for within a market. It is not something a parent can choose to purchase or not, without significant repercussions.

We urge the Government of Canada not to cancel the provincial agreements on child care funding and to continue, with the provinces, to find solutions for delivering child care services to the many families who need them.

We do not see the provision of a national child care program as being in opposition to the provision of the family allowances of \$100 a month introduced by the Harper government. We see the two as complementary.

The second report I wish to draw from is our report, *Barriers to Exiting Welfare*. This study also utilized qualitative research to interview 20 rural Southern Alberta women about the barriers they incurred while receiving welfare. Half the women were Caucasian and half were Aboriginal.

Nous savons d'après des études qu'environ une femme sur quatre ne prévoit pas pouvoir prendre la retraite. Elles prévoient travailler jusqu'à leur mort.

Voici les conclusions de ce rapport : à la lumière des récits qualitatifs, le travail non conventionnel semble être une lame à deux tranchants pour les femmes des régions rurales. D'un côté, il promet la flexibilité, une semaine de travail acceptable et une mesure d'autonomie. Les employeurs semblent capitaliser sur le désir des femmes de répondre aux besoins des autres, et ces femmes sont généralement exploitées. Elles ont souvent peu de sécurité, de faibles revenus et pas d'avantages sociaux.

Je ne parlerai pas des mesures provinciales qui sont nécessaires. Des changements à la politique fédérale s'imposent pour corriger les maux de ce nouveau milieu de travail. Nous recommandons, pour le Régime de pension du Canada, tandis qu'un nombre de plus en plus grand de femmes assument la charge de parents âgés, que des dispositions soient prises au niveau de la politique publique pour permettre à ces femmes de réduire leur engagement professionnel sans subir de pénalité financière à long terme.

Nous recommandons que les gouvernements fédéral, provinciaux et territoriaux responsables de l'administration du RPC envisagent d'élargir la clause d'exclusion pour élever des enfants afin de tenir compte d'autres responsabilités en matière de soins, comme ceux prodigués aux personnes âgées.

Concernant le financement de la garde d'enfants, cette question a été problématique pour un bon nombre de femmes. Tandis que le gouvernement provincial a réduit les dépenses consacrées à l'éducation des jeunes enfants, il a augmenté les normes pour l'attribution de permis aux services de garde en milieu familial et aux garderies au cours des 10 dernières années. Il est devenu difficile financièrement de mettre sur pied des garderies adéquates qui répondent aux normes provinciales.

En milieu rural, il est difficile d'avoir accès à des services de garde accrédités. Les parents peuvent utiliser les subventions uniquement à l'intérieur de ce cadre.

Les services de garde ne sont pas des produits qui s'inscrivent à l'intérieur d'un marché. Ce n'est pas une chose qu'un parent peut choisir d'acheter ou non sans qu'il n'y ait de répercussions importantes.

Nous exhortons le gouvernement du Canada à ne pas annuler les ententes provinciales sur le financement des services de garde et à continuer, avec les provinces, de trouver des solutions pour offrir des services de garde aux nombreuses familles qui en ont besoin.

À notre avis, un programme national de services de garde ne va pas à l'encontre des prestations familiales de 100 \$ par mois adoptées par le gouvernement Harper. Les deux mesures sont complémentaires.

Le deuxième rapport que j'aimerais citer est notre rapport intitulé *Barriers to Exiting Welfare*. Cette étude repose également sur une recherche qualitative et a permis d'interroger 20 femmes du secteur rural du Sud de l'Alberta concernant les obstacles qu'elles ont rencontrés alors qu'elles bénéficiaient de l'aide sociale. La moitié des femmes étaient blanches, et l'autre moitié étaient autochtones.

Our findings were that poverty is a social violence capable of disabling individuals by destroying self-esteem, damaging health and annihilating hope. Individuals whose circumstances necessitate their reliance on welfare are intimately acquainted with poverty and its effects. Poverty intersects all ages, races and both genders. Women are overrepresented in the ranks of the poor.

The group we interviewed identified a number of barriers to exiting welfare in rural areas. I will comment on three: transportation, education, and child care.

Ninety per cent of the women stated that transportation was a barrier. Public transportation is largely unavailable, as Ms. Donahue has said. Owning a vehicle becomes the only alternative.

We heard from a number of women who owned cars that broke down, so they lost their jobs. Women drove without insurance because the cost was prohibitive. Women had to rely on unsafe alternatives like hitchhiking to go to work. If rural women do not have access to safe and reliable transportation, stable employment becomes unavailable to these women.

The second issue was education. I will echo much of what Ms. Donahue has said. The lack of sufficient or appropriate education was an area of concern for 18 out of 20 participants. Fourteen of these 20 women we interviewed did not have high school diplomas. The cost of upgrading or further education was an obstacle for most of the women. I will quote one of the women that we called Liana. To protect her, we have changed her name. She said:

Getting the necessary education to get a good job is a huge financial burden. I already have huge loans and I'm supposed to take out more to get the education I need. I'll be dead before I ever get out of debt.

Third, the issue of child care: For women with extended family in their community, there were fewer concerns about child care. For women without extended family, the cost of accessing child care proved to be a huge barrier. Few rural communities have regulated day care spots, and these daycare centres are the ones that are available for subsidy.

While some women in our study found that rural communities provided ready access to extended family willing to provide care, many women found that they were isolated and lacked access to affordable child care.

All the women interviewed believed the location of their homes affected their ability to become self-sufficient because of lack of employment or education available. The women were opposed to moving to a larger centre as they viewed their support system in the rural setting as essential to their well-being and the well-being of their children.

Nous avons constaté que la pauvreté est une violence sociale capable d'invalider des individus en détruisant leur estime de soi et en minant leur santé ayant que leur espoir. Les personnes que les circonstances amènent à dépendre de l'aide sociale connaissent de près la pauvreté et ses effets. La pauvreté ne fait aucune discrimination quant à l'âge, la race et le sexe. Les femmes sont surreprésentées parmi les pauvres.

Le groupe que nous avons interrogé a cerné un certain nombre d'obstacles qui empêchent de s'affranchir de l'aide sociale en milieu rural. Je m'attarderai sur trois d'entre eux : le transport, l'éducation et les services de garde.

Quatre-vingt-dix pour cent des femmes ont affirmé que le transport était un obstacle. Dans l'ensemble, le transport public est inexistant, comme Mme Donahue l'a dit. La seule solution est de posséder un véhicule.

Un grand nombre de femmes nous ont dit qu'elles avaient perdu leur emploi parce que leur voiture était tombée en panne. Certaines conduisaient des voitures sans avoir d'assurances parce que le coût était prohibitif. D'autres se tournaient vers des solutions peu sécuritaires, comme l'auto-stop, pour se rendre au travail. Si les femmes en milieu rural n'ont pas accès à un moyen de transport sécuritaire et fiable, elles ne peuvent espérer occuper un emploi stable.

L'autre obstacle était l'éducation. Je vais reprendre à mon compte ce que Mme Donahue a dit. Parmi les 20 participantes, 18 se disaient préoccupées de ne pas avoir fait d'études suffisantes ou appropriées. Quatorze des 20 femmes que nous avons interrogées n'avaient pas de diplôme d'études secondaires. Le coût du perfectionnement ou de la poursuite des études était un obstacle pour la plupart d'entre elles. Une des femmes, que nous avons appelée Liana pour protéger son identité, nous a dit ceci :

Faire les études nécessaires pour obtenir un bon emploi constitue un énorme fardeau financier. Je croule déjà sous les dettes et je suis censée m'endetter encore pour obtenir la scolarité dont j'ai besoin. Je serai morte avant de pouvoir sortir de l'endettement.

Troisièmement, il y a les services de garde. Cette question est moins préoccupante pour les femmes qui ont l'appui d'une famille élargie dans la collectivité. Pour les autres, le coût d'un service de garde constitue un obstacle énorme. Peu de collectivités rurales ont des services de garde réglementés, et ce sont eux qui peuvent être subventionnés.

Bien que certaines femmes qui ont participé à notre étude estiment que les collectivités rurales offrent un accès facile aux membres de la famille qui sont prêts à offrir ces services, bon nombre de femmes constatent qu'elles sont isolées et n'ont pas accès à un service de garde abordable.

Toutes les femmes interrogées sont d'avis que l'emplacement de leur résidence a un effet sur leur capacité à devenir autonomes en raison d'une lacune au niveau de l'emploi ou de l'éducation. Les femmes refusent de déménager dans un plus grand centre parce que, disent-elles, leur réseau de soutien en milieu rural est essentiel à leur bien-être et à celui de leurs enfants.

Ninety per cent of the women stated that there was not suitable local employment. Transportation proved to be a barrier to many in accessing employment, health care, education and child care.

Overall conclusions: In both our studies, the gendered nature of employment and poverty was evident. The value of women's caring labour to their families and their communities was frequently undervalued. Women took on the caring labour that was required and they personally lost out.

Too often, the face of poverty in this country is a woman's face. We urge you to recognize the gendered nature of the issue of rural poverty and to seek solutions that provide enough flexibility to accommodate the choices women make. Rural and urban communities depend on women's caring labour. Women must not face lives of poverty to provide caring labour.

To encourage people to continue to live in rural communities, we urge the federal government to reinstate the child care agreements with provinces; to maintain family allowance cheques for families with children under age 6 and to broaden eligibility to children under age 18; to pursue guaranteed annual incomes, which I know you have heard from other witnesses in the past, and to implement financial supplements; and to broaden the Canadian Pension Plan child rearing drop-out to include other forms of care-giving besides child rearing.

The Chairman: Thank you very much. This is helpful. We have been hearing bits and pieces as we go along. We have not had a concerted effort as we have had tonight. It is important to do so.

Darlene Wicks, President Elect, Alberta Women's Institutes: I am taking a little different approach. We have divided Alberta into five districts. There are 15 constituencies, 69 branches, and about 800 members. In the brief, I have listed the objectives of our organization. Our mission is: "An organization for women of all ages who achieve change through personal growth, communication, and education." We have different educational convenorships that are listed in the brief.

Some things I will talk about are in the brief. I am doing a summary.

My belief is rural poverty is not well known in the rural areas. Everybody knows everybody. It is a stigma to say, "I am poor." Some people are proud. They do not want to admit it. Being poor in a rural area creates numerous obstacles.

Imagine living in a small village close to the U.S. border. You are a single mother of two small children and barely surviving. You do not have a vehicle. You are not able to travel, and you have to depend on someone to take you. There is no Greyhound bus or taxi service, so your travel is limited.

Quatre-vingt-dix pour cent des femmes ont affirmé qu'il n'y avait pas d'emploi convenable dans leur localité. Pour un grand nombre, le transport est un obstacle à l'emploi, aux soins de santé, à l'éducation et aux services de garde.

Conclusions générales : dans nos deux études, il est apparu clairement que l'emploi et la pauvreté comportaient un caractère différent selon les sexes. La valeur des soins prodigués par les femmes à leur famille et à leur communauté était fréquemment sous-estimée. Les femmes se chargeaient de prodiguer les soins requis et c'étaient elles qui perdaient au change.

Trop souvent, la pauvreté dans notre pays porte le visage d'une femme. Nous vous prions de reconnaître que la pauvreté rurale est un problème qui touche davantage les femmes et de chercher des solutions assez souples pour concilier les choix faits par les femmes. Les collectivités rurales et urbaines dépendent des soins prodigués par les femmes. Les femmes ne doivent pas vivre dans la pauvreté pour offrir des soins.

Pour encourager les gens à continuer de vivre dans des localités rurales, nous exhortons le gouvernement fédéral à rétablir les ententes de services de garde avec les provinces; à maintenir les prestations pour les familles ayant des enfants de moins de six ans et à élargir l'admissibilité jusqu'à l'âge de 18 ans; à assurer des revenus annuels garantis, sujet dont d'autres témoins vous ont parlé auparavant, et à mettre en place des suppléments financiers; et, enfin à élargir la clause d'exclusion pour élever des enfants que comporte le Régime de pensions du Canada pour inclure d'autres formes de soins.

La présidente : Merci beaucoup. Votre témoignage nous est utile. Nous avons entendu des témoignages très variés lors de nos audiences; nous n'avions pas vu d'effort concerté jusqu'à ce soir. C'est important de le faire.

Darlene Wicks, présidente désignée, Alberta Women's Institutes : Mon approche est un peu différente. Nous avons divisé l'Alberta en cinq districts. Il y a 15 comtés, 69 divisions et environ 800 membres. Dans le mémoire, j'ai énuméré les objectifs de notre organisation. Nous sommes une organisation de femmes de tout âge qui évoluent grâce à la croissance personnelle, la communication et l'éducation. Nous avons différents ateliers éducatifs qui sont énumérés dans le mémoire.

Les choses dont je vais vous parler se trouvent dans le mémoire. Je vais vous en faire un résumé.

À mon avis, la pauvreté rurale n'est pas bien connue dans les régions rurales. Tout le monde connaît tout le monde. Il est mal vu de dire « Je suis pauvre ». Certaines personnes sont fières. Elles ne veulent pas l'admettre. Être pauvre en milieu rural crée de nombreux obstacles.

Imaginez que vous vivez dans un petit village à proximité de la frontière américaine. Vous êtes une mère célibataire avec deux jeunes enfants et vous avez peine à survivre. Vous n'avez pas de voiture. Vous ne pouvez pas vous déplacer et vous devez attendre que quelqu'un d'autre vienne vous chercher. Il n'y a pas d'autocar ni de service de taxi, alors vos déplacements sont limités.

To take the children or yourself to the clinic, hospital or dentist, you have to go at least 15 kilometres. Any specialists are in the larger cities. That means one hour to Lethbridge or three and a half hours to Calgary. If you are lucky, you have a fire department close by that can assist you in emergency situations.

If you buy groceries at the convenience store, the items are limited, and the price is twice as much as they are in the next town, 15 kilometres away.

If someone takes you to the next town, you have two grocery stores, a hardware store, a drugstore, adult clothing, two banks and a fabric store.

When you look for employment in the village, you first have to find a baby-sitter. In this village, it is hard to find a baby-sitter. You end up finding a retired person to baby sit, while you check out the village for a job. If you are lucky enough to find a job, you learn that your wages will not cover the cost of a baby-sitter. You cannot afford to work.

To apply for unemployment or social services, you need to go to Lethbridge. That is 100 kilometres away. You wonder how you will survive.

When I first moved to the village, almost everyone worked and lived in that area. Later on, more people working at customs lived from 15 kilometres to 100 kilometres away from the village, and then only a few lived in the village itself, because more people commuted.

People in Ottawa decided the village was not a fit place to live, and an allowance for commuting was paid to people who traveled about 15 kilometres or more. For the people that chose to live and work in the village, it was considered unfair that others were paid to commute.

Customs has built a larger building that might help the village with the loss of tax revenue because of the businesses that were lost.

Most of the employees have 30 minutes for lunch. Because it takes 10 minutes to get out of the building and into the parking lot, it makes it hard for employees to attend any luncheon or fund-raising event held in the village. The village has noticed a decline in this area.

This allowance has been paid and not paid over the years. Teachers have come from over 15 kilometres away. Some people who work in the hospital are not always local. They travel 100 kilometres to work.

Our village lost businesses when the highway changed to a four-lane highway. The gas station was sold and the owner did not want to continue. We travel 15 kilometres for gas, or we can clear customs and travel across the line to the U.S. to fill our vehicles, which is about one kilometre, not counting the line-ups.

Pour aller à la clinique, à l'hôpital ou chez le dentiste, seule ou avec vos enfants, vous devez parcourir au moins 15 kilomètres. Les spécialistes se trouvent dans les grandes villes. Cela signifie que vous devez voyager une heure pour vous rendre à Lethbridge ou trois heures et demie pour aller à Calgary. Si vous avez de la chance, il y a une caserne de pompiers à proximité qui peut vous aider en cas d'urgence.

Si vous achetez des provisions au dépanneur, les articles sont limités et le prix est deux fois plus élevé que dans la ville voisine, à 15 kilomètres de distance.

Si quelqu'un vous amène dans la ville voisine, vous avez deux épiceries, une quincaillerie, une pharmacie, une boutique de vêtements pour adultes, deux banques et un magasin de tissu.

Si vous cherchez un emploi dans le village, vous devez d'abord trouver une gardienne, ce qui n'est pas chose facile dans ce village. Vous finissez par trouver une personne à la retraite qui gardera vos enfants pendant que vous sillonnez le village à la recherche d'un emploi. Si vous avez assez de chance pour trouver un emploi, vous apprenez que votre salaire ne couvrira pas le coût d'une gardienne. Vous n'avez pas les moyens de travailler.

Pour demander des prestations de chômage ou des services sociaux, vous devez vous rendre à Lethbridge, à 100 kilomètres de distance. Vous vous demandez comment vous allez survivre.

Lorsque j'ai déménagé au village, presque tout le monde travaillait et vivait aux alentours. Par la suite, plus de personnes qui travaillaient au service des douanes vivaient entre 15 et 100 kilomètres du village, puis quelques-uns seulement vivaient dans le village même, parce que plus de gens faisaient la navette.

Des gens à Ottawa ont décidé que le village n'était pas un endroit convenable pour vivre, et une indemnité de transport quotidien a été accordée aux gens qui se déplaçaient sur 15 kilomètres ou plus. Les personnes qui choisissaient de vivre et de travailler au village considéraient qu'il était injuste que d'autres soient payés pour se déplacer.

Le service des douanes a construit un gros bâtiment pour aider le village à palier la perte de recettes fiscales attribuables à la fermeture des entreprises.

La plupart des employés ont 30 minutes pour dîner. Comme il faut 10 minutes pour sortir de l'immeuble et se rendre au stationnement, les employés peuvent difficilement assister à des dîners ou à des activités de financement organisés au village. Le village a remarqué une baisse dans ce domaine.

Cette indemnité a été payée et n'a pas rapporté au fil des ans. Des enseignants vivent à plus de 15 kilomètres. Certains employés de l'hôpital ne sont pas toujours de la région. Ils parcourent 100 kilomètres pour aller travailler.

Notre village a vu des entreprises fermer leurs portes lorsque la route a été élargie à quatre voies. La station-service a été vendue et le propriétaire ne voulait pas continuer. Nous faisons 15 kilomètres pour acheter de l'essence; nous pouvons aussi passer les douanes pour traverser la frontière et faire le plein aux États-Unis, à environ un kilomètre, sans parler des files d'attente.

We have lost one of our churches. Another church is struggling to keep operating. Organizations that assist others in the community are dying out. For the volunteers that help, the reality is that the only way they stop volunteering is to move or die. The same people belong to two or more organizations in the small town or village. The help in small towns is becoming less.

Our organization has members doing everything they can to help locally. They volunteer by donating to the food bank and women's shelters, giving clothing to charity and helping families in times of need and disasters.

As an Alberta Women's Institutes project, we have partnered with On Eagles Wings to help isolated people in the Far North of Alberta. The communities in need are Wabasca and Fort Chipewyan, which are fly-in only, except for a couple of months in the winter. We have donated baby layettes, small children's clothing, blankets, quilts and afghans. Reverend Lesley Hand, Pastor of Northern Alberta and Saskatchewan, runs a summer Bible school, and at present we are making book bags for the children. Our members have donated so much that Rev. Hand is looking at sending some of the clothing to Northern Saskatchewan.

Alberta Women's Institute will look at the training or workshops needed to improve the community. We have invited AnnE Zimmerman from On Eagles Wings to come to our convention in May to speak on this project.

Our organization also belongs to the Federated Women's Institutes of Canada. The federation had a project, "Into the North," for Hopedale and Sheshatshui in Labrador, which are both fly-in communities. We were asked to provide baby blankets, clothing for babies and small children, and books. More than \$13,000 and 73 boxes of clothing were collected. The money will be used to provide workshops and training for the area.

This year, Canada has been divided into six different regions by the Federated Women's Institutes of Canada. Each region is to decide where help is needed in the areas or communities of the region. The regions are also looking at schools.

Our organization belongs to Associated Country Women of the World. Their head office is in London, England. Canada has an area representative who attends meetings in London with other members from other countries around the world.

In three years, Canada donated \$7,000 to help the Lorgot Farmers Group in Kenya with a fruit and vegetable project that gave people a building to store their produce and helped produce jobs.

With the extra money, we helped women in India by teaching women stone-breaking, gravel-making and selling. It gives them a small income.

We helped in Uganda at the Gweocca Water Sanitation project. We drilled a borehole, to help women with a better quality of water and less distance to go.

Nous avons perdu une de nos églises. Une autre peine à rester ouverte. Les organisations qui aident les autres dans la communauté agonisent. Quant aux bénévoles, leurs activités cessent seulement s'ils déménagent ou s'ils meurent. Les mêmes personnes font partie de deux organisations ou plus dans la petite ville ou le village. L'aide que reçoivent les petites villes s'effrite.

Les membres de notre organisation font tout ce qu'elles peuvent pour aider leur collectivité. Elles font des dons à la banque alimentaire et aux refuges pour femmes, elles donnent des vêtements aux œuvres de charité et elles aident les familles en cas de besoin et de catastrophes.

Dans le cadre d'un projet, les Alberta Women's Institutes ont conclu un partenariat avec On Eagles Wings pour aider les personnes isolées du Nord de l'Alberta. Les communautés dans le besoin sont Wabasca et Fort Chipewyan, qu'on ne peut atteindre que par avion, sauf pendant quelques mois l'hiver. Nous avons donné des layettes pour bébés, des vêtements pour jeunes enfants, des couvertures, des courtepointes et des jetés. Le révérend Lesley Hand, pasteur du Nord de l'Alberta et de la Saskatchewan, dirige une école biblique l'été et, à l'heure actuelle, nous confectionnons des sacs de livres pour les enfants. Nos membres ont tellement donné que le révérend Hand songe à envoyer une partie des vêtements dans le Nord de la Saskatchewan.

Notre organisation s'occupera de la formation ou des ateliers nécessaires pour améliorer la communauté. Nous avons invité Anne Zimmerman, de l'organisme On Eagles Wings, à participer à notre congrès en mai prochain pour parler de ce projet.

Notre organisation fait aussi partie de la Fédération des instituts féminins du Canada. Celle-ci avait un projet intitulé *Into the North* pour Hopedale et Sheshatshui, au Labrador, deux autres communautés qu'on peut atteindre par avion. On nous a demandé de fournir des couvertures pour bébés, des vêtements pour bébés et jeunes enfants ainsi que des livres. Plus de 13 000 \$ et 73 boîtes de vêtements ont été recueillis. L'argent servira à offrir des ateliers et de la formation pour la région.

Cette année, la Fédération des instituts féminins du Canada a divisé le Canada en six régions différentes. Chaque région doit décider dans quel secteur ou quelle localité l'aide doit être dirigée. Les régions regardent aussi les écoles.

Notre organisation appartient à l'Union mondiale des femmes rurales, dont le siège social se trouve à Londres. Le Canada a une représentante qui assiste aux réunions à Londres avec d'autres membres provenant du monde entier.

En trois ans, le Canada a donné 7 000 \$ au groupe d'agriculteurs de Lorgot, au Kenya, pour la réalisation d'un projet visant à mettre à la disposition des gens un édifice pour entreposer leurs fruits et leurs légumes et à produire des emplois.

Avec l'argent supplémentaire, nous avons aidé des femmes en Inde en leur enseignant des techniques de taillage de pierre, de fabrication de gravier et de vente. Cela leur donne un petit revenu.

Nous avons également contribué au projet d'assainissement de l'eau de Gweocca, en Ouganda. Nous avons creusé un puits pour que les femmes aient accès à de l'eau de meilleure qualité, plus près de chez elles.

In the next three years, we will raise \$7,000 for a nutrition and catering project in Tanzania. The project is to train women in nutrition and catering skills. The profits will be used to expand the business and improve the quality of life for the family. The whole community will benefit because part of the profits are used to promote health and education for child survival.

You can see there is a need for women, children and communities, where poverty can be caused by substance abuse, unemployment, violence, loss of farm and disability.

These are only a few causes of poverty in our province and around the world.

The Chairman: Thank you all of you. This is the first time we have had this kind of a presentation to this extent. You are doing extraordinary work.

Of the organizations you are involved in, how many women do you speak for?

Ms. Wicks: In my organization, there are at least 800. In Federated Women's Institutes of Canada, there are a lot more. The organization covers all 10 provinces of Canada. They meet every three years.

I have included in my brief a copy of the Associated Country Women of the World project report on some of the things that happen in the world. I included one of the Alberta Women's Institute magazines as well, and I have given you websites.

Ms. Lambert: Our organization is complicated. We have a list of over 400 members. I could not tell you an exact number. I know membership is over 400 at this point.

Ms. Donahue: I cannot say we represent only women. We are a coalition. Our members are public sector health, education, social services and non-profit, as well as members of the community affected by poverty. I cannot give you a number.

The Chairman: You certainly have an outreach. Thank you.

Senator Mercer: I want to thank all three of you for your presentations. The chair is right. This is the first time we have heard the women's angle from three different organizations doing similar work.

Ms. Lambert, I hope you are not the only feminist in the room. I like to count myself as one.

You talked about a grant of \$100 a month from the new government. You are not in opposition to the grant, but has the grant helped? We heard a presentation in one province, in particular, that when the \$100 started to come in, day care fees miraculously went up by \$100.

Au cours des trois prochaines années, nous allons recueillir 7 000 \$ pour un projet d'alimentation et de restauration en Tanzanie. Le but en est de former les femmes en nutrition et en restauration. Les profits serviront à agrandir l'entreprise et à améliorer la qualité de vie de la famille. Toute la collectivité en profitera, parce qu'une partie des profits serviront à faire la promotion de la santé et de l'éducation pour la survie des enfants.

On voit que les femmes, les enfants et les collectivités dans le besoin se sont retrouvés dans la pauvreté en raison de l'abus d'alcool et d'autres drogues, du chômage, de la violence, de divers handicaps ou de la perte de fermes.

Ce ne sont là que quelques exemples de causes de la pauvreté dans notre province et dans le monde.

La présidente : Merci à vous toutes. C'est la première fois qu'on nous présente un témoignage de la sorte si détaillé. Vous faites un travail extraordinaire.

Compte tenu de toutes les organisations avec lesquelles vous travaillez, pour combien de femmes parlez-vous?

Mme Wicks : Dans mon organisme, il y en a au moins 800. À la Fédération des instituts féminins du Canada, il y en a beaucoup plus. Cet organisme est présent dans les dix provinces du Canada. Il se réunit tous les trois ans.

J'ai joint à mon mémoire un exemplaire du rapport de projet de l'Union mondiale des femmes rurales sur ce qui se passe dans le monde. J'y ai également joint un numéro de la revue de l'Alberta Women's Institute et vous ai laissé les liens vers les sites web.

Mme Lambert : Notre organisme est compliqué. Nous avons une liste de plus de 400 membres. Je ne pourrais pas vous donner le chiffre exact. Je sais que nous avons plus de 400 membres en ce moment.

Mme Donahue : Je ne peux pas dire que nous représentons seulement des femmes. Nous formons une coalition. Nos membres viennent des domaines de la santé, de l'éducation et des services sociaux du secteur public, ainsi que des organismes à but non lucratif, de même que des collectivités touchées par la pauvreté. Je ne peux pas vous donner de chiffre.

La présidente : Vous avez sans doute une grande portée. Merci.

Le sénateur Mercer : J'aimerais vous remercier toutes les trois de votre témoignage. La présidente a raison. C'est la première fois que nous entendons le point de vue des femmes de trois organismes différents qui font un travail similaire.

Madame Lambert, j'espère que vous n'êtes pas la seule féministe dans la pièce. J'aime bien me considérer comme tel moi-même.

Vous avez parlé de la subvention de 100 \$ par mois du nouveau gouvernement. Vous n'êtes pas contre cette subvention, mais aide-t-elle vraiment les gens? Nous avons entendu dans une province en particulier que dès que cette subvention de 100 \$ est apparue, les frais de garde ont miraculeusement grimpé de 100 \$.

Ms. Lambert: We are not opposed to the \$100 a month if it were called a family allowance, which is what it is. We are opposed to it being called a national child care program. It is not a national child care program. It is a family allowance. We think family allowances are wonderful.

I am conducting new focus groups for a new report we are preparing. The experience was interesting. I was running a focus group with a number of young women under 20 with young children. They all were very, very poor.

I asked them what \$100 meant to them. For some of them living on \$600 a month raising children, \$100 was a significant amount of money. What surprised me is what they said. One of them said that the government could keep the \$100 a month if she could only have some child care. She recognized it was nice to have that money, but she wanted her government to provide services.

Senator Mercer: If she pays taxes, she will find out this money will be taxed.

Ms. Lambert: I am sure you know that the people who need the money the most will find the taxes are significant.

Ms. Donahue: I will comment on that issue as well. I recently, thank goodness, finished with the child care thing. I think the money would have bought me two and a half days of child care per month for my two children who were in child care at that time. That is for unregulated day care. That is not a heck of a lot.

With regard to the child care issue itself, in the context of poverty, that issue is even more compelling. We need to make sure there is a national child care program in effect.

That two-year-old document I gave you is all “yea” about the national child care program. The recent research we have on early childhood development is that this period is incredibly important for development, brain pathway development and all that stuff. The population of low-income children are those children most likely to be at risk for growth and health delays, yet those people are the ones that are often denied early child care and preschool benefits.

Senator Mercer: Ms. Lambert, you used the words “guaranteed annual income” in your presentation. I am interested if the other two have an opinion. Is guaranteed annual income a common theme you have heard across the country?

Ms. Donahue: I cannot say we would not support that, as long as there was not the extra taxation and clawback at the provincial level that there has been with other programs.

Senator Mercer: Right on.

Mme Lambert : Nous ne nous opposerions pas à la prestation de 100 \$ par mois si on l'appelait une allocation familiale, puisque c'en est une. Nous sommes contre l'appellation de programme national des garderies. Ce n'est pas un programme national des garderies. C'est une allocation familiale. Nous pensons que les allocations familiales sont fantastiques.

Je suis en train de diriger de nouveaux groupes de consultation en vue de la préparation d'un nouveau rapport. Cette expérience a été fort intéressante. J'ai dirigé un groupe de consultation composé de jeunes femmes de moins de vingt ans ayant de jeunes enfants. Elles étaient toutes très, très pauvres.

Je leur ai demandé ce que représentaient 100 \$ pour elles. Pour certaines d'entre elles, qui ont 600 \$ par mois pour élever leurs enfants, c'est une somme importante. J'ai été étonnée d'entendre ce qu'elles m'ont dit. L'une d'elles m'a dit que le gouvernement pourrait bien garder ces 100 \$ par mois si seulement elle pouvait avoir accès à une garderie. Elle a reconnu que cet argent l'aidait, mais elle voulait que son gouvernement lui offre des services.

Le sénateur Mercer : Si elle paie de l'impôt, elle se rendra compte que cet argent est imposé.

Mme Lambert : Je suis certaine que vous savez que les gens qui ont le plus besoin d'argent trouvent l'impôt élevé.

Mme Donahue : J'aimerais dire quelque chose à ce propos moi aussi. Récemment, Dieu merci, j'en ai terminé avec les garderies. Je pense que cet argent m'aurait permis de payer deux jours et demi de garderie par mois pour mes deux enfants, qui étaient à la garderie à l'époque. Il s'agissait d'une garderie non réglementée. Ce n'est vraiment pas beaucoup.

Dans le contexte de la pauvreté, la question des garderies elle-même est d'autant plus contraignante. Nous devons veiller à la mise en place d'un programme national de garderies.

Le document que je vous ai donné et qui date de deux ans appuie sur toute la ligne la création d'un programme national de garderies. Selon les recherches récentes que nous avons sur le développement des jeunes enfants, cette période est extrêmement importante pour le développement de l'enfant, du cerveau et du reste. La population des enfants à faible revenu est celle des enfants les plus susceptibles de connaître des retards de croissance et des problèmes de santé; pourtant, c'est souvent à leurs parents qu'on refuse des prestations pour jeunes enfants et pour enfants d'âge préscolaire.

Le sénateur Mercer : Madame Lambert, vous avez utilisé les mots « revenu annuel garanti » dans votre exposé. J'aimerais savoir si les deux autres témoins ont une opinion à cet égard. Le revenu annuel garanti est-il un thème commun dont vous entendez parler partout au pays?

Mme Donahue : Je ne peux pas dire que nous serions contre, dans la mesure où il n'y a pas d'impôt supplémentaire ni de disposition de récupération à l'échelle provinciale, comme il y en a eu pour d'autres programmes.

Le sénateur Mercer : Tout à fait.

Ms. Wicks: It has always been the case that the housewife who works in the house is never paid. It would be nice if she was paid. She does a lot of work.

Ms. Lambert: There are countries in the world that pay their home care providers, who are most often women, but not always, and Venezuela would be one to look at.

Senator Mahovlich: Ms. Lambert, you mentioned broadening the Canada Pension Plan child-rearing drop-out to include other forms of caregiving.

Ms. Lambert: I am sure you have heard about the sandwich generation. Those people have elder family members who require care, as well as younger ones. I would like to broaden that requirement to the "clubhouse sandwich generation," of which I am one of. I have two generations above me requiring care and one below. I provide care for four adults older than me and two children. Everyone eats. That is amazing. We are sandwiched into this clubhouse generation.

I have done that now since my second child was born six years ago. When we take that employment, it means that I have not paid into a government pension plan, nor have I had a workplace pension plan for more than six years. I am approaching 40. It is beginning to be an issue for me.

With Canada pension, I would be allowed to have a child-rearing drop-out. There is no provision at this point to allow me to take care of elders, whether they are in need of long-term care or not.

More than two-thirds of that care is provided by women. That care needs to be recognized and valued. That is the major reason why more than 50 per cent of single women over 65 live in poverty. They have been providing care.

We cannot expect women to provide care and take a personal hit for it. That care needs to be valued.

I hope I answered your question.

Senator Mahovlich: Yes, explain that. I never heard it that way.

You mentioned people who need to work until they are 80. There are few jobs for people that age. They will have a difficult time.

Ms. Lambert: A number of people leave their first career and take on a second career. They work in the service industry or stores and things like that. Wal-Mart is a good example. Greeters at Wal-Mart are rarely young.

Senator Mahovlich: You mentioned Tanzania and helping them out. Has there been any success in Tanzania? I visited there a number of years ago.

Mme Wicks : La femme qui travaille à la maison n'a jamais été payée. Il serait bon qu'elle le soit. Elle travaille beaucoup.

Mme Lambert : Il y a des pays dans le monde qui paient les fournisseurs de soins à domicile, qui sont le plus souvent des femmes, mais pas toujours. L'exemple du Venezuela mériterait qu'on s'y attarde.

Le sénateur Mahovlich : Madame Lambert, vous avez mentionné l'élargissement des dispositions d'exclusion pour élever des enfants prévues dans le Régime de pensions du Canada pour inclure d'autres formes de soins.

Mme Lambert : Je suis certaine que vous avez déjà entendu parler de la génération sandwich. Les gens de cette génération doivent s'occuper de leurs parents âgés, de même que des enfants. J'aimerais élargir cette disposition à la « génération club sandwich » dont je fais partie. Il y a deux générations avant moi qui ont besoin de soins et une après. Je m'occupe de quatre adultes plus âgés que moi et de deux enfants. Tout le monde mange. C'est incroyable. Nous sommes pris en sandwich dans cette génération club sandwich.

Je m'occupe d'eux depuis la naissance de mon deuxième enfant, il y a six ans. Depuis que j'ai pris cet emploi, soit depuis plus de six ans, je n'ai pas cotisé à un régime de pensions du gouvernement ni à un régime de pensions en milieu de travail. J'ai presque 40 ans. Cela commence à devenir un enjeu pour moi.

Selon le Régime de pensions du Canada, je serais admissible à une exclusion pour élever des enfants. Il n'y a aucune disposition en ce moment qui me permet de prendre soin de personnes âgées, qu'elles aient besoin de soins de longue durée ou non.

Plus des deux tiers de ces soins leur sont offerts par des femmes. Il faut reconnaître l'utilité et la valeur de ces soins. C'est la raison principale pour laquelle plus de 50 p. 100 des femmes célibataires de plus de 65 ans vivent dans la pauvreté. Elles se sont occupées d'autres personnes.

Nous ne pouvons pas nous attendre à ce que les femmes prennent soin des autres et qu'elles en subissent les contrecoûts. Il faut reconnaître la valeur de ces soins.

J'espère avoir répondu à votre question.

Le sénateur Mahovlich : Oui, pouvez-vous nous l'expliquer? Je n'ai jamais entendu la chose présentée de cette façon.

Vous avez dit qu'il y avait des personnes qui devaient travailler jusqu'à l'âge de 80 ans. Il y a peu d'emplois pour les gens de cet âge. Ils vont avoir de la difficulté.

Mme Lambert : Beaucoup de gens quittent leur première carrière et entament une deuxième. Ils travaillent dans l'industrie des services ou dans des magasins, par exemple. Le Wal-Mart en est un bon exemple. Les personnes à l'entrée du Wal-Mart sont rarement jeunes.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez mentionné la Tanzanie et votre intervention là-bas. Y a-t-il des réussites en Tanzanie? J'y suis allé il y a quelques années.

Ms. Wicks: For the projects we have, a committee gives us the project. Also, the area president has gone over to these different projects to make sure. We receive a report at the end of our three years.

When I go to Turku, Finland, they will give us a report on where our money is going. Sometimes they bring people from South Africa, who have workshops, to the convention, and we learn a lot of different things, and meet people from other countries.

Senator Mahovlich: Progress is being made?

Ms. Wicks: Yes.

Senator Banks: I do not know if we will have time to go to a town hall meeting. If we do but not now, I want to put forward a rude, obstreperous and unpopular question. I will point out the non-standard employment phenomenon is not peculiar to rural Canada. It is a problem everywhere. It is a problem with respect to poverty. It is a problem in the workforce. It is the way things are going. Nobody likes that. All kinds of people find they do not have access to pensions, not only in the rural community.

I will make one observation and ask each of you to comment. We hear that rural women are disadvantaged in respect to employment opportunities and access to education, transportation, social services and child care. That has always been true. None of those things are new.

By comparison with critical masses of people in urban areas, rural people have always been disadvantaged, if that is the way to put it, in respect to access to those things.

In the view of most governments, there is a practical point to where you can afford, if that is the right word, to establish those things without a critical mass. You cannot have a public transportation system 100 miles outside of Saskatoon.

Despite those disadvantages, those women — and not only women, those people — do not want to move. They do not want to lose their support network, as you put it. How can we reconcile those things? What can anybody do about that?

Ms. Donahue: I will speak to that question first.

One thing we look at when we work with communities to address poverty is building the capacity of communities to identify and develop their own solutions. Sometimes those solutions are innovative.

There are barriers such as insurance and who is responsible. Sometimes governments, for which I have worked for 25 years, pose more of an obstacle than a help.

There is not enough capital in small communities to fund these solutions. We have the whole Robert Putnam *Bowling Alone: America's Declining Social Capital* with the decimation of social capital.

Mme Wicks : C'est un comité qui nous donne nos projets. De plus, la présidente de la région examine ces projets en détail pour s'assurer de leur validité. Nous recevons un rapport à la fin de nos trois ans.

Quand j'irai à Turku, en Finlande, on me remettra un rapport sur la façon dont notre argent est investi. Parfois, il y a des gens de l'Afrique du Sud qui viennent donner des ateliers à la conférence. Nous apprenons beaucoup de choses et rencontrons des gens des autres pays.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que vous faites des progrès?

Mme Wicks : Oui.

Le sénateur Banks : Je ne sais pas si nous aurons le temps de participer à une assemblée publique. Si nous le pouvons, mais pas maintenant, j'aimerais poser une question très dure, polémique et impopulaire. Je soulignerai que le phénomène de l'emploi atypique n'est pas particulier au Canada rural. On le voit partout. C'est un problème de pauvreté. C'est un problème dans la population active. C'est la façon dont les choses se passent. Personne n'aime cela. Différentes personnes trouvent qu'elles n'ont pas accès aux pensions, et cela non seulement dans les régions rurales.

Je vais faire une observation sur laquelle j'aimerais que chacune d'entre vous se prononce. Nous entendons dire que les femmes des régions rurales sont désavantagées sur le plan des débouchés d'emploi et de l'accès à l'éducation, au transport, aux services sociaux et à la garde des enfants. Ce n'est pas d'hier. Il n'y a rien de nouveau là-dedans.

En comparaison avec les masses critiques de personnes des régions urbaines, les gens des régions rurales ont toujours été désavantagés, si on peut le dire ainsi, pour ce qui est de l'accès à tous ces services.

Du point de vue de la plupart des gouvernements, il y a un seuil pratique jusqu'auquel on peut se permettre, si c'est le bon mot, d'établir ces services sans masse critique. On ne peut pas offrir de système de transport en commun à 150 kilomètres de Saskatoon.

Malgré ces désavantages, ces femmes ne veulent pas déménager — et non seulement elles, mais les hommes non plus. Elles ne veulent pas perdre leur réseau de soutien, comme vous le dites. Comment pouvons-nous concilier tout cela? Que peut-on faire à cet égard?

Mme Donahue : Je vais répondre la première.

Lorsque nous travaillons avec des collectivités dans le but de mettre un frein à la pauvreté, nous cherchons à les aider à trouver et à concevoir leurs propres solutions. Parfois, ces solutions sont très novatrices.

Il y a des obstacles comme l'assurance et la responsabilité. Parfois, les gouvernements, pour qui je travaille depuis 25 ans, représentent davantage un obstacle qu'une aide.

Il n'y a pas assez de capitaux dans ces petites collectivités pour financer ces solutions. C'est le concept de la décimation du capital social présenté par Robert Putnam dans son article *Bowling Alone : America's Declining Social Capital*.

We do not have social clubs. We do not have fund-raising opportunities. There needs to be funding opportunities and start-up capital for these things.

Often the federal partners I have worked with on rural, poverty and community development initiatives offer funding over a one-year period. That funding does not cut it. By the time they mobilize their community, build their skills, and work around the schedule, be it farming or the school schedule, the funding is finished and that is it.

That is something we definitely have recommended to the Public Health Agency of Canada.

To be sustainable, apart from policy-driven solutions, the solutions must come from the community. They have a lot of good ideas. They need to overcome the barriers, such as insurance. Ms. Lambert and I were talking about the idea of the school bus being the transportation system and how to encourage the education system to buy into that.

Ms. Lambert: My grandmother grew up here in Southern Alberta. She is 98 years old. She travelled by train. That is not something I can do anymore. I live in a rural community. The train goes right by my house. I cannot travel by train.

Some things are more recent changes. It has not necessarily always been that way. We may have done it better in the past. We may need to look back at some of those solutions, as Ms. Donahue says, and look at innovative ways of working.

My grandmother had access to a local doctor. I do not have that access. I need to travel for that.

Many things available in small communities in the past are no longer available.

Ms. Wicks: The other difference is that baby boomers, as we are called, are getting older but we are still going. It is our parents, or grandparents, in some of these small towns that cause problems. They have done everything. They do not want to do any more.

New people do not last in a small town. If they do, they receive a promotion, or we have brokers that amalgamated in our area: One company took over two other brokerage firms. That means for a year, they are fine. Now, people are starting to leave and the company is not filling those positions. Some people are going to the oil patch, because there is more money there.

We have members of the Church of Jesus Christ of Latter-Day Saints, LDS, in our society. They have their own relief society. They support their own members. We do not know much about those people except that they are funded by the church.

Senator Banks: That leads to my obstreperous question, which I will ask later if there is time.

Senator Mercer: Nobody is going to leave now.

Nous n'avons pas de clubs sociaux. Nous n'avons pas de possibilité de levées de fonds. Il doit y avoir des moyens de financement et du capital de départ pour ces projets.

Souvent, les partenaires fédéraux avec qui je travaille dans les projets de développement des collectivités rurales et de lutte à la pauvreté n'offrent du financement que pour un an. Ces fonds ne sont pas suffisants. Le temps que la collectivité se mobilise, qu'elle acquière les compétences requises et qu'elle adapte son calendrier en fonction de l'agriculture ou de l'école, le financement est terminé et c'est la fin.

C'est clairement l'objet de l'une de nos recommandations à l'Agence de santé publique du Canada.

Pour que les collectivités soient durables, les solutions doivent venir d'elles-mêmes et non seulement découler des politiques. Elles ont beaucoup de bonnes idées. Elles doivent surmonter les obstacles, comme l'assurance. Mme Lambert et moi parlions justement de la possibilité d'offrir des services de transport par autobus scolaire et des moyens de convaincre les administrateurs scolaires d'embarquer dans le projet.

Mme Lambert : Ma grand-mère a grandi ici, dans le Sud de l'Alberta. Elle a 98 ans. Elle voyageait en train. Ce n'est plus possible pour moi. Je vis dans une municipalité rurale. Le train passe juste à côté de chez moi, mais je ne peux pas le prendre.

Mais cela n'a pas toujours été ainsi et, si ça se trouve, nous avons déjà fait mieux. Il serait peut-être bon de jeter un regard sur le passé, comme le dit Mme Donahue, et d'envisager de nouvelles façons de travailler.

Ma grand-mère pouvait consulter un médecin sur place. Moi, je n'ai pas cette chance; je dois me déplacer pour en voir un.

De nombreux services qui étaient offerts auparavant aux petites communautés ne le sont plus aujourd'hui.

Mme Wicks : L'autre différence, c'est que nous, les baby-boomers — comme on nous appelle —, nous vieillissons, mais nous nous portons quand même bien. Ce sont plutôt nos parents ou nos grands-parents qui pâtissent de cette situation dans certaines petites villes. Ils ont tout fait et n'en peuvent plus.

Les nouveaux arrivants ne restent pas longtemps dans les petites villes. S'ils le font, ils reçoivent une forme de compensation. D'ailleurs, des courtiers se sont fusionnés dans notre région : une compagnie a racheté deux autres maisons de courtage. Cela signifie que les affaires vont bien aller pour eux pendant encore un an. Maintenant, les gens commencent à partir, et la compagnie ne les remplace pas. Certains se tournent vers le secteur pétrolier, car c'est plus rentable.

Notre société compte des membres de l'Église de Jésus-Christ des saints des derniers jours. Ils ont leur propre œuvre de bienfaisance et s'entraident. Outre le fait qu'ils sont financés par l'Église, nous n'en savons pas beaucoup sur ces gens.

Le sénateur Banks : Cela m'amène à ma question déconcertante, que je vais poser plus tard s'il reste du temps.

Le sénateur Mercer : Personne ne va partir maintenant.

The Chairman: You really want to hang on to it, do you, Senator Banks? You can do it now.

Senator Banks: It would take a few minutes.

The Chairman: I will ask a quick question myself. Then you can ask your whatever-it-is question.

With a panel such as this, I cannot let you out of the room without raising the issue of literacy. I know there was a hint of it in your presentations.

The beginning of learning is the parents. This fact is not well understood, I think, in our society. Without the ability to read, write and communicate, particularly for parents, then the child is at risk. We are having a struggle with this issue in Canada right now.

To what degree do you find a connecting link between literacy and some of the difficulties you have laid out so well in your remarks?

Ms. Wicks: We have a farmer from another country that came to Canada. He seems knowledgeable in all subjects. He can read and write. His son went to school with my younger daughter. They pushed him through school in Coutts.

To this day, he cannot write his name, is not interested in learning, signs his cheques with an "X," goes to the bank and gives them a blank cheque and says, make it out for so much. He has no willingness to learn.

I do not know if the fault is with the parents or the school. I can say for Coutts for a while, a lot of people thought our school system was not that great. Some people had dual citizenship. They sent their students across the line to go to school.

When a couple of them came back, after they had a bit of university, they could not find a job for a while. There are pros and cons in literacy. That is the only individual case I know in our area.

I know Federated Women's Institutes about three years ago, and probably three years before that, had literacy programs available through the province of Alberta and through Canada, and we had tapes. It is hard to find people that will admit they cannot read and write.

The Chairman: This is something that people find difficult to believe. One used to wait until children went to kindergarten or Grade 1 before becoming concerned.

By the time they are 18 months old, all the neurological links are connected. They are ready to start the process. Without help from the people closest to them, which, at that point would be their family — the parents, mother and father — they lose a tremendous step forward in their ability, and the ability to keep up when they begin school.

Is this development something people understand in the groups you work with?

La présidente : Vous y tenez mordicus, n'est-ce pas, sénateur Banks? Vous pouvez la poser maintenant.

Le sénateur Banks : Cela prendrait quelques minutes.

La présidente : Je vais d'abord poser une brève question, puis vous pourrez poursuivre avec la vôtre, quelle qu'elle soit.

Avec un tel groupe de témoins, je ne peux pas vous laisser partir sans aborder la question de l'alphabétisation. D'ailleurs, je sais que vous y avez fait allusion dans vos allocutions.

L'apprentissage commence à la maison et, à mon avis, on ne l'a pas très bien compris dans notre société. Si les parents ne sont pas capables de lire, d'écrire ou de communiquer, les enfants seront plus susceptibles d'éprouver des difficultés. Nous sommes présentement aux prises avec ce problème au Canada.

Dans quelle mesure la sous-alphabétisation est-elle liée aux difficultés que vous avez décrites?

Mme Wicks : Un agriculteur étranger est venu s'installer au Canada. Il semblait cultivé. Il savait lire et écrire. Son fils a fréquenté la même école que ma fille cadette, à Coutts.

Aujourd'hui, celui-ci ne peut même pas écrire son nom et n'est pas du tout intéressé à l'apprendre. Il signe ses chèques par un « X », se présente à la banque avec un chèque en blanc et demande qu'on y inscrive le montant. Il n'a aucune volonté d'apprendre.

À qui la faute : aux parents ou à l'école? Je sais que pendant longtemps, à Coutts, les gens considéraient que notre système scolaire était déficient. Certains avaient la double citoyenneté et envoyaient leurs enfants étudier de l'autre côté de la frontière.

Lorsque ceux-ci revenaient, après l'université, ils avaient du mal à se trouver un emploi. Il y a donc des avantages et des inconvénients. C'est le seul cas que je connaisse dans notre région.

Je sais que la Fédération des instituts féminins du Canada, il y a trois ans, et peut-être même six, offrait des programmes d'alphabétisation en Alberta et ailleurs au Canada. Nous en avons des vidéocassettes. Les gens admettront rarement qu'ils ne savent ni lire ni écrire.

La présidente : C'est quelque chose qu'on a du mal à croire. Certains parents attendaient que leurs enfants entrent à la maternelle ou en première année avant de se préoccuper de leur apprentissage.

Chez l'enfant, toutes les connections neuronales propres à l'apprentissage se mettent en place jusqu'à l'âge de 18 mois. Un nourrisson qui n'aura pas été suffisamment stimulé par son entourage proche — famille, parents — durant cette phase cruciale de son développement sera susceptible d'éprouver des difficultés scolaires.

Le développement précoce est-il quelque chose que comprennent les gens avec qui vous travaillez?

It means there is help not only for the child but — this is one thing that is so difficult in what has been happening — the adult, the parent, is the teacher. Without that early childhood part, children are at risk.

Ms. Lambert: In our one report on exiting welfare, 14 of our 20 women did not have high school diplomas. The correlation between education and poverty is very, very strong. A lack of education correlates with incidents of poverty.

We have been concerned with what you are commenting on, the idea of the new government, that people should learn their education or literacy until Grade 12, and that anyone should be able to do that.

The reality is that for many, many people other things impact learning. As a community, we need to recognize that not everyone can complete high school when they are 17 or 18 years old. A number of life circumstances require people to go back to school later. That option must remain.

Ms. Donahue: Being the health person on the panel, I can speak to this issue a little more fully. There is a correlation of poverty and literacy that is a circular, repetitive thing.

The latest health research, as you indicated, suggests that when talking about the effectiveness of early childhood development, instead of looking at the child as the unit of focus, we focus on the primary caregiver and the child. This focus is called “the diad,” and “the dance,” I am sure you have heard this in the literature.

In the province of Alberta, they had a teleconference a few months before Christmas, to talk about our request for proposals to identify early screening tools.

The approaches to literacy tend to be prescriptive. What we have seen with early childhood development, is that there is a program, and it must include X, Y, and Z.

A lot of the programs delivered are — can I say this? — not based on research but on the flavour of the month. We need to use hard data.

To roll out a program provincially, there must be data to support it. The program must be evaluated. It must support more than something that is politically comfortable and correct.

If that means guaranteed income, or stabilized income, along with literacy support, so be it.

In our region, one area that was cut back was dental health services. The area was viewed as something fluffy and extraneous. Unfortunately, the importance of public health has been devalued over the last decade or so.

We are seeing, hypothetically but we are conducting research, an increase in caries, rotten teeth, with young school children. I can attest to that situation as a mom volunteer in schools. The response was that the Alberta government has a child health

Cela signifie qu'on doit aider non seulement l'enfant, mais aussi le parent, ce qui est difficile, car celui-ci doit jouer le rôle d'enseignant. Sans cette éducation préscolaire, l'enfant risque d'avoir des troubles d'apprentissage.

Mme Lambert : Dans notre rapport sur les obstacles que rencontrent les assistées sociales, nous disons que 14 femmes sur 20 n'avaient même pas de diplôme d'études secondaires. Il existe une forte corrélation entre éducation et pauvreté. Un manque d'instruction entraîne souvent la pauvreté.

Nous sommes préoccupés par l'idée du nouveau gouvernement, dont vous avez parlé plus tôt, selon laquelle tout le monde devrait pouvoir s'instruire jusqu'en douzième année.

La réalité, c'est que pour de nombreuses personnes, il y a d'autres facteurs qui nuisent à l'apprentissage. Comme communauté, nous devons reconnaître que ce n'est pas tout le monde qui peut obtenir un diplôme à 17 ou 18 ans. À cause de certaines circonstances, les gens doivent poursuivre leurs études plus tard, et il faut leur laisser cette possibilité.

Mme Donahue : Comme j'ai travaillé dans le domaine de la santé, je peux me prononcer davantage sur cette question. De toute évidence, la pauvreté et le manque d'instruction sont un cercle vicieux.

Comme vous l'avez indiqué, selon des recherches médicales récentes, pour être efficace dans le développement de la petite enfance, il ne faut pas s'intéresser qu'à l'enfant, mais aussi à ce qu'on appelle « la dyade et l'interaction parent-enfant ». Je suis certaine que vous en avez déjà entendu parler.

En Alberta, j'ai assisté à une téléconférence, quelques mois avant Noël, au cours de laquelle nous avons discuté de l'élaboration d'outils de dépistage précoce.

Les approches en matière d'alphabétisation ont tendance à être normatives. Par exemple, en ce qui concerne le développement de la petite enfance, on doit mettre sur pied un programme structuré.

De nombreux programmes dispensés, si je puis me permettre, ne reposent pas sur des recherches. On les a créés parce que c'est un sujet à la mode. Nous avons besoin de données solides.

Pour offrir un programme à l'échelle provinciale, on doit pouvoir se fonder sur des données. Le programme doit être évalué. Le gouvernement ne doit pas mettre en œuvre un programme dans le seul but de bien paraître aux yeux du public.

Si nous devons fournir un revenu garanti ou un revenu stable ainsi que des programmes d'alphabétisation, eh bien, allons-y.

Dans notre région, on a réduit les services dentaires. On considérait qu'ils étaient futiles. Malheureusement, au cours de la dernière décennie, on a accordé beaucoup moins d'importance à la santé publique.

D'après nos recherches, nous observons une augmentation des dents cariées chez les jeunes enfants. En tant que mère bénévole dans les écoles, je peux en témoigner. Pourtant, le gouvernement albertain versait une prestation pour la santé des enfants.

benefit: Why do they not use that? If they are illiterate, they will not fill out that form, and complete all that paperwork. They go without. That is a concrete example of what happens.

The Chairman: This is a different step on the path you have described so eloquently and obviously, with your background to support it.

You have made a contribution. I thank you very much for coming tonight.

Paula Shimp, as an individual: Senator Fairbairn and committee members, I am a fourth generation rural Southern Albertan.

I have been concerned about recent trends in terms of the way our rural communities are going, the way they are composed, the opportunities they can no longer present to their children, and some of the increasing challenges members of rural communities face.

I will present to you a rural solution to a rural problem.

As I was walking in, I realized I have a bit of mud on my pants, and I realized I brought a little bit of the fields in with me so I hope you are okay with that.

The Chairman: Absolutely.

Ms. Shimp: In Alberta, there exists a gross funding inequity in rural charitable initiatives. You heard Stasha Donahue allude to the funding crises we have in our rural communities with our programming. I am interested in the charitable networks that service charitable activities for families and children in our rural communities.

Most of our rural areas lack an active, large-scale charitable funding presence. You might want to consider establishing a rural foundation for Western Canada.

There are 11 United Way foundations in Alberta. They all have their own United Way funding districts. A good friend of mine, who chaired the United Way in Calgary, was under the assumption all geographic areas of the province were covered by United Way. That is a fallacy. Only about 40 per cent of the geographic area of the province of Alberta — actually across the whole country, it varies from province to province — is serviced by United Way.

In 2004, Alberta had a population of three million. Two million urban, one million rural. One hundred per cent of urban Albertans were eligible to receive services from a United Way program. Only 18 per cent of rural Albertans were eligible to receive funding from a United Way service or program.

In 2004, the United Way foundations in Alberta raised \$52 million. Since the boom, United Way foundations are raising over \$1 million.

Pourquoi, alors, les gens n'en profitaient-ils pas? C'est simple : parce que les gens illettrés ne sauront pas remplir tous les formulaires requis. Du coup, ils privent leurs enfants de soins. Voilà un exemple concret de la situation.

La présidente : C'est une étape différente vers la démarche que vous avez si bien décrite, et votre expérience y est pour beaucoup.

Vous avez fait œuvre utile. Je vous remercie beaucoup d'être venue témoigner ce soir.

Paula Shimp, à titre personnel : Sénateur Fairbairn et membres du comité, je suis une Albertaine du Sud de la quatrième génération.

Je m'inquiète des récentes tendances concernant l'orientation de nos communautés rurales, leur composition, les possibilités qu'elles ne peuvent plus offrir à leurs enfants et les difficultés grandissantes auxquelles elles sont confrontées.

Je vais vous proposer une solution rurale à un problème rural.

Tandis que j'entrais dans la salle, je me suis rendu compte que j'avais un peu de boue sur mes pantalons, et que j'avais donc apporté un peu de mon coin de pays avec moi; j'espère que cela ne vous gêne pas.

La présidente : Pas du tout.

Mme Shimp : En Alberta, il existe de graves iniquités en matière de financement des programmes caritatifs en milieu rural. Stasha Donahue vous a parlé des crises de financement qui nuisent aux programmes dans nos communautés rurales. Je m'intéresse aux réseaux de charité qui offrent des activités caritatives aux familles et aux enfants de nos collectivités.

La plupart de nos régions rurales accusent un manque de financement caritatif actif et à grande échelle. Vous pourriez envisager de mettre sur pied une fondation rurale pour l'Ouest canadien.

L'Alberta compte 11 fondations United Way ayant toutes leur propre district de financement. Un bon ami à moi, qui siégeait au conseil d'administration de United Way à Calgary, croyait que toutes les zones géographiques de la province étaient couvertes par cet organisme. Mais c'est faux. Seulement 40 p. 100 environ du territoire albertain — en fait, du pays; cela varie d'une province à l'autre — est desservi par United Way.

En 2004, l'Alberta comptait trois millions d'habitants : deux en zone urbaine et un en zone rurale. La totalité des Albertains vivant dans les villes avaient droit aux services de United Way, tandis que seulement 18 p. 100 de ceux des zones rurales étaient admissibles à du financement en vertu d'un service ou d'un programme de cet organisme.

Toujours en 2004, les fondations United Way de l'Alberta ont amassé 52 millions de dollars. Depuis l'essor économique, elles ont recueilli plus de cent millions de dollars.

This gets a little dicey because Southern Alberta sits on the largest pot of sweet gas outside of Saudi Arabia.

I am a fund-raising consultant. We submit grant proposals to all the big oil companies. Because they need to support their shareholders' interests, they provide funding only for programs or capital initiatives in areas where they have operations.

The large oil and gas companies send their men from Calgary down here to extract the resources, and then they submit \$500,000, \$700,000 and \$1 million to programming opportunities in the Calgary United Way but not in the rural areas.

In the rural areas, we are seeing an influx of immigrant families and Sudanese refugees. We have 14,000 in Alberta. We have 14,000 or 15,000 Mexican Mennonites. I think Ms. Donahue knows the exact figures. We have many Mennonite colonies and many First Nations communities. We cannot raise \$14,000 to fund in-school programs for three schools to help our Aboriginal students, but I can raise \$250,000 for Fort Whoop-Up, which I did two years ago.

We might want to look at establishing a large rural foundation. It would require a significant influx of capital. A friend of mine, Murray Edwards, suggested we would need \$500,000 to \$1 million. He said I would need a recommendation around some of the royalties legislation but that comes from the Province of Alberta, and I would require support from the federal government, as well as support from rural MLAs.

I am not sure if you understand the need we have. Our children in rural Alberta, my kids, athletically gifted children in rural Alberta, they can go anywhere, because there is an urban network that reaches into all the rural areas that allows them to patch in and succeed.

For our students who are academically excellent, there is a network, educationally, for them to go on and succeed, if they can get through public education.

Last year, my public education fees for two children were \$1,500. That does not include any out-of-province trips.

Four years ago I was ill, and I was living below the poverty line, and I was still required to pay those high school fees in this province.

If our children in the rural areas are gifted in music, gifted vocalists — we have a gal who has been recognized by Barbara Sinatra. Barbara Sinatra had her flown down to the States to sing at her polo event. She has fronted for Ian Tyson when she was 8 years old, 9 years old. She is an amazing vocalist.

La situation se corse, car le Sud de l'Alberta possède les réserves d'énergies fossiles les plus importantes au monde après l'Arabie saoudite.

Je suis experte-conseil en collecte de fonds. Nous soumettons des demandes de subventions à toutes les grandes compagnies pétrolières. Mais comme ces dernières doivent veiller aux intérêts de leurs actionnaires, elles accordent du financement uniquement pour des programmes ou des projets d'immobilisations visant des régions où elles exercent des activités.

Les grandes entreprises pétrolières et gazières envoient du personnel de Calgary jusqu'ici pour extraire les ressources, et versent 500 000 \$, 700 000 \$ ou 1 million de dollars pour les programmes de United Way à Calgary, mais ne donnent rien pour les régions rurales.

Dans les campagnes, nous assistons à un afflux de familles immigrantes et de réfugiés soudanais. En Alberta, ils sont 14 000. Quant aux Mennonites mexicains, ils sont 14 000 ou 15 000. Je pense que Mme Donahue connaît les chiffres exacts. Nous avons de nombreuses communautés mennonites et autochtones. Nous ne pouvons recueillir 14 000 \$ pour financer les programmes scolaires de trois écoles destinés à aider nos étudiants autochtones, mais je peux amasser 250 000 \$ pour Fort Whoop-Up, comme je l'ai fait il y a deux ans.

Nous pourrions envisager la création d'une grande fondation rurale. Cela nécessiterait d'importants investissements. Un ami à moi, Murray Edwards, a laissé entendre qu'il nous faudrait de 500 000 à 1 million de dollars. Il a ajouté que j'aurais besoin d'une recommandation à l'égard de certaines lois sur les redevances, qui émanerait de la province de l'Alberta, ainsi que du soutien du gouvernement fédéral et des assemblées législatives rurales.

Je ne suis pas sûre que vous compreniez nos besoins. Nos enfants des régions rurales de l'Alberta qui ont de grandes habiletés athlétiques peuvent aller n'importe où, car il existe un réseau urbain qui se rend jusqu'aux zones rurales et qui leur permet d'exercer leurs talents et de réussir.

Pour nos étudiants ayant un excellent dossier académique, il existe un réseau scolaire qui leur permet d'aller de l'avant et de réussir s'ils arrivent à terminer leurs études dans le système d'enseignement public.

L'an dernier, les frais de scolarité que j'ai eu à assumer pour deux enfants s'élevaient à 1 500 \$, montant qui ne tient pas compte des voyages à l'extérieur de la province.

Il y a quatre ans, j'étais malade et je vivais sous le seuil de la pauvreté, mais je devais quand même payer ces droits de scolarité provinciaux très élevés.

Si nos enfants des régions rurales ont des talents musicaux ou sont doués pour le chant — l'une de nos filles a été remarquée par Barbara Sinatra, qui l'a invitée aux États-Unis pour qu'elle chante à son événement de polo. Elle a fait la première partie du spectacle de Ian Tyson à l'âge de huit ou neuf ans. C'est une chanteuse incroyable.

I am trying to help her get started. We are meeting block after block. It is our charitable programs that help nurture the talent in the performing arts. In the rural areas, it is not there. We have many gifted children in these areas.

I am not going to bother you with the details, but I have a comprehensive funding proposal developed. I am delighted to send it to you in the coming weeks if you are interested in receiving such a proposal.

If you believe rural people know how to solve our rural problems and provide solutions, if we can get the start-up costs and some of the infrastructure supports, we will be able to put small investments of cash and make big changes to some of our families dealing with health crises, or with particular gifts and seeking out opportunities.

The Chairman: Thank you very much, Ms. Shimp. It is good to see you. If you have advisers and an old friend like Murray Edwards, you will get good advice. I would hang on to him.

Ms. Shimp: I will not toss him out the door yet.

Senator Mercer: I would love to see your proposal.

I have been a professional fund-raiser since 1978. I am a former chairman of the Association of Fundraising Professionals Foundation.

Ms. Shimp: That is a wonderful organization.

Senator Mercer: Thank you. I think you have hit on something we have not talked about that is true in rural Canada, and probably rural America as well, and that is the fact that United Way does not cover the geographic areas.

There is the Halifax-Dartmouth United Way. People who live outside that area are not covered and their needs are just as great.

When we were in Ottawa, we received a briefing from a group called Coastal Communities Network. We heard from them again in Nova Scotia. Out of Coastal Communities Network has come another organization — and I may have the name wrong; we will check the notes — the Rural Communities Foundation of Nova Scotia, which came from funds left over from a couple of little programs, and some donated dollars. That foundation is now in existence.

Their purpose is to donate funds only to projects in rural areas. Their mandate is determined every year. They may want to fund health care one year and literacy another year. They give grants all across the province of Nova Scotia, but exclusively in rural areas. There is a precedent for this rural foundation.

Ms. Shimp: I understand that.

Je tente de l'aider à lancer sa carrière. Nous organisons rencontre après rencontre. C'est grâce à nos programmes caritatifs que nous pouvons favoriser l'éclosion de talents dans le domaine des arts du spectacle. Dans les régions rurales, ces programmes ne sont pas offerts; pourtant nous avons de nombreux enfants doués.

Je ne vous ennuierai pas avec les détails, mais sachez que j'ai élaboré une proposition de financement global. Si cela vous intéresse, je serai enchantée de vous la faire parvenir au cours des prochaines semaines.

Si vous croyez que la population rurale sait comment régler les problèmes qui lui sont propres et trouver des solutions, et si nous pouvions obtenir un financement de démarrage et les infrastructures nécessaires, nous serions capables de faire de petits investissements et de changer grandement le sort de nos familles aux prises avec de sérieux problèmes de santé, ou de ceux qui ont des talents particuliers et qui cherchent à percer.

La présidente : Merci beaucoup, madame Shimp. C'est agréable de vous voir. Si vous avez des gens comme ce vieil ami, Murray Edwards, pour vous conseiller, vous êtes bien entourée. Ne le laissez pas filer.

Mme Shimp : Là n'est pas mon intention.

Le sénateur Mercer : J'aimerais beaucoup lire votre proposition.

Je travaille comme collectrice de fonds depuis 1978. J'ai déjà présidé l'Association of Fundraising Professionals.

Mme Shimp : C'est une merveilleuse organisation.

Le sénateur Mercer : Merci. Je pense que vous avez mis le doigt sur une réalité dont nous n'avons pas parlé, mais qui existe dans le Canada rural, et probablement aussi dans le reste de l'Amérique rurale, soit que United Way ne couvre pas tout le territoire.

United Way est présente à Halifax-Dartmouth, mais les gens qui vivent à l'extérieur de cette zone ne sont pas couverts. Cependant, leurs besoins sont tout aussi grands.

À Ottawa, nous avons assisté à une séance d'information organisée par un groupe appelé « Réseau des communautés côtières », que nous avons réentendu en Nouvelle-Écosse. De ce réseau est né un autre organisme — et il est possible que je cite mal son nom; nous allons vérifier dans nos notes —, le Rural Communities Foundation of Nova Scotia, mis sur pied grâce à des fonds qui restaient de quelques petits programmes, ainsi qu'à des dons. Donc, cette fondation existe maintenant.

Son objectif est de financer uniquement des projets en milieu rural, et elle redéfinit son mandat tous les ans. Une année, elle peut décider de financer les soins de santé, et la suivante, l'alphabétisation. Elle accorde des bourses partout en Nouvelle-Écosse, mais exclusivement dans les régions rurales. Il existe un précédent pour ce type de fondation rurale.

Mme Shimp : Je comprends.

Senator Mercer: Some of the money came through the equivalent of the Western Canada Diversity Fund. It was left over in a program that was there, and rather than let it go they put it in the foundation.

Ms. Shimp: There is a way we can start small and build upward. I know there are millions out there waiting for me if I can only get start-up support. To start a rural foundation for Western Canada, I need guaranteed three-year funding.

I can tell you what I need. I want to add more clarity. Not only the United Ways, but in this province, a Calgary foundation has over \$300 million in assets, and the Edmonton Community Foundation has similar assets, not quite so high, and they represent about two million people.

Murray Edwards recommended, if at all possible, two special tax incentives for persons donating to the foundation during its first three years of operation. He wanted to see a special 50 per cent — unfortunately it would be Alberta — Alberta charitable tax deduction. Sponsoring oil companies would receive a deduction in Alberta royalties. We are looking at royalties equivalent to 50 cents for every dollar donated.

Mr. Edwards said if we can do that, he will guarantee we will have a huge pot in a short order. He suggested we not look only at Alberta, because Albertans would donate to these investments knowing they will help rural communities in Manitoba, Saskatchewan, Alberta and our neighbours in B.C.

We have so much in common. People from Saskatchewan and Manitoba come into this province to sustain our oil market right now. We have a window of opportunity to build one massive foundation. I want to present it to you for you to reflect on.

Senator Mercer: Thank you. I think the idea is interesting. If rural Canada falls through the cracks, from the government's point of view, it has also fallen through the cracks from the charitable point of view. The United Way does not service all of rural Canada.

We all think we are helping everybody if we donate to the United Way. We are not.

Ms. Shimp: No, we are not.

Senator Banks: You should pursue it. It is worth pursuing.

Ms. Shimp: It is worth supporting, senator, with dollars.

Senator Banks: I think you are more likely to have success at the provincial level.

Le sénateur Mercer : Une partie de l'argent vient d'un organisme équivalent au fonds de diversité de l'Ouest canadien. Il restait de l'argent d'un programme, et on a choisi de le conserver et de l'investir dans la fondation.

Mme Shimp : Il y a moyen de faire beaucoup en commençant avec peu. Je sais que des millions de dollars sont disponibles, mais je dois d'abord obtenir du support financier pour mettre ce projet en marche. Pour mettre sur pied une fondation rurale pour l'Ouest canadien, il me faudrait un financement garanti de trois ans.

Je peux vous expliquer mes besoins et vous donner davantage de précisions. Dans cette province, il y a non seulement les United Ways, mais aussi une fondation de Calgary qui possède des actifs de plus de 300 millions de dollars; la Edmonton Community Foundation a quant à elle des actifs semblables, quoique moindres, et elles représentent environ deux millions de personnes.

Murray Edwards a recommandé que, dans la mesure du possible, on institue deux incitatifs fiscaux spéciaux pour ceux qui feront des dons à la fondation au cours de ses trois premières années d'existence. Il souhaitait que l'on applique une déduction fiscale spéciale de 50 p. 100 pour les dons aux organismes de charité de l'Alberta — malheureusement, cela ne concerne que l'Alberta. Les sociétés pétrolières commanditaires auraient droit à une déduction fiscale de la province au titre des redevances. Nous voudrions que celles-ci soient équivalentes à 50 cents par dollar versé.

M. Edwards nous a garanti que si nous pouvions le faire, nous obtiendrions beaucoup d'argent en peu de temps. Il a recommandé que nous ne nous arrêtions pas à l'Alberta, car les Albertains donneraient en sachant que leur argent servirait aux communautés rurales de leur province, du Manitoba, de la Saskatchewan et de notre voisine, la Colombie-Britannique.

Nous avons tant en commun. En ce moment, des gens de la Saskatchewan et du Manitoba viennent ici pour soutenir notre marché du pétrole. Nous disposons d'une occasion unique de créer une fondation d'envergure. J'aimerais vous la décrire pour que vous puissiez y réfléchir.

Le sénateur Mercer : Merci. Je trouve l'idée intéressante. Si le Canada rural est laissé pour compte par le gouvernement, il est également négligé par les organismes de charité. United Way ne dessert pas l'ensemble du Canada rural.

Nous pensons tous aider tout le monde en faisant des dons à cet organisme, mais ce n'est pas le cas.

Mme Shimp : Non.

Le sénateur Banks : Vous devriez poursuivre vos efforts. Le jeu en vaut la chandelle.

Mme Shimp : Cela mérite un soutien financier, sénateur.

Le sénateur Banks : Je crois que de ce côté-là, vous avez davantage de chances de réussite au niveau provincial.

With respect to that young lady singer, have you applied for assistance from the Alberta Foundation for the Arts?

Ms. Shimp: We are in the process of doing that.

Senator Banks: The Alberta Foundation for the Arts, unlike other things you mentioned, is pan-Alberta. It has provided a lot of assistance disproportionately to artists who do not reside in Edmonton and Calgary.

Ms. Shimp: That is right. I spoke with a director only last week.

Senator Banks: Good.

Ms. Shimp: He suggested that because Ms. Sinatra thought she had a good voice does not mean she would have it all together.

Senator Banks: It does not. You have to apply. You have to buy a ticket for a lottery.

Ms. Shimp: You absolutely do. Thank you so much, Senator Banks. I appreciate that.

The Chairman: Thank you very much, Ms. Shimp. I am glad you had a chance to attend here.

I thank all of you, especially those who have sat loyally all night listening to what has been one of our, from start to finish, best hearings we have had along the way. I know it takes time to do these things. It takes courage to come forward and say these things.

I thank you all. You have given us a lot to think about. Your thoughts will be revealed in our final report, which will take some months to go through. We are glad you took the time to come. We are glad we are here. On that note, we wish you safe driving and good luck with all your efforts to make our society better.

The committee adjourned.

TABER, ALBERTA, Wednesday, March 7, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:02 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators, witnesses and those who have been kind enough to come to the meeting this morning.

We are pleased to be in Taber. This committee has had people from Taber come to Ottawa several times to make sure we are up on the sugar beet industry and this area. Not only is Taber known for its sugar beets, but I have told my colleagues that, thanks to our abundant sunshine, we are known as the Corn Capital of Canada. Agriculture is clearly very important to Taber, and indeed important to all of Canada.

En ce qui concerne cette jeune chanteuse, avez-vous sollicité le soutien de l'Alberta Foundation for the Arts?

Mme Shimp : C'est ce que nous sommes en train de faire.

Le sénateur Banks : L'Alberta Foundation for the Arts, contrairement à d'autres organisations dont vous avez parlé, est pan-albertaine. Elle a surtout aidé des artistes ne résidant pas à Edmonton et Calgary.

Mme Shimp : C'est exact. J'ai parlé avec un de ses directeurs la semaine dernière.

Le sénateur Banks : Très bien.

Mme Shimp : Il a fait valoir que ce n'était pas parce que Mme Sinatra trouvait qu'elle avait une belle voix que cette jeune chanteuse aurait tout cuit dans le bec.

Le sénateur Banks : Non. On doit essayer et tenter sa chance, comme à la loterie.

Mme Shimp : Tout à fait. Je vous remercie grandement, sénateur Banks.

La présidente : Merci beaucoup, madame Shimp. Je suis heureuse que vous ayez pu venir.

J'aimerais tous vous remercier, en particulier ceux qui sont restés sagement assis toute la soirée à écouter ce qui fut, du début à la fin, l'une de nos meilleures séances. Je sais que cela prend du temps. Il faut du courage pour se présenter et faire ces déclarations.

Merci à tous. Vous nous avez donné beaucoup matière à réflexion. Vos opinions seront reflétées dans notre rapport final, qui nécessitera quelques mois de préparation. Nous sommes ravis que vous ayez pris le temps de venir, et contents d'être ici. Sur ce, soyez prudents sur la route, et bonne chance dans vos efforts pour améliorer notre société.

La séance est levée.

TABER, ALBERTA, le mercredi 7 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 2, pour étudier, en vue d'en faire rapport, la question de la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour à vous, honorables collègues, chers témoins et tous ceux qui ont bien voulu assister à cette séance ce matin.

Nous sommes ravis d'être à Taber. Notre comité a fait venir plusieurs fois des gens d'ici à Ottawa pour suivre l'évolution de la situation dans l'industrie de la betterave à sucre et dans la région. J'ai informé mes collègues que non seulement Taber est célèbre pour ses betteraves à sucre, mais aussi qu'elle est reconnue pour être la capitale canadienne du maïs, grâce à l'ensoleillement exceptionnel dont elle bénéficie. L'agriculture est très importante à Taber, comme partout ailleurs au Canada, du reste.

We know, and we have been hearing, that farmers have been struggling lately, leading to serious poverty problems in many parts of our rural communities' right across this country. As we heard a few weeks ago in Ottawa, more and more farmers are using rural food banks just to get by. That was not always so in our corner of Canada.

Rural farmers are also calling help lines in an effort to relieve the stress and the depression that come from struggling to cope with large debt loads and volatile commodity prices as well as a very shifty climate that goes its own way in our area.

Our first witness this morning is Laurence Nicholson, Co-chair of the Real Voice for Choice Alberta, which is a volunteer group that argues that farmers should decide the future of the Canadian Wheat Board. We will also hear from Mark Fournier, the Executive Director of Community Futures Lethbridge Region. We had a very good discussion with the Community Futures people who came to speak with us in Ottawa just last week. We had not seen them for a while, and we are very encouraged by what we heard. We will also hear from Charles Moore, the Regional Director of the Alberta Association of Agricultural Societies.

Laurence Nicholson, Co-Chair, Real Voice for Choice Alberta:

It is a pleasure for me to be here this morning. I am a farmer from the Medicine Hat-Seven Persons area. I spent 30 years with Alberta Wheat Pool, where I dealt with agricultural and operational policy. I am familiar with the old statutory Crow rate and the debate surrounding it, in fact, I worked in the middle of that debate. During 22 years on the road, I worked with the board of directors and senior management of the grain industry. We certainly used the 36 Canadian International Grains Institute programs on how grain moves from the farm gate through the tidewater and into the international market.

I also spent four years with the Alberta Canola Producers Commission as a director, the Canadian Canola Growers Association as a director, and the Canola Council of Canada as a director for four years. I have a pretty good understanding of the open-market system as well.

I was part of the elevator consolidation in Western Canada. We were led to believe, during that consolidation process, that grain needed to be cleaned on the Prairies and fed on the Prairies. That is exactly what many of the systems are doing.

Why are we producers still charged a freight rate on the dockage to Vancouver? It is unfortunate that grain companies are doing that. I guess they are allowed to do it. The other issue is loss of income for farmers. Last winter, I did a lot of analyses on the costs of doing business and farming in Brazil and Argentina for companies doing business here in Western Canada. They are doing business in Argentina and Brazil at half the cost of doing business here in Canada. Those companies say that because of the high cost of doing business in Canada they have to charge more.

Nous savons et avons entendu que les agriculteurs éprouvent des difficultés ces derniers temps, qui donnent lieu à de graves problèmes de pauvreté dans beaucoup de collectivités rurales du pays. Comme nous l'avons appris il y a quelques semaines à Ottawa, de plus en plus de cultivateurs ont recours aux banques alimentaires rurales pour joindre les deux bouts. Cela n'a pas toujours été ainsi dans notre coin de pays.

Également, les agriculteurs utilisent les services d'aide téléphoniques pour évacuer les tensions et exprimer leur détresse face à leur niveau d'endettement élevé, à la volatilité des prix des produits de base et aux aléas climatiques dans notre région.

Ce matin, nous entendrons d'abord Laurence Nicholson, coprésident de Real Voice for Choice Alberta, qui est un groupe de bénévoles affirmant qu'il revient aux cultivateurs de décider de l'avenir de la Commission canadienne du blé. Nous entendrons ensuite Mark Fournier, directeur exécutif de l'Aide au développement des collectivités, région de Lethbridge. Nous avons eu de très bons échanges avec les responsables de Community Futures qui sont venus nous parler à Ottawa pas plus tard que la semaine dernière. Nous ne les avons pas rencontrés depuis longtemps, et leur témoignage nous a redonné espoir. Enfin, nous écouterons Charles Moore, directeur régional de l'Alberta Association of Agricultural Societies.

Laurence Nicholson, coprésident, Real Voice for Choice Alberta :

Je suis ravi d'être parmi vous ce matin. Je suis un agriculteur de la région de Medicine Hat-Seven Persons. J'ai travaillé pendant 30 ans pour l'Alberta Wheat Pool, où je me suis occupé des politiques agricoles et opérationnelles. L'ancienne subvention du Nid-de-Corbeau m'est familière, tout comme le débat qu'elle a suscité — j'étais en plein dedans. Pendant 22 ans, j'ai travaillé avec des membres de conseils d'administration et des dirigeants de l'industrie céréalière. Nous avons utilisé les 36 programmes de l'Institut international du Canada pour le grain sur le parcours que suivent les céréales, de la production jusqu'aux marchés internationaux, en passant par les silos.

J'ai aussi été directeur, pendant quatre ans, de l'Alberta Canola Producers Commission, de la Canadian Canola Growers Association et du Conseil canadien du canola. Je connais très bien le système de marché libre, également.

J'ai pris part au regroupement des silos-élévateurs dans l'Ouest canadien. Pendant le processus, nous en sommes venus à la conclusion que les grains devaient être nettoyés et consommés dans les Prairies, et c'est exactement ce que beaucoup font.

Pourquoi est-ce que nous, les producteurs, devons encore payer un tarif marchandises pour que les impuretés soient enlevées à Vancouver? C'est dommage que les sociétés céréalières fassent cela, mais je suppose qu'elles en ont le droit. L'autre question touche la perte de revenus des cultivateurs. L'hiver dernier, j'ai fait beaucoup d'analyses sur les coûts d'exploitation et de production agricoles au Brésil et en Argentine pour des entreprises établies dans l'Ouest canadien. Elles font des affaires dans ces pays pour la moitié de ce qu'il en coûte ici. Ces sociétés affirment qu'elles doivent demander plus à cause des coûts d'exploitation élevés au Canada.

If you look at the subsidy levels on hard red spring wheat in the international marketplace and from the information from the World Trade Organization talks, Australia is about \$9 tonne and Canada \$25 tonne. Those figures are for 2005 and the Canadian wheat is mainly in the CAIS and crop insurance program. If you look at the United States, it is \$140 a tonne. In Europe, it is \$170 a tonne. We are getting hammered on our input side, and on the price side of our commodities in the international market, we are getting hammered again.

As farmers in Western Canada, we cannot stand that for a long period of time. We need government involvement to straighten out this system. I can go into many other areas. The Monsanto issue and the \$15 tech fee they use for Roundup-ready canola. When will that research be paid? Do they have a cash cow they can dip into our pockets and get three bushels per acre with no risk for involvement?

Let us look at the railway and transportation costs. From Dunmore, Alberta, where I deliver my grain, they do not supply the car, they do not load the car, they only pull the car to Vancouver, they do not unload it, yet they get \$2,700 a car out of my pocket for freight. Those costs amount to more than one-third of my total revenue. I could talk about many more issues.

The big issue today is Real Voice for Choice in the Canadian Wheat Board. Real Voice for Choice is made up of volunteer farmers from Western Canada. I am the co-chair for Alberta. We have done a lot of things in the last three months. It has taken anywhere from 70 per cent to 90 per cent of my time. I spent last week in Ottawa lobbying the government. The Conservative government would not meet with us — the minister would not, but the bureaucrats did. They did not have many answers, though. We are a non-aligned group. We are concerned western farmers. We are not formally connected with any farm organization or any political party. We insist on the right of Prairie farmers to make decisions about the Canadian Wheat Board marketing system via farmer plebiscites as per section 47.1 of the Canadian Wheat Board Act. We insist that the plebiscite pose a clear, fair question to farmers and that the voters' lists be properly constituted. There are many grey areas in the whole process. The questions are not clear and concise like in Manitoba.

The Canadian Wheat Board is a marketing organization for Prairie farmers for wheat and barley for human consumption and export. There is also the Canada Grain Commission. Many people get the two confused, including the parliamentary secretary for the Canadian Wheat Board when he attacked Greg Arason last week — and I was there — about the sale of durum wheat to Algeria. The parliamentary secretary talked

Si l'on regarde le montant des subventions pour le blé de force roux de printemps sur les marchés internationaux et les renseignements tirés des discussions à l'Organisation mondiale du commerce, on constate que l'Australie verse une subvention d'environ 9 \$ la tonne de blé et le Canada, de 25 \$. Ces données datent de 2005, et le blé canadien est surtout visé par le PCSRA et le Programme d'assurance-récolte. Aux États-Unis, c'est 140 \$ la tonne et en Europe, 170 \$. On se fait autant avoir du côté de la production que du côté des prix de nos produits sur les marchés internationaux.

Les cultivateurs de l'Ouest canadien ne peuvent pas tolérer cela pendant longtemps. Nous avons besoin de l'intervention du gouvernement afin de mettre de l'ordre dans ce système et dans bien d'autres dossiers. L'affaire Monsanto et les 15 \$ exigés pour la recherche sur du canola résistant au Roundup, par exemple; quand la recherche sera-t-elle payée? Est-ce que l'entreprise possède une vache à lait lui permettant de fouiller dans nos poches et d'obtenir trois boisseaux l'acre sans conséquence?

Regardons de plus près les coûts du transport, ferroviaire entre autres. À Dunmore, en Alberta, où j'envoie mes céréales, on ne fournit pas le wagon et on ne le remplit pas. On ne fait que le déposer à Vancouver et on ne le décharge pas; pourtant, on me demande 2 700 \$ par wagon pour le transport. Ces coûts représentent plus d'un tiers de mon revenu total. Et la liste des problèmes est longue.

Aujourd'hui, ce qui importe, c'est la place de Real Voice for Choice par rapport à la Commission canadienne du blé. Notre organisation est composée de cultivateurs bénévoles de l'Ouest canadien, et j'en suis le coprésident pour l'Alberta. Nous avons beaucoup progressé ces trois derniers mois. Cela a pris de 70 à 90 p. 100 de mon temps environ. La semaine dernière, j'étais à Ottawa pour exercer des pressions sur le gouvernement. Les Conservateurs ont refusé de nous rencontrer — les bureaucrates ont accepté, mais pas le ministre. Ils n'avaient pas beaucoup de réponses à nous donner, cependant. Nous sommes un groupe à part, composé d'agriculteurs inquiets de l'Ouest. Nous ne sommes pas liés officiellement à une association agricole ou à un parti politique. Nous défendons le droit, pour les cultivateurs des Prairies, de prendre les décisions relatives au système de commercialisation de la Commission canadienne du blé, au moyen de plébiscites auprès des cultivateurs, au sens de l'article 47.1 de la Loi sur la Commission canadienne du blé. Nous insistons pour que la question posée soit claire et juste, et pour que la liste des votants soit établie correctement. L'ensemble du processus comporte beaucoup de zones grises. Les questions ne sont pas aussi claires et précises qu'au Manitoba.

La Commission canadienne du blé est une organisation de commercialisation du blé et de l'orge destinés à l'alimentation humaine et à l'exportation, pour les agriculteurs des Prairies. Il y a aussi la Commission canadienne des grains. Beaucoup de gens confondent les deux, et le secrétaire parlementaire chargé de la Commission canadienne du blé l'a prouvé en attaquant Greg Arason la semaine dernière — et j'étais là — à propos de la vente

about grades, yet grades fall under the Canada Grain Commission, not the Canadian Wheat Board. Obviously, Mr. Arason does not understand the system.

The grain companies handle domestic wheat and barley. Uses for feed wheat and canola are outside the board, as are flaxseed, oats and other grains for domestic use. The Canadian Wheat Board is the sole organization for the single-desk marketer, authorized to market wheat and barley from Western Canadian farmers. It markets wheat and barley used for domestic and human consumption and all the wheat and barley going into the export markets. I should not say all, though. If you are an accredited exporter — and most grain companies are — you can buy the wheat from the board and move it into the international market. The board-only direct sales are about 70 per cent; accredited exporters do the others.

The annual sales proceeds of about \$3.7 billion, less the Canadian Wheat Board costs of \$70 million, which is about 2 per cent, go to Prairie farmers. Prairie farmers pay for all costs of the Canadian Wheat Board, meaning the Canadian Wheat Board is efficiently owned by farmers in Western Canada. The farmers marketing together through one organization, the Canadian Wheat Board means we have marketing power, because there is one seller, and hopefully a whole pile of buyers.

To me, as a farmer, there is a big difference between a seller and a marketer. The Canadian Wheat Board does a pretty good job of marketing, and uses the Canadian International Grains Institute at Winnipeg to do that. They bring millers and bakers over to bring the flour quality to their specifications.

The last time I went through that, I zeroed in on why they are not working on other commodities. They do some work on malt barley and the beer-making end of it. They have done some work for the Canola Council of Canada on the meal to make it more palatable for the hog industry. Why have they not done work on peas, lentils, safflower and other commodities grown here in Canada? That is the question I asked when I went there. I said, “Do you not have the expertise or the equipment to do it?” “Oh, yes, but we have had no requests.” Anybody can be a seller. As farmers, we need more marketers around the world.

de blé dur à l’Algérie. Le secrétaire parlementaire a parlé de grades, alors que ceux-ci relèvent de la Commission canadienne des grains, et non de la Commission canadienne du blé. Visiblement, M. Arason ne comprend pas le système.

Les sociétés céréalères se chargent du blé et de l’orge sur les marchés intérieurs. La Commission ne s’occupe pas du blé fourrager et du canola, ni de la graine de lin, de l’avoine et d’autres céréales destinés à la consommation nationale. La Commission canadienne du blé est la seule organisation de commercialisation à comptoir unique autorisée à mettre en marché le blé et l’orge des agriculteurs de l’Ouest canadien. Elle vend ce qui est destiné aux marchés intérieurs et à la consommation humaine, ainsi que tous ce qui est réservé pour les marchés d’exportation. À vrai dire, pas tout à fait. Les exportateurs agréés — et la plupart des sociétés céréalères le sont — peuvent acheter le blé à la Commission et l’écouler sur les marchés internationaux par la suite. Les ventes directes effectuées seulement par la Commission sont de l’ordre de 70 p. 100; les exportateurs agréés s’occupent du reste.

Le produit des ventes annuelles d’environ 3,7 milliards de dollars, moins les frais de la Commission canadienne du blé de 70 millions de dollars — ce qui représente environ 2 p. 100 —, revient aux agriculteurs des Prairies. Ceux-ci assument tous les coûts de la Commission canadienne du blé, ce qui veut dire que cette dernière est gérée efficacement par les cultivateurs de l’Ouest canadien. Le fait que les agriculteurs s’unissent pour commercialiser leurs produits, par l’intermédiaire d’une organisation, la Commission canadienne du blé, signifie que nous avons un pouvoir de commercialisation parce qu’il y a un vendeur et, espérons-le, une multitude d’acheteurs.

Pour moi, en tant qu’agriculteur, il y a toute une différence entre un vendeur et un spécialiste du marketing. La Commission canadienne du blé s’acquitte très bien de son travail de commercialisation et elle a recours à l’Institut international du Canada pour le grain, établi à Winnipeg, pour ce faire. La Commission fait appel à des meuniers et à des boulangers pour amener la qualité de la farine à la hauteur de ses spécifications.

La dernière fois que j’ai examiné cette question, je me suis concentré sur les raisons pour lesquelles elle ne fait pas la même chose pour d’autres produits. Elle travaille un peu sur l’orge de maltage, mais sous l’aspect de la fabrication de la bière. Elle a fait certaines choses pour le Conseil canadien du canola concernant la moulée afin de la rendre plus agréable au goût pour l’industrie porcine. Pourquoi n’a-t-elle rien fait au sujet des pois, des lentilles, du carthame et d’autres produits qui poussent ici au Canada? C’est la question que j’ai posée lorsque j’y suis allé. J’ai demandé « Avez-vous l’expertise ou le matériel pour le faire? » « Bien sûr, m’a-t-on répondu, mais nous n’avons reçu aucune demande ». N’importe qui peut vendre. En tant qu’agriculteurs, nous avons besoin d’un plus grand nombre de spécialistes de la commercialisation un peu partout dans le monde.

They can negotiate from the single-desk position and get premiums for grain in the international market, which no other grain company can do. They can negotiate with the grain industry from the same position, and they do that on the car allocation.

The Canadian Wheat Board allocates the cars. If you look at Mr. Strahl's task force recommendation on wheat board 11, and our whole bottleneck, and if you want a monopoly, the monopoly is the railways in Western Canada. If you control the movement of grain, you control the sales.

The Canadian Wheat Board has a head office building in Winnipeg and about 1,700 cars, where one manager handles both Canadian Wheat Board grain and the grain company grain on an open-market basis. I can assure you that some of these facilities have a 100-car spot, and the railways are always short-falling that because they do not have enough empties. If the grain company gets 50 cars, and it has 100 orders, and 10 of those orders are for canola, which is an open-market grain, I can tell you right now that it is the canola that gets loaded first. Why? Because that grain company is responsible for any demurrage if that canola does not get to Vancouver. If you look at and how wheat board 11 would play out, I can get into that from an operational perspective — they will continue to do that. The Canadian Wheat Board will play a backseat to that program and cause the destruction of the board.

I could go into many issues on that subject, but I do not dare.

I want to touch on the whole argument of the farmers marketing flexibility. Since 1998, the Canadian Wheat Board has changed dramatically under the direction of farmer-elected directors. If you look at the board today, we do have dual marketing, especially in barley. The Canadian Wheat Board, on the wheat end of it, offers all kinds of programs, such as fixed price contracts, basis contracts, daily price contracts, early payment options, and the pooling payment system.

As a producer, I can go on to the Minneapolis or Chicago exchange through the Canadian Wheat Board and hedge my wheat on the futures market. I can have buy-backs from the Canadian Wheat Board and sell it to whomever and get an export permit to do it. In reality, you have dual marketing.

If you go to Mr. Strahl's proposed Canadian Wheat Board II, you only have one marketing system. That is open market, not dual market. I think that is an important fact that producers lose sight of in this plebiscite.

Ils peuvent négocier en tant que guichet unique et obtenir des primes pour le grain sur le marché international, ce qu'aucune autre compagnie céréalière ne peut faire. Ils peuvent négocier avec l'industrie céréalière toujours en tant que guichet unique, et ils le font pour l'affectation des wagons.

La Commission canadienne du blé affecte les wagons. Si vous prenez la recommandation du groupe de travail de M. Strahl sur la Commission canadienne du blé II, et tout notre goulot d'étranglement, et si vous voulez un monopole, le monopole ce sont les sociétés ferroviaires de l'Ouest canadien. Si vous contrôlez le transport du grain, vous contrôlez les ventes.

La Commission canadienne du blé a un siège social à Winnipeg et quelque 1 700 wagons, où un gestionnaire s'occupe à la fois du grain de la Commission canadienne du blé et du grain des compagnies céréalières sur la base d'un marché ouvert. Je peux vous assurer que certaines de ces installations disposent de 100 wagons, et les sociétés ferroviaires en prennent toujours parce qu'elles n'ont pas suffisamment de wagons vides. Si la compagnie céréalière obtient 50 wagons, et qu'elle a 100 commandes, et que 10 de ces commandes concernent du canola, qui est un grain du marché ouvert, je peux vous dire tout de suite que c'est le canola qui va être chargé en premier. Pourquoi? Parce que la compagnie céréalière doit payer des frais de surestaries si ce canola ne parvient pas à Vancouver. Si vous regardez ce que ferait la Commission canadienne du blé II, je peux vous en parler d'un point de vue opérationnel — elle va continuer à le faire. La Commission canadienne du blé jouera un rôle passif par rapport à ce programme et provoquera sa destruction.

Je pourrais vous parler d'un grand nombre d'aspects de cette question, mais je n'ose pas.

J'aimerais parler de l'argument concernant la souplesse de commercialisation des agriculteurs. Depuis 1998, la Commission canadienne du blé a changé du tout au tout sous la direction des administrateurs élus par les agriculteurs. Si vous regardez la Commission canadienne du blé aujourd'hui, nous avons une double commercialisation, en particulier dans le cas de l'orge. La Commission canadienne du blé, pour ce qui est du blé, offre toutes sortes de programmes, notamment des contrats à forfait, des contrats à terme sur écart, des contrats à variation quotidienne, des options de paiement anticipé et le régime de mise en commun.

En tant que producteur, je peux aller à la Bourse de Minneapolis ou de Chicago par l'entremise de la Commission canadienne du blé et protéger mon blé sur les marchés à terme. Je peux avoir des rachats garantis de la Commission canadienne du blé et vendre mon blé à n'importe qui et obtenir un permis d'exportation pour le faire. Dans les faits, vous avez une double commercialisation.

Si vous prenez la Commission canadienne du blé II que propose M. Strahl, vous n'avez qu'un seul système de commercialisation. C'est le marché ouvert, et non le double marché. Je pense que c'est un aspect important que les producteurs perdent de vue dans le présent plébiscite.

Single-desk marketing for barley earns Prairie farmers about \$60 million in extra revenue each year. That is mainly in the malt end of it. Here in Taber you will find the highest barley price anywhere in the world, because of feeder alley.

The federal government wants to take it away from farmers for single-desk marketing on barley. The large federal agenda is to dismantle the Canadian Wheat Board altogether. There is no question in my mind that is true, especially if you look at Mr. Strahl's underhanded tactics.

I was in Saskatoon at that meeting. I was not in his meeting, but I was across the street. Minister Strahl selected anti-Canadian Wheat Board producers at that first meeting. He then picked his own task force, all anti-Canadian Wheat Board, and he invited the Canadian Wheat Board to the table.

I talked to my Canadian Wheat Board director about that, and so did our group and we advised the directors not to be at the table, because that would be like putting a mouse into a lion's den; they did not attend. They fired Mr. Measner, who was only doing his job under the direction of the board of directors, and then they appointed four government-appointed directors who were anti-Canadian Wheat Board, to destroy the board of directors within as well as outside the organization. I think it is a damned shame that in the democratic process we have in Canada, the minister has used those tactics to destroy our central marketing organization.

I could talk a lot more about issues, but this issue is very near and dear to me, and I must say that we, and my group in Alberta — and we are redneck Alberta — we are known as that — we have collected \$40,000 in cash from farmers to fight this.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Nicholson. I know you feel very strongly about this issue, an issue that raises these from-the-heart attitudes from both sides of the fence. We are glad you came to give your side of the fence.

Mark Fournier, Executive Director, Community Futures Lethbridge Region: I have been involved with Community Futures Network for about eight years. I started in Medicine Hat as a business analyst, moved to Strathmore as a business analyst, and then down to Lethbridge as general manager. For eight years, I have had the privilege of working with 30 different rural communities. I am on the Community Futures Network's board, which has allowed me to talk with counterparts and various boards of directors to determine the key issues in their regions.

La commercialisation centrale de l'orge rapporte aux agriculteurs des Prairies quelque 60 millions de dollars en recettes supplémentaires chaque année. C'est principalement du côté du malt. Ici, à Taber, vous allez trouver le prix le plus élevé qui soit pour l'orge dans le monde, en raison de ce que l'on appelle le corridor d'alimentation.

Le gouvernement fédéral veut l'enlever aux agriculteurs en faveur de la commercialisation centrale de l'orge. En fait, l'objectif final du gouvernement fédéral est de démanteler la Commission canadienne du blé. Cela ne fait aucun doute dans mon esprit, tout particulièrement si vous tenez compte des tactiques obscures de M. Strahl.

J'étais à Saskatoon lors de cette réunion. Je n'assistais pas à la réunion, mais j'étais de l'autre côté de la rue. M. Strahl a choisi des producteurs qui en ont contre la Commission canadienne du blé pour cette première réunion. Il a ensuite choisi les membres de son groupe de travail, qui sont tous contre la Commission canadienne du blé, puis il a invité la Commission canadienne du blé à la table.

J'en ai parlé à mon administrateur au sein de la Commission canadienne du blé, tout comme notre groupe, et nous avons conseillé aux administrateurs de ne pas aller à la table, car ce serait l'équivalent de se jeter dans la fosse aux lions; ils n'y sont pas allés. Ils ont congédié M. Measner, qui faisait tout simplement son travail sous la direction du conseil d'administration, puis ils ont nommé quatre administrateurs choisis par le gouvernement et qui étaient contre la Commission canadienne du blé, afin d'éliminer le conseil d'administration tant de l'intérieur que de l'extérieur de l'organisation. À mon avis, c'est une vraie honte que dans un processus démocratique comme le nôtre, le ministre ait eu recours à ces tactiques pour détruire notre organisme central de commercialisation.

Je pourrais vous en dire beaucoup plus au sujet des enjeux, mais celui-ci m'est très cher et je dois avouer que nous, ainsi que mon groupe en Alberta — et nous sommes des rednecks de l'Alberta — c'est ainsi que l'on nous appelle —, nous avons recueilli 40 000 \$ en argent des agriculteurs pour nous battre contre cela.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Nicholson. Je sais que cette question vous tient très à cœur, que c'est une question qui soulève des passions des deux côtés. Nous sommes heureux que vous soyez venus nous faire part de votre version des choses.

Mark Fournier, directeur exécutif, Aide au développement des collectivités, région de Lethbridge : Je suis impliqué dans le réseau de développement des collectivités depuis huit ans. J'ai commencé à Medicine Hat en tant qu'analyste commercial, puis je suis allé à Strathmore, toujours en tant qu'analyste commercial, et enfin à Lethbridge en tant que directeur général. Depuis huit ans, j'ai eu le privilège de travailler auprès de 30 différentes collectivités rurales. Je fais partie du conseil du Réseau de développement des collectivités, ce qui m'a permis de parler avec mes homologues et les membres de divers conseils d'administration afin de déterminer les principaux enjeux dans leurs régions.

In Alberta there are 27 CFDs, or community futures offices. We are located in all of rural Alberta, excluding Calgary and Edmonton.

Working with 30 communities over the past few years, I have found a few trends. I am here to talk about one thing and I have five points to back it up.

When we look at programs designed to give people handouts, they are far-reaching. I found they hit the rural communities. A village of 300 people or 400 people has access to the same programs as in Calgary, Edmonton, Toronto, and Vancouver. That is a very good thing. Unfortunately, the programs designed to give hand-outs are not as far-reaching.

I have five examples I will bring to your attention. I apologize that I did not bring handouts with me. I can type up my notes and email them to you at the conclusion of this meeting.

Career and employment services such as job search programs, career counselling programs, most importantly job training programs, and a variety of youth training programs, are not available to small communities.

The individuals we had the privilege of working with over the past few years, some of them have access to vehicles, yet many do not. Our office will go to rural communities and meet with people one-on-one, but not all programs will do that.

I have worked and met with people looking for employment that do not know how to prepare a resume. They cannot get in to Lethbridge or Medicine Hat or Calgary to use the training programs.

We have done a variety of community value surveys. We talked to people about the soft skills. We look at economic development programs, but we like to look beyond that and look at community sustainability programs, the quality of life issues.

Many of our rural residents cannot get in on a day-to-day basis, or at least a weekly basis, to get basic healthcare needs without trying to find a ride. This puts them at a severe disadvantage. This is becoming more of an issue as the baby boomers come of age, move out of the cities, and retire into rural areas. They are on fixed incomes and many individuals move to smaller villages or towns because the cost of living is substantially less; however, these areas do not provide the same programs as the larger centres.

En Alberta, on dénombre 27 bureaux d'aide au développement des collectivités. Nous sommes tous situés dans les régions rurales de l'Alberta, à l'exclusion des bureaux de Calgary et d'Edmonton.

Ayant travaillé auprès de 30 collectivités ces dernières années, j'ai relevé quelques tendances. Je suis ici pour vous parler d'une chose et je m'appuie sur cinq points.

Quand nous prenons des programmes conçus pour remettre aux gens des documents, ils ont toute une portée. J'ai constaté qu'ils ont une incidence sur les collectivités rurales. Un village de 300 ou 400 habitants a accès aux mêmes programmes que si vous êtes à Calgary, Edmonton, Toronto et Vancouver. C'est une très bonne chose. Malheureusement, les programmes conçus pour donner des coups de main ne sont pas autant de portée.

J'ai cinq exemples à vous soumettre. Je m'excuse de ne pas avoir apporté avec moi les documents. Je peux dactylographier mes notes et vous les faire parvenir par courriel à la fin de la réunion.

Les services axés sur la carrière et l'emploi tels que les programmes de recherche d'emploi, les programmes d'orientation professionnelle, mais le plus important, les programmes de formation sur le tas, et un éventail de programmes de formation à l'intention des jeunes ne sont pas offerts dans les petites collectivités.

Sur les personnes avec lesquelles nous avons eu le privilège de travailler au cours des dernières années, certaines ont accès à des véhicules, mais beaucoup n'ont pas cette chance. Notre bureau va se rendre dans les collectivités rurales et rencontrer individuellement les gens, mais ce ne sont pas tous les programmes qui vont faire cela.

J'ai travaillé avec des gens à la recherche d'un emploi qui ne savent pas comment préparer un CV, et j'ai rencontré de ces gens. Ils ne peuvent pas aller à Lethbridge ou Medicine Hat ou encore Calgary pour utiliser les programmes de formation.

Nous avons réalisé divers sondages sur les valeurs auprès des collectivités. Nous avons parlé aux gens des compétences non techniques. Nous examinons des programmes de développement économique, mais nous aimons voir au-delà de tout cela et tenir compte des programmes de viabilité des collectivités, des questions liées à la qualité de vie.

Un grand nombre de nos résidents ruraux ne peuvent se présenter quotidiennement, ou au moins hebdomadairement, pour recevoir des soins de santé de base sans essayer de se trouver quelqu'un pour les y conduire. Ils sont donc grandement désavantagés. Cela devient de plus en plus un problème étant donné que les membres de la génération du baby-boom vieillissent, quittent les villes et se retirent dans des régions rurales. Ils comptent sur un revenu fixe et de nombreuses personnes déménagent dans des villes ou des villages de plus petite taille parce que le coût de la vie y est nettement moindre; cependant, ces régions n'offrent pas les mêmes programmes que les grands centres.

Recreation facilities are at the top of the list in our community sustainability and community value surveys. The youth in these areas complain of the lack of access to recreation centres and the price of user fees. Unfortunately, they are a black hole of funds for municipal governments.

I hear you are going out to Picture Butte this afternoon. If you get a chance, talk to their CAO about the cost of their skating rink, their curling rink, their pool. It is very hard to pay for these services. Most municipalities will try and recoup as many costs as possible through user fees. Unfortunately, as more people move to larger centres, out of rural areas, that base is falling and the availability of these recreation centres is falling as well.

The only other soapbox I have is the lack of response for local economic disasters. I will not go on about BSE. I am sure you will hear about it this afternoon. I had the dubious honour of starting in Lethbridge the same day as BSE hit, May 21, 2003.

The Chairman: We must have met on that day.

Mr. Fournier: It was interesting. I saw the entire city grind to a halt. Our office was flooded with phone calls with people looking for loans to carry them through the gap, getting in while they could. Initially, we did not see much federal response. In time, I am pleased to say, yes, individuals came down and did some feedlot tours, but initially we were left out in the wind. Shortly after that, Toronto lost power. We saw immediate action for that. That is something we would like to prevent in the future.

We are dependent on the agricultural markets. When there is a hiccup in that agriculture market, it is felt through the entire community. We need to consider the rural areas, the farmers and the counties, as we move forward.

I do not like giving problems without giving solutions. I have a small solution.

We are dealing with federally funded or provincially funded programs for these quality of life issues. These services are offered in the larger centres, such as Medicine Hat and Lethbridge, Red Deer, but quite often not to surrounding communities. Incremental dollars would allow one or two individuals to go out per program. For example, the Youth Connections program offers job-training programs for youth in the rural communities one or two days per week. All they need for that program to succeed is small incremental dollars to cover mileage costs. I am sure that if the mandate stated that services were to be given to the rural communities, no matter the size, and the incremental mileage dollars were provided, the services would be delivered.

Les installations récréatives sont en tête de liste dans les sondages sur les valeurs des collectivités et la viabilité des collectivités. Les jeunes dans ces régions se plaignent du manque d'accès aux centres récréatifs et du prix des frais d'utilisation. Malheureusement, ce sont des trous noirs où les administrations municipales engouffrent des fonds.

J'apprends que vous vous rendez à Picture Butte cet après-midi. Si vous en avez la chance, parlez à leur responsable de l'administration du coût de leur aréna, de leur piste de curling, de leur piscine. C'est très difficile de payer pour ces services. La plupart des municipalités vont essayer de récupérer le plus d'argent possible par le biais des frais d'utilisation, et réussir. Malheureusement, comme beaucoup de gens déménagent dans des centres plus gros, et quittent les régions rurales, cette base diminue, tout comme la disponibilité des centres récréatifs.

Ma dernière plainte a trait au manque d'intervention dans le cas de catastrophes économiques locales. Je ne parlerai pas de l'ESB. Je suis convaincu que vous en entendrez parler cet après-midi. J'ai eu le douteux honneur de commencer à travailler le jour même où l'ESB a frappé, le 21 mai 2003.

La présidente : Nous avons dû nous rencontrer ce jour-là.

M. Fournier : C'était intéressant. J'ai vu toute la ville s'immobiliser. Notre bureau était inondé d'appels de gens qui voulaient emprunter pour continuer en attendant, à s'inscrire pendant qu'ils le pouvaient. Au début, le gouvernement fédéral n'est pas véritablement intervenu. Avec le temps, je suis heureux de dire qu'effectivement des personnes sont venues et ont visité quelques parcs d'engraissement, mais initialement nous avons été abandonnés à notre sort. Peu après, Toronto a été privée d'électricité. Nous avons vu aussitôt une intervention. C'est quelque chose que nous aimerions prévenir à l'avenir.

Nous dépendons des marchés agricoles. Dès que le marché a le hoquet, c'est toute la collectivité qui s'en ressent. Nous devons tenir compte des régions rurales, des agriculteurs et des comtés à mesure que nous progressons.

Je n'aime pas donner de problèmes sans apporter de solutions. J'ai une petite solution.

Nous avons affaire à des programmes subventionnés par le fédéral ou les provinces pour ces questions relatives à la qualité de vie. Ces services sont offerts dans les plus grands centres, comme à Medicine Hat et Lethbridge, Red Deer, mais bien souvent ils ne le sont pas dans les collectivités environnantes. Des fonds supplémentaires permettraient à une ou deux personnes par programme de sortir. Par exemple, le programme Contact-Jeunesse offre des programmes de formation sur le tas à l'intention des jeunes des collectivités rurales un ou deux jours par semaine. Tout ce dont ils ont besoin pour que ce programme connaisse du succès, ce sont quelques dollars de plus pour couvrir les coûts de déplacement. Je suis convaincu que si le mandat stipulait que des services devaient être donnés aux collectivités rurales, quelle que soit leur taille, et que les frais de déplacement étaient couverts, les services seraient fournis.

The Chairman: Mr. Fournier, even though it may have appeared that you were alone during the start of the BSE issue, I would like to go on record stating that in all the years I have been involved, I have never seen two ministers, one federal, one provincial, work any more vigorously and closer than Lyle Vanclief and Shirley McLellan. Indeed, they worked with their American partner. You did not see those things. Those were tough days, as we all know. I give them credit for getting on and doing everything they possibly could in what seemed to be an extremely dark and impossible event.

Thanks to the strength of the communities in southwestern Alberta, we have managed to come out of it. We always have to look back on that and remember we have to be ready to fight on.

Charles Moore, Regional Director, Board of Directors, Alberta Association of Agricultural Societies: Thank you very much for an opportunity to be here and speak with you, and particularly Frank Mahovlich, my childhood hero from the Original Six.

The Chairman: You should have been in Warner yesterday.

Mr. Moore: I am Charlie Moore, a third-generation farmer-rancher on the land locally known as the Moore Ranch near Pine Lake, Alberta, approximately 35 miles southeast of Red Deer, and established in 1893.

As a community leader from the Pine Lake-Innisfail area, I have worn many hats over the years, the most notable being my involvement with the gas co-op movement. This co-op provides natural gas service to all rural areas of the province. I am involved with the Alberta Association of Agricultural Societies, which in one way or another provides recreational, entertainment, educational, and rural leadership training to remote rural areas, as well as some urban areas. The AAAS movement has provided Albertans from all areas a vehicle in which to communicate and work together for the common good. AAAS is the umbrella organization with approximately 300 member societies scattered throughout the province. These member societies range in size from very small, remote areas to very large, urban areas, that is, the Calgary Stampede and Edmonton exhibition.

If I wore my farmer-rancher hat today, I would be talking to you about the long-term low commodity prices that have crippled the grain industry in Western Canada, as well as the BSE that put our beef industry in turmoil. I would go on to advise you that the World Trade talks, in their present form, are not the answer. We realize the European and U.S. governments are not likely to solve our problems. We need a made-in-Canada solution. The solution is obtainable, but requires bold new legislation that provides a domestic market by legislating 10 per cent to 15 per cent biofuel content on all gasoline and diesel produced and marketed in Canada. Second, we need legislation to provide a business climate where the profits from such an industry go to the producer, a floor price for grain. One without the other is futile; otherwise, the large multinationals

La présidente : Monsieur Fournier, même s'il peut vous sembler que vous étiez seul au début de la crise de l'ESB, j'aimerais dire, pour le compte rendu, que dans toutes les années que j'ai été impliquée en politique, je n'ai jamais vu deux ministres, un fédéral, une provinciale, travailler avec autant d'acharnement et en très étroite collaboration que Lyle Vanclief et Shirley McLellan. En effet, ils ont collaboré avec leur partenaire américain. Vous n'avez pas vu ces choses. Nous le savons tous, ces jours ont été difficiles. Je leur donne le crédit de s'être retroussés les manches et d'avoir fait tout ce qui était en leur pouvoir dans ce qui a semblé être une crise extrêmement noire et impossible.

Grâce à la force des collectivités du sud-ouest de l'Alberta, nous nous en sommes sortis. Nous avons toujours tiré une leçon de cela; nous savons qu'il faut toujours être prêt à se battre.

Charles Moore, directeur régional, conseil d'administration, Alberta Association of Agricultural Societies : Merci beaucoup de nous avoir invités, et je remercie particulièrement Frank Mahovlich, mon héros d'enfance du temps des six équipes originales.

Le président : Vous auriez dû à venir à Warner hier.

M. Moore : Je m'appelle Charlie Moore, je suis un exploitant agricole et de ranch de la troisième génération au Ranch Moore, qui est situé près de Pine Lake en Alberta, soit à environ 36 milles au sud-est de Red Deer, et nous avons été fondés en 1893.

En tant que leader de la collectivité de la région de Pine Lake-Innisfail, je me suis occupé de beaucoup de choses depuis plusieurs années, notamment j'ai participé au mouvement de coopérative sur le gaz. Cette coopération permet de fournir des services de gaz naturel aux collectivités rurales de la province. Je fais également partie de l'Alberta Association of Agricultural Societies, laquelle fournit, d'une manière ou d'une autre, des services de récréation, de divertissements, d'éducation et de formation en leadership rural à l'intention des collectivités rurales éloignées ainsi que dans certains centres. L'AAAS est un mouvement qui a permis à des Albertains de toutes les régions de communiquer et de travailler ensemble pour l'intérêt commun. L'AAAS est l'organisme cadre qui chapeaute environ 360 sociétés membres réparties dans toute la province. Ces sociétés membres sont de toutes les tailles et sont présentes partout, qu'il s'agisse de petites collectivités éloignées ou de grands centres urbains, comme le Calgary Stampede et l'Edmonton exhibition.

En tant qu'agriculteur, je voudrais vous parler du prix des produits de base qui a chuté dans l'industrie du grain de l'Ouest du Canada, ainsi que de l'ESB, qui a causé bien du trouble à notre secteur de l'élevage bovin. Les discussions sur le commerce mondial, dans leur forme actuelle, ne sont pas la réponse. Nous réalisons que les Européens et les Américains ne vont pas résoudre nos problèmes. Nous avons besoin d'une solution canadienne. Il est possible d'en arriver à une solution, mais il faut mettre en place de nouvelles lois qui constituent un marché intérieur en visant 10 à 15 p. 100 de contenus en biogaz dans l'essence et le diesel produits et mis en marché au Canada. Deuxièmement, nous avons besoin d'une loi pour instituer un climat commercial où les bénéfices de l'industrie seront répartis entre les producteurs, un prix plancher pour le grain. L'un ne va pas sans l'autre; sinon, les

would build the plants and produce competitively priced fuel, large profit margins, and well-paid employees on the backs of the producer. This industry could take our surplus and poorer quality grain and we could concentrate on marketing the rest as premium quality at a premium price throughout the world.

If I put on my gas co-op hat, I would tell you how in the early 1970s, we, as rural residents of Alberta, fulfilled Premier Lougheed's dream and election promise of making natural gas service available to farmers and all rural residents of the province. I could tell you how we intend to provide high-speed Internet service in the same way. We intend to use the co-op principle of one-price-for-all to stop the potential cream skimming of the large profit-driven providers. By using wireless Internet, WiMAX technology, and a digital system modelled after a program used in South Korea, things such as a visit to a doctor can be as close as your laptop, even in the most remote area of the province.

My primary mission here today is with my AAAS hat on. I am here to bring you the views of our membership on how to repopulate the West and bring prosperity back to rural Alberta.

We have been very active in supporting rural initiatives undertaken by our provincial government over the past few years and feel our organization could play a big part in its success. We have member organizations in all regions of the province ready and willing to work toward reversing the flow of people to the large urban centres. Agricultural societies could play a prominent part in providing the services necessary to bring the people back to the rural areas of the province.

We feel strongly that our governments must take some bold new initiatives in order to accomplish any significant change in this trend. Our leaders must get out and lead rather than react. A wise community leader once told me that becoming a successful leader is like building a fence. He said that you must put the corner posts where you want the fence to go, and stay ahead of the workers because if you stay too close they start advising you where to put the posts, and if you are too far ahead they lose sight of you and quit following.

The Chairman: Thank you and before my troops get going, I want you to know a little bit about them.

The deputy chair of our committee is Senator Gustafson, who comes from the province of Saskatchewan. Beside Senator Gustafson is a faintly familiar face who began his life and career around Timmins and Northern Ontario, and that is Senator Frank Mahovlich. I hardly need to tell you that Senator Tommy Banks is from Edmonton. He was good enough to

grandes multinationales construiraient des usines, produiraient de manière concurrentielle du carburant tarifé, obtiendraient des marges de profit énormes avec des employés bien payés, au détriment des producteurs. Cette industrie pourrait prendre nos surplus et nos grains de qualité moins bonne et nous pourrions nous concentrer sur la mise en marché des grains de qualité supérieure à prix élevé sur le marché mondial.

Je vais maintenant vous parler à titre de membre de la coopérative. Au début des années 1970, nous, les résidents des collectivités rurales de l'Alberta, avons aidé le premier ministre Lougheed à réaliser son rêve et à respecter sa promesse électorale, soit de fournir des services de gaz naturel aux agriculteurs et à tous les résidents des collectivités rurales de la province. Je pourrais vous parler aussi du service Internet à haute vitesse, que nous voulons offrir à tous ces gens. Nous avons l'intention d'utiliser le principe de la coopérative, c'est-à-dire un prix unique pour tout le monde, afin de mettre un terme à l'écœurement effectué par les fournisseurs de gros. En utilisant l'Internet sans fil, ou WiMAX, et un système numérique élaboré d'après un programme qui est utilisé en Corée du Sud, il est possible, avec un ordinateur portable, de faire une consultation avec un médecin, même pour les gens situés dans les régions éloignées de la province.

Ma première mission aujourd'hui consiste à parler au nom de l'AAAS. Je suis ici pour vous présenter le point de vue de nos membres sur la manière de repeupler l'Ouest et de retrouver la prospérité dans les régions rurales de l'Alberta.

Nous avons appuyé très activement des initiatives rurales entreprises par notre gouvernement provincial depuis quelques années et nous estimons que notre organisation peut jouer un grand rôle dans la réussite de ces initiatives. Nous avons des organisations membres dans toutes les régions de la province prêtes à mettre la main à la pâte pour stopper l'exode urbain. Les sociétés qui vivent de l'agriculture pourraient jouer un rôle important en fournissant des services nécessaires pour repeupler les collectivités rurales de la province.

Nous estimons que nos gouvernements doivent mettre en place de nouvelles initiatives afin d'accomplir des changements importants dans ce domaine. Nos chefs doivent se mettre à l'action et entreprendre des choses, plutôt que de réagir. Un leader communautaire avisé m'a déjà dit qu'être un bon leader, c'est comme construire une clôture. Vous devez mettre les poteaux dans les coins où vous voulez que la clôture passe et vous devez prendre de l'avance sur les ouvriers. Si vous restez trop près des ouvriers, ils vous donneront des conseils sur l'emplacement des poteaux; si vous êtes trop loin, trop en avance, ils vous perdront de vue puis ils arrêteront de vous suivre.

Le président : Merci, et avant que l'on procède aux questions, je voudrais vous présenter les sénateurs.

Le vice-président de notre comité est le sénateur Gustafson, qui vient de la Saskatchewan. À côté du sénateur Gustafson se trouve quelqu'un de connu qui a commencé sa carrière près de Timmins, dans le nord de l'Ontario, le sénateur Frank Mahovlich. Je n'ai pas besoin de vous dire que le sénateur Tommy Banks vient d'Edmonton. Il a été assez bon pour venir à nos audiences alors

come down for our hearings in the South. Senator Terry Mercer is from Nova Scotia. Senator Peterson is from Saskatchewan as well.

Senator Mercer: I would like to thank all three witnesses who presented stimulating and sometimes controversial subjects. Each presented some solutions. Identifying the problems is the easy part. We struggle with the solutions.

Mr. Nicholson, you talked about the shortage of hopper cars. Is it a shortage of hopper cars, or is it the bad management of where the hopper cars are at any one time?

Mr. Nicholson: We just went through a CN strike, which caused a tremendous a shortfall.

If you look at the grain movement, on both CN and CP, they are getting paid the compensatory rate, but by moving other commodities, such as sulphur, coal and containers, they are getting paid more. The higher freight traffic gets preference and grain is secondary. That is only my opinion.

If you look at the number of grain cars that sit on the rail sidings, and especially after they are loaded at the inland terminals, the railways' performance sucks big time.

At farmers meetings, members of the Canadian Wheat Board have told me that they could move and sell 100 per cent of the grain, but they are not sure they can get the railways to move it. Railways always continue to be in a shortfall position.

Senator Mercer: Are there enough cars?

Mr. Nicholson: There are enough cars, but not enough initiative to move them.

Senator Mercer: I am disappointed, as I represent a province that manufacturers hopper cars. I was hoping I would go home with a big order.

Senator Peterson: Mr. Nicholson, we hear that the closer farmers are to the American border, the more supportive they are of an open system. Is it possible for the CWB to continue and allow those people to opt out?

Mr. Nicholson: I do not think so. If you look at what has happened with the Canadian Wheat Board in the past years, the Canadian Wheat Board has had 11 anti-dumping challenges from the United States. It has cost producers about \$4.5 million to fight them in the world tribunal. We have won every case.

We can move about 10 per cent of our production down there, the other 90 per cent has to go offshore, or through Thunder Bay or Vancouver. Most of the grain moved down there today is moved down by hopper car.

qu'il était dans le Sud. Le sénateur Terry Mercer vient de la Nouvelle-Écosse. Le sénateur Peterson vient de la Saskatchewan également.

Le sénateur Mercer : J'aimerais vous remercier tous les trois d'être venus nous entretenir de sujets parfois controversés. Vous avez tous présenté des solutions. Il est facile d'identifier les problèmes. Nous avons besoin de solutions.

Monsieur Nicholson, vous avez parlé de pénurie de wagons-trémies. S'agit-il d'une pénurie de wagons-trémies ou d'une mauvaise gestion de la répartition des wagons-trémies?

M. Nicholson : Je viens juste de vivre une grève du CN, qui a causé un manque important.

Si l'on tient compte du mouvement du grain, dans le cas du CN et du CP, le grain est payé à un taux compensatoire, mais si l'on passe à d'autres biens, comme le soufre, le charbon et les conteneurs, ils sont payés à un prix un peu plus élevé. Le transport de la marchandise dont le prix est élevé a la priorité, et le grain est secondaire. Mais ce n'est que mon opinion.

Si l'on tient compte du nombre de wagons transportant du grain qui sont en arrêt sur les rails, surtout après avoir été déchargé dans les terminaux, on peut dire que la performance est très médiocre.

Lors de rencontres d'agriculteurs, des membres de la Commission canadienne du blé m'ont dit qu'ils pouvaient transporter et vendre 100 p. 100 du grain, mais qu'ils ne sont pas certains d'avoir un transport par train. Le transport par train est dans une position de pénurie.

Le sénateur Mercer : Y a-t-il assez de wagons?

M. Nicholson : Il y a assez de wagons, mais il n'y a pas assez d'efforts pour les faire bouger.

Le sénateur Mercer : Je suis désappointé, car je représente une province où l'on fabrique des wagons-trémies. J'aurais aimé repartir chez-nous avec une grosse commande.

Le sénateur Peterson : Monsieur Nicholson, nous avons entendu dire que les agriculteurs qui sont situés près de la frontière américaine sont davantage en faveur d'un système ouvert. Est-il possible que la Commission canadienne du blé continue et permette à ces personnes de ne pas participer?

M. Nicholson : Je ne crois pas. Si vous regardez ce qui s'est passé avec la Commission canadienne du blé au cours des dernières années, la Commission a participé à 11 poursuites antidumping intentées par les États-Unis. Cela a coûté aux producteurs environ 4,5 millions de dollars pour se défendre devant le tribunal mondial. Nous avons gagné toutes les causes.

Nous pouvons déplacer environ 10 p. 100 de notre production ici, et l'autre 90 p. 100 doit être transporté par navire ou passer par Thunder Bay ou Vancouver. La majorité du grain qui a été envoyé là-bas aujourd'hui a été transporté par wagons-trémies.

If you open that border and allow producers to move into that market, they will move in there with Manitoba, Saskatchewan and Alberta trucks. They will be lined up at those facilities. If I was an American producer, I would be mighty upset. I think the border would be closed fairly quickly if you open that border.

You can do that to a limited degree. If you feed a market, you do not destroy the market. However, if you oversupply the market, you destroy it.

If you look at how we farmers market our grain, especially in the open market in Canada and the United States, 70 per cent of the canola we produce is sold on the downward side of the market. That is not good marketing. That pushes the price lower than it needs to be.

The same takes place in the United States where they have had a continuous open market environment. You need to measure that market, feed the market, but do not oversupply it, as you will destroy the price.

Senator Peterson: The WTO does not seem to be working too well. They have not negotiated very well for Canadian agricultural producers. Should we concentrate more on bilateral agreements?

Mr. Moore: I believe the World Trade Organization talks have been going on since I was a boy. I have not seen any favourable results to date. We have to continue with them as they may bear fruit one day. We have to lessen our concentration on the WTO talks as a solution and start some other negotiations and do some hands-on work to solve our own problem in our own country.

That would be my passion of biofuels, which would produce a market so we do not worry about exporting so much and we can focus on a premium product. We always put our product on the market at the price and stage where the rest of the world dumps their surplus grain.

We could get away from that with proper marketing tools, less of a volume to market, and pushing the quality and premium, best quality wheat in the world. We are not getting a premium price. We are taking world dumping prices for it most of the time.

Let us concentrate on a made-in-Canada solution and made-in-Canada market.

Senator Banks: How can you concentrate on a domestic market when we cannot consume more than 20 per cent of what we grow?

Mr. Moore: That is what my biofuel industry will do. It will consume a tremendous amount.

Senator Banks: Will it consume the other 80 per cent?

Si l'on ouvre la frontière et si l'on permet aux producteurs de pénétrer ce marché, ils vont venir au Manitoba, en Saskatchewan et en Alberta par camions. Ils vont faire la queue dans les établissements. Si j'étais un producteur américain, je serais très en colère de cela. Je crois que si la frontière était ouverte, elle serait refermée assez rapidement.

Nous pouvons cependant faire cela, mais dans une certaine limite. Lorsqu'on approvisionne un marché, il ne faut pas le détruire. Et lorsqu'on crée un excédent, on le détruit.

Si vous examinez la manière dont les agriculteurs commercialisent le grain, surtout dans le marché libre au Canada et aux États-Unis, 70 p. 100 du canola que nous produisons est vendu à la baisse. Ce n'est pas du bon marketing. Cela fait diminuer les prix plus que nécessaire.

La même chose se produit aux États-Unis, car ils évoluent aussi dans un marché libre. Nous avons besoin de tester ce marché, de l'approvisionner, mais pas de créer un excédent, sinon nous détruisons les prix.

Le sénateur Peterson : L'OMC ne semble pas fonctionner très bien. Elle n'a pas fait un très bon travail de négociation pour les producteurs agricoles canadiens. Devrions-nous nous concentrer davantage sur des accords bilatéraux?

M. Moore : Je crois que l'Organisation mondiale du commerce tient des pourparlers depuis que je suis petit. Je n'ai jamais vu de résultats favorables jusqu'à présent. Nous devons toutefois continuer de collaborer avec eux, car ils pourraient ressortir quelque chose de positif un jour. Nous devons cependant nous concentrer un peu moins sur les discussions de l'OMC en vue d'obtenir une solution et commencer d'autres négociations et du travail sur le terrain afin de résoudre nos problèmes, dans notre pays.

Je voudrais maintenant parler de ma passion, les biocarburants, qui permettraient de créer un marché afin que nous ne nous inquiétions pas autant de l'exportation et que nous mettions l'accent sur un produit de première qualité. Nous mettons toujours notre produit sur le marché à un prix et à un moment où le reste du monde arrive avec un surplus de grain.

Nous pouvons éviter de faire cela en utilisant des outils de marketing adéquats, en mettant sur le marché un moins grand volume et en améliorant la qualité et la classe du produit, en offrant la meilleure qualité de blé au monde. Actuellement, nous n'obtenons pas un prix de première qualité. Nous obtenons la plupart du temps des prix de dumping à l'échelle mondiale.

Nous devrions nous concentrer sur une solution canadienne et sur un marché canadien.

Le sénateur Banks : Comment peut-on se concentrer sur un marché intérieur lorsque nous ne pouvons consommer plus de 20 p. 100 de ce que nous produisons?

M. Moore : C'est là qu'intervient l'industrie du biogaz. Elle consommerait une quantité énorme de grains.

Le sénateur Banks : Consommerait-elle les 80 p. 100 qui restent?

Mr. Moore: It could very easily consume the other 80 per cent. All we need is a stroke of a pen and Parliament to make its use compulsory. The government could legislate its use as it has been legislated in the U.S. That is why there is a bulge in our barley market right now. It is nothing to do with what we have done. It is what the American government has done to legislate the content of biofuels in their fuel, which has taken the corn out of our market. Without the corn, the producers here, the feedlots and such, have to pay a higher price to get the barley.

Senator Banks: You are talking about growing different crops than we do now?

Mr. Moore: Not necessarily.

Senator Banks: You do not want to use wheat to make ethanol.

Mr. Moore: We would use just the poorer quality wheat, the poorer end of it. Ethanol and biodiesel can be made out of the very poorest of grain. It will eliminate this glut and the whole system in one fell swoop.

Senator Banks: Can they make it out of straw?

Mr. Moore: Yes, they can. That is where we need to concentrate our efforts and start using our stuff here or more of it. That would relieve this trying to face the world trade with a big pot of stuff that nobody wants.

Senator Banks: You talk about transportation. Grain does not move properly. I was the author of a bill that would have introduced a level of competition into the movement of grain and only grain along the main railway lines. Neither CN nor CP allows any locomotive or rolling stock on their main lines, including grain. When you get to the end of the spur, you transfer to them and no one else is permitted to do that. I may reintroduce that bill.

Do you think the introduction of competition on the use of the presently underused main lines for the transportation of grain by other carriers would be a good idea?

Mr. Nicholson: Certainly, it would be a good idea. You are going back to the Estey report and his fourteenth recommendation, which was taken out immediately by the federal government when it went to the House of Commons.

When I met with Justice Estey in Bow Island, and I met with him in Regina on that issue, I commended him for the work he had done. The report was cherry-picked and it did not have much meaning after the joint running rights were taken out. Yes, I believe we need joint running rights in Canada.

M. Moore : Elle pourrait consommer très facilement les 80 p. 100 qui restent. Tout ce que nous devons faire, c'est de mettre au point une loi qui rend son utilisation obligatoire. Le gouvernement pourrait légiférer son utilisation, ce qui a été fait aux États-Unis. C'est pourquoi l'orge a augmenté dans notre marché actuellement. Cela n'a rien à voir avec ce que nous avons fait. C'est le gouvernement américain qui a légiféré sur les biocarburants. Notre maïs va de l'autre côté de la frontière. Et avec le maïs qui s'en va, les producteurs d'ici, les parcs d'engraissement, et cetera, paient un prix plus élevé pour l'orge.

Le sénateur Banks : Parlez-vous de cultures différentes de ce que nous faisons actuellement?

M. Moore : Pas nécessairement.

Le sénateur Banks : L'on ne peut pas utiliser du blé pour produire de l'éthanol.

M. Moore : Nous pourrions utiliser le blé de mauvaise qualité, le blé de basse catégorie. L'éthanol et le biodiesel peuvent être produits à partir d'un grain de très mauvaise qualité. Cela permettrait à la fois d'éliminer cette camelote du marché et d'approvisionner l'industrie des biocarburants.

Le sénateur Banks : Peut-on faire des biocarburants à partir de la paille?

M. Moore : Oui, c'est possible. Et c'est là qu'il faut concentrer nos efforts et commencer à utiliser ce que nous avons ici, la majorité de ce que nous avons ici. Cela nous permettrait d'éviter de mettre sur le marché mondial une quantité énorme de grains dont personne ne veut.

Le sénateur Banks : Vous parlez du transport. Le grain ne se transporte pas bien. J'ai déjà été l'auteur d'un projet de loi qui aurait permis de rendre le transport du grain plus concurrentiel, en le faisant passer uniquement sur les principaux chemins de fer. Le CP et le CN n'acceptent pas de locomotives ou de matériel roulant sur leurs chemins de fer principaux, et cela vise aussi le grain. Les embranchements débouchent sur ces chemins de fer, mais personne ne peut y passer. Je vais peut-être proposer de nouveau ce projet de loi.

Pensez-vous que l'introduction de la concurrence pour l'utilisation des lignes principales actuellement sous-utilisées pour le transport du grain par d'autres transporteurs serait une bonne idée?

M. Nicholson : Oui. Vous revenez au rapport Estey et à sa 14^e recommandation, qui a été retirée immédiatement par le gouvernement fédéral quand il a été soumis à la Chambre des communes.

Quand j'ai rencontré le juge Estey à Bow Island, et je l'ai rencontré à Regina à ce sujet, je l'ai félicité du travail qu'il avait accompli. Le rapport était sélectif et n'avait plus grand sens une fois les droits de circulation conjoints retirés. Oui, j'estime que nous avons besoin de droits de circulation conjoints au Canada.

Senator Mahovlich: You mentioned user fees for rinks, pools. I grew up in Northern Ontario where the local Lions Club sponsored the swimming pool. The Rotary Club sponsored baseball fees. Other clubs sponsored hockey teams. Are you saying the federal government should step in?

Mr. Fournier: I am, yes, if you look at the trends. The Elks Club, the Legion, the Moose, these organizations are seeing their memberships dwindle. As older members retire or move away from the organizations, there is not the same level of new members joining. In Coaldale, for example, the local Kinsmen Club does a phenomenal job of supporting that community. However, not every community has one of these organizations.

The population of the village of Nobleford is 400 residents. They do not have many of these organizations. Everything they do, they do on their own. Their residents are already taxed with their time and their volunteer efforts. There is a gap and somebody needs to fill that gap.

Senator Mahovlich: Can you give me the percentage of farmers that want to keep the Canadian Wheat Board.

Mr. Nicholson: Manitoba had a plebiscite with two clear, concise questions. It came in at about 69.8 per cent on wheat and about 63 per cent on barley. That was the clear, concise question.

I have held 18 meetings in southern Alberta, I held one in the Red Deer country, and that is Chatney country, who was an open market, board of director supporter. I was forewarned when I went into that meeting, that the area was marketing choice, it was true.

I have to say, and I am sad to say this, from my perspective, that 97 per cent of the farmers in Western Canada, including Alberta, do not know and understand the open market system, nor do they understand the Canadian Wheat Board system.

The question I asked, right at the start of the meetings, was can anybody tell me how China, Japan, and Mexico, who buy 90 per cent of our raw canola, buy it from Canada? Nobody could answer that question. Until you can answer that question, and understand the open market, and the Canadian Wheat Board system, how can you have a realistic vote?

Senator Gustafson: I do not know if I should get into this.

The Chairman: Gently, Senator Gustafson.

Senator Gustafson: Your mind is made up, Mr. Nicholson, and you are part of the bureaucracy of the Canadian Wheat Board.

What I know about Alberta, a large percentage of the farmers here, feedlot operators, the barley growers, have come out very, very forcefully saying they want a choice.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé de frais d'utilisation pour les patinoires, les piscines. J'ai grandi dans le nord de l'Ontario où le Club Lions local commanditait la piscine. Le Club Rotary commanditait le base-ball. D'autres clubs commanditaient les équipes de hockey. Dites-vous que le gouvernement fédéral devrait intervenir?

M. Fournier : Oui, si vous regardez les tendances. Des organisations comme l'Elks Club, la Légion, les Moose, assistent à une diminution du nombre de leurs membres. Comme les membres plus anciens prennent leur retraite ou se retirent de ces organisations, le niveau de nouveaux adhérents n'est pas le même. À Coaldale, par exemple, le Kinsmen Club local abat un travail phénoménal pour appuyer cette communauté. Ce ne sont cependant pas toutes les communautés qui peuvent dire la même chose.

Le village de Nobleford compte 400 résidents. On n'y trouve pas autant de ces organisations. Tout ce qu'ils font, ils le font eux-mêmes. Ses résidents donnent énormément de leur temps et font du bénévolat. Il existe un fossé et quelqu'un doit le combler.

Le sénateur Mahovlich : Pouvez-vous me donner le pourcentage d'agriculteurs qui tiennent à conserver la Commission canadienne du blé?

M. Nicholson : Le Manitoba a tenu un plébiscite comportant deux questions claires, concises; 69,8 p. 100 de répondants se sont dits en faveur pour le blé et environ 63 p. 100 pour l'orge. C'était la question claire, concise.

J'ai tenu 18 réunions dans le sud de l'Alberta. J'en ai tenu une dans la région de Red Deer, à savoir la région de Chatney, qui était en faveur d'un conseil d'administration et d'un marché ouvert. Quand je suis allé à cette réunion, on m'avait prévenu que la région préconisait la commercialisation, ce qui était vrai.

Je dois dire, et je suis heureux de le faire, qu'à mon avis 97 p. 100 des agriculteurs dans l'Ouest canadien, y compris l'Alberta, ne connaissent pas et ne comprennent pas le système de marché ouvert, ni ne comprennent le système de la Commission canadienne du blé.

Dès le début des réunions, je demandais si quelqu'un pouvait me dire comment la Chine, le Japon et le Mexique, qui achètent 90 p. 100 de notre canola brut, l'achètent du Canada? Personne ne pouvait répondre à la question. À moins de pouvoir répondre à cette question et de comprendre le marché ouvert et le système de la Commission canadienne du blé, comment pouvez-vous voter de façon réaliste?

Le sénateur Gustafson : Je ne sais pas si je devrais me lancer là-dedans.

La présidente : Tout doux, sénateur Gustafson.

Le sénateur Gustafson : Votre idée est faite, monsieur Nicholson, et vous faites partie de la bureaucratie de la Commission canadienne du blé.

D'après ce que je sais de l'Alberta, un important pourcentage d'agriculteurs, d'exploitants de parcs d'engraissement, de producteurs d'orge, ont affirmé avec vigueur qu'ils veulent le choix.

I have delivered grain 20 miles from the border; I have delivered canola to Velva, North Dakota; ADM, Archer, Daniels Midland Company; and even to AGCO, Massey Ferguson, Heston, Gleaner, White. ADM owns 28 per cent of AGCO. They are a much bigger company than Saskatchewan Wheat Pool and they have come out in favour of choice. I do not know where you get your numbers.

Mr. Nicholson: The consultation that Mr. Strahl has conducted has been with the Western Canadian Wheat Growers Association and Western Barley Growers Association. ACAP has never been consulted. Wild Rose has never been consulted in Alberta. APAS, Agricultural Producers Association of Saskatchewan, and SARM, Saskatchewan Association of Rural Municipalities have not been consulted. Mr. Strahl and his task force have not consulted the CFA, Canadian Federation of Agriculture.

The Canadian Wheat Board has never employed me. I am a farmer. The Alberta Wheat Pool employed me for 30 years, not the Canadian Wheat Board. I have put sessions on not only on the CWB but also on the Winnipeg Commodity Exchange, the Canada Grain Commission, ocean freight, and all those things that come into play in how producers can fare in this system. It is a complex and complicated system without question.

Senator Gustafson: What percentage of Alberta farmers wants a choice? It is a high percentage. There is no question about that. It is too bad we do not have people from the Cattlemen's Association, the Barley Growers, AGCO, and so on.

Mr. Nicholson: The Canadian Wheat Board cannot sustain long-term viability on marketing choice. You will either have open market or central desk.

Senator Gustafson: What would be wrong with taking the major grain companies, forming a Canadian company, and competing with Cargill? The CWB sells a lot of grain right through Cargill. When it does that, it becomes another middleman in the game.

Mr. Nicholson: As I mentioned in my presentation, all the grain companies are accredited exporters of the Canadian Wheat Board and can sell wheat board grain in the international market. They buy it from the board. Accredited exporters sell about 30 per cent of the sales of the board. I worked for a grain company for 30 years and I know that the idea of amalgamating the grain companies into one would not work.

Senator Gustafson: Times change and if we do not get some change in agriculture, there will not be an industry in Canada.

We used to produce about 31 billion tonnes of wheat. That has dropped to about 16 tonnes. It is going down. The way it is going, the CWB will not have anything to sell.

J'ai livré du grain à 20 milles de la frontière; j'ai livré du canola à Velva, au Dakota du Nord; à ADM, Archer, Daniels Midland Company; et même à AGCO, Massey Ferguson, Heston, Gleaner, White. ADM possède 28 p. 100 d'AGCO. C'est une entreprise beaucoup plus grosse que le Saskatchewan Wheat Pool et ils se sont prononcés en faveur du choix. Je ne sais pas où vous prenez vos chiffres.

M. Nicholson : M. Strahl a tenu des consultations avec la Western Canadian Wheat Growers Association et la Western Barley Growers Association. L'ACAP n'a jamais été consultée. Wild Rose n'a jamais été consultée en Alberta. L'APAS, l'Agricultural Producers Association of Saskatchewan, et la SARM, la Saskatchewan Association of Rural Municipalities, n'ont pas été consultées. M. Strahl et son groupe de travail n'ont pas consulté la FCA, la Fédération canadienne de l'agriculture.

Je n'ai jamais travaillé pour la Commission canadienne du blé. Je suis un agriculteur. J'ai travaillé pour l'Alberta Wheat Pool pendant 30 ans, pas pour la Commission canadienne du blé. J'ai tenu des séances non seulement sur la Commission canadienne du blé, mais aussi sur la Bourse des marchandises de Winnipeg, la Commission canadienne des grains, le fret maritime, et toutes ces choses qui entrent en ligne de compte pour déterminer comment les producteurs peuvent réussir dans ce système. C'est sans conteste un système compliqué et complexe.

Le sénateur Gustafson : Quel pourcentage d'agriculteurs de l'Alberta veut un choix? C'est un pourcentage élevé. Cela ne fait pas de doute. C'est dommage que nous ne recevions pas de gens de la Cattlemen's Association, des Barley Growers, d'AGCO, et cetera.

M. Nicholson : La Commission canadienne du blé ne peut pas demeurer rentable à long terme si elle doit commercialiser de nombreux produits. Il faudra avoir soit un marché ouvert ou un guichet unique.

Le sénateur Gustafson : Qu'y aurait-il de mal à prendre les grandes sociétés céréalières, à former une entreprise canadienne, à faire concurrence à Cargill? La Commission canadienne du blé vend beaucoup de céréales par le biais de Cargill. Quand elle le fait, elle devient un autre intermédiaire.

M. Nicholson : Comme je l'ai mentionné dans mon exposé, les sociétés céréalières sont des exportateurs accrédités de la Commission canadienne du blé et peuvent vendre sur le marché international. Elles achètent le blé de la Commission. Les exportateurs accrédités vendent environ 30 p. 100 du blé de la Commission. J'ai travaillé pour une société céréalière pendant 30 ans et je sais que l'idée de fusionner les sociétés céréalières pour n'en former qu'une seule ne fonctionnerait pas.

Le sénateur Gustafson : Les temps changent et si l'agriculture ne connaît pas de changement, il n'y aura pas d'industrie au Canada.

Nous produisions habituellement environ 31 millions de tonnes de blé. Ce chiffre est tombé à environ 16 millions de tonnes. Ça baisse. Au train où vont les choses, la Commission canadienne du blé n'aura plus rien à vendre.

Mr. Nicholson: That is due to the European and American subsidies, not the Canadian Wheat Board.

Senator Gustafson: Exactly. We have to deal with the subsidies. I have made the statement many times that we have bought the lie from our bureaucrats that we will get the Americans and the Europeans off subsidies. I have been down there several times, and I have been to Europe. Nothing is further from the truth. It is not going to happen. We must look at the global economy and how it is affecting Canada or we are in big trouble.

Mr. Moore: I hesitate to speak on this. Sometimes it is better to be shy and thought a fool than to remove all doubt by speaking. I cannot sit idly by and listen to one of our own, Mr. Nicholson, paint the same picture of us that most people have, of the dumb old farmer with the bib overalls and the railroad cap and the piece of grass hanging out of his mouth saying, "Gosh, Pa, it is a hot one today, eh."

We are very much in tune with what is going on. The modern farmer is up to speed. We have to realize that whether you are pro-choice or CWB, we have to move on with a positive approach. I do not see anything wrong with the dual system as a trial, if nothing else. If the CWB is as good as the CWB people say it is; it should not have any problem competing and being successful. Let us give it a whirl. Let us go the other way for a little ways and see if we cannot do something. We sure as hell are not doing great right now.

Senator Gustafson: We cannot continue like we are.

The Chairman: Thank you very much. This has been a good lively discussion this morning. My colleagues are always lively.

We will now hear from our second panel. We have Victor Chrapko, the President of the Alberta Organic Producers Association, David Lauwen, the President of the Alberta Sugar Beet Growers, Jerry Zeinstra, Vice-chairman of the Potato Growers of Alberta, and Mark Miyanaga, who is Director at large of the Potato Growers of Alberta.

Victor Chrapko, President, Alberta Organic Producers Association: Thank you for giving us the opportunity to present before you.

Poverty in rural Canada is not only monetary. It is also mental or spiritual or whatever way you want to address that.

In the two pages we handed out, we tried to be brief. We know, from experience our briefs are shoved on a shelf and gather dust. I am pretty long in the tooth, and my toupee is about the colour of most of yours. I have done a presentation or two in the past. I have to say we are very disappointed in these government boards or committees. They come out with good reports and they are shelved. I hope Senator Fairbairn, you and your committee can find a way to manoeuvre and get some of this into legislation.

M. Nicholson : Cela est attribuable aux subventions européennes et américaines, pas à la Commission canadienne du blé.

Le sénateur Gustafson : Exactement. Nous devons nous occuper des subventions. J'ai dit à maintes reprises que nous avons cru nos bureaucrates qui nous disaient que nous amènerions les Européens à supprimer les subventions. Je m'y suis rendu à plusieurs reprises et je suis allé en Europe. Rien n'est plus loin de la vérité. Cela ne va pas arriver. Nous devons regarder l'économie mondiale et son effet sur le Canada, ou nous allons connaître de graves ennuis.

M. Moore : J'hésite à prendre la parole. Il vaut parfois mieux passer pour un fou que de supprimer tout doute en parlant. Je ne peux rester assis sans rien faire à écouter l'un des nôtres, M. Nicholson, nous dépeindre comme nous voient la plupart des gens, à savoir comme de vieux agriculteurs débiles en salopettes, casquette de chemin de fer sur la tête, mâchonnant un brin de foin et se plaignant de la chaleur.

Nous sommes très au fait de ce qui se passe. L'agriculteur moderne est informé. Qu'on soit en faveur du choix ou de la Commission canadienne du blé, nous devons nous rendre compte qu'il nous faut adopter une approche positive. Je ne vois rien de mal à essayer un double système, à défaut d'autre chose. Si la Commission canadienne du blé est aussi bonne que ceux qui y travaillent le disent, elle ne devrait pas avoir de problème à faire concurrence et à réussir. Faisons-en l'essai. Essayons l'autre façon et voyons si on peut en tirer quelque chose. Il est bien évident que nous ne performons pas bien actuellement.

Le sénateur Gustafson : Nous ne pouvons pas continuer ainsi.

La présidente : Merci beaucoup. La discussion a été très animée ce matin. Mes collègues le sont toujours.

Nous allons maintenant entendre les membres du second groupe. Nous recevons Victor Chrapko, président de l'Alberta Organic Producers Association, David Lauwen, président de l'Alberta Sugar Beet Growers, Jerry Zeinstra, vice-président des Potato Growers of Alberta, et Mark Miyanaga, directeur par mandat spécial des Potato Growers of Alberta.

Victor Chrapko, président, Alberta Organic Producers Association : Merci de cette occasion de comparaître devant vous.

La pauvreté au Canada rural n'est pas seulement monétaire. Elle est également d'ordre mental ou spirituel ou quelle que soit la façon dont vous voulez l'aborder.

Dans les deux pages que nous avons distribuées, nous avons essayé d'être brefs. Nous savons par expérience que nos exposés sont mis sur une étagère où ils accumulent la poussière. Je ne suis plus de la première jeunesse et mon postiche est de la couleur de la plupart des vôtres. J'ai fait un exposé ou deux par le passé. Je dois dire que nous sommes très déçus de ces comités ou ces commissions du gouvernement. Ils produisent de bons rapports qui sont mis sur des tablettes. J'espère, sénateur Fairbairn, que vous et votre comité pourrez trouver une façon de manoeuvrer et de proposer une mesure législative.

The Chairman: I should tell those at the table, and those who are listening, one of the first things we do in the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry, it is a very old committee. We are not all old, but the committee makes sure right at the beginning, to bring in the ministers involved. We bring in the ministers and their officials and make it clear to them what we are doing. Frankly, we have had a very collegial and supportive response, particularly on this crusade. No one else has done it. No one else is thinking of doing it. We are doing it with encouragement from all sides, if that makes you feel any better. We would not be doing this if the interim report before last Christmas had not hit a nerve.

Mr. Chrapko: That sounds like a good start. Farmers have been farming for centuries. In Canada, as prairies were being broken for food production at the beginning of the century, the government of the day in 1905 passed the Noxious Weed Act. This was an attempt to protect the farmer from weeds and was the process to ensure that the integrity in seed supply would be maintained. It has done that. Seed supply has been monitored to ensure quality, purity and availability to everyone. Over the years this has changed. Why now is there a move to patent that form of life? On two counts it is destructive. No form of life, plant or animal, should be "owned" by any one individual or corporation. It eliminates the farmers' right and freedom to provide food for the animal kingdom. For these reasons, it is destructive to agriculture. Legislation is no longer there to protect the farmer.

Current prices for a farmer's commodities are at or near the level seen in the 1930s at the height of the depression. Cost of production has skyrocketed to levels that make it impossible to be in the business of growing food in competition with corporate farms. As an example, in the late 1940s and early 1950s, a combine cost about \$3,000. Commodity prices for agricultural products have remained about level. The beginning price for a combine today is \$400,000. Inflation, yes, but where is the balance?

Rural poverty is real in our country, which is rich in oil, industry, and resources. Northern Alberta is one of the poorest regions overall. StatsCanada has shown these comparisons to be true. With modernization of the seed regulatory framework, with cost of machinery, and with escalating land prices, is it surprising that by statistics, the suicide rate in rural Alberta is at its highest levels?

Land prices are not based on productive capacity, but influenced by the nature of the buyers. Land is bought for recreational use, oil patch land use contracts, and professional buyers such as doctors, lawyers, et cetera. Money for the purchase comes from sources other than agricultural activity. This trend may appear to be good for the retiring farmer, but it takes approximately 10-quarter sections of land to be sold to the highest bidder to buy a retirement house. It is not conducive to retiring with that much land. This land is out of reach of the young farmer willing to produce food. Is it any wonder that the average age of farmers in Alberta is 56 years of age or older? Young farming families have to rely on off-farm work and a high

La présidente : Je dois dire à ceux qui se trouvent à la table, et à ceux qui nous écoutent, l'une des premières choses que fait le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts, qui est un très vieux comité. Nous ne sommes pas tous vieux, mais le comité s'assure dès le départ de convoquer les ministres concernés. Nous invitons les ministres et leurs fonctionnaires et leur expliquons clairement ce que nous faisons. Honnêtement, on nous a répondu de façon très collégiale et enthousiaste, notamment pour cette croisade. Personne d'autre ne l'a fait. Personne d'autre ne pense à le faire. Nous le faisons avec l'encouragement de toutes les parties, si cela peut vous rassurer. Nous ne nous livrerions pas à cet exercice si le report provisoire d'avant-Noël n'avait pas touché une corde sensible.

M. Chrapko : Cela semble être un bon départ. Les agriculteurs pratiquent l'agriculture depuis des siècles. Au Canada, quand la production alimentaire a commencé dans les Prairies au début du siècle, le gouvernement d'alors a adopté la Loi sur la destruction des mauvaises herbes en 1905 pour tenter de protéger l'agriculteur et veiller à assurer l'intégrité de l'approvisionnement en semences. C'est ce qu'il a fait. L'approvisionnement en semences a été surveillé pour assurer la qualité, la pureté et la disponibilité pour tous. Cela a changé au fil des ans. Pourquoi cherche-t-on maintenant à breveter cette forme de vie? À deux égards, c'est destructeur. Aucune forme de vie, végétale ou animale, ne devrait être « possédée » par un individu ou une entreprise. Cela élimine le droit et la faculté de l'agriculteur de fournir des aliments au royaume animal. Pour ces raisons, c'est destructeur pour l'agriculture. Il n'y a plus de loi pour protéger l'agriculteur.

Les prix des produits agricoles sont actuellement pratiquement au niveau qu'ils étaient dans les années 1930, au plus fort de la dépression. Les coûts de production ont tellement augmenté qu'il est impossible de faire concurrence aux fermes constituées en société. Par exemple, à la fin des années 1940 et au début des années 1950, une moissonneuse-batteuse coûtait environ 3 000 \$. Les prix des produits agricoles sont demeurés au même niveau. Aujourd'hui, une moissonneuse-batteuse coûte 400 000 \$. C'est dû, évidemment, à l'inflation mais où se trouve l'équilibre?

La pauvreté rurale est une réalité dans notre pays, qui est riche en pétrole, en industries et en ressources. Le nord de l'Alberta est l'une des régions les plus pauvres dans l'ensemble. Statistique Canada a montré que ces comparaisons sont vraies. Étant donné le cadre réglementaire pour les semences, le coût des machines et l'escalade des prix pour les terres, est-il surprenant que le taux de suicide en Alberta rurale atteigne des sommets?

Les prix pour les terres ne sont pas fondés sur la capacité de production, mais influencés par la nature des acheteurs. On achète les terres à des fins récréatives, pour des contrats d'utilisation des champs de pétrole et les acheteurs professionnels sont des médecins, des avocats, et cetera. L'argent de l'achat provient d'autres sources que l'activité agricole. Cette tendance semble peut-être bonne pour l'agriculteur qui prend sa retraite, mais il faut vendre environ 10 quarts de section de terrain au plus haut soumissionnaire pour acheter une maison de retraite. Cela n'incite pas à prendre sa retraite quand il faut autant de terre. Cette terre est hors de la portée du jeune agriculteur désireux de produire des aliments. Faut-il s'étonner que l'âge moyen des agriculteurs en

percentage of both operators and their spouses are employed off-farm in order to maintain a lifestyle choice and contribute to the GNP.

Farmers are good citizens of the communities they live and work in. We pay the highest price for equipment. We support local businesses in rural towns and villages. We pay taxes. We support institutions such as schools, banks, churches and medical services. We serve as volunteers in countless organizations to serve our youth. We raise our children to be responsible adults. Corporate farms do not support local communities. Those communities fail. Until society recognizes that agriculture is vital to our country, we will be unable to get out from under the cloud suppressing the family farm.

The WTO agreements and tariff and non-tariff barriers, give unfair advantage to other agricultural countries against whom we have to compete. We get minimal support from our government in policy decisions to encourage agriculture, and we do not get monetary support that other competing countries do.

Programs brought in during a crisis, such as BSE, result in returns to the big multinational corporations, not in the hands of the small farmer who bears all the costs. The pressure of government and the major packers inevitably squash farmers that attempt to develop cooperatives to sustain meat packing locally.

Our grandparents came to Canada, more specifically to Western Canada, so that their children and generations to follow could own land, contribute to the GNP, have a chance to live a rural lifestyle in which to nurture generations to come. Chemical technology, the GEO factor, synthetic additives, impending seed patents, a disproportionate ratio of income to expense, and poor acknowledgment by society are eroding this rural lifestyle.

In conclusion, we need legislation to control the prices for farm machinery, fuel, repairs, and input costs. We need legislation to set floor prices that represent the cost of production and a reasonable return for wages and investment. We need legislation to guarantee our ability to grow plants and livestock without contamination by GEOs, biotechnology, nanotechnology, et cetera. We need legislation to ensure that if undesirable contamination occurs the farmer is compensated by the entity that caused the contamination, that is, the seed company, corporation, operators, et cetera. We need legislation to facilitate that plant and animal experimentation be done at a publicly supported research facility to avoid results that are skewed to a corporation's bottom line.

The Alberta organic farmers thank you for your interest and attention. We, as farmers, would like assurances that we can still be free to choose an occupation of self-sufficiency

Alberta soit 56 ans ou plus? Les jeunes familles qui pratiquent l'agriculture doivent trouver un emploi à l'extérieur de la ferme et un fort pourcentage d'exploitants et leurs conjoints travaillent à l'extérieur de la ferme pour maintenir un choix de vie et contribuer au PNB.

Nous, les agriculteurs, contribuons au développement de notre communauté. Nous payons le prix fort pour nos équipements. Nous encourageons les entreprises locales des petites villes et des villages. Nous payons des impôts; nous appuyons donc des institutions comme les écoles, les banques, les églises, et même les services médicaux. Nous travaillons bénévolement dans de nombreuses organisations pour aider nos jeunes. Nous élevons nos enfants pour en faire des adultes responsables. Les grandes entreprises agricoles ne soutiennent pas les communautés locales, et celles-ci périssent. Tant que la société ne reconnaîtra pas l'importance de l'agriculture pour notre pays, les exploitants de fermes familiales auront une épée de Damoclès au-dessus de la tête.

Les accords de l'OMC ainsi que les barrières tarifaires et non tarifaires avantagent injustement les pays qui nous font concurrence. Les décisions que prend le gouvernement pour stimuler le développement agricole ne nous aident pas beaucoup, et nous ne recevons pas autant de subventions que nos concurrents.

Les programmes créés durant une crise, par exemple l'ESB, profitent aux grandes multinationales aux dépens des petits agriculteurs qui assument tous les coûts. La pression du gouvernement et les grands abattoirs écrasent inévitablement les agriculteurs qui tentent de développer des coopératives pour préserver l'industrie locale de conditionnement des viandes.

Nos grands-parents sont venus s'établir au Canada, plus particulièrement dans l'Ouest, afin que leur progéniture puisse posséder un lopin de terre, contribuer au PNB et avoir la chance d'adopter un mode de vie rural servant de modèle aux générations futures. La technologie chimique, les OGM, les additifs synthétiques, les brevets liés aux semences, le revenu non proportionnel aux dépenses ainsi que la faible reconnaissance de la société viennent compromettre ce mode de vie.

En conclusion, il faut légiférer les prix de la machinerie agricole, du carburant et des réparations ainsi que le coût des intrants. Nous avons besoin d'une loi qui établisse des prix-planchers reflétant les coûts de production ainsi qu'un rendement raisonnable pour payer les salaires et faire des investissements, et qui garantisse notre capacité à cultiver nos terres et à élever du bétail sans être menacés par les OGM, la biotechnologie, la nanotechnologie, et cetera. Si cela venait à se produire, l'agriculteur devrait recevoir une forme de compensation du responsable, c'est-à-dire du semencier, de l'entreprise, des exploitants, et cetera. En vertu de cette loi, les expériences menées sur les plantes et les animaux devraient être réalisées dans un institut de recherche public afin d'éviter que les résultats ne soient faussés.

Les agriculteurs biologiques d'Alberta vous remercient de l'attention et de l'intérêt que vous portez à ce dossier. Nous, les agriculteurs, aimerions être assurés de pouvoir encore pratiquer

and sustainability. We ask not to be under the agenda of corporate control and not to be forced off our land on to social assistance.

David Lauwen, President, Alberta Sugar Beet Growers: Thank you for allowing us to attend these hearings.

In Alberta, we have 250 growers producing about 37,000 acres of sugar beets. This number has declined by about 50 per cent in the last 10 years. Most developed countries have a sugar policy to protect and enhance their sugar industry. Other than modest tariffs on refined sugar in Canada, we operate solely on the open market.

We participated in a tripartite stabilization program from 1986 to 1996. We opted out early to rely solely on market returns. We decided we wanted to go just on what the world market return was going to do for us. We have not had a commodity-specific program since then. In turn, we rely solely on crop insurance and the CAIS program. The CAIS program does not help with slow eroding of production margins as experienced in many crops recently. This is by way of declining commodity prices and increased input costs.

The way CAIS is set up, it seems to discourage diversification that governments try to encourage farmers to do. This is by not allowing some costs that are vital in that diversification. NISA was a better program for diversified farms. This is based on personal experience. I do not have as much experience as most of the people here, but that has been my experience. One broad-spectrum program is not capable of addressing the needs of all the different situations, especially with the irrigation issue in this area.

If commodity prices are low for several years, CAIS is not responsive enough. For example, from 1998-02, with the Olympic average, we had an average return of \$35.29 a tonne, which is \$5.81 below the five-year cost production of \$41.10 per tonne. Through all this, not once did we approach the government for any assistance. That is probably when our numbers fell off from 500 down to 250 farmers.

Sugar beets have been excluded from ad hoc payments in the past. We are not sure why.

The Chairman: Do not go there. Just remember we won.

Mr. Lauwen: I know that the per acre payments the government announced is the easiest and quickest way to get money out to producers, but it is not representative of the higher costs and productivity of irrigation farms.

Payments based on the gross sales do not seem to get to the people that need it the most. That is from personal experience. When I had my tough times, and my returns were low, well, my

un métier de manière autosuffisante et durable. Nous demandons à ne plus être à la merci des grandes entreprises agricoles ni à être obligés d'abandonner nos terres pour vivre de l'assistance sociale.

David Lauwen, président, Alberta Sugar Beet Growers : Merci de nous donner cette occasion de comparaître devant votre comité.

En Alberta, il y a 250 cultivateurs qui produisent environ 37 000 acres de betteraves à sucre. Ce nombre a chuté de moitié au cours de la dernière décennie. La plupart des pays développés disposent d'une politique visant à protéger et à stimuler l'industrie sucrière. Outre les droits modestes imposés sur le sucre raffiné au Canada, nous travaillons uniquement sur le marché libre.

Nous avons pris part à un programme de stabilisation tripartite de 1986 à 1996. Nous avons choisi très tôt de ne compter que sur le produit des ventes à l'étranger. Depuis lors, il n'y a pas eu de programme axé sur les produits de base. Nous ne comptons que sur l'assurance-récolte et le PCSRA. Ce dernier ne permet pas de freiner la lente érosion des marges de production sur de nombreuses récoltes qu'on a observée récemment. Il sert plutôt à réduire le prix des produits de base et les coûts accrus des intrants.

Dans sa forme actuelle, le PCSRA semble dissuader les agriculteurs de diversifier leurs cultures, contrairement à ce que veulent les gouvernements. Il ne couvre pas certaines dépenses qui sont essentielles pour entreprendre cette diversification. À mon avis, le CSRN était mieux adapté pour les exploitations diversifiées. Je n'ai pas autant d'expérience que beaucoup d'entre vous, mais c'est mon opinion. Un programme général ne permet pas de faire face à toutes les situations, comme par exemple le problème d'irrigation dans cette région.

Si les prix des produits de base demeurent bas pendant plusieurs années, le PCSRA ne répond pas suffisamment aux besoins des agriculteurs. Par exemple, de 1998 à 2002, selon la moyenne olympique, nous avions un rendement moyen de 35,29 \$ la tonne, soit 5,81 \$ de moins que les coûts de production sur cinq ans, qui s'élevaient à 41,10 \$ la tonne. Malgré tout, nous n'avons jamais demandé l'aide du gouvernement. C'est probablement pendant cette période que nous sommes passés de 500 à 250 agriculteurs.

Les producteurs de betteraves sucrières ont été exclus des paiements spéciaux dans le passé. Nous ne savons d'ailleurs pas pourquoi.

Le président : Ne vous lancez pas là-dedans. Rappelez-vous simplement que nous avons gagné.

M. Lauwen : Le paiement par acre qu'a annoncé le gouvernement est sans contredit la solution la plus facile et la plus rapide qui soit pour aider financièrement les producteurs, mais il ne tient pas compte de l'augmentation des coûts et de la productivité des fermes d'irrigation.

D'après mon expérience, les paiements fondés sur les ventes brutes ne semblent pas aider les gens qui en ont le plus besoin. Quand j'ai traversé une période difficile, mes ventes brutes étaient

gross sales were low and my help was low. Then you have a couple of good years, and all of a sudden you get a big cheque, and you say, "Well, I could have used this four years ago."

We are not competing with the agricultural producers of other countries, but we are competing with the treasuries of these countries, like the EU countries and the United States. If it was a fair playing field, I am sure we could do it. With all the support they get from the government, it is pretty hard for us.

The sugar beet industry has enormous potential across the whole country, if the proper environment was established, and if we did not make these costs where we could trade deals. With a little protection, I am sure this industry would flourish.

In the long term, we encourage the reduction in subsidies and market distortions caused by government intervention of the other countries. We aim for free trade so long as it is actual free trade. Short-term needs have to be addressed to offset the market distortions caused by the actions of other governments. Some ideas include a Canadian farm bill until we get to the long-term strategies, biofuel initiatives to keep that industry building in Canada instead of passing it on to other countries, and a NISA-style piggyback on the CAIS program to help the most diversified farms.

We would like to thank the members of the Senate for the hard work and support on the thick juice issue we had the past year. We have not heard the official decision, but we appreciate your effort.

Jerry Zeinstra, Vice-Chairman, Potato Growers of Alberta: I appreciate that we had the opportunity to be here today.

The Potato Growers of Alberta have an executive director and staff members, and we have our own office. We have a board of directors that meets on a regular basis. Once a year, we have a strategic meeting to cover our goals, communications, market productions, relationships and leadership.

We have approximately 150 licensed producers with approximately 50,000 acres of potatoes. Of those 50,000 acres, approximately 36,000 acres produce potatoes for processing, 12,500 acres of seed potatoes, and 1,600 acres of table potatoes. We are a little lacking in the table market. There are many table potatoes coming into the stores from outside the country. There are problems there. I am not going to get into that. It involves retail-related problems.

faibles et, par conséquent, l'aide financière que je recevais aussi. Vous connaissez ensuite quelques bonnes années puis, sans que vous ne vous y attendiez, vous recevez un gros chèque qui vous aurait été très utile quatre ans plus tôt, par exemple.

Nous ne faisons pas concurrence aux producteurs agricoles étrangers, mais plutôt à leur trésor, particulièrement dans les pays de l'Union européenne et aux États-Unis. Si les règles étaient les mêmes pour tout le monde, nos agriculteurs pourraient lutter à armes égales. Toutefois, avec toutes les subventions que ces pays distribuent, c'est pratiquement impossible.

L'industrie sucrière serait très florissante partout au pays si l'environnement était propice et si nous avions pu négocier des ententes qui nous auraient permis de limiter tous ces coûts. Je suis certain que cette industrie pourrait prospérer si l'on mettait en œuvre des mesures de protection.

À long terme, nous favorisons la réduction des subventions et des distorsions des marchés causées par l'intervention des gouvernements étrangers. Nous voulons le libre-échange, mais encore faut-il que ce soit vraiment du libre-échange. Il faut répondre à nos besoins à court terme pour contrer les effets de ces distorsions. On a entre autres envisagé d'adopter une loi canadienne sur l'agriculture jusqu'à ce que soient élaborées des stratégies à long terme, de prendre des initiatives en matière de biocarburants pour aider cette industrie à croître au Canada au lieu de la laisser aux mains des autres pays, et de bonifier le PCSRA grâce à un programme semblable au CSRN en vue d'aider les exploitations les plus diversifiées.

Nous tenons à remercier les sénateurs pour le travail remarquable qu'ils ont accompli et le soutien qu'ils nous ont offert l'an dernier sur la question du sirop de betterave sucrière. Le gouvernement n'a pas encore rendu sa décision, mais nous vous savons gré des efforts que vous avez déployés dans ce dossier.

Jerry Zeinsra, vice-président, Potato Growers of Alberta : Je vous suis reconnaissant de me donner l'occasion de témoigner aujourd'hui devant votre comité.

L'association Potato Growers of Alberta a un directeur exécutif, compte un certain nombre de membres, et possède son propre bureau. Elle a aussi un conseil d'administration qui se réunit régulièrement. Une fois par année, nous tenons une réunion stratégique au cours de laquelle nous discutons d'objectifs, de communications, de productions commerciales, de relations et de leadership.

Nous avons environ 150 producteurs titulaires d'une licence et près de 50 000 acres de pommes de terre, dont 36 000 qui servent à la culture de pommes de terre destinées à la transformation, 12 500 aux pommes de terre de semence et 1 600 aux pommes de terre de consommation. Nous avons d'ailleurs encore beaucoup de chemin à faire à ce chapitre. Une grande quantité de pommes de terre en vente sur le marché canadien viennent de l'étranger. Il y a forcément quelque chose qui ne tourne pas rond. Je ne vais pas m'étendre là-dessus, mais je peux vous dire que ce sont des problèmes liés à la vente au détail.

The processing plants of southern Alberta ship their raw products to McCain Foods, the Lamb Weston Inc., Maple Leaf Potatoes, the Hostess Frito-Lay, and the Old Dutch Foods.

The last few years, the big upcoming thing in the agriculture industry, and we have dealt with that with the potato growers, is food safety and traceability of our products.

The United States has formed a group of people, the United Potato Growers of America, and they have asked Canadian potato growers to join. We have formed the United Potato Growers Group of Canada. We try to control and encourage the producers not to overproduce to maintain price and commodities.

We have a negotiation committee, which negotiates on behalf of all growers on contracts and pricing. We have a research committee, in which we do all kinds of projects to improve everything on the farm and the marketing end and to help to understand marketing. There is a seed growers committee. A big part of the seed is exported to the United States and a good chunk is exported to Mexico. There have been quite a few difficulties in trading with Mexico. We have gotten closer with Mexico and ironed out new rules and regulations with them.

We have a power and energy committee. In the last few years, power and energy costs have been escalating, and it has had a big impact on the farm gate and the cost of production. We have a committee that keeps in touch with crop insurance, which we all buy. It gives us protection on our income if there is a disaster. A potato committee is involved in the marketing.

Senator Gustafson: Do your prices vary from potatoes to beets to agriculture in general? How does that work?

Mr. Zeinstra: Land prices are connected, but they are not really connected to production. In southern Alberta, we have dry land, ranch land and grazing lands. Where there is irrigation, the majority of the specialty crops are grown. Yes, there is a differential in those prices on that type of land.

Senator Gustafson: What would a good acre of potatoes cost you?

Mr. Zeinstra: In southern Alberta, it is around the \$3,500 per acre, what is under pivot irrigation, and then there is a variation from \$2,000 to \$3,500. There are exceptions when you look at the location and the production value. There are other pressures.

Senator Gustafson: How about beets?

Mr. Lauwen: We are in the same area. We are competing for the land. It is not based on production value. Better-producing land sells at the higher end of \$3,500 an acre. The lower-producing land

Les usines de transformation du sud de l'Alberta envoient leurs produits bruts à des compagnies comme McCain Foods, Lamb Weston Inc., Maple Leaf Potatoes, Hostess Frito-Lay et Old Dutch Foods.

Au cours des dernières années, l'une des grandes préoccupations de l'industrie agricole, et nous en avons discuté avec les producteurs de pommes de terre, est sans conteste la salubrité des aliments et la traçabilité de nos produits.

Les États-Unis ont formé un groupe, le United Potato Growers of America, et ont demandé aux producteurs canadiens d'en faire autant. Nous avons donc créé le United Potato Growers of Canada. Nous essayons d'inciter les producteurs à ne pas se livrer à une surproduction pour stabiliser les prix et l'offre.

Nous avons un comité chargé de négocier des contrats et des prix au nom de tous les producteurs, ainsi qu'un comité de recherche, au sein duquel nous menons toutes sortes de projets visant à améliorer l'exploitation agricole et à mieux comprendre la commercialisation. Il y a aussi un comité de producteurs de semences. Une grande partie des semences est exportée aux États-Unis et au Mexique. Nous avons éprouvé quelques difficultés dans nos échanges avec les Mexicains. Nous nous sommes maintenant rapprochés d'eux et nous avons établi de nouvelles règles ensemble.

Nous avons un comité de l'électricité et de l'énergie. Ces dernières années, les prix de l'électricité et de l'énergie ont monté en flèche, ce qui a lourdement affecté les exploitations agricoles et les coûts de production. Nous avons un comité qui s'occupe de l'assurance-récolte, que nous souscrivons tous. Celle-ci assure la protection de notre revenu en cas de sinistre. Il y a aussi un comité chargé de la commercialisation.

Le sénateur Gustafson : Est-ce que les prix varient selon que vous cultivez des pommes de terre, des betteraves ou autre chose? Comment cela fonctionne-t-il?

M. Zeinstra : Cela dépend du prix des terres, mais n'a pas vraiment à voir avec la production. Dans le sud de l'Alberta, il y a des terres sèches, des terres d'élevage et des pâturages. La plupart des cultures spéciales sont pratiquées sur des terres irriguées. À ce moment-là, oui, il y a une différence de prix.

Le sénateur Gustafson : Combien une bonne acre de pommes de terre vous coûte-t-elle?

M. Zeinstra : Dans le sud de l'Alberta, cela coûte 3 500 \$ l'acre dans un champ irrigué par pivot, et ensuite cela peut varier de 2 000 à 3 500 \$. Il y a des exceptions selon le lieu et la valeur de la production. Il y a d'autres facteurs.

Le sénateur Gustafson : Et les betteraves?

M. Lauwen : Nous sommes dans la même région; par conséquent, nous voulons les mêmes terres. On ne se fonde pas sur la valeur de la production. La terre qui offre le meilleur

is at \$2,000 an acre. Even at \$2,000, the lower-producing land is not sustainable at that price. Prices are high; we compete with the potato people. We also rotate and work together with them.

Senator Gustafson: I am putting in a pitch for Saskatchewan. You can come and buy half of the province for that amount of money.

Mr. Chrapko: The price of land varies all over the map depending how close you are to the major centres. It depends on how bad a doctor or lawyer wants the land. It was very comical to me, if I can take a moment.

One of the lawyers from our community said, "Geez, this farming does not pay." I said, "Yeah, the sooner the scabs get out of farming the better it will be for us." He said, "What do you mean?" I said, "When you do stuff that is not your main source of income, you are scabbing and taking my livelihood away." I said, "You guys charge us like heck when we go to visit you, and then you try and brush that off on the land." I said, "I cannot compete against that." I said, "If you are crying with your profession and your ability to dig into another pot, imagine where I am."

Senator Gustafson: I am interested in your suggestion that you are joining with American farmers to have some control in the North American market. Tell us about that.

Mark Miyanaga, Director at Large, Potato Growers of Alberta: About two years ago, the United Potato Growers of America started due to low commodity prices in the United States. Idaho and Washington are constantly overgrowing and flooding the market with cheap potatoes. A big core of farmers got together and said that they had to try something even though they had tried before and failed. They managed to get the prices up but then other farmers would plant potatoes, flood the market and bring the prices down. In the last three years, it has held together pretty good. The prices have gone up.

Alberta joined the movement because we send seed into Idaho and Washington. If we do not look like we are part of the plan, they will not buy our seed. That way was visual. It has helped in Eastern Canada. The prices in P.E.I. have gone up tremendously.

Senator Peterson: Victor, what premium do you get for organic produce? Is there a premium?

rendement se vend à près de 3 500 \$ l'acre, alors que celle qui en donne le moins se vend 2 000 \$. Même à ce prix, on ne peut pas continuer d'exploiter des terres peu productives. Les prix sont élevés; nous livrons concurrence aux producteurs de pommes de terre. Nous faisons également une rotation des cultures et nous travaillons ensemble.

Le sénateur Gustafson : Venez en Saskatchewan; avec cet argent, vous pourrez acheter la moitié de la province.

M. Chrapko : Le prix des terres varie en fonction de la proximité des grands centres. Cela dépend aussi combien un médecin ou un avocat est prêt à payer pour avoir une terre. Si vous me le permettez, j'aimerais vous raconter une anecdote très cocasse.

Un avocat de notre communauté se plaignait que sa ferme ne rapportait pas. Je lui ai alors dit que les affaires iraient beaucoup mieux s'il y avait moins d'imposeurs dans l'agriculture. Il ne comprenait pas ce que je lui disais. Je lui ai donc expliqué que les gens qui exploitent des terres alors qu'ils ont déjà une source de revenus sont des imposteurs car ils s'approprient notre gain-pain. En plus, ces professionnels nous demandent un prix exorbitant pour leurs services et se servent de cet argent pour acheter nos terres. Je ne peux tout simplement pas rivaliser avec eux. J'ai terminé la conversation en lui disant que plutôt que de se plaindre, il devrait penser aux gens qui, comme moi, vivent uniquement de l'agriculture.

Le sénateur Gustafson : Vous avez parlé de vous rallier aux agriculteurs américains pour avoir un certain contrôle sur le marché nord-américain. Cela m'intéresse; dites-nous en un peu plus à ce sujet.

Mark Miyanaga, directeur par mandat spécial, Potato Growers of Alberta : Il y a environ deux ans, on a créé le United Potato Growers of America à cause de la faiblesse des prix des produits de base aux États-Unis. Les producteurs de l'Idaho et de l'État de Washington inondent continuellement le marché de pommes de terre pas chères. Des agriculteurs se sont donc réunis en grand nombre et ont décidé qu'il fallait intervenir, même s'ils avaient déjà essayé auparavant, en vain. Ils ont envisagé d'augmenter les prix, mais d'autres agriculteurs se mettraient alors à cultiver des pommes de terre, inonderaient le marché et feraient diminuer les prix. Au cours des trois dernières années, les agriculteurs se sont serré les coudes, et les prix se sont redressés.

Nous avons suivi le mouvement parce que nous exportons des semences en Idaho et dans l'État de Washington. Nous n'avions pas le choix si nous voulions qu'ils continuent à acheter nos semences. Il fallait prendre des mesures concrètes. Cela a porté fruit dans l'est du Canada. Les prix à l'Île-du-Prince-Édouard ont considérablement grimpé.

Le sénateur Peterson : Victor, pouvez-vous nous dire quel est l'avantage de cultiver des produits biologiques, si tant est qu'il y en ait un?

Mr. Chrapko: Senator Peterson, I sell very little produce and I do not know the exact premium. Some of the premium comes in the ability to be able to sell it over your neighbour, because the consuming public is looking for food not filled with chemicals. The big premium is you can get rid of your product or produce sooner than your neighbour who floods his produce with chemicals.

In our operation, I do not care what the other guys charge. I look at what the retail market is paying on other stuff and add 20 per cent. Sometimes that is below cost of production. The real world is you have to get rid of your product. Produce is volatile; you cannot freeze it or keep it in a granary.

Senator Mercer is from Nova Scotia; I am the first commercial apple orchard operator in Alberta.

Senator Mercer: We do not want more competition.

Senator Peterson: When you had problems with access to the U.S. market last year, were they tariff-related or quality control related?

Mr. Lauwen: It was an allowable product into the U.S. It was in their legislation that this product was allowed across the border. As soon as it started going in there, .1 per cent of their total production, they decided they did not like this anymore. They wanted to stop anything coming from Canada.

Once it went in, they turned it into sugar. That sugar was not subject to their quotas. The U.S. has a protected market. Each factory has the specific quota. If they overproduce, they have to store it. The thick juice that was coming from Taber was outside of their quota. They could sell that sugar over and above their domestically produced quota.

Senator Peterson: Under free trade, under what authority did they do it? They did not like the competition.

Mr. Lauwen: They did not like the competition. They were overproducing sugar. They had block stocks of their own that they could not sell. It was going to a sugar factory down in the U.S. They were actually on side with us.

The other factories did not appreciate that more sugar was coming in when they could not sell the sugar they had sitting in block stocks. It was a tariff line that was allowed. There was nothing being circumvented. That was an allowable product into the U.S. A few people decided they did not like it anymore. They wanted to put an end to it.

Senator Peterson: Like our softwood lumber situation.

The Chairman: We were all very pleased to jump in and write a couple of pretty feisty letters to the two ministers of border and agriculture on behalf of your organization. We hope that might have helped.

M. Chrapko : Sénateur Peterson, je ne vends que très peu, alors je ne saurais vous dire. L'un des avantages est, bien sûr, de pouvoir écouler son produit avant l'agriculteur d'à côté, étant donné que le public recherche des fruits et légumes qui ne sont pas bourrés de pesticides. Dans le fond, c'est le plus grand avantage.

Dans notre exploitation, je ne me soucie guère du prix que demandent les autres. Je regarde les prix au détail et puis j'ajoute 20 p. 100. C'est parfois en dessous du coût de production. La réalité, c'est qu'il faut rapidement écouler son produit car il est périssable, et on ne peut le congeler ni l'entreposer.

Le sénateur Mercer vient de Nouvelle-Écosse; je suis le premier pomiculteur commercial en Alberta.

Le sénateur Mercer : Nous ne voulons pas davantage de concurrence.

Le sénateur Peterson : Vos difficultés à accéder au marché américain l'an dernier étaient-elles liées aux droits de douane ou au contrôle de la qualité?

M. Lauwen : Notre produit était admis aux États-Unis. Leur loi autorisait ce produit à franchir la frontière. Du jour au lendemain, alors que nous détenions 0,1 p. 100 des parts du marché américain, ils ont décidé de créer des barrières douanières afin de bloquer les importations canadiennes.

Une fois aux États-Unis, le sirop de betteraves sucrières était transformé en sucre, qui n'était pas assujéti à leurs quotas. Les États-Unis ont un marché protégé, et chaque raffinerie a un quota précis. En cas de surproduction, elle doit entreposer le surplus. Toutefois, leurs quotas ne s'appliquaient pas au sirop de betteraves sucrières en provenance de Taber. Ils pouvaient donc vendre ce sucre en respectant leurs quotas de production nationale.

Le sénateur Peterson : En vertu de l'Accord de libre-échange, quel droit avaient-ils d'agir de la sorte? Chose certaine, ils ne supportaient pas la concurrence.

M. Lauwen : En effet. Ils avaient une production excédentaire et n'arrivaient même pas à écouler tous leurs stocks. Nous exportions notre sucre vers une sucrerie des États-Unis qui était de notre côté.

Les autres entreprises n'appréciaient pas du tout que du sucre arrive de l'étranger alors qu'elles n'arrivaient pas à écouler leurs propres stocks. Pourtant, nous respectons la ligne tarifaire et nous n'avons contourné aucune règle. C'était un produit admis aux États-Unis. N'empêche que quelques personnes ont décidé qu'elles n'en voulaient plus et y ont mis un terme.

Le sénateur Peterson : C'est pareil pour le bois d'œuvre.

Le président : Nous étions tous très heureux de vous aider à faire échec aux manœuvres du lobby américain du sucre par les lettres au ton ferme que nous avons envoyées aux ministres du Commerce international et de l'Agriculture. Nous espérons que cela aura porté fruit.

Mr. Lauwen: We appreciate the quick response from the Senate and the letters of support.

Senator Banks: The last time we met with you, they were talking about imposing more restrictions beyond the syrup. They are still talking. They have not done that yet, have they?

Mr. Lauwen: They are always threatening to close the border to anything that comes out of Canada. I am not sure of the exact year. We used to ship up to 30,000 tonnes of sugar down there. It went down to zero. Now we have a TRQ, tariff rate quota, of 9,600 tonnes allowable. We are still a third of what we were a long time ago.

Senator Banks: The 9,600 tonnes is still going to the U.S.

Mr. Lauwen: Yes, that is still going there.

Senator Banks: Things have turned around for your business. You had a record tonnage last year, a record average yield per acre, and it was still selling at better than cost, which it did not between 1996 and 2002. It is not a bleak picture, is it?

Mr. Lauwen: I would not say it is a rosy picture. It is a more stable picture than it has been in the past. We had a new contract in 2002 that put a little pressure on the company to do a better job.

Senator Banks: Rogers Sugar is a good company.

Mr. Lauwen: Yes.

Senator Banks: How is the potato business?

Mr. Zeinstra: If you go back three, four, or five years ago, there was a good margin in the potato business. The last four or five years, the cost has been escalating. Land prices have gone up, land rents have gone up. The earlier question was also on the land. I grow and trade on two-thirds of my land.

If you had to buy and own it all today, it is no different from any other farm commodity; it would not be sustainable.

Senator Banks: You could not buy new land today.

Mr. Zeinstra: No, I could not buy the required amount of land. It is not like land needed for growing grain. You have to be on a minimum three-year rotation but preferably on a four-year rotation. You have to have quite a large land base to maintain your contract.

Senator Banks: I will ask Senator Peterson's question about grain again. When you produce organic grain, do you get a premium price for it? If so, where, how, and who buys it?

M. Lauwen : Nous sommes très reconnaissants de l'intervention rapide du Sénat et de ses lettres de soutien.

Le sénateur Banks : La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, les États-Unis envisageaient d'imposer encore plus de restrictions sur le sirop. Ils en sont encore au stade des discussions, n'est-ce pas?

M. Lauwen : Ils menacent toujours de fermer la porte aux importations canadiennes. Je ne me souviens pas de l'année exacte, mais le Canada exportait 30 000 tonnes métriques de sucre sur le marché américain. Nos exportations ont pratiquement été réduites à néant depuis. On nous a imposé un contingent tarifaire de 9 600 tonnes métriques. Cela représente le tiers de ce que nous exportions auparavant.

Le sénateur Banks : Ces 9 600 tonnes sont exportées aux États-Unis, n'est-ce pas?

M. Lauwen : Oui.

Le sénateur Banks : La situation s'est nettement améliorée pour vous. Vous avez eu un tonnage record l'an dernier — un rendement à l'acre inégalé —, et vos produits se vendaient à des prix supérieurs aux coûts de production; ce qui n'était pas le cas de 1996 à 2002. Votre situation n'est donc pas si désespérée, n'est-ce pas?

M. Lauwen : Je n'irais pas jusqu'à dire que les affaires sont prospères, mais la situation est plus stable qu'elle ne l'était. Nous avons décroché un nouveau contrat en 2002, ce qui a poussé la compagnie à faire un meilleur travail.

Le sénateur Banks : La raffinerie de sucre Rogers est une bonne entreprise.

M. Lauwen : Oui.

Le sénateur Banks : Comment l'industrie de la pomme de terre se porte-t-elle?

M. Zeinstra : Si l'on remonte trois, quatre ou même cinq ans en arrière, il y avait une assez bonne marge de profit, mais depuis quatre à cinq ans, les coûts montent en flèche et le prix d'achat des terres ainsi que le loyer foncier augmentent. En réponse à la question précédente, sachez que je cultive les deux-tiers de ma terre.

Si vous deviez tout acheter aujourd'hui, ce ne serait pas différent des autres produits agricoles; l'exploitation ne serait pas rentable.

Le sénateur Banks : Vous ne pourriez pas acheter une nouvelle terre aujourd'hui.

M. Zeinstra : Non, je ne pourrais pas acheter toute la superficie nécessaire. Ce n'est pas comme la culture du grain. Il convient d'effectuer une rotation tous les trois ans, mais il est préférable de le faire tous les quatre ans. Il faut avoir une très grande superficie pour être en mesure de respecter son contrat.

Le sénateur Banks : Je vais poser la question du sénateur Peterson autrement. Obtenez-vous un prix élevé pour votre grain biologique? Si oui, qui sont les acheteurs et comment cela fonctionne-t-il?

Mr. Chrapko: In our case, that falls into the open market situation. I find it very interesting, because most of the buyers base their price on the Canadian Wheat Board. Anybody that criticizes the Canadian Wheat Board, thank you, but no thank you.

I say very forcefully, when I sold my wheat in Montana, it took me less than 10 minutes to get the approval from the Canadian Wheat Board to get the numbers and certificates to do it. The Canadian Wheat Board does not hamper that type of transaction even if my grain was not organic; it is that simple.

Yes, we get a premium. The last time I priced it out, which is a year ago, because I did not have any wheat in particular to sell, the lowest was \$3 above the Canadian Wheat Board price. Five years or six years ago, I got \$10.80 a bushel.

Senator Banks: Above the price?

Mr. Chrapko: That would have been \$7 above the price. There is also the value of the dollar that comes into play when you are going across the border. I cannot say enough good things about the Canadian Wheat Board from that standpoint. It saves me the time it takes to go and look for markets and debate with the buyer.

Everybody here appreciates the commercial interest of any mill, or anybody that will buy that grain will try to get it for as low as possible. I will try and get it as high as possible. If I have the Canadian Wheat Board saying, "Look, you guys, if you do not cough up X above the Canadian Wheat Board, keep it," I am going to the Canadian Wheat Board. You can do that with any grain or any wheat.

Last year, when I went to sell my oats and oats are not covered by the Canadian Wheat Board — I got a price of \$1.92. I said to the lady working at the desk, "I am prepared to go; I will come and sign the papers on Monday." This was Friday. She did not know how to enter the oat information into her computer. I went back Tuesday. The price had dropped to \$1.88. Who takes the licking there? I did not have the Canadian Wheat Board to rely on. I sold at \$1.88. It is obvious the market is sliding badly.

I delivered on \$1.88 and I had more grain left. When I asked the people if I could deliver more and receive the same amount, they replied that the spot market price had fallen to \$1.57. Hello. It is sure nice to have a Canadian Wheat Board.

I went again in the beginning of September. We had a lot of rain. The oats were going to the U.S. I got \$2.19 a bushel. I booked in X number of bushels. I still had more left after I made that delivery. I said, "Can I sell the rest at this price?" "No, the spot market today is \$1.38." Again, hello, the Canadian Wheat Board would sure be nice.

I do not know, unless somebody around this table can tell me, has there ever been a cheque that has bounced from the Canadian Wheat Board?

M. Chrapko : Nous vendons notre grain sur le marché libre. C'est très intéressant car la plupart des acheteurs alignent leur prix sur ceux de la Commission canadienne du blé. Alors tous ceux qui critiquent la Commission, merci, mais non merci.

Quand j'ai vendu mon blé au Montana, croyez-moi, en moins de dix minutes, j'ai pu avoir l'autorisation de la Commission pour obtenir les numéros et les certificats requis. La Commission canadienne du blé n'empêcherait pas ce type de transaction, même si mon grain n'était pas biologique; c'est aussi simple que cela.

Oui, nous avons un bon prix. La dernière fois que j'ai perdu un marché, c'était l'an passé et c'est parce que je n'avais pas de blé à vendre, le prix le plus bas était 3 \$ au-dessus du prix de la Commission. Il y a cinq ou six ans, j'obtenais 10,80 \$ pour un boisseau.

Le sénateur Banks : De plus?

M. Chrapko : Cela aurait été 7 \$ de plus que le prix. Il y a aussi la valeur du dollar qui entre en ligne de compte lorsqu'on vend à l'étranger. À cet égard, je n'ai que des éloges à l'endroit de la Commission. Elle m'a fait gagner beaucoup de temps; je n'ai pas eu à chercher des marchés ni à débattre avec l'acheteur.

De toute évidence, les minoteries et les acheteurs vont essayer d'avoir le grain au plus bas prix possible. De mon côté, je vais tenter de le vendre au meilleur prix. Si la Commission canadienne du blé nous obligeait à respecter son prix, faute de quoi nous risquerions de ne pas trouver preneur pour notre blé, je n'aurais d'autre choix que de passer par elle. C'est pareil pour le grain et le blé.

L'an dernier, quand je suis allé vendre mon avoine — et l'avoine n'est pas couverte par la Commission canadienne du blé —, j'ai obtenu 1,92 \$. La dame qui était là ne savait pas comment entrer l'information dans son ordinateur. C'était un vendredi, et comme je devais partir, je lui ai dit que je reviendrais signer les papiers le lundi suivant. Je suis revenu le mardi, et le prix était tombé à 1,88 \$. Je venais de me faire avoir et je ne pouvais pas m'en remettre à la Commission. Je l'ai donc vendu à ce prix. Manifestement, c'est un marché en dents de scie.

J'ai livré mon avoine pour ce montant, 1,88 \$, et il m'en restait encore. Quand j'ai demandé si je pouvais en livrer une quantité supplémentaire au même tarif, on m'a répondu que le prix avait chuté à 1,57 \$ sur le marché au comptant. Heureusement que nous avons la Commission canadienne du blé!

Je suis retourné là-bas début septembre. Nous avons eu beaucoup de pluie, et notre avoine était destinée aux États-Unis. J'ai obtenu 2,19 \$ le boisseau. J'en avais prévu un certain nombre, mais encore une fois, il m'est resté des surplus. J'ai demandé si on pouvait me les acheter au même prix, et on m'a répondu que non, car ce dernier était tombé à 1,38 \$. Encore une fois, cela prouve que la Commission canadienne du blé a son utilité.

Quelqu'un pourrait-il me dire si la Commission canadienne du blé a déjà refusé un chèque sans provision?

Senator Banks: Has there even been a cheque bounce from Cargill or Archer Daniels Midland.

Mr. Chrapko: If I may, senator, and you are probably aware of the fellow buying peas north of Edmonton, he still owes me in excess of \$40,000. Hello.

Senator Mahovlich: To my mind, the best potato is a baked potato from Idaho.

Mr. Chrapko: We have to expel you from this room.

Senator Mahovlich: Have you ever marketed an Alberta potato? Do you just send it to the processor, McCain? Is there marketing for a good roasted Alberta potato?

Mr. Zeinstra: Yes, there is.

Senator Mahovlich: Is there a retail outlet somewhere in Ontario?

Mr. Zeinstra: I am not aware of any such retail outlet. There are many potatoes grown in Ontario, too.

Senator Mahovlich: Yes, there are great potatoes grown in P.E.I. too. There is nothing like a baked Alberta potato that you wrap up and market?

Mr. Zeinstra: Not as such, no.

Senator Mahovlich: The WTO has been mentioned a number of times today. I guess the Mulroney government signed that deal.

Can we do anything on the next round of talks to help our farmers in the negotiations? Do we have to subsidize our farmers? Is that the answer to what the Europeans and the Americans are doing? Can we get a better deal for our farmers?

Mr. Chrapko: You are looking at me senator, and I enjoy the confrontation or hockey attitude with the potato people. Seriously, if I had my way, I would avoid them completely. They are a waste of my money, my taxpayer money. The people we are sending there do nothing, if I can use the word very loosely, but prostitute the farmers' position.

Not all the other countries are living up to the WTO. We are constantly reminded about the red light, the orange light, the green light on programming. Come on people; whoever is making those decisions, or whoever is taking the advice from the bureaucrats, wake up to the fact that they have these programs figured and know how they are going to jimmy us before they go to the WTO meetings.

I was talking to American friends on Friday and Saturday in Lincoln, Nebraska. Those guys are getting up to \$100 an acre in subsidies. After they combine for their corn, they are paid \$40 an acre, so they allow their neighbour to graze cattle on the corn stocks. We are worried about giving the Canadian farmers something?

Le sénateur Banks : Cargill ou Archer Daniels Midland ont-ils jamais refusé un chèque en raison d'une insuffisance de fonds?

M. Chrapko : Si je puis me permettre, sénateur, vous savez probablement que cet acheteur de pois du nord d'Edmonton me doit toujours plus de 40 000 \$. Quelque chose cloche.

Le sénateur Mahovlich : Pour moi, la meilleure pomme de terre est une pomme de terre au four de l'Idaho.

M. Chrapko : Nous devons vous chasser de cette salle.

Le sénateur Mahovlich : Avez-vous déjà mis en marché des pommes de terre albertaines? Vous contentez-vous de les envoyer à une entreprise de transformation comme McCain? Fait-on la commercialisation de bonnes pommes de terre albertaines rôties?

M. Zeinstra : Oui.

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il un point de vente au détail quelque part en Ontario?

M. Zeinstra : Pas que je sache. On cultive beaucoup de pommes de terre en Ontario également.

Le sénateur Mahovlich : Oui, on en produit aussi de très bonnes à l'Île-du-Prince-Édouard. Il n'y a rien qui ressemble aux pommes de terre au four de l'Alberta, que vous emballez et mettez en marché, n'est-ce pas?

M. Zeinstra : Pas vraiment, non.

Le sénateur Mahovlich : On a évoqué l'OMC à quelques reprises aujourd'hui. Je pense que c'est le gouvernement Mulroney qui a signé cette entente.

Au cours des prochaines rondes de négociations, pourrions-nous faire quelque chose pour aider nos agriculteurs? Devons-nous les subventionner? Est-ce la réponse à ce que font les Européens et les Américains? Pouvons-nous obtenir une meilleure entente pour nos agriculteurs?

M. Chrapko : Vous me regardez, sénateur; j'aime bien votre attitude défensive de hockeyeur en ce qui concerne le cas des producteurs de pommes de terre. Personnellement, si je pouvais, j'évitais complètement l'OMC; c'est une perte d'argent pour moi, contribuable. Ceux que nous envoyons là-bas ne font que trahir, pour ainsi dire, les agriculteurs.

Ce ne sont pas tous les pays qui se conforment à l'OMC. On nous rappelle constamment ce système de feux rouges, jaunes ou verts utilisé dans le cadre des programmes. Mais allons donc : il faut se rendre compte que peu importe les personnes qui prennent ces décisions ou écoutent l'avis des bureaucrates, ces programmes sont arrêtés avant même qu'on se rende aux rencontres de l'OMC. Les dés sont pipés d'avance.

Vendredi et samedi derniers, j'ai discuté avec des amis américains à Lincoln, au Nebraska. Ils obtiennent des subventions pouvant atteindre 100 \$ l'acre. Après qu'ils se sont associés pour cultiver leur maïs, on leur a versé 40 \$ l'acre; ils permettent donc à leur voisin de nourrir son bétail avec le maïs récolté. Et nous craignons d'accorder quelque chose aux agriculteurs canadiens?

Senator Mahovich: We have a NAFTA agreement. You are talking about trouble with Mexico. Do they not follow the NAFTA rules?

Mr. Miyanaga: When our troubles with Mexico started it became a sanitary issue. They changed their rules on how clean they wanted their potatoes delivered. The CFIA in Canada uses a certain standard of tests. The Mexicans use a molecular test and our spuds could not match the test. It was a way to keep our potatoes out because they had a surplus that year.

When we asked what we can do for trade back the other way, block tomatoes or do something, the Canadian government says, "We do not do it that way." That was the end of that. We sat out of that market for probably two years.

Senator Mercer: I want to talk about potatoes. About 75 per cent of your crop goes to processing. We drove by the McCain plant on our way out here this morning. I see the list of the other processors. What are they processing the potatoes into in those processing plants?

Mr. Miyanaga: Most of the potatoes are processed into french fries, and then by-products of French fries: hash browns, steak fries, and cubes.

Senator Mercer: There are no other types of processing like potato chips?

Mr. Miyanaga: Old Dutch and Hostess Frito-Lay are the potato chip processors.

Senator Mercer: What percentage of the 75 per cent that goes into processing would go to Hostess and Old Dutch?

Mr. Miyanaga: It is perhaps 25 per cent.

Senator Mercer: You talked about food safety, a program you related to the problem with Mexico. Has the CFIA come down with regulations that are too strict on potatoes?

Mr. Miyanaga: I do not think the regulations are the problem. We are such a large province, and we have trouble getting access to the CFIA. We export a lot of seed potatoes and there are only two or three inspectors to cover the whole province. They are supposed to be at each farm as we are exporting. They have come up with a pre-inspection program that lets the farmer take his own samples.

Senator Mercer: How do you pre-inspect a crop that is still in the ground?

Mr. Miyanaga: They teach you how to do it. We pre-inspect our crops while in storage, too.

Le sénateur Mahovich : Nous sommes liés par l'ALENA. Vous avez parlé d'un problème avec les Mexicains. Est-ce qu'ils ne suivent pas les règles de l'ALENA?

M. Miyanaga : Lorsque nos problèmes avec eux ont commencé, ils étaient d'ordre sanitaire. Les Mexicains avaient modifié leurs règles concernant la propreté des pommes de terre qu'on leur expédiait. Ici, l'ACIA applique certains tests normalisés. Les Mexicains recourent à des critères moléculaires, et nos pommes de terre n'y correspondent pas. Ce n'était qu'une façon d'empêcher l'entrée de nos pommes de terre sur leur marché, parce qu'ils avaient enregistré un surplus cette année-là.

Lorsque nous avons demandé comment faire pour leur rendre la pareille, en bloquant, par exemple, l'entrée au Canada de tomates mexicaines, le gouvernement canadien a répondu qu'on ne procédait pas ainsi. Fin de la discussion. Nous avons été privés de ce marché pendant peut-être deux ans.

Le sénateur Mercer : J'aimerais parler des pommes de terre. Environ 75 p. 100 de votre production part vers les entreprises de transformation. En venant ici en automobile, ce matin, nous sommes passés devant l'usine McCain. Je vois la liste des autres transformateurs; que fait-on des pommes de terre dans ces usines?

M. Miyanaga : La plupart sont transformées en frites, et le reste, en produits dérivés : pommes de terre rissolées, en lanières ou en cubes.

Le sénateur Mercer : On ne produit pas de croustilles?

M. Miyanaga : Ce sont Old Dutch et Hostess Frito-Lay qui s'en chargent.

Le sénateur Mercer : Quel pourcentage des 75 p. 100 de pommes de terre transformées va chez Hostess et Old Dutch?

M. Miyanaga : Probablement 25 p. 100.

Le sénateur Mercer : Vous avez parlé du programme de sécurité alimentaire et l'avez relié au différend que nous avons connu avec le Mexique. L'ACIA a-t-elle établi des règlements trop stricts pour les pommes de terre?

M. Miyanaga : Je ne pense pas que les règlements posent problème. Notre province est si vaste, et nous avons du mal à accéder à l'ACIA. Nous exportons une grande quantité de pommes de terre de semence, et il n'y a que deux ou trois inspecteurs pour couvrir toute la province. Comme nos produits sont destinés à l'exportation, ces inspecteurs sont censés aller dans chaque ferme avec un programme d'inspection préalable permettant au fermier de prélever ses propres échantillons.

Le sénateur Mercer : Comment peut-on procéder à l'inspection préalable d'une culture qui est encore sous terre?

M. Miyanaga : Ils vous montrent comment faire. Nous procédons également à l'inspection préalable de nos récoltes alors qu'elles sont entreposées.

Mr. Chrapko: Madam Chairman, I would like to make another comment. I was hoping somebody would pick up about the patenting of seeds, which applies to potatoes. I mentioned this in my brief. Nobody is paying attention to the ghost that is approaching us.

I mentioned the Seed Act, and that act has evolved into the Patent Act. It is a very scary thing that has happened. There is no question in my mind that there is a treadmill situation being developed. I understand there are three major seed companies that own 80 per cent of the patents.

I will use wheat as an example to explain: We cannot sell deregistered wheat, even though it is perfectly good wheat. It is illegal for us to grow and sell that grain if the patent owner deregisters it. If you grow a crop and sell it and it becomes deregistered, you are in trouble.

With these companies owning all the patents, they can decertify and bring in new seeds. That forces the farmer to use their seed. We know what has happened with canola; you have to sell it back to them, and on goes the treadmill.

There is no other thing in Canada or the United States that I know of that is patented, whether it is a vehicle or anything. Once you buy it, it is yours. You pay your royalty the first time.

That begs the question of research. If every farmer was taxed \$15 an acre for research, like Monsanto is charging, we would have megabucks to do public research. The results would not be skewed, because a civil servant would have no reason to skew it. That is a whole day's discussion right there. I will drop it at that.

Senator Gustafson: I have a neighbour who is an organic farmer. He leases 50,000 acres. He came back from Europe where he was selling a special kind of durum wheat for seed. He got over \$12 a bushel. There must be some latitude in the Canadian Wheat Board to allow him to do that.

Mr. Chrapko: That is a fact. I stated earlier, you can sell any wheat to do that; however, if it is deregistered, you are in trouble.

Senator Gustafson: This guy is making a killing. He is a young fellow. At \$12 a bushel, that is a nice price.

Hank G. Van Beers, Reeve, Division No. 5, Municipal District of Taber, as an individual: Thank you, senator, and committee members, for coming to the Municipal District of Taber. We welcome you. I apologize for not making it to Lethbridge yesterday. For the first time in six months, the CWB allowed me to haul a couple loads of wheat and you guys were second choice.

The Chairman: First things first.

M. Chrapko : Madame la présidente, j'aimerais ajouter une remarque. J'espérais que quelqu'un aborde la question du brevetage des semences, qui s'applique aux pommes de terre. J'en ai glissé mot pendant mon exposé. Personne ne prête attention à la menace qui pèse sur nous.

J'ai parlé de la Loi sur les semences, qu'on a intégrée plus tard à la Loi sur les brevets. Ce qui s'est produit est effrayant. Il ne fait aucun doute dans mon esprit qu'une situation de dépendance est en train de se créer. Je crois savoir que trois grandes entreprises de semences possèdent 80 p. 100 des brevets.

Je vais utiliser l'exemple du blé pour illustrer mes propos : nous ne pouvons vendre du blé qui ne figure plus sur la liste des variétés, même s'il est parfaitement bon. Il est illégal pour nous de cultiver et de vendre ce grain si le détenteur du brevet le retire de la liste. Si vous en faites la culture, le récoltez et le vendez, et qu'on le retire de la liste, vous avez un problème.

Comme elles possèdent tous les brevets, les entreprises peuvent retirer des attestations et introduire de nouvelles semences. Cela force les agriculteurs à utiliser leurs semences. Nous savons ce qui s'est produit avec le canola; il faut le leur revendre, et la spirale continue.

À ce que je sache, aucun autre produit au Canada ou aux États-Unis ne fait l'objet d'un brevet, qu'il s'agisse d'un véhicule ou autre. Une fois que vous l'avez acheté, il est à vous. Vous ne payez qu'une fois.

La question de la recherche s'impose. Si tous les agriculteurs payaient des taxes de 15 \$ l'acre aux fins de la recherche, soit le prix fixé par Monsanto, nous aurions beaucoup d'argent pour la recherche publique. Les résultats ne seraient pas faussés, car un fonctionnaire n'aurait aucune raison de les trafiquer. C'est une discussion qui pourrait nous occuper toute la journée; je m'en tiendrai là.

Le sénateur Gustafson : Un de mes voisins est producteur biologique. Il loue 50 000 acres de terre. Il est revenu d'Europe, où il vendait un type spécial de blé dur pour les semences. Il en a obtenu plus de 12 \$ le boisseau. Pour qu'il ait pu le faire, la Commission canadienne du blé doit bien accorder une certaine marge de manœuvre.

M. Chrapko : En effet. Comme je l'ai dit tout à l'heure, vous pourriez vendre n'importe quel blé à cette fin; mais s'il ne figure plus sur la liste, vous aurez des problèmes.

Le sénateur Gustafson : Ce jeune homme fait un malheur. Douze dollars le boisseau, ce n'est pas mal.

Hank G. Van Beers, préfet, 5^e Division du district municipal de Taber, à titre personnel : Merci à vous, sénateur, et aux autres membres du comité, de vous être déplacés jusqu'à Taber. Nous vous souhaitons la bienvenue. Je vous prie de m'excuser de n'avoir pu me rendre à Lethbridge hier. Pour la première fois en six mois, la Commission canadienne du blé m'a permis de transporter quelques chargements de blé, et vous venez en deuxième.

La présidente : Les priorités d'abord.

Mr. Van Beers: We have specialized, economized, globalized, and stabilized. We levelled the playing field, and in the end, it did not make much difference. We approached this from a different point of view. The council of the district of Taber is concerned about renewal and future growth of rural Alberta; I am sure you are as well.

For a young farmer to start in agriculture nowadays, he needs \$1 million, or more, depending on what he would like to do. Last summer Taber hired an accountant to identify some concerns young farmers would face and one of the concerns was stable financing to get off the ground.

I am at the end of my farming career. Some of the biggest challenges I faced, and a lot of us did, certainly in the early 1980s, were the finances. We asked those accountants to come up with some ideas that would ensure stable financing for young people interested in getting into agriculture. They came up with some recommendations and choices. At the end of January, we had a convention of the Agricultural Service Boards of Alberta, and this resolution passed unanimously. Most of the recommendations had to do with financing and capital gains.

It takes a lifetime to build up an inventory and pay for the equipment. When the farmer retires, it is all sold in one year and the taxes are paid. He has to live somewhere. There is not much room or opportunity for farmers to reinvest some of that money. I am sure farmers would be interested in leaving some of that money in agriculture. A person can roll over capital gains to immediate family members.

One of the suggestions was to extend that right to non-arm's length individuals if the farmer that sold out would provide some financing for the next generation, even though it was not sold to immediate family members. That was one of the recommendations.

The other recommendation is to enhance the application of capital gains reserve from 10 years to 20 years. I think it is 10 years, and if we could extend that to 20 years, that would be helpful as well.

The third recommendation is if a farmer sells his inventory and equipment that is taxed that year. If a guy has a herd of cows, and he was to take over, and if that herd could be taxed in some manner with the farmer that is retiring leaving his money, I am sure that could be accommodated to get a young guy going.

We are concerned about the lack of young people that are able to start in agriculture these days, and we believe if the government were to consider some of these changes in the Income Tax Act it would be helpful and it would really rejuvenate rural Alberta.

I am old enough to know I do not know everything. This is just kind of a remark on the side, because it was a hot topic earlier this morning. I have grown barley for 33 years. I have

M. Van Beers : Nous nous sommes spécialisés, mondialisés, rationalisés et stabilisés; nous avons établi des règles du jeu équitables, mais au bout du compte, cela n'a pas changé grand-chose. Nous avons modifié notre angle d'approche. Le conseil du district de Taber se préoccupe du renouvellement et de la croissance future de l'Alberta rural; je suis certain que c'est également votre cas.

De nos jours, pour se lancer dans l'agriculture, un jeune fermier aura besoin d'un million de dollars ou plus, selon ce qu'il souhaite faire. L'été dernier, Taber a fait appel à un comptable pour cerner les difficultés auxquelles pourraient être confrontés les jeunes agriculteurs, et l'une des préoccupations concernait le financement stable pour démarrer.

J'achève ma carrière d'agriculteur. Certaines des plus grandes difficultés auxquelles j'ai fait face, comme beaucoup d'entre nous au début des années 1980, étaient d'ordre financier. Nous avons demandé aux comptables de trouver des idées pour garantir un financement stable aux jeunes gens intéressés à vivre de l'agriculture. Ils nous ont présenté des recommandations et des options. Fin janvier, nous avons assisté à un congrès de l'Agricultural Service Board of Alberta, et cette résolution a été adoptée à l'unanimité. Dans la plupart des recommandations, il était question de financement et de gains en capital.

Se constituer un inventaire et payer l'équipement est l'affaire de toute une vie. Quand un agriculteur prend sa retraite, il vend tout en un an, et les taxes sont payées. Il doit quand même continuer de vivre, mais les possibilités et les façons de réinvestir une partie de son argent sont réduites. Pourtant, je suis certain qu'il serait intéressé à soutenir un peu le secteur agricole. Il est possible de transférer des gains en capital à des membres de sa famille immédiate.

On a notamment proposé d'étendre ce droit à des personnes ne faisant pas partie de la famille immédiate si, grâce à cette vente, le fermier peut assurer des revenus à la génération suivante. Voilà l'une des recommandations.

L'autre recommandation consistait à prolonger l'application de la réserve pour gains en capital à 20 ans au lieu de 10. Je crois qu'en ce moment, la période est de 10 ans; si nous pouvions étaler cela sur 20 ans, ce serait utile également.

La troisième recommandation concerne la vente, par un agriculteur, d'un inventaire et d'un équipement imposables la même année. Si le propriétaire d'un troupeau de vaches vend son exploitation pour prendre sa retraite, c'est lui qui devrait assumer les taxes afférentes; je suis sûr que cela pourrait faciliter la tâche d'un jeune agriculteur qui démarre.

Nous sommes préoccupés par le manque de jeunes en mesure de se lancer dans l'agriculture ces temps-ci, et nous croyons que si le gouvernement pouvait envisager d'apporter certains de ces changements à la Loi sur les impôts, ce serait utile, et cela dynamiserait l'Alberta rural.

Je suis assez âgé pour être conscient que je ne sais pas tout. Je vous fais cette remarque au passage, parce qu'on a beaucoup parlé de cette question ce matin. J'ai cultivé de l'orge pendant

never needed a wheat board for my barley. At the same time, what the government might consider trying is getting the CWB out of all domestic marketing and let it just deal with the export markets. If the CWB can do a good job with the export markets, we can reconsider in a couple years.

Thank you for listening. I know you are busy and you are anxious to get going.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Van Beers, and we are listening.

I should mention to the committee that Mr. Van Beers is a Councillor of Division No. 5 of the Municipal District of Taber. He is very much in public life and farm life. When he talks, we listen.

Senator Banks: Mr. Van Beers is the Reeve. Your worship.

Mr. Van Beers: I have never heard that before.

Senator Banks: You are entitled to it.

Mr. Van Beers: Thank you.

Senator Banks: The second recommendation does not refer specifically to agricultural land. I think you mean it too; am I right?

Mr. Van Beers: That is right.

Senator Banks: It would be agricultural land in which the capital gains would be extended from 10 years to 20 years.

Mr. Van Beers: I guess if we were to be specific, we may be perceived as being too narrowly focused on that. Certainly that was our intent. At the same time, it would be for someone else to consider. That would be a broader point of view.

Senator Banks: That omission in the second part of the resolution was intentional.

Mr. Van Beers: I guess so. We are political to get more people on side.

Senator Banks: You and I talked earlier that farming is a good way to make a small fortune provided you start with a large one. You asked the rhetorical question, if a young fellow has \$1 million, which is what it takes to go into farming, why the hell would he go into farming? You could do a heck of a lot of things that are a lot easier than farming.

It goes to the way-of-life question. The worst day of my life was when I was on a committee, of which I am now the chair, and we put the final nail in the coffin of the Cape Breton coal mines, because for years and years and years, the Government of Canada — it does not matter which party it was — subsidized the Cape Breton coal mines. It got to the point that it did not make any sense anymore. There was no business case light at the end of the tunnel.

33 ans, mais je n'ai jamais eu besoin de la Commission canadienne du blé. À ce propos, le gouvernement pourrait tâcher de faire en sorte que cette dernière ne s'occupe plus de la commercialisation au Canada, mais seulement des marchés d'exportation. Si la CCB arrive à faire du bon travail de ce côté-là, nous pourrions revoir la question dans quelques années.

Merci de votre attention. Je sais que vous êtes forts occupés et que vous êtes impatients de vous y mettre.

La présidente : Merci beaucoup, monsieur Van Beers; nous sommes à l'écoute.

Je dois mentionner au comité que M. Van Beers est conseiller à la 5^e Division du district municipal de Taber. Il est très présent sur les scènes publique et agricole. Lorsqu'il parle, nous prêtons attention.

Le sénateur Banks : M. Van Beers est préfet. Monsieur le maire.

M. Van Beers : C'est la première fois que j'entends cela.

Le sénateur Banks : Vous avez droit à ce titre.

M. Van Beers : Merci.

Le sénateur Banks : La seconde recommandation ne fait pas particulièrement référence aux terres agricoles. Vous êtes également de cet avis, n'est-ce pas?

M. Van Beers : En effet.

Le sénateur Banks : Il s'agirait de terres agricoles pour lesquelles les gains en capital seraient étalés sur 10 ans au lieu de 20.

M. Van Beers : Si nous sommes trop précis, les gens pourraient croire que nous nous concentrons trop là-dessus. C'était certainement ce que nous visions. En même temps, c'est quelqu'un d'autre qui devrait y voir. Il faut examiner la question d'un point de vue élargi.

Le sénateur Banks : Cette omission dans la seconde partie de la résolution était volontaire.

M. Van Beers : Je crois que oui. C'est une stratégie politique pour rallier davantage de gens.

Le sénateur Banks : Vous et moi avons dit plus tôt que l'agriculture est un bon moyen de gagner une petite fortune, pourvu qu'on commence avec une grande. Vous avez posé la question concrète suivante : si un jeune dispose d'un million de dollars, soit le prix pour se lancer en agriculture, pourquoi diable choisirait-il ce secteur? Il y a un millier d'autres carrières beaucoup plus faciles.

Cela nous amène à la question du mode de vie. J'ai vécu la pire journée de ma vie alors que je siégeais à ce comité, dont je suis maintenant le président, lorsque nous avons enfoncé le dernier clou dans le cercueil des mines de charbon du Cap-Breton. En effet, pendant de nombreuses années, le gouvernement canadien — peu importe le parti au pouvoir — avait subventionné ces mines. Mais on en était arrivés à un point où cela n'avait plus de sens. Sur le plan de la rentabilité, il n'y avait plus de lumière au bout du tunnel.

Instead of providing a subsidy to an industry that had some prospect of anything that could be called success, the Government of Canada was subsidizing, to use the term you raised, a way of life.

I do not know whether it should always be the business of the Government of Canada, of whatever stripe, to subsidize a way of life as opposed to an industry that has some prospect of recovery or success.

When the bill came down to shut down the Cape Breton coal mines, the people came to us and said, "We have been doing this for 400 years. We have been operating those mines long before there was any such thing as Canada. When Canada needed us, in the wars, in the Industrial Revolution, in the development of things, our great grandparents and their great grandparents were there and died mining that coal and now you are going to shut us down?"

The question boiled down to subsidizing a way of life or of a business. There are parts of this province that fall in the Palliser's Triangle, which Mr. Palliser observed when he first came here. He noted that this land is not good for agriculture. There is a lot of marginal farming that goes on in this part of the world.

When we talk about agricultural subsidies and helping young people to get into farms, particularly if they are marginal farms, are we supporting a business case or are we supporting a way of life?

How much sense does it make for the Government of Canada to support a way of life? We do not say there needs to be a blacksmith in every village anymore. We do not say in some cases there needs to be a village anymore.

Which is it?

Mr. Van Beers: There is a case to be made for the business side of agriculture. The potato growers have done it. The sugar beet growers have done it and that is just in Taber. Many other individual's have done it. They cannot do it if you are going to hamstring them with all kinds of regulations and restrictions as to what they can or cannot do.

The CWB issue is a perfect item. If someone in Taber, or surrounding area, or in Saskatchewan, wants to start a durum processing plant, a pasta plant, or whatever, and whether you believe it or not, the CWB is the biggest restriction to the success of that plant. I really believe that.

Unless we are willing to make changes in those rules, we are just supporting a way of life. We must be willing to venture out and make changes to the rules.

Senator Banks, you asked the question about running rights on the railway, if I am properly licensed, I can drive any truck down the road. If I am properly licensed, I can use any airport in Canada. If I was properly licensed, I cannot run a train down the track. Come on. It is ridiculous.

Au lieu de subventionner une industrie qui offrait au moins une lueur d'espoir de réussite, le gouvernement du Canada finançait, pour reprendre le terme que vous avez utilisé, un mode de vie.

Je ne suis pas sûr que ce soit toujours le rôle du gouvernement du Canada, peu importe sa couleur, de subventionner un mode de vie plutôt qu'une industrie qui a des chances de se relever ou de réussir.

Lorsque le projet de loi visant à faire fermer les mines de charbon du Cap-Breton a été adopté, les gens sont venus nous dire : « Nous faisons cela depuis 400 ans. Nous exploitons ces mines bien avant l'avènement du Canada. Lorsque celui-ci a eu besoin de nous pour les guerres, la révolution industrielle et le développement du pays en général, nos valeureux aïeux étaient là et ils sont morts dans ces mines de charbon. Et maintenant, vous allez les fermer? »

En somme, il s'agissait de choisir entre subventionner un mode de vie ou un secteur d'activité. Certaines terres de la province font partie du triangle de Palliser, d'après le nom de celui qui les a explorées en venant ici pour la première fois. M. Palliser a vu qu'elles n'étaient pas propices à l'agriculture. Dans cette partie du monde, il y a beaucoup d'agriculture peu productive.

Lorsque nous parlons de subventions à l'agriculture et d'aide aux jeunes exploitants, particulièrement ceux dont la situation est précaire, nous retrouvons-nous à soutenir une entreprise qui en vaut la peine, ou un mode de vie?

Quel sens cela a-t-il pour le gouvernement du Canada d'encourager un mode de vie? De nos jours, nous ne prétendons pas qu'il doit y avoir un forgeron dans tous les villages, ni même, dans certains cas, qu'il faut qu'il y ait un village.

Vous souhaitez intervenir?

M. Van Beers : On doit faire valoir l'aspect commercial de l'agriculture. Les producteurs de pommes de terre s'en sont chargés. Les cultivateurs de betteraves aussi, et cela ne s'arrête pas à Taber, mais les gens ne pourront plus le faire si vous leur mettez des bâtons dans les roues avec toutes sortes de règlements et restrictions.

La Commission canadienne du blé en est un parfait exemple. Si quelqu'un de Taber ou des environs, ou encore de la Saskatchewan, veut ouvrir une usine de transformation du blé dur, une usine de pâtes ou autre, croyez-le ou non, la CCB est la plus grande entrave à la réussite de cette exploitation. J'en suis fermement convaincu.

Tant que nous ne changerons pas ces règles, nous continuerons de soutenir un mode de vie. Nous devons nous jeter à l'eau et les modifier.

Sénateur Banks, vous avez soulevé la question des droits de circulation ferroviaire. Si j'ai les permis nécessaires, je peux conduire n'importe quel camion ou utiliser n'importe quel aéroport canadien. Mais même avec un permis approprié, je ne pourrais faire circuler un train. Allons donc; c'est ridicule.

When the Crow Rate was done away with, we heard all kinds of promises on how rural Alberta was going to have added value, secondary processing, and all that kind of stuff. There were going to be great benefits. All it has done is ruin rural Canada; it really has. None of those things that were supposed to happen did happen.

I am not asking to bring the Crow Rate back, but at least provide us with opportunities to do something with the products we produce and add the value and take it where we want without somebody else putting restrictions on it. In our opinion, there are different ways of doing that.

I see the biofuel industry as a tremendous opportunity for rural Canada. We can argue about which method to use. Regardless of some opinions that we should not use technology too much in raising different kinds of crops, but if we raise the right kind of crop, it would be a great benefit to our whole energy industry.

Regardless of where one is on the whole global warming issue, if you have David Suzuki — and I can get a couple other guys of a different opinion — but one thing that nobody will disagree with is that our regular energy sources are going to run out. Whether it is 50 years or 100 years or 500 years down the road, we have to come up with some alternative. If we are allowed to use technology, and innovative optimistic people carry the ball and run with it, we can do all those things. It will help our environment. If they do not restrict us too much, agriculture can be successful. It can be a business. We will pay taxes instead of taking taxes. Do not tie us down too much.

The Chairman: Is it councillor or reeve?

Mr. Van Beers: Reeve.

Senator Gustafson: I would like to know what you have been told by your lawyers or accountants regarding the generational transfer.

My understanding is you can transfer, if your children are farmers, even to the third generation. You cannot transfer the commodity that happens to be in the bin. You have to pay taxes on that.

What about cattle?

Mr. Van Beers: You pay taxes on the cattle in the year you dispose of it.

Senator Gustafson: That would be a big issue here.

Mr. Van Beers: For sure.

Senator Banks: Or the year you die.

Senator Gustafson: It depends what you have in your will.

Senator Banks: You pay taxes on your cattle the year you die regardless.

Mr. Van Beers: Unless you take them along.

Lorsqu'on en a eu fini avec le tarif du Nid-de-Corbeau, nous avons entendu toutes sortes de promesses quant à la façon dont l'Alberta rurale gagnerait en valeur ajoutée, en transformation secondaire et autres. Il devait y avoir de grands avantages. Mais le seul effet que cela a eu, c'est de ruiner carrément le Canada rural. Rien de ce qui était censé se produire n'est arrivé.

Je ne demande pas qu'on rétablisse le tarif du Nid-de-Corbeau, mais qu'on nous laisse au moins faire quelque chose de nos produits, leur ajouter de la valeur et les vendre où bon nous semble sans entrave. À notre avis, il existe différents moyens d'y parvenir.

Je considère l'industrie des biocarburants comme un débouché extraordinaire pour le Canada rural. Nous pourrions discuter de la méthode à adopter. Malgré certaines opinions selon lesquelles nous devrions éviter de trop recourir à la technologie pour améliorer les récoltes, si nous cultivons les bonnes variétés, ce serait grandement bénéfique pour l'ensemble de notre industrie énergétique.

Peu importe ce qu'on pense de la question du réchauffement climatique, qu'on soit David Suzuki ou pas — et je peux vous trouver des gens qui ont une autre opinion là-dessus —, ce qui fait consensus, c'est que nos sources d'énergie traditionnelles se tariront. Peu importe que cela ait lieu dans 50, 100 ou 500 ans, nous devons trouver des solutions de rechange. Si on nous permet d'utiliser la technologie, et si des personnes optimistes et novatrices prennent les choses en mains, tout est envisageable. Ce sera bon pour l'environnement. Si on ne nous restreint pas outre mesure, le secteur de l'agriculture peut réussir et prospérer. Nous paierons des impôts au lieu de recevoir des aides. Mais ne nous contraignez pas trop.

La présidente : Je dois vous appeler conseiller ou préfet?

M. Van Beers : Préfet.

Le sénateur Gustafson : J'aimerais savoir ce que vos avocats ou comptables vous ont dit au sujet du transfert intergénérationnel.

D'après ce que j'ai compris, si vos enfants sont agriculteurs, vous pourrez même effectuer un transfert à vos petits-enfants. Mais les récoltes qui sont engrangées ne sont pas transférables; il vous faudra payer des taxes là-dessus.

Qu'en est-il du bétail?

M. Van Beers : Vous paierez des taxes sur le bétail l'année où vous vous en départirez.

Le sénateur Gustafson : Ce serait un gros problème ici.

M. Van Beers : Certainement.

Le sénateur Banks : Ou l'année de votre décès.

Le sénateur Gustafson : Cela dépend des dispositions de votre testament.

Le sénateur Banks : Vous payez quand même des taxes sur votre bétail l'année de votre décès.

M. Van Beers : À moins que vous ne les emmeniez avec vous dans la tombe.

Senator Banks: Ghost riders in the sky.

Senator Mercer: They said you could not take it with you.

Senator Gustafson: I suppose it depends how your will is written out. If your will is made out to your wife, and you do not both die at the same time, she could use the intergenerational transfer.

Mr. Van Beers: No doubt.

Senator Gustafson: I see large numbers of cattle around here. That would be a pretty big tax thing.

Mr. Van Beers: If it was structured in a way it would be easier for the next generation to get into that, without having to pay the taxes and getting everything else sorted out. You have to live somewhere. Other things make it difficult for the present generation to finance the next one.

Senator Gustafson: You do have a \$500,000 exemption.

Mr. Van Beers: Yes, we do. Maybe if they extend that to \$1 million it might solve the problem. It is a serious concern around here. You heard the prices of land. Certainly a lot of that was higher-priced stuff. Most of it is traded below that price. There is a significant amount of capital required for anyone to get into agriculture. The younger generation cannot do it under the present circumstances. That is the message we wanted to bring to you today.

Senator Peterson: As a small business, you get a \$500,000 capital exemption.

Mr. Van Beers: We do.

Senator Peterson: You are saying that should be higher.

Mr. Van Beers: That is what we are saying.

Senator Mercer: The municipality has done this work; it is good work. What have you done with it since then? Has it been forwarded on?

Mr. Van Beers: We have taken it to our convention of the Agricultural Service Boards meeting in January. It was unanimously approved by that body. It gets passed on to the federal government in this case. Hopefully somewhere along the line you will see this.

Senator Mercer: How does it get passed on to the federal government? The federal government is a big organization.

Mr. Van Beers: It is passed on to the Minister of Finance, I believe.

Senator Mercer: Does somebody write a letter and say, "This is what we passed?"

Mr. Van Beers: That may be a shortfall in our way of doing business. With the exception of this, there is very little opportunity for rural Albertans to communicate their concerns with government.

Le sénateur Banks : Il me semble voir leur fantôme.

Le sénateur Mercer : Ils ont dit que vous ne pouviez les emmener avec vous.

Le sénateur Gustafson : J'imagine que ça dépend de ce qui figure dans votre testament. Si vous léguez vos biens à votre femme et que vous mourez avant elle, elle pourrait recourir au transfert intergénérationnel.

M. Van Beers : Sans aucun doute.

Le sénateur Gustafson : J'ai vu beaucoup de bétail dans les environs. Cela représente beaucoup de taxes.

M. Van Beers : Si c'était structuré de manière à faciliter le transfert à la génération suivante, sans qu'il soit nécessaire de payer les taxes et de régler tout le reste. Il faut vivre quelque part. D'autres éléments empêchent la génération actuelle de financer la prochaine.

Le sénateur Gustafson : Vous avez une exonération de 500 000 \$.

M. Van Beers : Oui, en effet. Si nous pouvions l'augmenter à 1 million, nous pourrions résoudre le problème. C'est une sérieuse préoccupation ici. Vous avez entendu parler du prix des terres. Il s'agissait évidemment de terres plus chères. La plupart sont vendues à un prix moindre. Pour se lancer en agriculture, il faut beaucoup de capitaux. La génération montante n'en a pas les moyens dans les circonstances actuelles. C'est le message que nous souhaitons vous communiquer aujourd'hui.

Le sénateur Peterson : En tant que petite entreprise, vous avez droit à une exonération de 500 000 \$ en gains de capital.

M. Van Beers : Oui.

Le sénateur Peterson : Et vous demandez plus?

M. Van Beers : C'est bien cela.

Le sénateur Mercer : La municipalité a fait du bon travail. Qu'avez-vous fait depuis? Y a-t-on donné suite?

M. Van Beers : Nous l'avons présenté au congrès de l'Agricultural Service Board of Alberta, qui s'est tenu en janvier. Le rapport a été approuvé unanimement par cet organisme. Dans ce cas-ci, il sera transmis au gouvernement fédéral. Espérons qu'en cours de route, vous le verrez passer.

Le sénateur Mercer : À qui exactement? Le gouvernement fédéral, c'est vaste.

M. Van Beers : Au ministre des Finances, je crois.

Le sénateur Mercer : Est-ce que quelqu'un écrit une lettre pour dire : « Voilà ce que nous avons adopté »?

M. Van Beers : Peut-être nous y prenons-nous mal. Mais en dehors de cela, les Albertains de la campagne ont très peu d'occasions d'exprimer leurs préoccupations au gouvernement.

Senator Mercer: I was not being critical. I was trying to determine where it is so we know if there is an opportunity to follow it up. If we have the Minister of Finance before us, we will know he should know about this before we talk to him.

Mr. Van Beers: I have no executive position with the Agricultural Service Board, but I will certainly find out where it is. I can let Senator Fairbairn know.

The Chairman: Thank you very much, colleagues. Thank you, Mr. Van Beers. It is always good to see you. It is a very interesting issue we will follow up.

Mr. Van Beers: I would like to thank the committee members for taking the time to be here today. It was an interesting morning for me, even though I have heard a lot of the issues before. I am glad you were here to listen.

The Chairman: We have enjoyed it, colleagues. It is always good to come to Taber. Thank you to the witnesses and the rest of you who have listened. It was great to have you here. We will carry on in Taber and in Picture Butte and then we are heading for Saskatchewan.

The committee adjourned.

Le sénateur Mercer : Ce n'était pas une critique. Je tentais de déterminer où se trouve votre document, pour que nous sachions s'il est possible d'en assurer le suivi. Si nous recevons le ministre des Finances, nous saurons qu'il devra connaître ce rapport avant que nous ne lui en parlions.

M. Van Beers : Je n'occupe pas de poste de direction au sein de l'Agricultural Service Board, mais je vais tâcher de savoir où il est. J'en informerai le sénateur Fairbairn.

La présidente : Merci beaucoup, chers collègues. Et merci à vous, monsieur Van Beers. C'est toujours agréable de vous voir. C'est un dossier fort intéressant, que nous suivrons de près.

M. Van Beers : J'aimerais remercier les membres du comité d'avoir pris le temps de venir ici aujourd'hui. Ce fut pour moi une matinée intéressante, même si nombre des questions abordées n'étaient pas nouvelles pour moi. Je suis heureux que vous soyez venus nous écouter.

La présidente : Ce fut un plaisir, chers collègues. C'est toujours agréable de venir à Taber. Merci aux témoins et à tous ceux qui nous ont écoutés de leur présence. Nous tiendrons d'autres séances à Taber et à Picture Butte, puis nous nous dirigerons vers la Saskatchewan.

La séance est levée.

Monday, March 5, 2007 (afternoon session)

As an individual:

Denise Dowswell, Little Valley Farms.

Dwaine Patterson, Communications, Energy & Paperworkers Union, Local 603.

Tuesday, March 6, 2007

Rural Alberta's Development Fund:

Ken Nicol, Director.

Alberta Soft Wheat Producers Commission:

Lynn Jacobson, President.

National Farmers Union:

Everett Tanis, Member.

South West Alberta Coalition on Poverty:

Stasha Donahue, Co-chair.

Womanspace Resource Centre:

Lisa Lambert, Project Coordinator.

Alberta Women's Institutes:

Darlene Wicks, President Elect.

As an individual:

Paula Shimp.

Wednesday, March 7, 2007

Real Voice for Choice Alberta:

Laurence Nicholson, Co-Chair.

Community Futures Lethbridge Region:

Mark Fournier, Executive Director.

Alberta Association of Agricultural Societies:

Charles Moore, Regional Director, Board of Directors.

Alberta Organic Producers Association:

Victor Chrapko, President.

Alberta Sugar Beet Growers:

David Lauwen, President.

Potato Growers of Alberta:

Jerry Zeinstra, Vice-Chairman;

Mark Miyanaga, Director at Large.

As an individual:

Hank G. Van Beers, Reeve, Division No. 5, Municipal District of Taber.

Le lundi 5 mars 2007 (séance de l'après-midi)

À titre personnel :

Denise Dowswell, Little Valley Farms.

Dwaine Patterson, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier, section locale 603.

Le mardi 6 mars 2007

Rural Alberta's Development Fund :

Ken Nicol, directeur.

Alberta Soft Wheat Producers Commission :

Lynn Jacobson, président.

Syndicat national des cultivateurs :

Everett Tanis, member.

South West Alberta Coalition on Poverty :

Stasha Donahue, coprésidente.

Womanspace Resource Centre :

Lisa Lambert, coordonnatrice de projet.

Alberta Women's Institutes :

Darlene Wicks, présidente désignée.

À titre personnel :

Paula Shimp.

Le mercredi 7 mars 2007

Real Voice for Choice Alberta :

Laurence Nicholson, coprésident.

Aide au développement des collectivités, région de Lethbridge :

Mark Fournier, directeur exécutif.

Alberta Association of Agricultural Societies :

Charles Moore, directeur régional, conseil d'administration.

Alberta Organic Producers Association :

Victor Chrapko, président.

Alberta Sugar Beet Growers :

David Lauwen, président.

Potato Growers of Alberta :

Jerry Zeinstra, vice-président;

Mark Miyanaga, directeur par mandat spécial.

À titre personnel :

Hank G. Van Beers, préfet, 5^e Division du district municipal de Taber.



If undelivered, return COVER ONLY to:

Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*

Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Monday, March 5, 2007 (morning session)

University of Northern British Columbia:

Greg Halseth, Professor, Geography Program, and Canada
Research Chair in Rural and Small Town Studies;

Catherine Nolin, Assistant Professor, Geography Program.

BC Healthy Communities:

Theresa Healy, Facilitator, Northern Region, BC Healthy
Communities, and Adjunct Professor, Department of Gender
Studies and the School of Environmental Planning, University of
Northern British Columbia.

Prince George Council of Seniors:

Paz M. Milburn, Manager.

Immigrant and Multicultural Services Society of Prince George:

Baljit Sethi, Executive Director.

New Focus Society:

Sharron Hill, Executive Director.

BC Breeders & Feeders Association:

Brian Hill, President.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le lundi 5 mars 2007 (séance du matin)

Université du Nord de la Colombie-Britannique :

Greg Halseth, professeur, Programme en géographie, et titulaire
d'une Chaire de recherche du Canada, études rurales et des
petites villes;

Catherine Nolin, chargée de cours, Programme de géographie.

BC Healthy Communities :

Theresa Healy, animatrice, Région du nord, BC Healthy
Communities et professeure auxiliaire, Programme d'études sur
les sexes et École de planification environnementale, Université
du Nord de la Colombie-Britannique.

Prince George Council of Seniors :

Paz M. Milburn, gestionnaire.

Immigrant and Multicultural Services Society of Prince George :

Baljit Sethi, directrice exécutive.

New Focus Society :

Sharron Hill, directrice executive.

BC Breeders & Feeders Association :

Brian Hill, président.

(Suite à la page précédente)